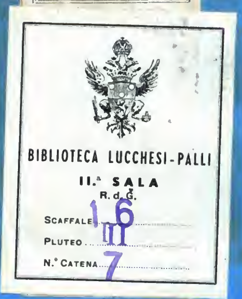
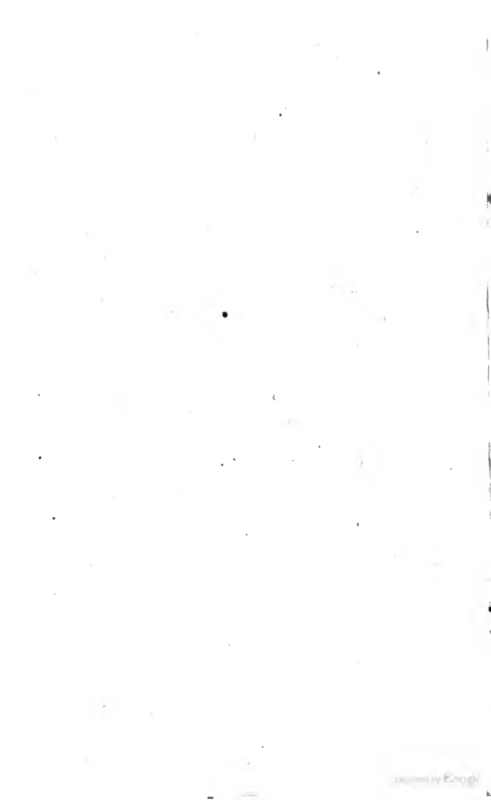





BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI
II.ª SALA
R. d. G.
SCAFFALE 1.6
PLUTEO III
N.° CATENA 7



ŒUVRES

CHOISIES

DE L'ABBÉ PRÉVOST,

AVEC FIGURES.

TOME HUITIÈME.

LE DOYEN
DE KILLERINE,

HISTOIRE MORALE,

Composée sur les Mémoires d'une illustre famille d'Irlande, & ornée de tout ce qui peut rendre une lecture utile & agréable.

Par l'abbé PRÉVOST.

AVEC FIGURES.

TOME PREMIER.





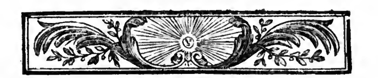
A AMSTERDAM,

& se trouve à Paris,

RUE ET HOTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXIII.





PRÉFACE.

MALGRÉ les déclamations qu'on entend tous les jours contre le goût du ſiècle, je ne vois pas que les bons écrivains manquent de ſuccès. N'a-t-on pas rendu juſtice ces dernières années aux bons ouvrages dans tous les genres ? Le Traité des Aurores boréales, les Mémoires ſur les Inſectes, le Spectacle de la Nature, l'Hiſtoire des anciennes Monarchies, la Vie de Julien, celle du vicomte de Turenne, ont-ils à ſe plaindre de l'accueil que le public leur a fait ? Et ſi l'on parle de poéſies & de ſpectacles, le Philoſophe marié, le Glorieux, la Pupille, le Préjugé à la mode, Guſtave, Didon, Abenſaïd, n'ont-ils pas été glorieuſement diſtingués ?

Oui, dira quelqu'un ; mais on nom-

meroit auſſi aiſément quantité de mauvaiſes productions qui ſe ſont fait applaudir ; & le bon goût conſiſte également à diſcerner les bons & les mauvais ouvrages.

Je conviens des applaudiſſemens injuſtes qu'on donne quelquefois à de fort mauvais livres ; mais je demande à quel titre ils les obtiennent ? S'il eſt vrai qu'on prétende y reconnoître un mérite réel & des qualités eſtimables qui n'y ſont pas, il faut paſſer condamnation ſur une erreur ſi honteuſe, & déplorer en effet la perte du bon goût. Mais ſi les uns ne plaiſent que par le miſérable agrément de la médiſance & de la ſatyre, d'autres, par la licence avec laquelle on y fait la guerre aux mœurs ou à la religion, il eſt clair qu'il faut s'en prendre moins à la dépravation du goût qu'à celle du cœur ; & plaindre ſeulement la légèreté & la malignité des hommes, qui eſt à peu près la même dans tous les ſiècles.

Heureux ſans doute l'écrivain qui plaît !

Mais c'eſt lorſqu'il n'a point à rougir de la voie qu'il choiſit pour plaire. Autrement j'oſe le comparer aux miniſtres des honteux plaiſirs : ceux qui les emploient & qui aiment leurs ſervices, ne les regardent pas moins comme des infâmes.

Si l'ouvrage que j'abandonne à la preſſe n'a pas de quoi ſatisfaire le bon goût que je reconnois dans notre ſiècle, j'aurai du moins la ſatisfaction d'avoir mieux aimé renoncer aux applaudiſſemens, que de les chercher par des voies que je condamne. L'état de ma fortune ne me permettant point de choiſir pour ſujet de mon travail tout ce qui demande du tems & de la tranquillité, je me réduis à ce qui ſe préſente à ma plume, de plus ſimple, de plus honnête & de plus agréable. Ces trois caractères s'accommodent fort bien à ma ſituation ; le premier, parce qu'il abrège mes peines ; le ſecond, parce qu'il convient à ma profeſſion & à mes principes ; & le dernier, parce que facilitant le débit de l'ouvrage, il répond

à la principale vue qui me le fait entreprendre.

Ils ſe trouvent tous trois ſi parfaitement réunis dans cette hiſtoire, que je ne puis trop m'applaudir du haſard qui m'en a fait tomber les matériaux entre les mains. Le compte que j'en pourrois rendre à mes lecteurs n'auroit rien de fort intéreſſant pour eux. Il ſuffit de leur apprendre que l'indulgence avec laquelle on a reçu de moi quelques ouvrages de la même eſpèce, a fait croire aux héritiers des illuſtres frères dont on va lire les aventures, que je pouvois retoucher avantageuſement leur manuſcrit. Ils ont exigé que la plupart des noms propres demeurent inconnus, & c'eſt preſque l'unique loi qu'ils m'ayent impoſée. J'ai uſé d'ailleurs de la liberté qu'ils m'ont laiſſée de retrancher certains détails domeſtiques, que la différence des uſages auroit fait trouver ennuyeux, & peut-être ridicules.

Je n'ai rien épargné avec tant de reſpect que la morale. Ce n'eſt pas dans

une première partie qu'on peut prendre une juſte idée du deſſein de l'auteur ; mais ayant cru le ſaiſir en liſant l'ouvrage entier, j'ai conçu que le Doyen de Killerine s'étoit propoſé de réunir dans l'hiſtoire de ſa famille, toutes les règles de religion qui peuvent s'accorder avec les uſages & les maximes du monde, pour faire connoître juſqu'à quel point un chrétien peut ſe livrer au monde, & à quelles bornes il doit s'arrêter. Une entrepriſe de cette nature deviendroit peut-être importante, ſi l'exécution répondoit à la grandeur du projet. Quoiqu'il ſoit, dis-je, impoſſible d'en juger parfaitement par la lecture d'un ſeul volume, on ne laiſſe pas de remarquer dans le caractère du doyen, & dans celui de ſes frères & de ſa ſœur, des ouvertures qui feront entrevoir ce qu'on peut attendre de la ſuite. Georges eſt un honnête homme, mais ſans autres principes que ceux de la morale naturelle. Le doyen eſt un chrétien du premier ordre, & d'une rigueur qui va d'abord à l'excès,

mais qui reconnoiſſant enfin de quelle néceſſité il eſt dans la ſociété humaine de ſe prêter quelquefois à la foibleſſe d'autrui, cherche, la balance de l'évangile à la main, tous les tempéramens que la charité demande, & que la juſtice chrétienne tolère. Patrice & Roſe me paroiſſent deux caractères ambigus; bons, mais foibles, & faits comme exprès pour donner occaſion aux deux autres d'exercer continuellement leurs principes, & de mettre par conſéquent dans un grand jour l'extrême différence qui eſt entre deux honnêtes gens, dont l'un ne l'eſt que ſuivant les maximes du monde, & l'autre ſuivant celles du chriſtianiſme.

Croira-t-on qu'un but ſi ſérieux puiſſe rendre mon ſujet ſuſceptible de l'agrément que j'ai fait eſpérer? Il y auroit de la témérité à l'aſſurer d'un certain ton. Cependant le fond de la matière me paroît ſi riche, que je ne crains pas d'exhorter encore les lecteurs à l'eſpérance.

Les ouvrages que j'ai publiés dans le même genre auroient peut-être beaucoup

moins promis, si j'eusse commencé par annoncer leur but. Soit que je l'aie manqué, néanmoins, ou que je l'aie rempli, il est certain qu'il n'en est pas sorti un de ma plume qui n'ait été composé dans des vues aussi sérieuses que ce genre d'écrire peut les admettre. Le Cleveland, par exemple, dans lequel on m'a reproché fort injustement d'avoir donné quelqu'atteinte à la religion, étoit fait au contraire pour en montrer la nécessité, autant du moins qu'un ouvrage d'imagination peut y servir ; & j'ai eu la satisfaction de forcer mon accusateur à le confesser aussitôt qu'il eut lu ma réponse. Comme elle n'a jamais été publiée en France, on me pardonnera si je profite de l'occasion qui se présente naturellement d'en insérer ici quelques traits, qui feront honneur au *Philosophe anglois*, en apprenant dans quel esprit il a été composé.

« ..... Comment l'auteur a-t-il pu
» méconnoître un but aussi marqué, &
» un enchaînement aussi clair que celui
» des aventures du Philosophe anglois?

» Il a du voir dans M. Cleveland un
» homme qui n'a point eu pendant ſa
» jeuneſſe d'autres principes de religion
» que les connoiſſances naturelles ; qui
» pendant une grande partie de ſa vie
» n'a point eu l'occaſion d'en acquérir
» d'autres ; qui a cru devoir s'y borner
» tant qu'elles ont ſuffi pour ſervir de
» règle à ſes mœurs, & pour entretenir
» la paix dans ſon cœur, ce qu'il appelle
» le bonheur & la ſageſſe : mais qui re-
» connoît enfin leur impuiſſance dans
» l'excès de ſes infortunes, lorſqu'il ſent
» qu'elles ne peuvent ſervir de remède
» à ſes douleurs, & qui les abandonne
» par déſeſpoir. Il s'eſt convaincu néan-
» moins par le raiſonnement, que la juſ-
» tice du ciel doit un remède à tous nos
» maux, ſur-tout lorſqu'ils ne ſont pas
» volontaires. Il le déſire, mais ſans ſa-
» voir où le chercher. S'il reçoit de tems
» en tems quelques idées de religion,
» c'eſt au haſard qu'il les doit, & ſes
» malheurs continuels ne lui permettent
» pas de les approfondir. Elles ne ſe pré-

» sentent point d'ailleurs de cette façon, » qui porte la lumière dans l'esprit, & » qui est capable d'instruire & de per- » suader. Aussi demeure-t-il si destitué » d'appui, qu'il est près de tomber dans » les dernières foiblesses. Il n'a plus les » secours de la philosophie, auxquels il » a renoncé, & il manque de ceux de » la religion, qu'il ne connoît point en- » core. Il n'est soutenu que par un reste » de sagesse, qui ne mérite point ce nom, » puisqu'elle est sans principe, & qu'elle » n'est plus qu'un effet de l'habitude.

» Cependant un homme du caractère » de M. Cleveland ne peut demeurer » longtems dans un état si triste. Le sen- » timent de sa misère devient si vif, que » toute son ardeur se réveille pour en » chercher le remède. Il fait de nouveaux » efforts. Le hasard, ou plutôt la pro- » vidence, le met en liaison à Rouen » avec le comte de Clarendon, & c'est » dans les entretiens de cet illustre ami » qu'il trouve la paix du cœur & la

» véritable ſageſſe avec la parfaite con-
» noiſſance de la religion.

» Tel eſt le plan du Philoſophe an-
» glois. Si mon accuſateur l'a compris,
» comment peut-il m'accuſer de favori-
» ſer le déiſme, dans un ouvrage, dont
» le but au contraire eſt de montrer qu'il
» n'y a ni paix du cœur, ni véritable
» ſageſſe ſans la connoiſſance & la pra-
» tique de la religion? En vain préten-
» dra-t-il qu'on peut tirer de quelques
» raiſonnemens particuliers de M. Cleve-
» land, les conſéquences qu'il leur attri-
» bue. C'eſt entrer mal dans la ſituation
» d'un homme d'eſprit, qui cherche,
» qui délibère, qui raiſonne ſur les lu-
» mières préſentes, & qui a toujours ſoin
» d'ailleurs de faire entendre qu'il eſt ar-
» rivé dans la ſuite à des connoiſſances
» plus parfaites.

» Cette dernière réflexion ſervira auſſi
» à prévenir une autre objection. Les
» derniers tômes, dira-t-on, n'ont point
» paru : on ne ſauroit deviner que Cle-

» veland doit un jour devenir bon chré-
» tien. Je réponds qu'on peut le deviner
» si l'on fait attention que cela est an-
» noncé dans la préface & dans cent en-
» droits de l'ouvrage ; sur-tout au qua-
» trième tôme, où M. Cleveland l'ap-
» prend lui-même à ses lecteurs, & où
» il parle avec douleur de ses foiblesses ;
» ce qui suppose qu'en les écrivant il est
» dans un état de lumière qui les lui fait
» condamner. »

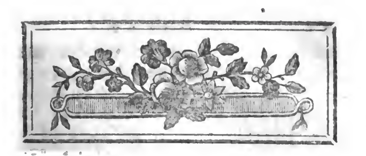
On voit que si le Cleveland ne sauroit passer pour un livre de dévotion, il est bien éloigné aussi de mériter le nom d'ouvrage dangereux, du moins dans les volumes qui sont de moi ; car, après le désaveu éclatant que j'ai fait du supplément imprimé en Hollande, sous le titre de cinquième tôme, il est bien étrange qu'il se trouve encore quelqu'un qui me l'attribue. Pour ôter toute équivoque, à cause de la forme différente de diverses éditions, je proteste de nouveau que ce qui est de moi finit à Saint-Cloud, à l'assassinat de Cleveland par Gélin ; que

je n'ai pas eu la moindre part au volume suivant, & que je n'en connois pas même l'auteur. Quel qu'il soit, il verra par ma propre conclusion, qui paroîtra en deux tômes avant la fin de cette année, qu'il est fort mal entré dans mes vues, quoique dirigé continuellement par ma préface.

Pour le Doyen de Killerine, mon dessein est de donner la seconde partie dans six semaines, & de continuer ensuite d'en faire paroître une tous les mois. J'ai assez d'avance pour être exact à suivre cet arrangement. Tout l'ouvrage consistera en douze parties, qui composeront à la fin de l'année six volumes.



LE



LE DOYEN DE KILLERINE.

AVANT-PROPOS.

CEUX qui entreprennent d'écrire l'hiſtoire générale ou particulière, prennent communément la plume par l'un de ces trois motifs : ou pour ſe faire un nom, en offrant au public un récit digne de ſon attention, & capable par conſéquent de faire eſtimer l'auteur auſſi longtems qu'on aura quelqu'eſtime pour l'ouvrage : ou par quelque vue d'intérêt propre, qui leur fait ſouhaiter que certains faits obſcurs ou équivoques auxquels ils ont eu part, ſoient expliqués dans un ſens honorable pour eux-mêmes, & pour leur parti ; ou bien enfin pour ſatisfaire quelque reſſentiment de haine, s'ils ont de for-

tes raiſons de haïr quelqu'un ; d'envie, s'ils voient la fortune & la réputation d'autrui d'un œil jaloux ; de malignité naturelle, s'ils ont ce malheureux caractère qui fait trouver du plaiſir à médire, & qui porte certaines gens à répandre continuellement le poiſon de leur cœur par les deux organes dangereux de la langue & de la plume.

Il eſt clair que de ces trois ſources, il y en a deux dont il ne faut attendre ni la fidélité ni le déſintéreſſement qui conviennent à l'hiſtoire ; car la vérité n'a point d'ennemis plus à craindre que les paſſions déréglées & les intérêts perſonnels. Pour la première, quoiqu'elle paroiſſe moins ſuſpecte, parce qu'il eſt vrai en général que l'amour de la gloire eſt un aiguillon noble, qui peut agir ſur l'ame d'un écrivain, comme ſur celle d'un héros, & les exciter chacun dans leur carrière à ne rien faire qui déshonore un ſi beau motif ; je ne ſais néanmoins ſi cette ardeur même de mériter les ſuffrages du public, ne doit pas faire craindre qu'un hiſtorien qui ne ſe propoſe point d'autre but, ne s'écarte encore du chemin droit de la vérité. Comme la vérité ſimple ne plaît pas toujours, il n'eſt pas aiſé, quand on veut toujours plaire, de ſe contenir dans des bornes auſſi étroites que les ſiennes. On la déguiſe du moins, ſi l'on n'eſt pas

capable de l'altérer ; on l'orne trop ; on lui prête de l'agrément ; & ce qui n'est que plus pernicieux pour elle, ce déguisement se fait avec d'autant plus d'art, que pour le dessein qu'on a de plaire, on sait qu'il faut lui conserver certaines apparences de sincérité sans lesquelles il perdroit bientôt tout son crédit. Ainsi cette manière de la détruire, qui est la plus subtile, est dans le fond la plus dangereuse.

Il suit de là que nous aurions peu d'histoires fidelles, s'il n'y avoit absolument que ces trois motifs qui pussent faire prendre la plume aux historiens. Mais je n'en ai pas nommé un, qui est infiniment plus relevé que le plus noble des trois autres, & qui est sans doute le seul capable d'élever un historien à ce degré de perfection qui le feroit regarder comme un modèle. C'est l'*envie de se rendre utile.* Tout est si bien renfermé dans ces trois mots, qu'ils n'ont pas besoin d'autre explication pour ceux qui les comprennent.

Oserai-je dire après cela que ce motif est ici le mien ; & ne m'accusera-t-on pas dès mon exorde d'aspirer à une perfection qui surpasse mes forces ? Je répons qu'en attribuant tant de vertu à l'envie de se rendre utile, je lui suppose pour fondement toutes les qualités naturelles & acquises, qui sont nécessaires d'ailleurs

pour former un bon écrivain ; & malheureusement ce ne ſont pas celles dont je ſuis le mieux partagé. Il eſt donc vrai qu'avec des idées aſſez juſtes de ce qui ſeroit néceſſaire pour la perfection de l'ouvrage que je commence, mes talens ſont au-deſſous de mon projet. Mais le motif qui me le fait entreprendre, eſt tel du moins que je l'ai dit ; & je ſuis ſi perſuadé qu'il eſt propre à former de bons hiſtoriens, lorſqu'il ſe trouve ſoutenu des qualités qui me manquent, que je le crois même capable de ſuppléer à la médiocrité des miennes. S'il ne me communique point la beauté de l'imagination, qui eſt un préſent de la nature, & les graces du ſtyle, qui ſont ordinairement des effets de l'art, il me rendra ſincère dans mon récit, modeſte dans mes expreſſions, & non-ſeulement ſage & raiſonnable, mais ſolidement chrétien dans les principes de ma morale ; il m'empêchera d'approuver ou de flatter le vice, dans les perſonnes même qui m'ont été les plus chères ; & il me fera tourner les évènemens les plus profanes, à l'inſtruction de la jeuneſſe, à l'édification de tous les âges, de toutes les conditions, & par conſéquent à l'honneur du ciel, & à l'avantage de la ſociété humaine.

LIVRE PREMIER.

C'EST moins mon histoire que je donne au public, que celle de mes deux frères & de ma sœur. J'étois parvenu à l'âge de quarante ans, & la profession que j'avois embrassée, sembloit me promettre autant de tranquillité pour le reste de ma vie, que j'en avois goûté jusqu'alors. Un bénéfice ecclésiastique d'un revenu médiocre, une demeure commode, un tour d'esprit & d'inclination qui me faisoit goûter les devoirs de mon emploi, beaucoup d'amour pour la retraite & pour l'étude, tels étoient les fondemens de ma fortune & de mon repos ; & comme c'étoit par choix que je m'étois déterminé à ce genre de vie, il n'y avoit pas d'apparence que je pusse me lasser d'une condition dont j'étois si satisfait.

La nature m'avoit accordé un avantage que j'avois négligé volontairement : j'étois l'aîné de ma famille ; mais je ne cacherai point les raisons qui m'avoient fait renoncer à cette qualité, & dont le ciel s'étoit servi heureusement pour m'inspirer de bonne heure la haine du monde & le goût de la solitude. J'avois apporté en naissant

trois infirmités, dont tous les soins & les remèdes de l'art n'avoient pu me délivrer. Mes jambes étoient crochues, quoique fermes d'ailleurs, & de longueur assez égale pour ne pas m'empêcher de marcher droit. J'étois bossu avec cela par devant & par derrière; & pour comble de disgrace, j'avois le visage défiguré par deux verrues, qui étoient plantées régulièrement au-dessus de mes yeux, & qui s'avançoient sur mon front avec l'apparence de deux cornes. Ajoutez que j'avois la téte fort grosse, la taille pleine, mais ramassée & extrêmement courte. Enfin toute ma figure sembloit m'appeler à une vocation marquée pour un autre état que le monde, où la raillerie épargne beaucoup moins les imperfections du corps que les vices & les déréglemens de l'ame.

Je m'étois donc rendu justice dès le premier moment que j'avois commencé à me connoître, & j'avois eu du moins cette satisfaction en formant le dessein de renoncer au monde, que mes désirs s'accordant avec la nécessité, je n'avois point eu de violence à me faire pour m'y soumettre. Cependant ma mère étant morte en me donnant la naissance, mon père se trouva si peu d'inclination pour un second mariage, que cette raison l'empêcha longtems de m'accorder la liberté d'entrer dans l'état ecclésiasti-

que. Il m'aimoit, quoiqu'il eût besoin de toute l'indulgence paternelle pour me trouver aimable. Il tâchoit de diminuer la mauvaise opinion que j'avois de moi-même, en me répétant souvent que l'esprit & le jugement, dont il m'assuroit que j'étois mieux partagé qu'on ne l'est communément au même âge, suppléeroient aux avantages que la nature m'avoit refusés; & lorsque j'insistois sur l'excès de ma difformité, il me répondoit en riant, que son dessein étoit de me marier de bonne heure, afin que je pusse lui donner des petits-fils moins laids que moi. En effet, lorsque j'eus atteint ma seizième année, il me chercha une épouse, sans m'avertir des soins qu'il prenoit pour cela; il en trouva une, la plus belle peut-être qui fût dans la province, & continuant de me laisser ignorer sa résolution, il me conduisit un jour chez elle. Je vis une jeune personne charmante. Mais ce qui paroîtra surprenant après le portrait que j'ai fait de moi-même, je lui trouvai autant de complaisance & de civilité pour moi, que j'en eusse pu souhaiter, si j'eusse senti de la tendresse pour elle, & si j'eusse mérité la sienne.

L'ambition produisoit dans son cœur le même effet que l'amour. Elle étoit d'une naissance inférieure à la mienne; & mon père l'ayant pré-

venue ſur le deſſein de notre viſite, elle faiſoit moins d'attention à mes qualités perſonnelles, qu'au titre de comteſſe qu'elle ſe flattoit de porter en devenant mon épouſe. Notre maiſon, quoiqu'extrêmement déchue de ſon ancienne ſplendeur, tenoit encore un des premiers rangs dans le comté d'*Antrim*. Nous faiſons remonter notre origine juſqu'à ce fameux *Donnewald O Neal*, qui avoit regné autrefois dans cette partie de l'Irlande que nous nommons *Cui Guilly*, & que les anglois appellent *Ulſter*. A la vérité tout avoit changé de face depuis que Cromwel & Ireton avoient achevé de réduire notre malheureuſe patrie à l'eſclavage ; & la rigueur du joug s'étendant indifféremment ſur les nobles & ſur le peuple, il y avoit peu de familles qui ne ſe reſſentiſſent de la misère publique. Ajoutez que la nôtre étant demeurée fidelle à l'ancienne religion, c'étoit un autre obſtacle, qui avoit fait perdre à mon père tous les avantages qu'il auroit pu tirer de ſa naiſſance, & qui ſembloit ôter de même toute eſpérance de fortune à ſes deſcendans. Cependant nous ne laiſſions pas de conſerver un reſte de diſtinction dans le pays ; & nous nous conſolions de l'abaiſſement où nous tenoient les anglois, par la conſidération que nous trouvions encore parmi nos compatriotes. Notre bien

même, dont nous avions perdu la meilleure partie dans les dernières guerres, suffisoit encore pour nous fournir un entretien honorable, en comparaison du moins des autres nobles de la province, qui avoient été presqu'entièrement dépouillés par l'avarice & la cruauté de nos vainqueurs.

Mon père ayant remarqué avec plaisir que ma difformité ne rebutoit point celle qu'il me destinoit pour épouse, crut le succès de son dessein infaillible, parce qu'il ne put s'imaginer que les difficultés vinssent de ma résistance. Je ne sais comment il arriva effectivement que je demeurai insensible à tant de charmes; car malgré le fond de mon humeur qui étoit naturellement sérieuse, j'ai toujours eu le cœur susceptible de tendresse & d'amitié; mais j'étois glacé apparemment par la forte impression que mes propres défauts faisoient sur moi; ou plutôt le ciel qui m'appeloit d'un autre côté, veilloit lui-même sur mes sens pour les empêcher de s'amollir. Quoi qu'il en soit, rien ne peut égaler la surprise où je vis mon père, lorsque m'ayant découvert ses vues à la sortie de cette maison, il m'entendit rejeter toutes ses offres, & protester que ma résolution étoit de vivre dans le célibat. En vain renouvela-t-il ses instances & même ses ordres. Tout ce qu'il put obtenir de

mon obéissance fut de l'accompagner dans quelques autres visites qu'il rendit au même lieu. J'y fus reçu avec le même air de satisfaction, & mes intentions paroissant assez expliquées par celles de mon père, on continua de me traiter avec une bonté qui rendoit la tentation fort dangereuse. Cependant au milieu même du péril, & dans le moment peut-être qu'il étoit le plus pressant, puisque je me trouvois seul avec la belle personne qui le causoit, je formai un dessein des plus extraordinaires, & dont le succès me fit reconnoître que j'avois l'obligation au ciel de me l'avoir inspiré.

A l'occasion de quelques questions qu'elle m'avoit faites sur l'âge & la santé de mon père, je lui dis qu'étant encore au-dessous de quarante ans, & jouissant d'une santé parfaite, il étoit étrange qu'il se fut obstiné à renoncer au mariage ; que c'étoit un engagement néanmoins qui lui convenoit beaucoup plus qu'à moi ; que l'amour-propre ne m'empêchoit point d'ouvrir les yeux sur mes imperfections, & de reconnoître que mon cœur & ma personne étoient un triste présent pour une dame de son mérite ; que la justice que je savois me rendre, & l'estime sincère que j'avois pour elle, me faisoient craindre avec raison qu'elle ne se fit violence pour souffrir ma présence & mon entre-

tien ; enfin qu'il eût été à ſouhaiter, pour elle-même, & pour l'intérêt de notre maiſon, que mon père au lieu de m'offrir à elle, lui eût offert lui-même & ſon cœur & ſa main. J'ajoutai que pour peu qu'elle goûtât cette ouverture, & qu'elle voulût ſe prêter à mon projet, je ne déſeſpérois pas de le faire réuſſir ; & remarquant que ma propoſition lui cauſoit de l'embarras, je la priai de s'expliquer naturellement, & de faire fond ſur ma ſincérité & mon honneur. Après avoir paru balancer un moment, elle me fit une réponſe qui ne pût me laiſſer le moindre doute ſur ſes véritables ſentimens. Elle s'étoit fait, me dit-elle, un honneur extrême de ma recherche ; mais puiſque j'avois ſi peu de goût pour le mariage, elle ſe ſentoit tellement prévenue en faveur de notre maiſon, qu'elle recevroit volontiers la main du père, ſi elle ne pouvoit obtenir celle du fils. Je marquai une joie infinie de la voir dans cette diſpoſition. Etant ainſi perſuadée de ma bonne foi, elle ne fit point difficulté de m'abandonner le ſoin de ſes propres intérêts, & de me promettre qu'elle n'épargneroit rien de ſon côté pour triompher de l'indifférence de mon père.

Comme la ſeule raiſon qui le faiſoit vivre dans l'éloignement des femmes, étoit le ſouvenir de ma mère qu'il avoit aimée paſſionnément,

il ne fut pas difficile à une jeune perſonne qui avoit autant d'eſprit que de beauté, & qui ſe fit une étude de lui paroître aimable, d'effacer des idées que le tems ſeul devoit avoir affoiblies. Je la ſecondai d'ailleurs de tout mon pouvoir, & mon zèle avoit deux cauſes preſqu'égales ; l'envie de voir mon père heureux par un nouveau mariage, & la crainte d'être forcé moi-même à prendre ce parti, s'il perſiſtoit dans ſes premières réſolutions. J'acquis donc à force d'inſtances & de ſoins, non-ſeulement une belle-mère qui mérita pendant toute ſa vie mon reſpect & mon affection, mais encore la liberté de ſuivre la vocation du ciel, qui m'appeloit à l'état eccléſiaſtique. Dès la première année de cet heureux mariage, le ciel m'accorda un frère ; & ſa naiſſance fut comme le ſignal auquel il me fut permis d'entrer dans une nouvelle carrière.

J'obtins le conſentement de mon père pour aller faire des études plus régulières à *Carickfergus*, ſous la conduite de quelques eccléſiaſtiques romains, qui y enſeignoient ſecrètement les ſciences divines & humaines. J'y paſſai pluſieurs années, & je ne retournai à la maiſon paternelle qu'après avoir reçu les ordres ſacrés de l'archevêque catholique d'Armagh. Engagé ſans retour au ſervice du ciel, je balançai ſur

le choix des deux ſortes d'occupations auxquelles un prêtre romain peut s'attacher en Irlande. Depuis que la réformation y eſt devenue dominante, il y a peu de villes & peu même de villages qui ſoient entièrement compoſés de catholiques. Cependant il s'en trouve encore un aſſez grand nombre pour former, en quantité d'endroits, des paroiſſes conſidérables, qui ſont ordinairement ſous la conduite d'un curé ou d'un doyen, & quelquefois même de pluſieurs prêtres. Pour les autres lieux du royaume, où l'on auroit ſouvent peine à compter deux catholiques parmi cent proteſtans, on n'y reçoit d'autre ſecours ſpirituels que de quelques miſſionnaires ambulans, dont le zèle s'exerce de ville en ville, ſoit à conſoler le petit nombre des fidèles, ſoit à ramener à la communion romaine, les proteſtans qu'ils peuvent gagner par leurs exhortations ſecrètes ; mais ils ont beſoin d'une circonſpection extrême pour ſe contenir dans les bornes qui leur ſont accordées par les loix ; & s'ils ſont du clergé régulier, ils ne ſont pas une ſeule démarche qui ne les expoſent au ſupplice, parce que l'entrée même du royaume leur eſt défendue ſous peine de mort. Ayant donc le choix de l'un ou de l'autre de ces deux partis, j'aurois peut-être ſuivi le mouvement de mon zèle, qui me faiſoit regarder le

fecond comme le plus laborieux & le plus apoſtolique ; mais les inſtances redoublées de mon père & de ma belle-mère m'arrêtèrent preſque malgré moi dans la paroiſſe la plus proche de leur demeure.

C'étoit une petite ville nommée *Killerine*, * ſituée ſur la rivière de *Banne*, à l'extrêmité du comté d'Antrim, & dépendante de la juriſdiction de Londondery. La religion romaine s'y étoit ſi bien conſervée, que la plus grande partie des habitans en faiſoient ouvertement profeſſion. Le clergé y étoit nombreux, & le doyen, qui en étoit le chef, n'y étoit pas moins reſpecté qu'un évêque. Je m'attachai à cette ville, après avoir reçu la miſſion de l'archevêque d'Armagh, & j'y vécus pluſieurs années dans une paix profonde, en partageant mon tems entre les fonctions de mon état, & l'étude des ſaintes lettres. Dix ans s'étoient paſſés dans cette tranquillité, lorſque le doyen étant venu à mourir, ma naiſſance & la conſidération qu'on avoit pour mon père, firent jeter les yeux ſur moi pour remplir cette dignité. Je me trouvai obligé de l'accepter, malgré la foibleſſe de mes talens ; & de renouveler mes efforts pour ap-

* Al *Krine* ou *Coleraine*.

porter du moins à l'exécution de mes devoirs toute l'ardeur & tous les soins dont j'étois capable.

Pendant ce tems-là le ciel avoit continué de répandre sa bénédiction sur le mariage de mon père ; son épouse lui avoit donné un second fils, cinq ans après la naissance du premier, & une fille deux ans après celui-ci. Ils étoient tous trois si heureusement partagés des dons de la nature, qu'elle sembloit avoir voulu faire une espèce de réparation à notre famille, de la dureté qu'elle avoit eue pour moi. Georges, qui étoit l'aîné, passoit dès l'âge de quinze ans pour l'homme de notre province le mieux fait & du meilleur air. Patrice son frère, quoique d'une taille moins haute & moins robuste, s'attiroit encore plus d'attention par les graces extraordinaires de son visage & de toute sa figure. Pour leur sœur, qui se nommoit Rose, on n'avoit rien vu depuis longtems dans le comté d'Antrim de si parfait & de si aimable. Je les voyois croître avec admiration, & je demandois quelquefois à mon père s'il se repentoit de m'avoir laissé prendre le parti de l'église, & de s'être chargé lui-même du soin de se donner des héritiers. La terre où il faisoit sa demeure étant assez proche de Killerine, j'avois la liberté d'y aller souvent ; & sans nuire aux

devoirs de mon emploi, je veillois ſur l'éducation de ſes enfans qui m'étoient auſſi chers qu'à lui. Je pris même ſucceſſivement ſes deux fils chez moi, pour commencer à leur former l'eſprit & les mœurs, & les mettre en état d'aller ſuivre le cours ordinaire des études au collège de la Trinité à Dublin. Ils s'y diſtinguèrent par leur application & par leur progrès dans les ſciences. Le ciel prit ce tems-là pour leur enlever leur mère; mais quoi que cette perte fît déſirer à mon père de les rappeler auprès de lui, j'obtins qu'il leur laiſsât finir leur carrière, & je me chargeai avec Roſe du ſoin de ſa conſolation. Ils revinrent enfin de Dublin tels que je les avois ſouhaités; c'eſt-à-dire, avec les connoiſſances & les ſentimens qui convenoient à leur naiſſance, & le corps & l'eſprit aſſez formés pour faire honneur à ceux qui avoient pris ſoin de leur éducation.

Cependant tant d'avantages paroiſſoient leur devoir être inutiles. La religion étoit un obſtacle que le mérite perſonnel ne pouvoit vaincre; de ſorte qu'avec tout ce qui ſert ordinairement de voie pour ſe diſtinguer dans le monde, ils étoient condamnés à mener comme leur père une vie privée dans le comté d'Antrim, & à ſe renfermer dans les occupations domeſtiques. Cette raiſon que j'avois toujours eue devant les yeux

yeux étoit ce qui m'avoit porté particulièrement à leur faire prendre du goût pour les ſciences, dans la penſée qu'ils y trouveroient du moins une reſſource honnête & agréable contre l'ennui & l'oiſiveté. Ce n'eſt pas qu'au défaut des emplois civils, dont leur religion les excluoit abſolument, ils ne puſſent eſpérer de s'avancer dans les armes ; mais je n'ignorois pas à quels périls ils feroient expoſés par l'ambition ; & l'exemple d'une infinité de ſeigneurs qui n'avoient changé de religion que par ce motif, m'apprenoit aſſez ce que je devois craindre pour eux. J'avois fait entrer mon père dans ces ſentimens, & nous avions conclu qu'il falloit attendre du moins pour les employer à quelque choſe dans le monde, des tems un peu plus libres, & un règne plus favorable à la religion romaine, que celui du roi Guillaume.

Ainſi leurs occupations pendant pluſieurs années ſe réduiſirent à l'étude, à la chaſſe, & aux divertiſſemens innocens qu'on peut ſe procurer dans une province éloignée de la cour & des grandes villes. Ils étoient ſouvent à Killerine ; je leur rendois des viſites fréquentes dans leur terre. Si j'avois pour eux autant de tendreſſe que mon père, ils me portoient autant de reſpect & d'amitié qu'à lui. Jamais il n'y eut famille plus unie & plus tranquille. Nous menions

une vie ſi douce, que le ſeul amour-propre devoit nous empêcher d'en déſirer d'autre. Auſſi paroiſſions-nous encore fort éloignés de tous les projets qui vinrent la troubler ; quoiqu'à parler naturellement j'euſſe déjà fait quelques remarques, qui auroient dû me rendre plus éclairé ſur ce que j'avois à craindre de l'avenir.

Malgré le calme continuel où nous vivions, j'avois eu occaſion plus d'une fois de pénétrer le fond du caractère de mes frères & de ma ſœur. Les inclinations naturelles cherchent d'elles-mêmes à ſe trahir. Dans leurs opinions, dans le choix de leurs plaiſirs, dans l'objet même de leurs études ; j'avois remarqué que mes deux frères ne s'accordoient pas toujours, & que cette différence venoit de celle de leur humeur. Ils avoient tous deux beaucoup d'eſprit ; mais ſa trempe, ſi j'oſe parler ainſi, n'en étoit pas la même. Georges l'avoit plus pénétrant que juſte ; ou plutôt étant naturellement hardi & déciſif, il s'étoit fait une habitude de juger de tout au premier coup-d'œil, comme ſi ſa pénétration lui eut épargné la peine & la lenteur de l'examen. Quoiqu'il lui arrivât ſouvent de ſe tromper, il tiroit du même principe un attachement extrême à ſon premier ſentiment ; de ſorte qu'on ne venoit guères à bout de lui faire confeſſer qu'il eut tort. Un autre effet du même

défaut, c'eſt que tout ce qui ſe préſentoit à lui ſous une forme éclatante, & qui ſe ſaiſiſſoit par conſéquent fort vîte de ſon eſprit & de ſon imagination, ne manquoit guères de le prévenir fortement pour ou contre. Ainſi la première impreſſion décidoit chez lui de tout le reſte. De-là venoit que malgré la ſolitude de ſa demeure & la tranquillité de ſes occupations, il nourriſſoit dans le ſecret de ſon cœur un amour ardent pour le monde, dont il avoit commencé à prendre quelque connoiſſance à Dublin, & qu'il ſe figuroit plus flatteur encore ſur l'idée qu'il en prenoit dans ſes lectures. La nobleſſe de ſon origine, le malheur qu'il avoit d'être né dans un pays tel que l'Irlande, des ſouhaits continuels pour quelque heureuſe révolution qui mît du changement dans l'état, dans le gouvernement, & dans ſa fortune, tel étoit le ſujet ordinaire de ſes entretiens & de ſes méditations. Sa bibliothèque n'étoit compoſée que de livres hiſtoriques. Hiſtoires ſérieuſes, ou romans, il avoit le même goût pour tout ce qui pouvoit embellir dans ſon imagination ce fantôme du monde dont il étoit charmé : droit d'ailleurs dans tous les ſentimens, bon, ſincère, généreux, ſobre, intrépide ; en un mot, pourvu de toutes les qualités qui forment l'honnête-homme dans les idées communes.

Patrice, quoique moins âgé de cinq ans, étoit d'un caractère beaucoup plus difficile à pénétrer. Comme rien n'étoit si aimable & si prévenant que sa figure, rien ne paroissoit aussi plus doux & plus complaisant que son humeur. On le trouvoit toujours disposé à obliger, à céder, à reconnoître le mérite dans la personne des autres, & la vérité dans leur sentiment; à condamner le sien lorsqu'on lui faisoit remarquer qu'il avoit tort, à témoigner même de la reconnoissance pour ceux de qui il recevoit ce bon office; & cela avec tant de grace & si peu d'affectation, qu'on étoit surpris de trouver cette rare docilité dans un jeune homme qui réunissoit au même degré toutes les qualités de l'esprit & du corps. Mais ce qui étoit difficile à expliquer, c'est que Patrice étoit aussi insupportable à lui-même, qu'il paroissoit aimable aux yeux des autres. Il ne trouvoit rien qui fut capable de le satisfaire, & de lui faire goûter un véritable sentiment de plaisir. Les plus fortes occupations n'étoient pour lui qu'un amusement, qui laissoit toujours du vide à remplir au fond de son cœur. Quelque agrément qu'il eut l'art de répandre dans une conversation ou dans une partie de plaisir, il ne tiroit aucun fruit pour lui-même de ce qui faisoit les délices des autres. Sous un visage enjoué &

tranquille, il portoit un fond ſecret de mélancolie & d'inquiétude qui ne ſe faiſoit ſentir qu'à lui, & qui l'excitoit ſans ceſſe à déſirer quelque choſe qui lui manquoit. Ce beſoin dévorant, cette abſence d'un bien inconnu, l'empêchoient d'être heureux. Je fais ce portrait de ſon cœur d'après celui qu'il m'a fait cent fois lui-même, en gémiſſant amèrement de ſon propre ſort. Au reſte, il n'en étoit pas moins exact à remplir les devoirs ordinaires de la ſociété; mais il ſe trouvoit ſouvent gêné par les bienſéances. Il eût préféré volontiers la ſolitude au commerce des hommes. Ses livres étoient ſa ſeule conſolation. Un raiſonnement juſte & ſolide, une expreſſion heureuſe, un tour délicat, un ſentiment tendre & bien ménagé, lui plaiſoient plus que toutes les richeſſes & que tous les honneurs du monde, parce qu'il y trouvoit du moins de quoi flatter pour un moment ſon cœur & ſa raiſon, & que tout le reſte le fatiguoit juſqu'à lui inſpirer de la haine & du dégoût.

Voilà Patrice, tel que je l'ai connu pendant toute ſa vie. Ce ne fut pas néanmoins tout d'un coup que je parvins à cette connoiſſance. Dès ſon retour du collège de Dublin, je m'apperçus en l'obſervant de près qu'il y avoit quelque choſe de fort extraordinaire dans ſon caractère; mais ce fut longtems pour moi une

énigme très-embarrassante. A force d'observations je crus avoir saisi une partie de son secret, & je l'obligeai enfin par mes instances & par les plus tendres marques de mon amitié de me laisser lire clairement dans le fond de son ame. Il me fit tous les aveux qu'on vient de lire. Son mal, quoique d'une nature si étrange, ne me parut pas sans remède. Je lui en offris un, qui dès ce tems-là sans doute auroit été propre à le guérir, s'il eût eu la force d'en surmonter la première amertume ; mais il étoit question de se faire certaines violences auxquelles Patrice n'étoit pas encore disposé. Je m'efforçai en vain de lui faire comprendre que ce qu'il regardoit comme un malheur pour lui, étoit peut-être une faveur du ciel, qui l'appeloit particulièrement à son service, & qui ne lui faisoit éprouver le trouble continuel dont il gémissoit, que pour lui faire désirer le seul bien à la possession duquel le repos du cœur est attaché. Mes exhortations furent alors inutiles ; non qu'il eut à vaincre dans son cœur quelque habitude contraire aux devoirs communs de la religion ; mais il n'avoit point encore le goût de cette vertu sublime à laquelle je l'exhortois & que je croyois nécessaire à son repos. On verra par quels degrés il plut au ciel de l'y conduire.

Si j'avois eu beſoin d'un peu d'étude pour approfondir le caractère de mes frères, rien ne m'avoit été ſi facile que de connoître celui de ma ſœur. Elle le portoit écrit dans ſes yeux & ſur ſon viſage. L'heureux tempérament de ſon ſang & de ſes humeurs qui formoit la beauté de ſon teint, ſervoit non-ſeulement à rendre ſon ame perpétuellement tranquille, mais encore à l'orner de mille qualités aimables, & à communiquer autant de charmes à ſon eſprit, qu'il en répandoit extérieurement ſur toute ſa perſonne. Douce, complaiſante, extrêmement modeſte, auſſi règlée dans ſes deſirs que dans ſes actions, rien n'étoit ſi égal que ſa conduite & ſon humeur. Elle n'avoit jamais fait réflexion ſi une femme eſt propre à autre choſe qu'aux petits ſoins dont ſon père la tenoit occupée ; & j'admirois quelquefois qu'avec le fond d'eſprit que je lui connoiſſois, elle put ſe contenir ſi paiſiblement dans un cercle d'amuſemens puériles, & moins convenables à ſa raiſon qu'à ſon âge. Mais cette ſimplicité venoit de l'innocence de tous ſes ſentimens. Elle étoit belle ſans le ſavoir ; elle plaiſoit ſans y penſer ; & ſon eſprit, quoique ſupérieur à ſes occupations, s'y attachoit tout entier parce qu'il n'en connoiſſoit point d'autres. Avec des diſpotions ſi heureuſes, il ſembloit qu'il n'y eut à attendre d'elle que de la ſageſſe

& de la vertu. Pour moi, j'en étois ſi perſuadé, que la penſée m'étant venue pluſieurs fois de lui donner des inſtructions plus ſérieuſes & plus proportionnées à ſes talens naturels, j'avois renoncé à ce deſſein, par la ſeule raiſon que l'innocence étant le plus heureux partage d'une fille, il me paroiſſoit inutile, & peut-être dangereux, de lui procurer des connoiſſances auſſi peu néceſſaires pour ſon bonheur que pour ſa vertu. Cependant lorſqu'elle eut paſſé ſa quinzième année, je crus m'appercevoir que l'âge la rendoit un peu différente. Soit que les diſcours de Georges euſſent étendu ſes idées, ſoit que ce fût uniquement l'effet de la nature, je remarquai plus de vivacité dans ſes yeux, & beaucoup moins de ſimplicité dans ſes manières. Son ſang qui avoit été juſqu'alors dans un degré de chaleur ſi modérée, paroiſſoit s'échauffer lorſqu'il étoit queſtion d'une partie de plaiſir. Elle prit du goût pour la lecture; mais elle recevoit ſes livres de Georges; & le haſard me fit un jour découvrir qu'il ne lui prêtoit que des romans. Je leur en fis des reproches à l'un & à l'autre. Elle me promit d'abandonner cette frivole occupation. Je crois qu'elle tint ſa promeſſe; mais je ne laiſſai pas de remarquer de plus en plus qu'elle commençoit à ouvrir les yeux ſur ſon propre mérite, & qu'elle étoit

inſtruite de bien des choſes qu'elle n'avoit pas toujours connues.

Je n'allois jamais à leur terre, ſans leur renouveler mes avis & mes exhortations. Leur conſidération pour moi, & l'amitié qu'ils me connoiſſoient pour eux, les avoit accoutumés à les recevoir volontiers. Auſſi évitois-je avec ſoin de prendre un air ſévère & rebutant. D'ailleurs, mon père ſe repoſoit ſur moi de la conduite de toute ſa maiſon. Ils connoiſſoient là-deſſus ſes volontés ; de ſorte que ce bon père étant venu à mourir, ils n'eurent pas de peine à lui promettre à ſa dernière heure d'avoir toujours la même docilité pour mes conſeils, & de prendre pour moi tous les ſentimens qu'ils avoient eu pour lui. Rien ne fut ſi touchant que les dernières marques de tendreſſe avec leſquelles il quitta ſa triſte famille. Après avoir exigé de mes frères & de ma ſœur la promeſſe de me reſpecter & de m'obéir pendant toute leur vie, il m'obligea par un ordre abſolu, de m'engager auſſi à leur tenir lieu du père qu'ils alloient perdre, & à les regarder toujours comme le plus cher objet de ma tendreſſe & de mes ſoins. Il m'ordonna de les embraſſer en ſa préſence, pour confirmer nos promeſſes par ce gage d'une fidélité inviolable ; & il nous embraſſa lui-même l'un après l'autre, en nous ar-

rosant de ses précieuses larmes. Il mouroit à cet âge où la raison fait abandonner la vie sans regret, parce qu'elle fait considérer la mort comme un tribut nécessaire de la nature ; & il emportoit cette douce consolation que jamais père n'avoit été plus heureux que lui par le respect & l'attachement sincère de tous ses enfans.

Quelque douloureuse que cette perte fut pour nous, elle ne mit aucun changement dans nos affaires, ni dans notre condition. Georges se trouvoit déjà âgé de vingt-cinq ans. Il étoit en état de se charger de la conduite de sa famille ; & il s'en chargea effectivement, après m'avoir prié de lui accorder le secours ordinaire de mes conseils. Nous continuâmes durant quelques mois de vivre avec la plus parfaite intelligence. Patrice étoit dans sa vingtième année. Rose en avoit environ dix-sept. Leur conduite étoit sage, & ne s'étoit jamais démentie ; car ce que j'ai déjà dit de leur caractère n'étoit, pour ainsi dire, que le germe de leurs défauts, & n'avoit encore été découvert que par mes yeux. Nous paroissions donc plus tranquilles que jamais, lorsque par des ressorts qui étoient encore dans le secret de la providence, il se préparoit pour nous un avenir tout différent, une autre patrie, une autre fortune, d'autres occupations & d'autres soins ; enfin des aven-

tures, des peines & des agitations ſans nombre. C'eſt de ce point que je commence véritablement notre hiſtoire.

Quoique le commerce ne ſoit pas floriſſant dans toute la partie ſeptentrionale de l'Irlande, & qu'à l'exception de Londondery & de Carickfergus il y ait peu de places maritimes qui ſoient fréquentées par les étrangers, on ne laiſſe pas de voir aborder quelques vaiſſeaux marchands dans les petites villes qui ſont ſituées à l'embouchure des rivières. Elles tirent de cette ſituation l'avantage de recevoir directement leurs vins, leurs huiles, & les autres commodités que la nature a refuſées à leur île. Killerine n'étant guères plus éloigné de la mer que d'une lieue, reçoit de tems en tems cette faveur par la rivière de Banne qui arroſe ſes murailles. Environ un an après la mort de mon père, il y arriva un vaiſſeau françois, chargé de vins, dont le capitaine eut la civilité de me faire une viſite, comme au chef des catholiques de cette ville. C'étoit un jeune homme, nommé des Peſſes, d'une phiſionomie agréable, & d'une politeſſe rare dans un homme de mer. Je le reçus avec l'honnêteté que je crus devoir à un étranger, & particulièrement à un françois, parce qu'ayant depuis longtems du goût dans notre famille pour la langue de cette nation,

nous la favions parfaitement, mes frères, ma fœur & moi, & nous ne pouvions nous défendre de quelqu'inclination pour ceux qui la parloient. Le mérite que je reconnus dans monfieur des Peffes fut une nouvelle raifon qui me porta à lui vouloir du bien. Je le priai de venir librement chez moi; & non-feulement je lui rendis tous les fervices qui convenoient à fes affaires; mais lorfque je crus le connoître affez pour le traiter avec confiance, je lui propofai d'aller voir enfemble mes frères & ma fœur, à qui j'étois fûr que cette vifite feroit agréable. Nous fîmes cette promenade plus d'une fois; & monfieur des Peffes fe fit tellement goûter dès la première, que je n'étois pas bien reçu de mes frères ni de Rofe, lorfqu'ils me voyoient arriver fans lui.

On s'imagine aifément que les délices de la France revenoient dans toutes les converfations, & que monfieur des Peffes ne s'épargnoit pas pour nous tracer de charmantes images du pays de fa naiffance. La defcription qu'il nous faifoit du Languedoc, de la Provence, & de quelques autres parties du royaume, nous paroiffoit égale au féjour des dieux ou des fées. Il avoit demeuré longtems à Paris, & tout ce qu'il nous rapportoit de cette ville fameufe, excitoit notre admiration. Il racontoit d'ailleurs avec grace.

Georges & Rose ne se lassoient pas de l'entendre. L'inquiétude même de Patrice en recevoit du soulagement. C'étoit Orphée qui suspendoit le tourment de Sisiphe & d'Ixion.

Un jour qu'ils paroissoient charmés de son entretien, il prit un ton plus grave, pour leur dire qu'il ne pouvoit s'empêcher d'être surpris qu'avec leur naissance, leur âge, & leurs qualités personnelles, ils eussent pris le parti de s'enterrer dans un coin désert de l'Irlande, tandis qu'ils avoient la liberté de la quitter, & de se faire un sort plein d'agrémens dans le plus beau pays du monde ; que depuis vingt ans il étoit sorti de notre île une infinité d'honnêtes gens, qui n'avoient guères été tentés d'y revenir, après avoir goûté une fois les charmes de la France ; que d'un nombre infini d'exemples, il ne vouloit leur citer que celui de monsieur Dillon, qu'il avoit l'honneur de connoître, & qui s'étoit vu comblé de toutes sortes de faveurs presqu'en arrivant à Versailles ; que sans compter la voie du service militaire, à laquelle ce gentilhomme s'étoit attaché, il y avoit mille chemins de fortune à choisir, tant à la cour qu'à Paris ; qu'un étranger bien né & de bonne mine, ne manquoit jamais de protection à la cour du plus généreux & du plus grand de tous les rois, dont les principaux sujets pouvoient être regardés

comme autant de princes, qui l'emportoient par les richesses & la magnificence sur un grand nombre de souverains, & qui mettoient leur gloire à suivre les exemples de bonté & de générosité qu'ils recevoient sans cesse de leur maître ; que pour ceux qui manquoient leur fortune à la cour, Paris offroit des ressources inépuisables ; que le jeu seul y mettoit tous les jours dans l'opulence une quantité incroyable de françois & d'étrangers ; que dans chaque quartier de la ville on trouvoit des académies, ou plutôt des sources intarissables d'or & d'argent, où le bonheur d'un moment faisoit puiser de quoi passer heureusement la plus longue vie ; qu'un homme bien fait qui étoit sans goût pour le jeu, pouvoit encore, avec moins de hasard, se procurer un établissement par le moyen des femmes ; que les vieilles, les jeunes, les veuves & celles qui ne l'étoient pas, étoient également idolâtres de la bonne mine, & qu'un jeune homme, avec cette sorte de mérite, se voyoit marié lorsqu'il y pensoit le moins, à la plus riche héritière de Paris ; que si les dames françoises avoient tant de foiblesses pour les hommes, les seigneurs & les personnes riches en avoient encore plus pour les femmes ; qu'à la cour, à la ville, en province, une personne du mérite de Rose, pouvoit s'assurer d'être adorée ;

qu'il n'y avoit point de rang, de fortune & de richeſſes qui fuſſent au-deſſus d'elle, ou plutôt qu'elle ne dût s'attendre de voir mettre à ſes pieds. Enfin, pour achever encore plus galamment le tableau, monſieur des Peſſes ajouta que le goût des arts, celui des ſciences, celui de l'eſprit, de la vertu, de la beauté étant en France au plus haut degré, il n'étoit permis ni à mes frères, ni à ma ſœur, qui poſſédoient tous ces talens réunis, de les enſevelir en Irlande, & de priver ſon pays de la ſatisfaction que tout le monde y trouveroit à les admirer.

Soit que ce diſcours fût fait dans des vues ſérieuſes, ſoit qu'il ne vint que de la politeſſe ordinaire aux françois, je remarquai qu'il avoit fait une impreſſion profonde ſur mes frères & ſur ma ſœur. Georges regardoit ſucceſſivement Patrice & Roſe, d'un œil qui ſembloit les conſulter; & je croyois voir auſſi dans les yeux de Patrice & de Roſe, une réponſe telle que Georges la demandoit. Cependant, comme s'ils euſſent eu de l'embarras à s'expliquer, ils évitèrent d'abord de répondre directement à la propoſition & aux flatteries de monſieur des Peſſes. Enfin, Georges, las de cette violence, regarda de nouveau ſon frère & ſa ſœur, pour s'aſſurer de leur conſentement, & ſe tournant vers moi: je ſuis bien éloigné, me dit-il, de m'appliquer

tout ce qu'il y a de flatteur dans le compliment de monsieur des Pesses, & de me promettre tout ce que son honnêteté nous fait espérer ; mais puisque tant d'autres sont passés en France & s'en sont bien trouvés, pourquoi ne pourrions nous pas les imiter, s'il est certain que nous y sommes engagés par les mêmes raisons? Il me demanda ensuite ce que j'en pensois moi-méme.

J'avoue que je me trouvai à mon tour dans un certain embarras, sur-tout lorsque le silence des deux autres m'eút persuadé qu'ils étoient dans le même sentiment que leur frère. Je connoissois trop bien le fond de leur caractère pour m'y tromper. Ma sœur avoit rougi de joie, lorsque monsieur des Pesses l'avoit assurée d'un air flatteur qu'elle seroit adorée en France, & qu'il n'y avoit point de pays où l'on rendît plus de justice au mérite des femmes. Georges étoit ébloui du tableau brillant qu'on lui faisoit de Paris & de la cour, & sur-tout de la facilité qu'il y avoit, avec un peu d'industrie, à trouver les moyens de s'enrichir & de s'élever aux honneurs. A la vérité, l'exemple de monsieur Dillon étoit séduisant : ce gentilhomme, avec lequel il avoit été élevé à Dublin, & qui n'étoit ni plus riche, ni de meilleure maison que nous, n'avoit point eu d'autre titre que lui, pour

pour prétendre aux faveurs de la cour. Enfin, je voyois bien que ces académies où l'on jouoit si gros jeu, & où le plus misérable pouvoit espérer de devenir riche tout d'un coup, lorsque la fortune vouloit le favoriser un moment, achevoient de gagner Georges, & ne lui permettoient déjà plus de regarder l'Irlande qu'avec mépris. Pour Patrice, il suffisoit de lui présenter quelque chose sous un jour nouveau pour lui en inspirer le désir ; non qu'il conçût en effet beaucoup de gout pour ce qu'il commençoit à désirer, mais parce qu'étant dégoûté de tout ce qu'il possédoit, son cœur se promettoit plus de satisfaction dans le changement.

La seule réponse que je leur fis, à eux & à M. des Pesses, roula sur les difficultés d'une telle proposition. Un projet de cette importance, leur dis-je, ne s'exécute pas aussi légèrement qu'il se forme. Vous ne considérez point ce que c'est que d'abandonner sa patrie, pour passer dans un pays inconnu, où l'on est incertain si l'on trouvera du support & de la protection. Croyez-vous qu'on vive de rien en France ? & sans compter les frais nécessaires du voyage, où vous flattez-vous de trouver de quoi fournir à vos premières dépenses en arrivant à Paris ? Quand vous penseriez à vous défaire ici de votre patrimoine, vous savez bien que ce n'est point

une chofe aifée en Irlande ; & qu'en fuppofant qu'il fe préfente une occafion de le vendre, vous n'en trouverez jamais la valeur. On ne répliqua rien à des objections fi fortes : mais fi l'on parut s'y rendre dès la première fois, ce ne fut que pour méditer à loifir fur le moyen de les réfoudre. En effet, quelques jours s'étant paffés, mon frère Georges me prit en particulier, pour me dire ; qu'après avoir délibéré mûrement avec Patrice & fa fœur, & après avoir tiré de monfieur des Peffes toutes les lumières qui pouvoient favorifer leur projet, ils s'étoient confirmés dans la réfolution de quitter l'Irlande ; qu'à la vérité mes objections les avoient d'abord refroidis, mais qu'il ne tenoit qu'à moi-même de les détruire ; que fi je voulois non-feulement confentir à leur départ, mais devenir le chef de leur entreprife & le guide de leur voyage, ils n'appréhendoient point les difficultés que je leur avois fait prévoir ; qu'il n'y avoit point de raifons qui duffent nous empêcher de nous défaire de notre patrimoine, lorfqu'il étoit queftion de former un établiffement plus agréable & plus avantageux, dans un pays charmant, où l'on fe faifoit honneur de traiter civilement les étrangers, & où l'exemple d'u grand nombre de nos compatriotes fembloit nous inviter ; que pour peu que nous puffions tirer d'argent

de nos terres, il suffiroit non-seulement pour le voyage, mais pour vivre commodément à Paris, jusqu'à ce que la providence & la générosité des françois nous procurassent quelque occasion de nous employer; qu'ayant passé utilement toute ma vie à l'étude, je ne devois pas douter que le clergé de France ne me traitât avec distinction, & n'offrît aussitôt de l'exercice à mes talens; que nous trouverions facilement à nous défaire de notre sœur, soit en la mariant à Paris, où l'on disoit que la beauté étoit un chemin presqu'infaillible à la fortune, soit en la plaçant honorablement auprès de quelque dame de la première distinction; que pour lui & Patrice, ils avoient chacun leur épée, &, graces au ciel, assez de bon sang dans les veines pour s'ouvrir une route honorable dans le métier des armes, s'il ne se présentoit rien de plus avantageux pour leur établissement; qu'ils avoient besoin seulement que je continuasse de leur servir de père, comme j'avois fait jusqu'alors avec une bonté extrême; & qu'ils avoient tant de confiance dans ma sagesse & mon affection, qu'ils se promettoient toute sorte de prospérités sous ma conduite.

L'air dont il accompagna ce discours me fit connoître encore plus que ses raisons, qu'il étoit absolument déterminé à partir, & que je ne ga-

gnerois rien à combattre cette résolution. Mon embarras fut extrême. Je ne pouvois disconvenir que le parti qu'ils vouloient prendre ne fût assez avantageux pour leur fortune, & que dans l'âge où ils étoient, avec si peu d'espérance d'être jamais employés en Irlande, ni même en Angleterre, ils n'eussent raison de penser à s'établir dans quelque état catholique; mais je ne trouvois pas que mes intérêts fussent les mêmes, ni par conséquent que je dusse me laisser ébranler par les mêmes motifs. Si je n'écoutois que mon inclination, j'étois satisfait de mon bénéfice, & l'ambition ne m'avoit jamais fait former d'autres vues. Si je consultois mon devoir, il me sembloit qu'étant attaché par la providence au troupeau qu'elle m'avoit confié, je ne pouvois l'abandonner sans infidélité. Je voyois arriver tous les jours en Irlande des missionnaires de France, & des Pays-Bas, qui quittoient leur patrie par le seul zèle de la religion, & qui venoient employer toute leur vie à l'instruction des catholiques, où à la conversion des protestans: devois-je marquer moins de zèle que des étrangers pour le salut de mes compatriotes? Des considérations si justes auroient dû me retenir en Irlande malgré moi-même, quand j'aurois eu quelque penchant à la quitter; & elles devenoient encore plus for-

tes lorſqu'elles ſe trouvoient jointes au goût que j'avois naturellement pour le ſéjour de Killerine, & pour mon emploi.

Cependant, après avoir fait inutilement quelques nouveaux efforts pour faire changer de deſſein à mes frères & à ma ſœur, je me trouvai extrêmement partagé entre la tendreſſe que j'avois pour eux, & les raiſons qui devoient m'arrêter. Les laiſſer partir ſeuls, & les abandonner à eux-mêmes, étoit une autre eſpèce de crime dont je ne me ſentois pas capable. Je me ſouvenois des dernières volontés d'un père mourant, & des ſaintes promeſſes par leſquelles nous nous étions engagés en ſa préſence, eux à me reſpecter & à m'obéir, & moi à les aider par mes ſoins & par mes conſeils. Cet engagement étoit le plus ſacré de mes devoirs. Je faiſois réflexion d'ailleurs que les liens de la nature l'emportent par eux-mêmes ſur toute autre ſorte d'obligations; & que ſi l'amour du prochain nous eſt ordonné par l'évangile, c'eſt ſans doute avec une juſte proportion, dont les différens degrés de proximité doivent toujours être la règle. Je n'avois rien de ſi proche que mes frères & ma ſœur; je les aimois tendrement; ils méritoient mon affection. Ajoutez que du caractère dont je les connoiſſois, ils avoient beſoin tous trois preſqu'également d'un guide,

jusqu'à l'âge du moins où le feu des passions se rallentit. Enfin cette dernière pensée leur fit emporter la balance. Il est certain, leur dis-je, que je me dois à vous plus qu'au reste du monde ; mais c'est en supposant que votre affection répondra toujours à la mienne, & que vous observerez religieusement mes conseils, puisque c'est le motif qui vous fait désirer que je parte avec vous. Ils me le promirent avec joie. En consentant ainsi à les accompagner, je pris une autre résolution, dont je fus d'autant plus satisfait, qu'elle servit en quelque sorte à concilier tous mes devoirs. Ce fut de ne pas absolument me défaire de mon bénéfice, & de faire regarder mon départ comme un voyage de courte durée, que j'entreprenois seulement pour conduire ma famille en France. Je remis le soin de mon troupeau entre les mains de mon vicaire. Mon intention étoit effectivement de reprendre quelque jour ce cher dépôt, & de retourner en Irlande aussitôt que ma présence cesseroit d'être nécessaire à mes frères & à ma sœur. Mais le ciel me préparoit un autre sort, & le tenoit caché sous les voiles impénétrables de l'avenir. J'allois commencer le genre de vie le plus étrange dont il y ait jamais eu d'exemple dans un homme de mon caractère & de ma profession, & me trouver comme forcé à le suivre, par

un enchaînement d'aventures ſi extraordinaires, qu'elles méritent bien le ſoin que je vais prendre de les écrire, pour les rendre utiles à l'inſtruction du public.

Georges n'épargna rien pour trouver promptement une occaſion favorable de vendre le bien de nos ancêtres. Dans un pays moins déſert que l'Irlande, il en eût pu tirer de quoi nous aſſurer une condition honnête, en quelqu'endroit de l'Europe que nous euſſions choiſi notre aſyle; mais tout étoit alors à ſi vil prix, ſur-tout dans notre miſérable province, qu'il eût peine à faire trois mille piſtoles de ce qui n'en valoit pas moins de dix mille. Il ne put même ſe défaire de quelques biens de campagne qui étoient dans le voiſinage de Killerine; de ſorte qu'étant réduit à la néceſſité de les abandonner tout-à-fait, je ne trouvai point d'autre expédient que de les laiſſer au même eccléſiaſtique à qui j'avois confié le ſoin de mon troupeau. Il les reçut avec la liberté de les faire valoir à ſon profit, & ſans autre charge que de les remettre fidèlement à ceux qui les redemanderoient par nos ordres.

Notre départ ne fut pas différé longtems. Mes frères étoient convenus avec monſieur des Peſſes que nous profiterions de ſon vaiſſeau pour le paſſage. Il eut l'honnêteté de nous promettre qu'en notre faveur il relâcheroit à Dieppe, d'où

le chemin eſt court & facile juſqu'à Paris. Nous gagnâmes heureuſement ce port. Monſieur des Peſſes prit terre avec nous par civilité, & ſa compagnie nous procura une rencontre ſi avantageuſe, que nous en tirâmes le plus heureux augure pour la ſuite de nos entrepriſes. Etant le ſoir avec nous dans l'hôtellerie, où nous étions logés, il y apperçut un marchand françois de ſa connoiſſance, avec ſa femme qu'il connoiſſoit auſſi, & quelques enfans qu'ils avoient avec eux. Il les ſalua honnêtement; mais la contrainte & l'embarras qu'ils marquèrent en le voyant, lui firent juger qu'ils étoient fâchés d'avoir été reconnus. Il avoit l'eſprit pénétrant. Comme il les connoiſſoit pour proteſtans, & que rien n'étoit alors ſi commun que d'en voir paſſer un grand nombre dans nos îles pour y profeſſer leur religion, dont l'exercice étoit interdit en France, par les édits du roi, il ne douta pas un moment qu'ils ne fuſſent du nombre de ces fugitifs, & que la crainte d'être arrêtés n'eût cauſé la peine qu'ils avoient marqués de le voir. Lui qui étoit fort éloigné de leur rendre de mauvais offices, ſe hâta, au contraire, de les délivrer de ce ſoupçon, en les aſſurant qu'il pénétroit à la vérité leur deſſein, mais que loin de s'oppoſer au mouvement de leur conſcience, il admiroit le zèle qui leur faiſoit préférer

leur religion à leur fortune. Ce discours ayant fait naître leur confiance, ils ne craignirent point de souper avec nous, après nous avoir priés de ne laisser rien échapper dans l'hôtellerie qui put les trahir. Nous admirâmes en soupant la bizarrerie de cette rencontre, & nous fîmes diverses réflexions sur la conduite du ciel, qui permet quelquefois que l'erreur & la vérité aient tant de ressemblance dans leurs effets. Chacun de nous tournoit cette pensée à son avantage; mais c'étoit-là justement ce qui causoit notre admiration. Le marchand abandonnoit sa patrie pour aller jouir dans la nôtre de ce que nous venions chercher dans la sienne; car si la religion n'étoit pas le seul motif qui nous amenoit en France, c'étoit du moins le principal, puisque sans cela nous aurions pu penser à nous établir en Angleterre. Nos vues étoient donc en effet les mêmes; & nos principes étant néanmoins si opposés que les uns ne pouvant être vrais sans supposer la fausseté des autres, nous étions obligés de reconnoître qu'en faisant un des plus grands sacrifices que les hommes puissent faire au ciel, nous faisions les uns ou les autres une démarche fausse & inutile.

Après quelques aspirations ferventes que cette pensée nous fit pousser pour la conversion les

uns des autres, monſieur des Peſſes prit occaſion de notre entretien pour demander au marchand s'il avoit eu aſſez d'adreſſe ou de bonheur pour mettre tous ſes biens à couvert. Il répondit que la principale partie conſiſtant en marchandiſes de tranſport & en argent comptant, il avoit eu la précaution de les faire paſſer à Londres, avant ſon départ de Paris; mais que la crainte de ſe trahir lui-même par quelqu'indiſcrétion, l'avoit empéché de ſe défaire d'une jolie maiſon de campagne qu'il avoit à quelque diſtance de la ville, & qui tomberoit ſans doute au pouvoir de ſes parens, lorſqu'ils ſeroient aſſurés de ſon évaſion. Le ciel, s'écria monſieur des Peſſes, en s'adreſſant au marchand & à moi, le ciel m'inſpire une penſée qui peut vous étre à tous deux d'un extrême avantage. Vous avez laiſſé, me dit-il, quelques terres en Irlande, & monſieur en laiſſe une aux environs de Paris. Puiſque vous êtes réſolus tous deux de changer de patrie, que ne faites-vous enſemble un échange de biens, qui ſervira du moins à vous faire ſauver quelque choſe du naufrage, & qui empêchera que des étrangers ne profitent de vos dépouilles? Je n'y vois nulle difficulté, ajouta-t-il; car vous ne vous arrêterez point à l'inégalité des lots, de quelque côté qu'elle puiſſe être, puiſque vous êtes déjà déter-

minés à tout perdre ; & j'oſerois vous garantir qu'avec le motif qui vous conduit chacun de votre côté, vous obtiendrez ſans peine, vous en France, & vous en Angleterre, d'être mis en poſſeſſion des biens l'un de l'autre. Muniſſez-vous ſeulement tous deux d'un acte de vente ou de donation, qui vous ſerve de fondement pour y prétendre. Un peu de faveur & de protection fera le reſte.

Le marchand ne parut pas incertain un moment, lorſqu'il fut aſſuré par M. des Peſſes que j'avois laiſſé effectivement quelques biens en Irlande ; ni moi, après avoir reçu les mêmes aſſurances. Nous ne penſâmes plus qu'à faire les deux actes, dans les formes ordinaires, & nous nous ſéparâmes, également ſatisfaits les uns des autres. Je n'oublierai point le nom de cet honnête homme, à qui notre famille eſt ainſi redevable des prémices de ſon établiſſement en France. Il ſe nommoit monſieur de Lezeau. La reconnoiſſance que nous crûmes lui devoir, & qui n'étoit pas diminuée par celle qu'il nous devoit lui-même, nous porta à demeurer huit jours à Dieppe pour favoriſer ſon départ.

Je fus fort étonné lorſque nous nous diſpoſâmes à quitter cette ville, d'entendre dire à monſieur des Peſſes que ſon deſſein étoit de

nous accompagner jufqu'à Paris, & que fe repofant fur la fageffe de fon lieutenant, il lui laifferoit la conduite de fon vaiffeau pendant le refte de la route. Je ne m'y oppofai que foiblement, comme on fait à une civilité exceffive qu'on n'eft pas fâché de recevoir. Ayant fait un long féjour à Paris, il pouvoit nous y rendre des fervices confidérables en arrivant, & fur-tout nous faciliter les moyens de tirer quelque fruit de l'acte de monfieur de Lezeau. Mais cette ardeur de nous obliger me fit ouvrir les yeux fur une chofe, dont je n'avois pas eu jufqu'alors la moindre connoiffance. Monfieur des Peffes étoit devenu fenfible aux charmes de ma fœur. Il ne pouvoit fe réfoudre à la quitter. Ainfi ce que je croyois devoir à fa politeffe, n'étoit qu'un effet de l'amour. Cette découverte ne me caufa pas d'inquiétude. Au contraire, dans l'efpérance où j'étois que l'efprit & la beauté de Rofe pourroient lui fervir de recommandation en France, pour trouver quelqu'établiffement avantageux, je me flattai que fans aller plus loin, fa bonne fortune lui offroit dans monfieur des Peffes tout ce qu'elle pouvoit défirer. Il étoit jeune & bien fait, fa dépenfe me faifoit juger qu'il étoit riche ; & quoiqu'il ne fût point d'une naiffance égale à la nôtre, la

ſituation de nos affaires & la qualité d'étrangers devoient nous rendre moins délicats ſur cette inégalité.

Je vis donc d'un œil fort tranquille ſon aſſiduité auprès de ma ſœur, & les marques qu'il lui donnoit continuellement de ſon affection. Mes deux frères, qui s'en apperçurent comme moi, les regardèrent de même ; & lorſqu'ils m'eurent fait connoître ce qu'ils avoient remarqué, nous nous accordâmes tous trois à penſer que la recherche de monſieur des Peſſes étoit un avantage pour elle & pour nous. L'opinion que nous avions priſe de lui ne fit qu'augmenter à Rouen, où il nous procura la connoiſſance d'un grand nombre d'honnêtes gens, qui étoient les amis de ſon père ou les ſiens ; & de qui nous tirâmes adroitement tous les témoignages qui pouvoient nous aſſurer de ſon bien, & ſinon de la nobleſſe de ſa famille, du moins de la conſidération où elle étoit dans ſon pays, & du rang honorable qu'elle y tenoit dans la robe & dans le commerce. Nous reçûmes même à Rouen quelques lettres de recommandation de pluſieurs perſonnes du premier ordre, auxquelles il avoit communiqué l'échange de biens que j'avois fait avec monſieur de Lezeau, & qui nous offrirent en ſa faveur tout le crédit qu'ils

avoient à la cour par eux-mêmes ou par leurs amis.

Nous arrivâmes à Paris dans un tems où l'abondance y régnoit, & où le luxe & les plaisirs paroissoient être de toutes les conditions. Ce spectacle fut nouveau pour nous, qui n'avions vu jusqu'alors que de la pauvreté & de la misère dans les villes désertes d'Irlande. Je remarquai d'une manière sensible l'effet que ce changement produisit sur mes frères & sur ma sœur. Avant que de penser à des entreprises sérieuses, nous prîmes quelques jours pour nous remettre de la fatigue du voyage. Mais je fus le seul qui profitai de ce repos. Du matin au soir mes frères étoient à parcourir la ville, à lier des connoissances, à s'introduire dans tous les lieux où ils pouvoient obtenir la liberté d'entrer. Ma sœur passoit les jours entiers à sa fenêtre, avec une curiosité avide de tout voir & de tout entendre, & comme enchantée de la magnificence des habits & des équipages qui se présentoient à ses yeux. Le soir, lorsque l'heure du souper nous rassembloit, j'étois obligé d'essuyer les récits éternels de Georges, qui nous racontoit tout ce qu'il avoit vu ; & ceux de Rose, qui n'étoit pas moins charmée de tous les objets qui l'avoient occupée dans son poste.

Le goût, ou plutôt la paſſion qu'ils avoient pour le monde, ſe déclaroit juſques dans l'air de leur viſage & dans le ton de leurs diſcours. Je ne doute pas que leur imagination ne les ſervît fidèlement pendant le ſommeil, & qu'elle ne leur repréſentât encore plus vivement ce qu'ils avoient admiré pendant le jour. Patrice au contraire revenoit mélancolique & rêveur. A peine ouvroit-il la bouche pour prononcer quelques paroles. Il paroiſſoit méditer quelque choſe d'extraordinaire, ſans que je puſſe démêler ſi ſa rêverie venoit de triſteſſe ou de joie.

De quelque manière qu'elle dût être expliquée, j'en augurai mieux que de la diſſipation exceſſive des deux autres. Monſieur des Peſſes avoit pris un logement différent du nôtre ; & ſa première attention en arrivant, avoit été de s'informer dans quel état monſieur de Lezeau avoit laiſſé ſes affaires à ſon départ. Il les trouva telles que nous l'avions appris de lui-même. Ses parens aſſurés de ſa fuite, n'avoient pas balancé à ſe mettre en poſſeſſion de ce qui lui avoit appartenu, & la maiſon de campagne n'avoit pas été oubliée. Quoique nous duſſions nous attendre à quelques difficultés pour faire valoir nos droits, le zèle & l'induſtrie de monſieur des Peſſes vinrent à bout de les lever. Il ne me

laissa point d'autre peine que celle de rendre quelques visites à monsieur le chancelier, à monsieur le premier président, & à monsieur l'archevêque de Paris. La protection de ces trois seigneurs, qu'il avoit eu le crédit de nous ménager, abrégea les procédures, & nous rendit enfin possesseurs paisibles des biens de monsieur de Lezeau. Nous remerciâmes la providence de nous avoir accordé si facilement cette petite retraite, dont la première vue nous avoit paru extrêmement agréable. Elle est à trois quarts de lieue de Paris, & dans une situation si charmante, qu'elle peut passer pour un lieu de délices.

Après nous avoir rendu cet important service, monsieur des Pesses, qui ne pouvoit pas douter de notre reconnoissance, & qui avoit eu plus d'une occasion de s'assurer de notre estime, chercha le moyen de s'ouvrir à moi sur les intentions qu'il avoit pour ma sœur. Il ignoroit entièrement que je les eusse pénétrées. Son compliment fut court & sans affectation, mais prononcé d'un ton fort timide. Je lui répondis aussitôt, d'un air à guérir sa défiance, qu'il ne me demanderoit jamais rien que je ne fusse disposé à lui accorder ; que sa générosité & le zèle qu'il avoit marqué pour les intérêts de notre famille, méritoient ce juste retour ; que je

je me croyois même très-heureux qu'il nous offrît lui-même l'occasion de nous acquitter, en satisfaisant son cœur par l'endroit le plus tendre ; enfin que s'il estimoit assez ma sœur pour souhaiter d'en faire son épouse, non-seulement j'y donnois les mains de bon cœur, mais que s'il ne l'avoit pas encore disposée elle-même à consentir à leur mariage, je lui promettois d'employer mes soins pour la rendre telle qu'il le désiroit. La joie qu'il fit paroître de cette réponse, me fit connoître alors pour la première fois ce que je n'ai jamais senti par expérience, mais ce qu'une infinité d'autres exemples ne m'ont que trop confirmé dans la suite ; je veux dire que le transport où je vis monsieur des Pesses, qui étoit naturellement mesuré dans toutes ses actions, m'apprit non-seulement que l'amour est une passion violente, mais qu'elle s'empare de l'imagination aussi souverainement que du cœur; & qu'étendant sa tyrannie sur le corps & sur l'ame, elle trouble tout à la fois le sang & la raison.

Ce tendre jeune homme se laissa tomber à mes genoux, qu'il embrassa avec un mouvement tout passionné ; & ne trouvant point de termes pour s'exprimer, il y demeura quelque tems dans un silence plus éloquent que toutes les expressions. Enfin revenant à lui-même, il

me fit les remerciemens les plus vifs ; & la moindre chose qu'il m'offrit fut la disposition de sa vie & de sa fortune. J'avois été fort éloigné jusqu'alors de le croire si amoureux. Mais ce qu'il ajouta, fit croître encore l'idée qu'il venoit de me donner de sa passion. Comme il n'y a rien de si aimable au monde que mademoiselle Rose, me dit-il, il est impossible aussi qu'elle inspire jamais plus d'amour. C'est un secret que je vous ai caché jusqu'à présent, & dont elle ne sait elle-même qu'une partie ; car il n'est pas croyable qu'elle eût la dureté qu'elle marque pour moi, si elle connoissoit toute ma tendresse. Là-dessus il me raconta que sa passion étoit née en Irlande ; que dès ce pays-là il avoit eu la hardiesse de la déclarer ; que loin d'être rebuté, il avoit trouvé d'abord assez d'indulgence pour esperer beaucoup de l'avenir, & qu'il avoit continué de se flatter depuis Killerine jusqu'à Paris : mais que par un changement dont il ignoroit la cause, & qui le mettoit au désespoir il se trouvoit depuis quelque tems si reculé dans ses espérances, qu'il n'osoit plus aborder ma sœur qu'en tremblant ; qu'au lieu de cette douceur & de cette bonté dont elle ne lui refusoit pas quelques marques légères, elle ne le traitoit plus qu'avec un mépris & des dédains qui lui perçoient le cœur ;

que c'étoit cette raiſon qui lui avoit fait naître la penſée de s'ouvrir à moi, pour ſe rendre un peu plus hardi par mon approbation, s'il étoit aſſez heureux pour l'obtenir ; que la crainte avec laquelle il avoit ouvert la bouche pour s'expliquer, ne pouvoit être égalée que par la joie qu'il reſſentoit de ma réponſe; que l'eſtime & l'amitié dont j'avois bien voulu l'aſſurer étoient pour lui une conſolation des plus douces; mais que ſi je lui permettois d'en attendre quelques témoignages, c'étoit en le rétabliſſant dans le cœur de Roſe que je lui rendrois le ſeul ſervice auquel il pût être ſenſible.

J'écoutai avec beaucoup d'attention un diſcours dont tous les termes étoient fort nouveaux pour moi. Je ne pouvois ajouter à ma première réponſe, que la confirmation de ce que j'avois déjà promis. Je ſuis d'un âge, dis-je, au triſte monſieur des Peſſes, & d'une profeſſion qui ne me permettent guères d'entrer dans le ſecret de vos petits chagrins d'amour. Cependant le détail que vous m'avez fait ſervira à redoubler le déſir que j'ai de vous obliger, & je parlerai aujourd'hui à ma ſœur dans le ſens le plus conforme à vos inclinations. En effet j'allai la chercher ſur le champ. Je la trouvai dans ſa chambre, occupée à ſe parer, & recevant les avis de Georges, qui l'informoit des dernières modes, &

qui l'aidoit à les suivre. Je leur demandai quel étoit le dessein d'une parure si affectée ? Georges répondit qu'il avoit proposé à sa sœur de la conduire à la promenade, & qu'étant à Paris, il ne convenoit point qu'elle fût vétue comme une villageoise d'Irlande. N'ayant aucune raison d'interpréter mal cette réponse, je me contentai de leur faire une courte morale sur la superfluité de certains habillemens, & sur la puérilité des modes. En France, leur dis je, il est vrai qu'on se rendroit ridicule en refusant d'observer les modes; mais je sais qu'en France même on fait pitié aux personnes de bon sens, lorsqu'on les suit avec trop d'affectation. Retenez cette règle ajoutai-je, qui est d'un excellent auteur François: « Les femmes raisonnables reçoivent les modes, » & n'y ajoutent rien; elles ne sont jamais les » premières à les suivre, ni les dernières à les » quitter. Ils ne purent s'empêcher d'approuver ma réflexion, mais ils n'étoient plus l'un & l'autre en état de la goûter & de la suivre.

Je changeai de discours pour apprendre à Rose le motif qui m'amenoit dans sa chambre. Je lui expliquai naturellement le dessein de monsieur des Pesses, & les sentimens qu'il avoit pour elle. J'ajoutai que dans l'état de notre fortune, je regardois la proposition qu'il m'avoit faite de l'épouser comme un véritable avantage, & que

si elle prenoit mon conseil, j'étois d'avis qu'elle acceptât sa main sans balancer. Georges étoit témoin de cet entretien, & je ne doutois point qu'ayant marqué à Dieppe les mêmes sentimens que moi à l'égard de ce mariage, il ne joignît ses instances aux miennes, pour y faire consentir sa sœur. Cependant il fut le premier à répondre qu'il étoit surpris de me voir oublier sitôt de qui nous étions nés, & de m'entendre proposer un marchand pour époux à la fille du Comte de... ; que pour lui, s'il avoit quelque conseil à donner à sa sœur, c'étoit de demeurer fille toute sa vie plutôt que de consentir à une alliance si inégale. Rose ne prononça que très-peu de paroles, mais qui marquoient la même répugnance à se rendre. Le cœur ne se conduit pas par contrainte. D'ailleurs quelque supériorité que l'âge & le respect volontaire de mes frères & de ma sœur m'eussent fait prendre sur eux jusqu'alors, il ne m'étoit jamais arrivé de les traiter avec hauteur, ni d'exiger d'eux plus que de l'amitié. Ainsi sans marquer à Rose que je fusse mécontent de sa réponse, je me bornai à lui représenter toutes les raisons qui m'avoient persuadé moi-même de l'avantage qu'il y avoit pour elle à recevoir les offres que je lui faisois ; & pour satisfaire à la parole que j'avois donnée à monsieur des Pesses, je lui recommandai de

traiter du moins avec un peu plus d'honnêteté & de complaisance, un homme à qui nous avions de si justes obligations. Mes dernières paroles la firent sourire; & sans s'expliquer davantage, elle regarda Georges d'un air qui signifioit quelque chose, mais que je ne pus comprendre.

Ils sortirent ensemble. La nuit étoit fort avancée lorsqu'ils revinrent au logis. Quelqu'inquiétude que m'eut causé leur absence, j'avois encore si bonne opinion de leur conduite, que je m'étois mis au lit à l'heure ordinaire, de sorte que je ne fus informé que le lendemain de celle de leur retour. Le hasard me fit apprendre aussi avant leur réveil, dans quelle occupation ils avoient passé la meilleure partie de la nuit. Monsieur des Pesses m'étant venu voir le matin, n'attendit pas que je lui eusse rendu compte de ce que j'avois fait la veille en sa faveur, pour me faire connoître l'opinion qu'il en avoit déjà. Il me dit d'un air affligé que personne n'étoit si à plaindre que lui, & qu'il n'avoit plus même d'espérance dans mes promesses & dans le secours de mon amitié. Il me raconta que l'envie de dissiper un peu ses chagrins l'ayant conduit la veille à la comédie, il y avoit vu Rose, mais dans une parure si brillante, qu'il n'avoit pu croire qu'elle y fût venue sans dessein; qu'en effet la loge où elle étoit d'abord seule avec son frère,

s'étoit remplie peu à peu de jeunes seigneurs, qui n'avoient point tardé à lier connoissance avec elle; qu'il en étoit survenu un plus âgé, auquel les autres avoient cédé la place, par déférence apparemment, & qu'il n'avoit pas cessé un moment de marquer une vive admiration pour ses charmes; que s'étant informé qui il étoit, on lui avoit appris que c'étoit le duc de.... c'est-à-dire, ainsi qu'on l'en avoit assuré en même tems, l'homme de la cour de France le plus passionné pour les femmes, & qui respectoit le moins l'honneur & les bienséances pour satisfaire cette passion : qu'après le spectacle, ce seigneur avoit offert apparemment son carrosse à Rose, mais qu'il étoit certain qu'elle y étoit montée avec lui & mon frère; qu'il avoit eu la curiosité de les suivre, & qu'il les avoit vu descendre à l'hôtel de........ où le prince de ce nom donnoit un grand souper qui devoit être suivi du bal; que l'amour ou plutôt la jalousie, l'avoit porté à se masquer, pour s'introduire dans l'assemblée sous ce déguisement, & que pendant une partie de la nuit il y avoit vu Rose, briller, danser, s'attirer les regards, recevoir les complimens & les flatteries qu'on lui adressoit sur sa beauté, & marquer sur-tout beaucoup de complaisance & d'attention pour le duc, qui ne s'étoit pas éloigné d'elle un mo-

ment ; qu'à la vérité son frère ne l'avoit pas quittée non plus, mais que pour lui, à qui cette funeste nuit faisoit ouvrir les yeux, il ne voyoit que trop par le changement des inclinations de Rose, qu'il n'avoit plus rien à espérer de son affection.

Non-seulement le chagrin de monsieur des Pesses m'inspira beaucoup de compassion pour ses peines, mais par un pressentiment de celles dont j'étois menacé, je me trouvai presqu'aussi inquiet & aussi affligé que lui. Je commençai à ouvrir aussi les yeux sur les difficultés de l'emploi dont je m'étois chargé, & sur le danger où j'étois de voir mes conseils méprisés par mes frères & par ma sœur. Les querelles & la division ne pouvoient manquer d'en être la suite ; & par une conséquence encore plus triste, je prévoyois qu'ils alloient tomber dans le libertinage, perdre de vue les raisons qui nous avoient amenés en France, oublier qu'ils ne pouvoient s'y procurer un établissement solide que par leur sagesse & leur bonne conduite, dissiper peut-être follement le peu de bien que nous y avions apporté, & m'obliger à la fin de les abandonner pour retourner à Killerine. C'étoit pénétrer bien avant dans l'avenir, que de porter déjà si loin ma prévoyance & mes craintes ; mais, si l'on considère, comme je le faisois

alors, qu'après m'être engagé au voyage de France presque malgré moi, & sans autre motif que mon affection pour ma famille, j'avois droit d'attendre que je trouverois toujours dans mes frères & dans ma sœur la docilité & la soumission qu'ils m'avoient promises; on ne sera pas surpris que je fusse vivement piqué du changement de leurs manières, & que je donnasse une si mauvaise explication aux premières apparences du déréglement de leur conduite. Aussi pris-je sur le champ la résolution de m'expliquer avec eux, & de leur déclarer nettement qu'ils n'avoient point de fond à faire sur moi, s'ils ne répondoient aux idées qu'ils m'avoient fait concevoir en Irlande.

Je priai monsieur des Pesses de se retirer, pour me laisser la liberté d'exécuter mon dessein. Je les fis appeler aussitôt tous trois; & quoique je n'eusse rien appris sur le compte de Patrice qui méritât aussi mes reproches, je crus qu'une leçon de morale ne pouvoit lui être inutile. Ils vinrent. Je leur recommandai d'un ton honnête d'écouter avec attention quantité de choses importantes que j'avois à leur dire. Je commençai par leur rappeler dans quelles dispositions ils m'avoient témoigné qu'ils étoient, lorsqu'ils m'avoient fait la première proposition du voyage de France. Vous avez

fu me perſuader, leur dis-je, que vos vues étoient d'accorder les devoirs de votre religion avec ceux de votre naiſſance; c'eſt à dire de chercher un pays où vous puſſiez eſpérer de vous rendre propres à quelque choſe dans le monde, ſans être obligés de quitter la foi de vos ancêtres pour vous attirer les faveurs de la fortune. J'avoue qu'un tel motif a pu vous faire ſouhaiter avec raiſon d'abandonner votre patrie. Pour moi, vous ſavez quel a été le mien. Je n'en ai point eu d'autre que ma tendreſſe pour vous & le ſouvenir des promeſſes que j'ai faites à un père expirant. J'étois tranquille à Killerine. L'ambition ne me portoit à rien qui ne s'accordât avec les devoirs de ma conſcience. Ma fortune étoit bornée par mes propres déſirs. Cependant je n'ai pas fait difficulté d'abandonner mon emploi, le ſeul peut-être qui convenoit à mes inclinations, pour me rendre le chef & le guide de vos entrepriſes. C'eſt la qualité que vous m'avez forcé d'accepter. Mais vous ſouvenez-vous à quelles conditions j'y ai conſenti? La première étoit, que vous prendriez ici toutes les voies qui conviennent à l'honneur & à la religion, pour vous conduire à quelqu'établiſſement. La ſeconde, que vous n'entreprendriez rien ſans me communiquer vos deſſeins, & ſans avoir reçu mes conſeils. Si vous

avez été fidèles à ces deux promeſſes, je le ferai à toutes les miennes, & j'attends du Ciel qu'il bénira nos entrepriſes. Mais ſi vous êtes dejà tels que j'ai honte de vous le reprocher, & que vous rougirez ſans doute de me l'entendre dire, comment vous flattez-vous que je puiſſe approuver vos déſordres, & conſerver la moindre liaiſon avec vous? Alors ſans leur donner un moment pour ſe reconnoître, je leur répétai tout ce que j'avois appris de monſieur des Peſſes, & j'affectai de donner un tour odieux aux circonſtances mêmes les plus légères & les plus excuſables. Une fille, dis-je à ma ſœur, qui dans moins de quinze jours a renoncé à toute bienſéance & à toute pudeur, qui va ſe livrer d'elle-même aux careſſes & aux flatteries des hommes, qui ſe trouve en liaiſon tout d'un coup avec le ſeigneur le plus débauché de la cour; un jeune homme, continuai-je avec la même chaleur en m'adreſſant à mon frère, qui ſe rend le miniſtre des mauvaiſes inclinations de ſa ſœur, qui lui ouvre lui-même le chemin de la débauche, qui cherche volontairement à ſe perdre, & qui entraîne toute ſa maiſon avec lui dans le précipice; quelle étrange manière de travailler à s'établir en France par les voies de l'honneur, & pour la cauſe de la religion! oui

plutôt quel horrible commencement de ruine & d'infâmie !

On voit que mes reproches les plus vifs tomboient ſur Roſe, quoique ce fût Georges ſans doute qui fût le plus coupable. Mais je ne faiſois point cette différence ſans deſſein. L'honneur des perſonnes de ſon ſexe étant plus délicat que celui des hommes, & les précautions par conſéquent plus néceſſaires pour aſſurer leur conduite & leur réputation, j'étois bien aiſe d'effrayer ma ſœur par les plus affreuſes images du vice, de la honte & de groſſir à ſes yeux ſon imprudence & ſes fautes. Auſſi fut-elle ſi frappée de mon diſcours, que je la vis verſer un ruiſſeau de larmes, tandis que Georges employoit tout ſon eſprit pour donner un tour favorable à ce qu'ils avoient fait enſemble. Il avoit cru, me dit-il, que ſuivant le projet que nous avions formé dès l'Irlande, de marier Roſe honorablement, ou de la placer auprès de quelque dame de diſtinction, il étoit à propos qu'elle ſe fît voir dans le monde; & qu'elle s'y fît quelques connoiſſances; qu'il l'avoit menée dans cette vue à la promenade & à la comédie, qu'il n'avoit pu empêcher qu'elle n'y fût traitée civilement par pluſieurs perſonnes de qualité & d'honneur; qu'au reſte il ignoroit quel étoit ce ſeigneur débauché avec lequel

je l'accusois d'être en liaison : qu'à la vérité monsieur le duc de....... après s'être approché de Rose, & s'être informé du nom de notre famille, leur avoit fait à tous deux des offres d'amitié & de service, & leur avoit proposé de les introduire à l'hôtel de......; que c'étoit sans doute une maison où l'on pouvoit entrer sans honte; qu'ils y avoient été reçus avec distinction, & que devant penser à faire leur entrée dans le grand monde, c'étoit un bonheur pour eux d'en avoir trouvé si facilement l'occasion, qu'il s'applaudissoit en particulier d'avoir obtenu à si peu de frais l'estime & la protection d'un seigneur tel que le duc de........; qu'il lui avoit promis de prendre en main les intérêts de notre famille, & qu'il avoit poussé la bonté & la complaisance jusqu'à s'informer du détail de nos affaires & du lieu de notre demeure; enfin que ne voyant rien dans tout ce qui s'étoit passé qui méritât le nom de désordre, de crime, de débauche, il étoit surpris de la dureté avec laquelle je le traitois, & des titres odieux que j'avois donnés à sa conduite.

Si cette apologie étoit sincère, il est certain que je ne pouvois l'accuser que d'imprudence. Peut-être ignoroit-il encore le caractère du duc, & le danger auquel il venoit d'exposer sa sœur. Cette pensée me fit adoucir un peu mes expref-

ſions. Je veux bien avouer, lui dis-je, que vos intentions peuvent vous rendre plus excuſable ; mais elles n'empêchent point que vous n'ayez tort dans le fond, puiſque ce qui pouvoit convenir ici à vos intérêts, étoit tout-à-fait contraire à l'honneur de Roſe. Avec quelque ſageſſe qu'elle ait pu ſe conduire, quelle opinion a-t-on dû prendre d'une fille, qui a choiſi pour guide, aux premiers pas qu'elle a faits dans le monde, un ſeigneur décrié par ſes vices ; qui s'eſt fait préſenter par ſa main, qu'on a vue ſortir avec lui de ſon carroſſe, qui a paſſé familièrement toute la nuit à l'entretenir. Je vous apprends, ajoutai-je en regardant Roſe, que ſoit injuſtice ou raiſon, les jugemens du monde ſe forment toujours ſur les premières démarches. Peut-être le coup mortel eſt-il déjà porté à votre réputation. Ignorez-vous que cette perte ne ſe répare jamais ? D'ailleurs, pour peu que vous euſſiez réfléchi tous deux ſur la ſituation préſente de notre fortune, vous auriez dû juger que ce n'eſt point par la comédie & par le bal qu'il faut commencer l'ouvrage de notre établiſſement. Si ces frivoles amuſemens ſont quelquefois pardonnables, ce ne peut être qu'après qu'on a ſatisfait à tous ſes devoirs ; & le plus important des vôtres eſt de vous attirer les faveurs du Ciel par une conduite réglée,

qui vous fasse mériter ici l'estime & la protection des honnêtes gens.

Je ne m'arrête à ce détail que pour justifier ma propre conduite, & pour faire voir qu'il n'y avoit point d'injustice dans mes plaintes, ni trop de rigueur dans mes conseils. Cependant je ne pus réussir à les faire goûter à mon frère. Il s'obstina à prétendre que je ne devois point le condamner d'avoir profité d'une si heureuse occasion de se faire des amis & des protecteurs; & pour ce qui regardoit l'honneur de Rose, il soutint avec la même opiniâtreté, qu'elle n'avoit pu donner le moindre fondement aux soupçons ni à la médisance, lorsqu'elle étoit avec lui, & qu'elle s'étoit comportée avec la retenue qui convenoit à son sexe.

Nous nous séparâmes assez mal satisfaits l'un de l'autre. Rose me fit quelques excuses en quittant ma chambre, & j'eus du moins la satisfaction de croire qu'elle avoit reçu mes avis plus docilement que son frère. Ce n'est pas que je le soupçonnasse dans le fond de s'être rien proposé de contraire au devoir, ni d'être moins jaloux que moi de l'honneur de sa sœur; mais je remarquois avec chagrin que nos idées sur cet article étoient tout-à-fait différentes. Il n'attachoit l'honneur d'une femme qu'à la la-

gesse extérieure de la conduite & des manières; & ne redoutant que la censure des hommes, il croyoit la réputation de sa sœur en sûreté, lorsque le dehors étoit à couvert. Pour moi qui considérois les choses d'un autre œil, je faisois peu de fond sur des vertus qui ne tirent pas leur source de plus loin; & connoissant sur-tout le caractère de Rose, je craignois avec raison que son cœur ne fût capable de s'amollir, d'où il arriveroit tôt ou tard, que malgré son courage à sauver les apparences, elle se trahiroit par quelques foiblesses, ou qu'elle auroit du moins à combattre infiniment pour s'en défendre. En effet je ne m'imagine rien de si affreux, que la condition d'une femme aimable, lorsqu'étant foible par le cœur, elle sent en même tems la nécessité des loix qui l'obligent à se contraindre. Quel horrible état que d'avoir sans cesse des violences à se faire, pour dérober aux yeux d'autrui ce qu'on se plaît à nourrir délicieusement en soi-même!

J'aurois donc souhaité, pour assurer tout à la fois le repos & la vertu de Rose, qu'elle n'eût commencé à voir le monde que par dégrés. Son intérêt n'ayant pas eu moins de part que celui de ses frères à la résolution que j'avois prise de quitter l'Irlande, j'aurois eu le tems de fortifier son cœur, ou de l'armer du moins

moins de défiance & de précautions. Mais depuis notre arrivée à Paris, Georges avoit pris sur elle un certain ascendant, qui me fit craindre de la trouver moins docile; & s'il étoit capable par sa vigilance & ses conseils, de faire d'elle une femme sage, suivant les idées du monde, il n'étoit propre à rien moins qu'à la rendre vertueuse.

Malgré le petit ressentiment qui nous restoit peut-être à tous deux, nous ne laissâmes pas de nous voir à l'heure du dîner avec les marques de notre affection ordinaire. J'observai ensuite la coutume que j'avois de me retirer dans ma chambre, pour y passer seul une partie de l'après-midi. J'y étois depuis une heure ou deux, lorsque j'entendis le bruit d'un carrosse qui s'arrêtoit à la porte du logis, & la voix de plusieurs personnes qui s'informoient où demeuroit ma sœur. Je mis la tête à la fenêtre au moment qu'on leur apprenoit qu'ils étoient chez elle, & je vis descendre du carrosse un homme vêtu magnifiquement qui se fit introduire dans la maison. Je ne pus douter un instant que ce ne fût monsieur le duc de.... Une visite si peu prévue me jeta dans une étrange surprise, & j'eus peine à me persuader d'abord qu'une fille de l'âge de Rose osât la recevoir. Je m'attendois du moins que Georges trouveroit quelque moyen

de la faire disparoître, & que se présentant aussitôt pour recevoir monsieur le duc, il lui feroit civilement les excuses de sa sœur. Tout ce que j'attendois n'arriva point. Ce fut Georges à la vérité qui reçut le duc, mais Rose ne se fit pas presser pour paroître, & son frère ne pensa pas même à l'en détourner. La conversation dura plus d'une heure, & me parut durer à moi plus de quatre jours. J'employai tout ce tems à me promener à grands pas dans ma chambre. J'en fis cent fois le tour, sans faire réflexion si j'étois assis ou debout. L'inquiétude, le chagrin, l'impatience, & mille autres mouvemens qui m'agitoient, rendirent cette heure une des plus insupportables de ma vie.

Enfin le départ de monsieur le duc me délivra de cette mortelle contrainte. Je ne veux pas le dissimuler. Soit charité chrétienne, soit tendresse pour ma sœur, soit zèle pour l'honneur de ma famille, je descendis brusquement de ma chambre, & gardant beaucoup moins de ménagemens que je n'avois fait la première fois, je fis à mon frère des reproches aussi vifs que ma crainte, & aussi pressans que le danger. Je ne balançai pas même à lui déclarer que si j'avois pris la démarche du jour précédent dans le sens le plus favorable, il ne m'étoit plus possible de m'aveugler sur ce qui se passoit à mes

propres yeux ; que cette viſite du duc de....... me paroiſſoit concertée ; que de quelques prétextes qu'on entreprît de la colorer, une perſonne de ce rang ne s'abaiſſoit point à venir voir une jeune étrangère, ſans biens, inconnue encore à Paris, s'il n'y étoit porté par des motifs plus forts que la civilité, & pour m'expliquer nettement, s'il n'avoit des vues conformes à ſes vicieuſes inclinations ; que j'avois honte de pénétrer plus avant dans ce myſtère d'infamie ; mais qu'à quelque prix que ce fût, & quelque moyen qu'il me fallût employer, j'empêcherois Roſe, aſſurément, de s'écarter de ſon devoir, & lui-même, de faire ſervir ſa ſœur de victime à ſon ambition.

Il m'écouta avec beaucoup de patience. Enſuite paroiſſant fort affligé de la défiance que je marquois ſur l'honnêteté de ſes vues, il me pria de lui rendre plus de juſtice, & de ne pas croire que l'honneur de ſa ſœur lui fût moins cher qu'à moi. Il convint même que la viſite de monſieur le duc me déplaiſoit avec raiſon, & il me proteſta que loin d'y avoir contribué le moins du monde, il prendroit des meſures certaines pour empêcher qu'elle ne fût renouvelée à l'avenir. Mais après cette eſpèce de réparation dont je commençois à être ſatisfait, je fus extrêmement ſurpris de l'entendre changer

de ton & de langage. Mon frère, me dit-il, avec un air de prudence qu'il ſavoit affecter mieux que perſonne, me permettrez-vous à préſent de vous expliquer naturellement ce que je penſe ? J'ai mille raiſons qui m'obligent au reſpect & à l'amitié que je vous porte ; auſſi remplirai-je toute ma vie ces deux devoirs. Mais je ne ſais ſi je puis vous promettre la même docilité ſur d'autres points. J'ai réfléchi ſur les reproches dont vous m'avez accablé ce matin, & plus je m'examine, moins je m'en trouve digne. Nous ne conſidérons pas les choſes du même côté. Vous êtes un homme d'égliſe, un vénérable théologien, & je confeſſe que ſi nous étions deſtinés au même état, ma ſœur & moi, nous ne pourrions mieux faire que de nous conduire par vos maximes. Mais notre naiſſance & notre inclination nous deſtinant au monde, cette vocation demande une conduite toute différente. Croyez-moi capable, avec le peu de génie que vous me connoiſſez, de diſtinguer à préſent ce qui convient à mon honneur & à ma fortune. Je ſuis dans un âge, continua-t-il, où je n'ai plus un moment à perdre, ſi je veux arriver à quelque choſe dans le monde. Ma ſœur doit penſer auſſi à ſe produire, ou renoncer à tous les avantages qu'elle peut tirer de ſa jeuneſſe & de ſa beauté. Vous vous défiez de ſa ſageſſe ?

C'eſt avoir trop mauvaiſe opinion d'elle. Pour moi, à qui il appartient ſans doute autant qu'à vous, d'être ſenſible à l'honneur de notre maiſon, je me repoſe du ſien ſur ſa propre vertu. Et s'il lui arrivoit d'être aſſez lâche pour nous déſhonorer, je ne crains pas de le dire en ſa préſence, toute ma tendreſſe pour elle ne m'empêcheroit pas de lui percer le cœur. Fiez-vous donc, ajouta-t-il, & ſur elle & ſur moi; & ne vous oppoſez point au ſuccès de nos affaires, en condamnant les ſeuls moyens qui peuvent les faire réuſſir.

Ce diſcours, que Georges avoit ſans doute médité à loiſir, & dont il parut s'applaudir après l'avoir fini, n'étoit propre qu'à exciter ma compaſſion. Je me hâtai de lui en montrer la foibleſſe, en lui faiſant appercevoir qu'il avoit raiſonné ſur un faux principe : que cette grande différence qu'il mettoit entre l'état eccléſiaſtique & celui d'un homme du monde, n'y étoit pas effectivement, puiſque ce n'étoit que deux manières différentes de remplir les mêmes devoirs; qu'un homme du monde & un homme d'égliſe étoient deux chrétiens; dont l'un n'étoit pas moins obligé que l'autre à la haine du vice & à la pratique de la vertu; qu'à la vérité, leurs occupations extérieures ne ſe reſ-

sembloient pas ; mais que sans être les mêmes, elles devoient partir du même principe, qui est la nécessité de plaire à dieu & de sauver son ame : en un mot, qu'il n'y avoit point de condition où l'on ne fût obligé d'éviter les occasions du péché, & que par conséquent l'usage de mes maximes étoit aussi nécessaire pour ma sœur & pour lui, que pour moi-même. S'il est possible, ajoutai-je, qu'ayant reçu une éducation chrétienne, vous ne sentiez pas la vérité de ce que je vous dis, jugez quel service vous rendez à votre sœur, en la conduisant sans précautions au milieu du danger. Elle y périra, & son malheur sera votre ouvrage. Vous lui percerez le cœur, dites-vous, si elle oublie son devoir. Etrange remède ! Ne voyez-vous pas qu'il suppose sa ruine déjà consommée, & qu'il est question d'en trouver un qui puisse la prévenir. Ne précipitez rien ; c'est l'unique faveur que je vous demande. Laissez à votre sœur le tems de reconnoître les précipices qui l'environnent ; elle n'y tombera pas du moins sans avoir su qu'elle pouvoit les éviter. N'allez point chercher les occasions ; laissez-les naître. Il y en a de nécessaires pour une personne du monde, je le sais bien ; mais la religion en diminue le péril lorsqu'on la respecte assez pour

ne s'y expofer qu'à regret ; au lieu qu'il eſt toujours extrême lorſqu'on y court volontairement.

Cette converſation, qui dura beaucoup plus longtems, & dans laquelle j'attaquai les pernicieux principes de Georges avec les plus fortes armes du chriſtianiſme, ne fit aucune impreſſion ſur ſon eſprit. Il me fit connoître par ſes réponſes qu'il ſe croyoit ſupérieur à toutes mes craintes ; enfin que ſa religion étoit l'honneur ; ou que s'il y mettoit quelque différence, elle n'étoit point à l'avantage de la religion, puiſque c'étoit par ſes fauſſes idées d'honneur qu'il en expliquoit les loix & les devoirs. Nous nous trouvâmes ſi peu d'accord en nous ſéparant, qu'il traita mes raiſonnemens de ſcrupules monaſtiques ; & que l'ayant menacé de le quitter pour retourner à Killerine, il me répondit froidement qu'il n'avoit pas deſſein de s'oppoſer à mon départ.

J'eſſuyai ſans me plaindre, une marque ſi dure du refroidiſſement de ſon affection. Il partit le même ſoir pour Saint Germain-en-laye, où nous étions convenus quelques jours auparavant qu'il iroit rendre viſite à monſieur de Mahony, à monſieur Dillon, & à quelques autres gentilshommes, parens ou amis de notre maiſon. Je ſus après ſon départ qu'il avoit entretenu long-

tems sa sœur en particulier, & qu'il avoit donné ordre aux deux domestiques qui nous servoient, de veiller le lendemain à la porte du logis, pour recevoir monsieur le duc de.... s'il lui prenoit envie d'y revenir, & pour lui dire honnêtement que Rose étoit allée avec lui à Saint-Germain. Cette attention me fit plaisir, & me rendit plus tranquille. Je ne manquai pas de prendre occasion de son absence, pour répéter mes exhortations à ma sœur. Elle m'écouta avec beaucoup de douceur & de soumission. M'étant apperçu le lendemain qu'elle avoit reçu la visite de quelques femmes, qui lui avoient apporté diverses sortes d'habits & de coëffures; je lui demandai à quel usage elle destinoit tant de bagatelles. Il me parut que cette question l'embarrassoit. Cependant comme elle avoit le cœur incapable de déguisement, elle me dit après un léger préambule, où elle apportoit la volonté de Georges pour excuse, qu'elle s'étoit engagée à se trouver avec lui au bal, qui se donnoit deux ou trois jours après chez monsieur le duc de...., & que pour y paroître avec bienséance, elle se faisoit habiller selon l'usage. La perte d'une partie de notre bien m'auroit moins affligé que cette nouvelle. Je lui remis devant les yeux avec plus d'ardeur que jamais, tout ce qu'elle avoit à craindre

dans ces aſſemblées dangereuſes, à l'âge où elle étoit, avec ſi peu de connoiſſance du monde & des piéges qu'on alloit tendre à ſon innoce. Je la conjurai d'être ſenſible aux intérêts de ſon ame; de prendre quelque tems du moins pour ſe préparer au paſſage d'une vie telle qu'elle l'avoit menée juſqu'alors, à celle où l'on vouloit malheureuſement l'engager; de ne pas franchir en un moment toutes les bornes, au riſque d'être abandonnée par le ciel, dont elle négligeoit d'implorer le ſecours, & qui ne pouvoit l'accorder naturellement à des démarches ſi indiſcrètes & ſi téméraires; enfin, ſi mes prières & mes inſtances ne ſuffiſoient pas, je lui déclarai que j'y ajoutois mes ordres, & que par les droits que me donnoient ma profeſſion, mon âge & ma qualité d'aîné, je lui commandois abſolument de renoncer à ſa partie de bal, & de ne pas ſortir du logis ſans ma permiſſion.

Quelque chagrin que je reſſentiſſe de me voir obligé d'employer un remède ſi dur, je le crus indiſpenſable; & je ne doutai pas du moins, qu'il ne produisît l'effet que je m'étois propoſé. Cette penſée guérit mon inquiétude; elle me porta même à laiſſer Roſe plus tranquille, parce que ne doutant point que ce petit ſacrifice ne coûtât quelque choſe à ſon cœur, je m'imagi-

nai qu'il y auroit de la dureté à la fatiguer encore par ma morale. Georges arriva de Saint-Germain deux jours après. Je le reçus sans affectation ; & feignant de ne plus songer au passé, je ne l'entretins que du sujet de son voyage, & je laissai à Rose le soin de lui apprendre les changemens qui s'étoient faits dans son absence. Ils ne tardèrent point à se voir en particulier : ils en avoient pris l'habitude depuis quelque tems, car Patrice n'entroit pour rien dans leurs projets. Après un entretien de quelques momens, Georges sortit de la chambre de sa sœur, & peu après du logis. Il revint au bout d'une heure dans un carrosse de louage. Etant descendu, il ne s'arrêta dans la maison qu'aussi longtems qu'il falloit pour prendre ses habits, ceux de sa sœur, avec la moitié de la somme qu'ils avoient apportée d'Irlande ; & se faisant accompagner de Rose, qu'il conduisoit par la main, il remonta dans le carrosse avec elle, & ils s'éloignèrent aussitôt du quartier.

Il laissa pour moi à la porte, un billet, qu'on m'apporta tout ouvert. Il ne contenoit que trois lignes. « Indigné, disoit-il, de la tyrannie avec » laquelle je le traitois, lui & sa sœur, il pre» noit le parti de s'établir d'un autre côté » avec elle ; & pour observer toute justice, » il avoit fait un partage égal de notre bien,

» dont il laiſſoit la moitié pour Patrice & pour
» moi. »

J'étois à lire dans ma chambre, & j'attendois l'heure du ſouper avec impatience, pour ſavoir de quelle manière il auroit pris la défenſe que j'avois faite à Roſe. Comme rien n'étoit ſi éloigné de mes idées qu'une trahiſon de cette nature, ma défiance ne s'étoit pas même tournée de ce côté-là ; de ſorte que ma ſurpriſe, ma douleur & ma confuſion furent extrêmes à la lecture de ce fatal billet. Je levai les yeux & les mains au ciel. O dieu ! m'écriai-je, eſt-ce là le prix de la tendreſſe que j'ai toujours marquée pour eux ! Les ingrats ! Ils réſervoient donc cette récompenſe à mes ſoins & à mon affection ? Je me trouvai ſi ému, que je ſentis des pleurs couler de mes yeux, & que je fus incapable pendant quelques momens de former aucune réſolution.

Lorſque je fus un peu remis de ce premier trouble, je crus qu'il n'y avoit pas deux partis à prendre pour moi, & que je ne devois plus penſer qu'à retourner promptement à Killerine. Quel motif pouvoit m'arrêter à Paris ? Ils veulent ſe perdre, diſois-je ; ils ont ſecoué le joug ; & s'ils n'ont eu que du mépris pour les ſaintes maximes que j'ai tâché de leur inſpirer, quelle voie me reſte-t-il à prendre pour les rappeler à

leur devoir? Non. Je retournerai en Irlande. J'irai me dévouer au ſalut de mon troupeau. Le champ n'eſt que trop vaſte pour mon zèle, & mes peines n'y ſeront pas payées d'ingratitude & de perfidie. Je me confirmai d'autant plus dans cette réſolution, que connoiſſant l'humeur douce de Patrice, je ne doutai point qu'il ne conſentît volontiers à reprendre avec moi le chemin de notre patrie. Ainſi j'eſpérois du moins de ſauver une branche de ma malheureuſe famille, & de ne pas reparoître au tombeau de mes pères, ſans avoir à leur offrir quelque reſte encore pur de leur ſang.

Auſſi longtems que je continuai d'être agité par ces premiers mouvemens, je ne fis que m'applaudir du deſſein que j'avois pris de quitter la France; & je le communiquai même à Patrice, qui ne marqua point d'éloignement pour la propoſition que je lui fis de m'accompagner. Mais lorſque mon ſang fut tout-à-fait refroidi, je commençai à enviſager les choſes d'un œil tout différent. Je rappelai toutes les raiſons qui m'avoient paru aſſez puiſſantes pour me déterminer à partir de Killerine, & à ſuivre en France mes frères & ma ſœur. Étoient-elles changées par leur mauvaiſe conduite; ou plutôt n'en étoit-ce pas une nouvelle qui rendoit les premières beaucoup plus fortes? Si j'avois

crû les obligations de la nature plus ſacrées que celles de mon emploi, ſi je m'étois arraché pour quelque tems au ſoin de mon troupeau, dans la ſeule vue de diriger mes frères vers quelque fin honnête & utile, & de leur faire éviter le chemin trop aiſé du vice ; enfin ſi je les avois regardés comme mon prochain le plus cher, même en les conſidérant avec les yeux de la foi, & ſuivant les règles de l'évangile, devois-je renoncer à ces ſentimens, lorſqu'étant ſi proches de leur perte, le danger où je les voyois étoit plus capable que jamais d'échauffer mon zèle? Ils étoient dans le précipice, & ma charité alloit s'éteindre? Quelles avoient donc été mes vues lorſque j'avois fait tant d'efforts pour les empêcher d'y tomber?

Je me trouvai tout différent après ces réflexions. Toute ma tendreſſe pour mon frère & pour ma ſœur venant à ſe réveiller, je ſentis renaître en même-tems une inquiétude ſi vive pour l'intérêt de leur ame, que je ne pus goûter pendant toute la nuit un moment de ſommeil. Mon ſang étoit brûlant dans mes veines. Rien ne m'étoit ſi à charge que le repos. J'éprouvai que le zèle eſt en effet un feu dévorant, ſurtout lorſqu'il eſt joint à la tendreſſe naturelle qu'on a pour ſes proches, & que le cœur reſſent ainſi tout à la fois l'impreſſion de ces deux

caufes. Loin donc de penfer davantage à les abandonner, je réfolus de recommencer avec une nouvelle ardeur à leur infpirer le goût de la vertu; de les chercher en quelque lieu qu'il fe fuffent retirés; d'effuyer leurs froideurs, leurs refus, leurs mépris même & leurs injures, plutôt que de renoncer à l'efpoir de leur faire goûter mes confeils, enfin de me propofer leur falut comme l'objet continuel de ma vigilance & de mes foins; & fi je n'étois pas affez heureux pour les éloigner du vice, d'empêcher du moins qu'ils ne s'y livraffent fans remords.

Je ne m'occupai plus que du moyen d'exécuter cette réfolution. Mais en méditant fur les difficultés de mon entreprife, je conçus qu'après la démarche que Georges avoit faite, & fur-tout avec la confiance qu'il avoit dans fes propres lumières, il ne falloit pas efpérer de le gagner tout d'un coup par la force de mes raifons. Il étoit d'ailleurs dans un âge, où je ne pouvois plus prétendre qu'il fût obligé de fe conduire par les confeils d'autrui, ni lui faire regarder la déférence que je lui demandois pour les miens comme un devoir. Cependant le danger de fa fœur étoit preffant; car je me figurois déjà qu'ayant la liberté de fuivre fes inclinations, elle avoit befoin à tout moment d'un fecours extraordinaire du ciel pour n'en pas faire un mau-

vais usage. Cette pensée me fit naître un dessein fort hardi. Ce fut de l'enlever à Georges, & de la faire rentrer sous le joug malgré elle-même, en me proposant néanmoins de la traiter avec tant de douceur & de complaisance, qu'elle n'eût point à se plaindre de ma conduite. Comme il m'étoit impossible d'exécuter ce dessein sans secours, je m'ouvris à Patrice, & à monsieur des Pesses, qui étoit mortellement affligé de sa fuite, & qui se consumoit de chagrin & d'amour. Je n'eus point de peine à les faire entrer tous les deux dans mes vues. Ils se chargèrent d'abord de découvrir le quartier que Georges avoit choisi pour demeure, & nous remîmes à prendre les mesures nécessaires lorsqu'ils auroient acquis cette connoissance.

Ce n'étoit pas une entreprise facile dans l'étendue d'une ville comme Paris. Ils s'y employèrent pendant quelques jours avec beaucoup de zèle ; mais inutilement. Enfin le hasard fit tomber Patrice sur les traces de son frère. Il l'aborda civilement. L'autre affecta de marquer quelque surprise de le voir encore à Paris. Comment, lui dit-il, après l'empressement que j'ai vu au doyen pour retourner à Killerine, & avec l'attachement que je vous connois pour lui, vous n'êtes pas partis l'un & l'autre? Patrice répondit naturellement que nous aurions été fâ-

chés de quitter Paris sans savoir du moins ce que Rose & lui étoient devenus. Quoi! vous l'ignorez? reprit-il du même ton. Apprenez donc que je suis devenu capitaine d'infanterie, & que j'en ai l'obligation à monsieur le duc de........ qui s'est employé en ma faveur auprès du ministre. Pour Rose, ajouta-t-il, il n'y a point encore de changement dans sa condition, mais j'espère que les occasions ne tarderont point à se présenter, & que nous choisirons les meilleures. Ensuite tâchant de prendre Patrice par ses propres intérêts, il lui représenta qu'il avoit tort de ne pas suivre son exemple, & de se flatter que la fortune l'iroit chercher sous ma robe, pour lui offrir d'elle-même ses faveurs; qu'à la vérité j'étois louable dans mes intentions, & qu'il n'avoit jamais douté de mon zèle & de mon amitié: mais qu'ayant eu toute ma vie les yeux sur mes livres, j'étois moins propre que je ne le croyois à régler leur conduite & leur établissement dans le monde: que ses vues néanmoins en nous quittant n'avoient pas été de rompre tout-à-fait avec nous, ni de nous abandonner avec le peu de bien qu'il nous avoit laissé; que sa fortune prenant un train fort heureux, & ne pouvant manquer de prospérer de jour en jour, il se proposoit, aussitôt que ses affaires le permettroient, de nous offrir sa maison, & de

de partager avec nous les fruits de ſon bonheur & de ſon induſtrie ; qu'en attendant, ſi Patrice ſe vouloit un peu de bien à ſoi-même, il viendroit prendre quelquefois ſes conſeils, dont il pourroit tirer plus d'utilité que des miens.

Si j'euſſe été témoin de cette converſation ſéduiſante, j'aurois fort appréhendé qu'elle n'eût fait trop d'impreſſion ſur l'eſprit de Patrice. Mais grace à l'excellence de ſon caractère, elle ne changea rien à ſes ſentimens. Il ſe contenta de marquer beaucoup de reconnoiſſance pour les offres de ſon frère ; & dans la crainte de lui faire naître quelque défiance s'il s'informoit trop curieuſement de ſa démeure, il le quitta dans le lieu même où il l'avoit rencontré. Cependant il eut ſoin de le ſuivre à vue d'œil, réſolu de ne pas l'abandonner juſqu'à ſa maiſon, & il ne revint à la nôtre qu'après s'être aſſuré de ce qu'il cherchoit. Le récit de ce qu'il avoit appris de Georges n'étoit propre à rien moins qu'à m'inſpirer de la joie. Si j'étois ſatisfait d'entendre que la fortune eût déjà fait quelque choſe en ſa faveur, la main dont elle s'étoit ſervie m'étoit ſuſpecte ; & j'avois peine à concevoir d'où venoit cette ardeur de monſieur le duc de........ à prendre les intérêts d'un étranger. Ce n'eſt pas que je n'euſſe l'idée la plus avantageuſe de la politeſſe & de la généroſité des ſeigneurs

françois ; mais j'aurois ſouhaité de ne pouvoir attribuer des bienfaits ſi éclatans qu'à cette cauſe. Je me raſſurai néanmoins en apprenant que la demeure de Roſe étoit connue de Patrice, & je commençai à chercher ſérieuſement par quels moyens nous pourrions tromper la vigilance de Georges. Monſieur des Peſſes nous quitta auſſitôt qu'il eut entendu le récit de Patrice, ſous prétexte d'aller reconnoître la ſituation du logis de ma ſœur, & de voir s'il ne ſe préſenteroit rien qui pût ſervir à nos deſſeins, mais dans le fond pour ſatisfaire l'impatience qu'il avoit d'approcher d'elle, & de la revoir. Il revint vers le ſoir, dans le tems que je méditois avec le plus d'ardeur ſur le parti que j'avois à prendre.

Il avoit vu Roſe. La joie qu'il avoit eue de la voir brilloit encore dans ſes yeux. Il nous dit qu'après avoir paſſé quelque tems dans le voiſinage de ſa maiſon, il l'avoit vue ſortir avec ſon frère, & qu'il avoit été ébloui de ſa parure & de ſa beauté. Il vouloit nous en faire la deſcription que je le priai d'abréger. Les ayant vu monter en carroſſe, il les avoit ſuivis, pour s'inſtruire de leur deſſein. Ils étoient deſcendus à l'hôtel de Carnavalet qui étoit dans le même quartier ; & s'étant informé de ce qui avoit pu les y conduire, il avoit appris qu'un

grand nombre de perſonnes de diſtinction devoient y ſouper, & qu'il y auroit enſuite un grand bal, où les maſques ſeroient admis en ſe faiſant connoître à la porte. J'admirai l'aveuglement de Georges, qui ſembloit prendre plaiſir à faire avaler le poiſon à ſa ſœur, & qui choiſiſſoit comme à deſſein les occaſions les plus dangereuſes pour ſon innocence. Qu'auroit-il pu s'imaginer de plus funeſte ſi c'eût été la haine qui lui eût fait chercher les moyens de la perdre? Mais pendant que je gémiſſois ſur ſa conduite, le ciel m'inſpira l'envie de le punir en lui enlevant Roſe au milieu même de ſes plaiſirs. Le projet, les moyens, tout ſe préſenta dans le même moment à mon eſprit. Je connoiſſois peu les uſages du bal; mais je m'imaginai qu'une aſſemblée ſi nombreuſe ne pouvoit être ſans quelque confuſion, ſur-tout lorſqu'on commenceroit à recevoir les maſques. Je perſuadai à Patrice & à monſieur des Peſſes de ſe maſquer, & d'aller au bal. Faites ici un billet, dis-je à Patrice, que vous ferez donner à votre ſœur lorſque vous ſerez à la porte de l'hôtel, pour la prier de vous faire introduire. Si elle vient vous recevoir elle-même, cela ſuffit pour mes vues. Mais comme il eſt à craindre qu'elle ne vous faſſe recevoir par un autre, vous ferez demeurer monſieur des Peſſes à la porte;

& lorſque vous ſerez introduit, vous la prierez en ſecret de quitter un moment la ſalle pour rendre le même ſervice à monſieur des Peſſes, à qui vous lui ferez croire qu'on refuſe abſolument l'entrée. Je ſerai moi-même à la porte dans un carroſſe, & je prends ſur moi le ſoin de tout le reſte. Si elle vous conſeille de vous adreſſer à votre frère, dites-lui que vous voulez lui laiſſer ignorer que vous êtes ſi proche de lui, & que vous attendez ce ſervice d'elle-même.

Pour l'intelligence de cette ſingulière entrepriſe, ſur laquelle je paſſerois plus légèrement, ſi ſa fin ne me l'eût fait croire importante, je dois faire remarquer au lecteur que les eccléſiaſtiques romains n'ayant point la liberté en Irlande, non plus qu'en Angleterre, de porter l'habit propre à leur état, j'étois encore vêtu comme ils le ſont ordinairement, c'eſt-à-dire en habit court, ſans aucune différence d'avec les laïques. J'attendois, pour en prendre un plus canonique, que nos affaires fuſſent dans une certaine ſituation, qui ne me permît plus de douter de notre établiſſement en France. Je pouvois donc, ſans bleſſer la bienſéance, paroître au milieu de la nuit à l'hôtel de Carnavalet. Pour ce qui regarde l'eſpérance que j'avois d'enlever Roſe avec ſi peu de meſures & de précautions, elle

n'étoit fondée que fur la connoiffance de fon caractère, & fur l'habitude où elle étoit de me refpecter. J'étois fûr qu'elle ne fe feroit point traîner avec violence, lorfqu'elle entendroit ma voix, & qu'elle recevroit de moi-même l'ordre abfolu de me fuivre. Ainfi j'étois fans inquiétude pour le fuccès de mon deffein.

En effet, il réuffit auffi heureufement que je l'avois efpéré. La multitude & la confufion n'étoit pas fi grande au bal que je m'y étois attendu; mais je reconnus que c'étoit un avantage pour notre entreprife, parce que la crainte eût peut-être empêché Rofe de quitter la falle. Une piftole que je donnai au portier me fit obtenir la liberté d'entrer dans la cour. Rofe parut avec Patrice à la porte de l'appartement, & dans le tems qu'elle chargeoit quelques domeftiques de faire ouvrir à monfieur des Peffes, je me préfentai à elle de l'air le moins propre à l'effrayer. Je pris fes mains avec beaucoup de douceur. Ma chère fœur, lui dis-je en les ferrant tendrement, ne vous alarmez pas de me voir, je ne vous importunerai qu'un moment. Je ne fuis ici ni pour vous caufer du chagrin, ni pour vous faire violence. Vous êtes libre, vous êtes maîtreffe de vous-même. Mais fi la crainte de dieu vous touche encore, fi le fouvenir de votre père, l'honneur de votre famille, & vos

propres ſentimens, ont encore quelque pouvoir ſur vous, accordez-moi la ſatisfaction de vous voir rentrer aujourd'hui dans votre devoir. Voilà votre frère Patrice qui vous en conjure avec moi. Venez : votre fuite nous a cauſé une mortelle douleur ; il n'y a que votre retour qui puiſſe nous conſoler. Je me tus après avoir prononcé ces paroles avec beaucoup d'ardeur. Elle demeura quelques momens à répondre. Enfin ouvrant la bouche avec un profond ſoupir : ô ciel ! me dit-elle, à quoi voulez-vous m'obliger ! A rien, me hâtai-je de répondre ; c'eſt de vous-même que votre honneur, votre vertu, votre repos, dépendent ici. Venez, repris-je, venez ma chère Roſe ; je vais vous en conjurer à genoux, ſi mes prières & mes larmes ne ſuffiſent pas pour toucher votre cœur. Elle me fit quelques objections ſur l'inquiétude où nous allions jeter ſon frère. Je l'aſſurai que j'aurois ſoin de pourvoir à tout ; & moitié déterminée, moitié irréſolue, je la conduiſis vers la porte, où ſans perdre un moment nous montâmes tous quatre dans le carroſſe qui nous attendoit, & je fis tourner vers la porte Saint-Antoine pour nous rendre *aux Saiſons*. C'eſt le nom de la maiſon de campagne qui avoit appartenu à monſieur de Lezeau.

Je m'applaudis extrêmement du bonheur que j'avois eu de réussir ; & je regardai Rose pendant le chemin comme une victime toute parée que j'avois dérobée heureusement au sacrifice de sa vertu, & que je ramenois en triomphe. Pour elle, son air rêveur & quelques soupirs qui sortoient de son cœur malgré elle, me faisoient connoître assez clairement qu'elle ne me suivoit pas sans regret. Monsieur des Pesses ayant entrepris de la rendre un peu plus gaie en lui adressant quelques discours galans & flatteurs, elle lui fit porter la peine de sa mauvaise humeur par des réponses dures & des manières chagrines. Je feignis de ne pas m'en appercevoir, assez content de la soumission qu'elle m'avoit marquée, & sûr qu'un peu de tranquilité lui rendroit sa douceur ordinaire. Dès le lendemain j'écrivis quelques lignes à Georges pour l'empêcher de s'alarmer. Le tour de ma lettre n'étoit pas insultant ; mais en lui apprenant que sa sœur étoit rentrée volontairement dans son devoir, je l'exhortois à profiter de son âge & de ses lumières pour ne pas s'écarter davantage du sien. « Mon dessein, lui disois- » je, n'a jamais été de vous gêner, ni de vous » forcer par la violence à suivre mes conseils. » C'est un ami qui veut se rendre utile à votre

» bonheur, c'eſt un frère qui fait ſes propres » intérêts des vôtres, c'eſt un père & un paſteur » ſpirituel qui n'a rien de plus cher & de plus » précieux que vous, car tous ces titres me » conviennent à votre égard. Pourquoi donc » vous révolter contre ma tendreſſe & me fuir » comme votre ennemi ? Pourquoi du moins » m'avoir enlevé votre ſœur, ſur laquelle vous » n'aurez jamais aucuns droits tant que je ferai » capable de faire valoir ceux que j'ai reçus de » la nature par l'ordre de ma naiſſance, & ceux » dont notre père commun s'eſt remis ſur moi » en expirant? Je crains de vous rappeler des » circonſtances qui vous cauſeroient trop de » honte. Souvenez-vous ſeulement qu'il n'y a » guères plus d'une année que la mort nous a » ravi ce bon père, & demandez-vous à vous- » même comment vous avez pu perdre ſitôt le » reſpect que vous deviez éternellement à ſa » mémoire ». J'ajoutois que ſi ma lettre & ſes propres réflexions lui faiſoient renaître l'envie de bien vivre avec moi, il pouvoit être aſſuré de me trouver peu ſenſible au paſſé, & d'être reçu aux Saiſons avec toute l'amitié que je lui devois, & que rien n'étoit capable de me faire perdre. Je le félicitois auſſi ſur la faveur qu'il avoit reçue nouvellement de la cour, &

je l'exhortois à s'en attirer d'autres, par les moyens qui peuvent rendre un honnête homme content de sa fortune.

Il me fit réponse sur le champ. Son ressentiment, quoique déguisé, se faisoit sentir à chaque mot. Il plaignoit Rose, me disoit-il, d'être condamnée au genre de vie que j'allois lui faire mener. J'en voulois faire apparemment l'épouse d'un marchand ou de quelque paysan. Cela étoit bien éloigné des intentions de son père, que je faisois valoir avec tant de soin, & du but que nous avions dû nous proposer en venant en France. Mais il cessoit d'y prendre intérêt, puisque je l'assurois si fort qu'il n'avoit aucun droit sur elle; & pour le sort que je lui destinois, il confessoit qu'elle étoit beaucoup mieux dans mes mains qu'entre les siennes. Quant à la proposition de bien vivre avec moi, si j'entendois par-là, de vivre sans haine & sans ressentiment, il me protestoit qu'il y étoit sincèrement disposé : mais si je parlois de recommencer à vivre sous le même toît, il ne voyoit point que cela fût nécessaire, ni même d'aucun avantage pour lui & pour moi-même. Il me souhaitoit d'ailleurs toutes sortes de prospérités, & il demeuroit avec ses sentimens ordinaires, &c.

Comme je n'avois point espéré qu'il pût être

insensible à l'espèce d'affront que je lui avois fait, je résolus de laisser à sa bile le tems de se calmer, & de me reposer de notre réconciliation sur son bon naturel. Deux jours après il m'envoya par les mains d'un notaire la moitié de la somme qu'il avoit emportée en nous quittant, avec un billet par lequel il me prioit de la recevoir au nom de Rose, à qui elle appartenoit, & de reconnoître par écrit que je l'avois reçue. Je consentis à ce qu'il désiroit, & je chargeai le notaire de lui dire, de la part de sa sœur, de celle de Patrice & de la mienne, que pour acheter le plaisir de le revoir & de vivre en bonne intelligence avec lui, nous sacrifierions volontiers, non-seulement cette somme, mais tout le bien qui étoit entre nos mains.

Fin du premier Livre.



LIVRE SECOND.

LES soins que j'apportai à l'embelliſſement de notre demeure, & la part que j'y fis prendre à Roſe en la conſultant ſur tout ce qui pouvoit lui plaire, diſſipèrent bientôt le chagrin qu'elle avoit eu de quitter Paris. Elle ſe fit du moins aſſez de violence pour le déguiſer ; car une guériſon ſi prompte & ſi facile devoit m'être ſuſpecte ; mais j'affectai de la croire ſincère, aſſez content qu'elle fût capable de prendre un peu d'empire ſur elle-même. Son indifférence pour monſieur des Peſſes ne faiſant qu'augmenter de jour en jour, je conſeillai à ce jeune homme de modérer ſon ardeur, & d'attendre du tems un retour dont il ne falloit pas encore déſeſpérer. Il eſt vrai qu'avec l'envie d'épargner les moindres peines à ma ſœur, pour ne pas lui donner lieu de ſe repentir de la déférence qu'elle avoit eue pour moi, il entroit de nouvelles vues dans le conſeil que je donnois à monſieur des Peſſes. La raiſon qui m'avoit fait approuver ſon amour ayant été l'intérêt même de Roſe, dont je croyois ne pouvoir aſſurer trop tôt l'établiſſement, je me trouvai un peu

refroidi par sa répugnance. Je ne pouvois désavouer que l'inégalité de la naissance ne fût une juste objection. Il m'avoit paru qu'elle étoit balancée par les circonstances de notre fortune, mais c'étoit en supposant que l'inclination contribuât à la diminuer ; car on ne se marie pas précisément pour être riche, & je souhaitois avant toutes choses que ma sœur fût heureuse.

Ces réflexions avoient d'abord renouvelé mon ressentiment contre Georges, que j'accusois de lui avoir fait perdre le goût qu'elle avoit eu pour monsieur des Pesles. Elle étoit accoutumée à le voir. Son penchant pour lui auroit pris des forces, & elle se feroit portée d'elle-même à recevoir ses offres. Cependant je considérois aussi qu'il n'avoit jamais fait de grands progrès dans son cœur, puisqu'une distraction de quelques jours avoit pu les ruiner. Un jeune homme se flatte sur les moindres apparences. Il explique tout en sa faveur. Une fille de l'âge de Rose, qui est encore sans précaution, parce qu'elle est sans expérience, donne quelquefois sur elle des avantages qu'elle ignore. L'ingénuité ne pense à rien, & l'amour-propre dans les hommes se figure tout ce qu'il désire. Enfin quoique monsieur des Pesses m'entretînt tous les jours de son amour & de ses peines, je résolus de borner mes bons offices à le consoler.

Sa passion devint si violente, qu'étant tombé dangereusement maladie, je crus qu'il ne falloit pas l'attribuer à une autre cause. Nous n'épargnâmes ni soins ni dépenses pour rétablir sa santé, & Rose même parut s'y intéresser avec un zèle qui me surprit. J'en conclus qu'il s'étoit fait quelque changement dans son cœur, & je ne pus lui cacher ma satisfaction. Elle me répondit ingénument que son seul motif étoit la reconnoissance. Je l'estime, me dit-elle, je suis persuadée qu'il m'aime, & je crois lui devoir ce que je fais pour lui. Cette réponse me parut si peu vraisemblable, que je pris de ses sentimens une idée toute différente. Mais elle les confirma quelques jours après d'une manière propre à guérir mes soupçons. Monsieur des Pesses m'avoit prié dès les premiers jours de sa maladie, de marquer sa situation à ses parens, & je m'étois hâté de le satisfaire. Quoique j'eusse assez mesuré les termes de ma lettre pour ne leur pas causer de fausse alarme, une juste inquiétude pour la santé d'un fils unique, fit partir aussitôt son père, & l'amena aux Saisons. C'étoit un vieillard respectable, dont la figure annonçoit d'abord toutes les bonnes qualités qu'il avoit communiquées à son fils. Je les laissai seuls. Leur entretien dura plus d'une heure. Enfin, m'ayant fait prier de reparoître, le père

me pressa dans les termes les plus tendres de sauver la vie à son fils en lui accordant ce qu'il aimoit plus que lui-même. Il venoit d'apprendre, me dit-il, avec quel respect il devoit demander cette faveur, pour un jeune homme qui nous étoit fort inférieur en naissance, & qui n'avoit point d'autre fondement pour l'espérer que sa tendresse infinie pour Rose, & l'amitié dont nous l'avions honoré : mais si le bien pouvoit suppléer à quelque chose, il s'engageoit à lui donner la valeur de deux cens mille livres en terres & en argent comptant, & à lui acheter une charge de vingt mille écus. Je l'interrompis pour l'assurer que les dispositions que j'avois marquées à son fils étant toujours les mêmes, il pouvoit faire fond sur mon consentement ; & que je me chargeois même de faire ces nouvelles propositions à ma sœur. Je la fis appeler, ne doutant presque pas que l'offre d'une fortune présente ne la déterminât sur le champ. Elle écouta tranquillement mon discours ; mais loin de flatter le père & le fils de la moindre espérance, elle protesta civilement qu'elle n'auroit jamais pour eux d'autres sentimens que ceux de la reconnoissance & de l'amitié. Quelque dureté que monsieur des Pesses dût trouver dans cette déclaration, il fut si sensible aux attentions qu'elle continua de lui marquer pen-

dant sa maladie, qu'il se rétablit contre toute espérance.

J'avoue qu'après cette preuve de l'indifférence de Rose, tout devint obscur pour moi dans sa conduite. Je ne pouvois concevoir par quels motifs une personne de son âge & de son tempérament s'obstinoit à refuser un jeune homme aimable, dont elle étoit sûre d'être aimée, & qu'elle faisoit même profession de ne pas haïr: car depuis le nouveau témoignage qu'elle avoit eu de sa passion par la violence de sa maladie, je lui trouvois plus de complaisances & d'égards pour lui, & j'aurois pris leur bonne intelligence pour le témoignage d'un amour mutuel, si le chagrin de monsieur des Pesses ne m'eût forcé d'en juger autrement. J'en marquai de l'étonnement à Patrice, qui ne m'avoit jamais paru contraire aux desseins de monsieur des Pessés, & qui sembloit être plus affectionné que jamais pour sa sœur depuis notre séjour aux Saisons. Il me fit une réponse si vague & d'un air si contraint, que j'aurois pu concevoir quelque défiance, si j'eusse cru moins connoître son caractère; mais je le croyois uniquement occupé de sa mélancolie, de ses livres & des changemens continuels qu'il faisoit au jardin & à la maison. Je comptois trop sur lui, & je ne me se-

rois pas imaginé qu'un eſprit droit & un cœur excellent fuſſent capables de tromper.

Dans toute ma vie, rien n'a tant contribué à mes erreurs & à mes peines, que ce penchant trop crédule à préſumer favorablement de la vertu d'autrui ; ſur-tout lorſqu'avec un peu d'étude pour démêler le fond d'un caractère, je croyois y découvrir des principes naturels de droiture & d'inclination pour le bien. Je n'ai pas connu les grandes paſſions par expérience ; & ſans cette clef, l'on n'entre jamais parfaitement dans la ſcience du cœur humain, qui ne conſiſte que dans la connoiſſance de leurs effets. Comment concevoir avec un cœur tranquille, qu'il y ait des mouvemens capables de faire oublier des devoirs qu'on aime & qu'on ne viole pas même ſans remords ? Ainſi je me ſuis toujours repoſé ſur le caractère d'autrui preſqu'autant que ſur le mien ; & lorſqu'il m'eſt arrivé d'en être la dupe, j'aimois mieux prendre l'erreur ſur mon compte, en croyant que je m'étois trompé dans le jugement que j'en avois fait, que d'accuſer la vertu d'inconſtance ou de foibleſſe. Fauſſe idée, qui ſuppoſe dans les hommes trop de bonté ou de malice, avec une conſtance dans l'une ou dans l'autre dont la nature eſt rarement capable. L'exemple de Patrice

Patrice a fait plus pour mon instruction, que tous mes raisonnemens & toutes mes lumières.

Il étoit tel que je l'ai dépeint ; mais entre mille qualités excellentes, il en avoit deux que le moindre excès pouvoit changer en défauts. L'une étoit cette complaisance, qui le rendoit d'un commerce aimable, mais qui l'exposoit sans cesse à la séduction des conseils & des exemples : l'autre, son inquiétude continuelle, & ce besoin d'être fixé qui lui faisoit saisir sans discernement tout ce qui sembloit promettre à son cœur le repos qu'il cherchoit. Ces deux ennemis de son bonheur & de sa vertu l'avoient déjà engagé dans plus d'une fausse démarche. Cependant les apparences m'en imposoient encore. A la surprise que je lui marquai, il se contenta de répondre que n'étant point le garant des inclinations de sa sœur, il étoit d'avis seulement qu'il ne falloit pas la contraindre ni l'importuner ; mais qu'après la manière dont elle s'étoit expliquée, il y avoit peu d'apparence qu'elle pût avoir changé de sentimens. Il ajouta que tous nos projets de mariage venant ainsi à manquer, il ne savoit pas même si la bienséance nous permettoit encore de retenir plus longtems monsieur des Pesses auprès d'elle. Ce conseil fut insinué si adroitement, qu'il fit impression sur moi. Je convins que la réputation de Rose de-

mandoit des ménagemens. Il y avoit près de six semaines que M. des Pesses étoit aux Saisons. Je résolus de l'avertir avec toute la franchise de l'amitié, qu'un si long séjour, qui ne paroissoit pas devoir se terminer par le mariage, pouvoit être mal interprêté. J'étois sûr que sa politesse & le respect qu'il avoit pour moi, lui feroient étouffer les murmures de son cœur. En effet, après quelques plaintes de son infortune, il confessa que mes scrupules étoient justes, & il prit le parti de se retirer à Paris. Je ne lui refusai point la permission qu'il me demanda de venir nous voir souvent.

Patrice avoit fait pendant ce tems-là divers voyages, tantôt à ma prière, tantôt pour ses propres vues. Je l'avois pressé d'aller souvent à Saint-Germain, où je me reprochois de n'avoir pas encore paru moi-même. Mon dessein avoit toujours été de nous faire présenter au roi Jacques par quelqu'un de nos parens, & j'avois jeté les yeux sur monsieur de Sercine, que ce prince honoroit de sa confiance ; mais je souhaitois ardemment que Georges voulût nous accompagner, & j'attendois avec impatience qu'il se portât de lui-même à notre réconciliation. J'avois donc chargé Patrice non-seulement de disposer monsieur de Sercine à nous rendre le service que j'attendois de lui,

mais de se ménager aussi quelqu'entrevue avec son frère, pour lui représenter de quelle importance il étoit pour nous de mieux vivre ensemble, & de demander de concert la protection du roi pour notre famille. Comme je ne lui voyois point autant de zèle que je le désirois pour ces deux commissions, du moins à en juger par la froideur avec laquelle il me rendoit compte de ses soins, j'attribuai cette nonchalance à son humeur naturelle; & je pris le parti d'aller moi-même à Saint-Germain, où je vis monsieur de Sercine & monsieur Dillon pour la première fois. Ils ne me reçurent point en inconnu. Georges avoit eu soin de leur faire le portrait de ma désagréable figure. Ils me saluèrent même par mon nom, quoique je ne me fusse fait annoncer chez l'un & chez l'autre que sous le titre d'ecclésiastique irlandois. Mais si je ne trouvai qu'un sujet de rire dans cette première circonstance de mes deux visites, je fus vivement affligé de me voir traité avec une froideur à laquelle je ne m'attendois pas. A peine me fit-on quelque offre de service. On ne m'entretint que du mérite de mes deux frères, & des témoignages de bonté qu'ils avoient reçus du roi. On me parla aussi de la beauté de ma sœur, & de l'impatience avec laquelle elle étoit attendue à la cour de Saint-Germain.

La crainte de me donner un nouveau ridicule en demandant l'explication d'un discours auquel je ne comprenois rien, me fit abréger les complimens. Je me retirai avec beaucoup d'inquiétude ; & loin de passer huit jours à Saint-Germain, comme je me l'étois proposé, je ne pensai qu'à reprendre le chemin des Saisons. Il m'importoit d'éclaircir promptement ce que j'avois entendu. Je concevois en général que j'étois trahi par Patrice, & joué par la fausse prudence de Georges : mais que devois-je penser de Rose ? L'intérêt de cette chère sœur me causoit une mortelle alarme. J'arrivai aux Saisons tout occupé de mes craintes. Comme j'en étois parti la veille, on étoit fort éloigné d'attendre sitôt mon retour.

En entrant dans la cour, j'apperçus quelques laquais d'une livrée inconnue, deux carrosses & des chevaux qu'on achevoit de dételer. J'avance vers la maison. On me reconnoît, & j'entends aussitôt le bruit des fenêtres & de la porte des salles qu'on fermoit avec la dernière précipitation. J'en croyois à peine mes oreilles & mes yeux. Que prétendent-ils ! disois-je ; voudroient-ils m'exclure tout-à-fait du logis ? J'entre. Personne ne se présente pour me recevoir. Je monte droit à mon appartement, sans avoir la force de chercher des éclaircissemens

que je croyois déjà funestes, ni celle même d'appeler un domestique de la maison ; car j'étois arrivé seul & à pied, après avoir quitté à Paris la voiture de Saint-Germain.

On demeura quelques momens dans un profond silence, pendant lequel on méditoit apparemment sur la manière dont on devoit se conduire avec moi. J'entendis enfin la voix de Patrice, qui demandoit à quelque domestique où j'étois ? Il monta ensuite à ma chambre. J'étois assis, la tête appuyée sur une main. Je ne quittai point cette posture ; & sans ouvrir même les yeux, j'attendois avec beaucoup d'amertume qu'il m'expliquât ce que j'avois à espérer ou à craindre ; car mes premiers soupçons étoient tombés sur Georges, & je m'imaginois bien que ce ne pouvoit être que lui, qui étoit venu pour m'enlever sa sœur. Mon silence & les marques de ma vive affliction touchèrent le tendre Patrice. Il demeura comme incertain s'il devoit parler. Je levai les yeux sur lui. Mon premier regard le fit rougir. Enfin la bonté de son naturel l'emportant sur tous ses projets, il me dit ingénument qu'il savoit la cause de mon chagrin, & qu'il avoit honte de m'avoir trompé.

Et vous aussi, Patrice ? interrompis-je avec un profond soupir. Hélas ! que vous ai-je donc

fait ? Quelle raison aviez-vous de vous défier de moi ? Il convint qu'il étoit coupable, & il me promit la confession de toutes ses fautes. Mais ce qui presse le plus, me dit-il, c'est l'embarras où vous allez être, & où je suis déjà. Mon frère est ici. Je me suis engagé à favoriser le dessein où il est de mener Rose à Paris. Elle y consent. Je crains que vous ne puissiez vous y opposer sans vous attirer quelque nouveau chagrin. Je le pressai de s'expliquer davantage. Il me confessa que dans le premier mouvement de surprise & de confusion où les avoit jetés mon retour imprévu, Georges l'avoit chargé d'un air furieux de me venir déclarer qu'il ne seroit pas deux fois ma dupe, & que si j'entreprenois de retenir Rose, je l'obligerois, malgré lui, à quelque violence. Quel parti prendre, me dit-il ? j'ai toujours senti que je m'engageois imprudemment, mais je n'ai pu me défendre contre ses instances, ni résister à certaines promesses.

Quoique je sentisse toutes les difficultés de ma situation, je fus si satisfait de voir rentrer Patrice dans son devoir & dans mes intérêts, que je repris aussitôt l'espérance. Je remis toute autre question à des circonstances plus tranquilles, & ne pensant qu'au mal présent, je lui demandai si Georges étoit seul. Il me dit qu'il

avoit avec lui trois dames, & deux gentilshommes, à l'un desquels on se proposoit de marier Rose. Nouvelle témérité, qui me causa autant de douleur que d'étonnement. Marier Rose ! m'écriai-je : à qui donc ? Et de quel droit prétend-on disposer d'elle, sans ma connoissance & sans mon aveu ? Il se hâta de répondre que je ne devois pas m'alarmer ; que pour ce qui regardoit ce mariage, Georges n'avoit rien entrepris qu'avec l'approbation & le conseil de tous nos parens & de nos amis de S. Germain ; que le roi lui-même y donnoit son consentement, & que le parti étoit également honorable & avantageux pour notre sœur. Chaque mot d'un si étrange récit augmentoit ma surprise & ma consternation. Mais, repris-je d'une voix altérée par le ressentiment, suis-je donc compté pour rien ? Méprisez-vous jusqu'à ce point ma tendresse, mon caractère, & les droits de mon âge ? D'ailleurs, marie-t-on une fille sans la consulter ? sans qu'elle connoisse, sans qu'elle ait vu même l'époux qu'on lui destine ? Il m'interrompit pour m'assurer que par rapport à moi, l'on étoit résolu de m'informer de toute l'intrigue avant que d'en venir à la célébration des noces ; & que pour l'amant de Rose, il étoit venu si souvent la voir avec Georges depuis notre séjour aux Saisons, qu'elle avoit eu

le tems de le connoître, & de prendre pour lui beaucoup d'estime.

Il ne manquoit que ce dernier trait pour achever de me faire sentir que j'avois été misérablement leur jouet depuis notre départ de Paris. Je ne demandai point d'autre explication : & prenant mon parti sans délibérer, je priai Patrice d'avertir son frère que je désirois impatiemment de l'entretenir en particulier. Il me satisfit, après m'avoir fait promettre que je ne révélerois de sa confidence que ce qui regardoit le départ de Rose. Mais je fus aussi surpris que de tout le reste, de le voir revenir tristement, pour m'annoncer que Georges refusoit absolument de me voir, si je ne m'engageois à consentir au départ de ma sœur, & à bien vivre désormais avec lui. Ciel ! m'écriai-je, en y élevant les yeux, vous êtes témoin de qui la paix dépend ici. Mais j'irai moi-même à lui puisqu'il refuse de venir à moi.

En effet, je descendis aussitôt, & malgré l'agitation de tous mes sentimens, je reçus du ciel assez de force pour prendre un air calme & composé. J'entrai dans l'appartement, où l'on ne s'attendoit à rien moins qu'à me voir, après la timidité qui m'avoit fait chercher la solitude en arrivant. Georges parut déconcerté ; Rose étoit tremblante ; & tous les spectateurs, qui

n'ignoroient pas la ſituation des affaires, & qui avoient part au complot, ſe trouvèrent dans un même embarras. Mais lorſque j'ouvris la bouche pour m'expliquer avec modération, tout ce que j'avois recueilli de fermeté m'abandonna à la vue de monſieur de Sercine, ſur qui le haſard me fit jeter les yeux. C'étoit ce même gentilhomme que j'avois vu à Saint-Germain le matin du même jour, notre proche parent, un homme âgé, un courtiſan, qui avoit la réputation d'être plein de ſageſſe & d'expérience. Je trouvai tout d'un coup dans la complaiſance qu'il avoit d'accompagner Georges, la cauſe du froid accueil qu'il m'avoit fait; & j'avoue que ſa préſence & ce ſouvenir me glacèrent tout d'un coup le ſang. Il s'apperçut de mon embarras au ſilence que je gardai, & prenant lui-même la parole, il me pria de ne pas m'offenſer de ce que ſon zèle pour notre maiſon & ſon amitié pour mes frères & ma ſœur, l'avoient fait entrer dans quelques meſures qui s'étoient priſes, à la vérité, ſans ma participation, mais qui ne devoient pas alarmer ma ſageſſe & ma piété; que de toutes les perſonnes que je voyois chez moi, il n'y en avoit pas une de qui je ne duſſe attendre dans toutes ſortes d'occaſions de l'amitié & des ſervices; que c'étoit ſon épouſe & ſes deux filles, avec milord *Linch*,

jeune ſeigneur d'une grande eſpérance, qui avoit lié une amitié étroite avec mes frères, & qui avoit des ſentimens encore plus tendres pour ma ſœur ; que la retraite où je tenois Patrice & Roſe étant une mauvaiſe voie pour les avancer dans le monde, & l'état de nos affaires ne m'ayant pas permis ſans doute de leur en faire prendre une meilleure, il venoit avec toute l'affection d'un parent & d'un ami leur offrir ſa maiſon & ſon crédit à la cour ; que Roſe n'y ſeroit pas reçue moins agréablement que mes frères, qui avoient déjà eu l'honneur d'être préſentés au roi ; que ce prince ſouhaitoit ardemment de la voir ſur le portrait que milord Linch avoit fait d'elle ; enfin, qu'il venoit la prendre avec ſon épouſe & ſes filles pour la conduire à Paris où elle paſſeroit quelques jours à ſe faire habiller, & de-là à Saint-Germain où elle étoit attendue : que pour moi, ſi je perſiſtois dans mon inclination pour la ſolitude, je pouvois demeurer tranquillement aux Saiſons, & que tous les amis de notre famille s'employeroient pour me faire obtenir un bénéfice ou quelqu'autre faveur du clergé.

Ayant eu le tems de me remettre pendant ce diſcours, je conçus que mes plaintes, mes objections & mes ſcrupules ſeroient peu écoutés, & qu'on n'attendroit pas mon conſentement

pour exécuter des projets qu'on avoit formés ſans me conſulter. L'indifférence qu'on marquoit pour moi, en me conſeillant ſi froidement de reſter aux Saiſons, me touchoit peu. Ce n'étoit point aux careſſes des hommes ni aux faveurs de la fortune que mon cœur étoit ſenſible ; il l'étoit à l'endurciſſement de Georges, dont la folle prudence l'emportoit ſur tous mes ſoins, & donnoit même un ridicule à ma tendreſſe & à mon zèle ; car je découvrois clairement dans la conduite & dans les termes de monſieur de Sercine l'opinion qu'on lui avoit fait prendre de moi. J'étois encore plus vivement touché de l'aveuglement de Roſe & de Patrice, qui ſe livroient ſi témérairement aux premières eſpérances, & de l'ingratitude avec laquelle ils s'étoient déterminés à me cauſer le plus mortel chagrin que je puſſe recevoir. Cependant malgré le trouble où me jetoient des réflexions ſi amères, je formai ſur le champ les deux ſeules réſolutions qui me reſtoient à prendre dans ces triſtes circonſtances : l'une, de leur épargner juſqu'à mes reproches, parce qu'ils étoient déſormais inutiles, & qu'ils ne pouvoient ſervir qu'à les rendre plus coupables ; l'autre, de retourner promptement en Irlande, & de ne plus penſer à leur être utile que par mes vœux & mes prières. Ils avoient trouvé des conſeils, des protections,

des secours, des établissemens mêmes, si j'en croyois les illusions de leur amour-propre : ils n'avoient plus rien à attendre de moi, & d'ailleurs il paroissoit assez qu'ils n'en vouloient plus rien recevoir.

Je ne dirai point qu'il n'entrât pas beaucoup de ressentiment & de dépit dans le serment intérieur que je fis de quitter la France ; mais j'étois sûr du moins que la raison & la religion n'y trouvoient rien à condamner. Elles m'y portoient au contraire également ; & lorsque je me trouvai l'esprit libre & le sang moins ému, je remerciai le ciel d'avoir permis que je fusse engagé à partir par un lien assez fort pour me faire surmonter les foiblesses du sang & les mouvemens d'une tendresse excessive.

J'eus donc la force de répondre paisiblement à monsieur de Sercine, que les intérêts de mes frères & de ma sœur étoient fort bien entre ses mains, & que si j'avois dû m'attendre à être traité avec un peu plus d'égards & de confiance, j'avois du moins la consolation de voir ma famille très-honorée de la protection du roi & de la sienne. Je n'ajoutai rien ; & cette réponse civile à laquelle on s'attendoit moins qu'à quelques traits de morale chagrine, fit renaître la tranquillité & la joie dans l'assemblée. On servit des rafraîchissemens. J'en fis les honneurs,

& je pris part à la conversation, avec soin d'écarter tout ce qui pouvoit renouveler mes peines. Cependant la vue de Rose, que je regardois comme la malheureuse victime de l'ambition de son frère, ses charmes innocens, ses regards timides & embarrassés qu'elle osoit à peine fixer sur les miens, m'arrachoient du fond du cœur des soupirs que je ne retenois qu'avec violence. Je formai le dessein de me ménager un entretien secret avec elle, pour faire une nouvelle tentative sur son esprit, ou du moins pour la fortifier par la répétition de mes anciennes maximes. Je lui fis signe de me suivre hors de l'appartement. Elle m'auroit obéi. Mais Georges m'observoit : il pénétra mon dessein, & la retenant lorsqu'elle se levoit pour me suivre, il me dit avec une douceur affectée, que j'avois eu tout le tems de donner mes sages conseils à Rose ; qu'il ne falloit pas dérober sa présence à tant d'honnêtes gens ; & qu'en la remettant entre les mains de madame de Sercine, je pouvois compter qu'elle n'avoit plus besoin d'autre leçon que l'exemple d'une dame si aimable & si sage. Ainsi tout me fut ravi cruellement, jusqu'à la douceur de lui dire en particulier le dernier adieu. A peine eus-je la liberté d'entretenir un moment Patrice. Je n'entrai avec lui dans aucun nouveau détail ; mais après de justes

reproches de sa foiblesse, qui rendoit toutes ses bonnes qualités inutiles, je l'exhortai du moins à l'amour de la vertu, lors même qu'il en oublieroit la pratique ; & je lui prédis une partie des maux dont il étoit menacé. Peut-être n'aurois-je pu lui cacher la résolution de mon départ, si Georges, qui appréhendoit autant mes séductions, que j'eusse dû craindre les siennes, ne fut venu m'interrompre. Il me dit d'un air satisfait qu'il alloit travailler efficacement à notre fortune avec Rose & Patrice ; que je serois toujours le premier à qui il en feroit recueillir les fruits, & qu'il recommandoit ses entreprises à mes prières. Partez, lui répondis-je, allez, mon frère, & puisse votre fortune surpasser vos espérances ; le plus ardent de mes souhaits est de vous voir sages & heureux : mais je suis trompé si vous le devenez par des voies si étranges. Monsieur de Sercine & milord Linch qui nous joignirent au même moment, affectèrent de m'interrompre par des complimens déplacés. Il me fut aisé de reconnoître qu'ils agissoient tous de concert, pour m'ôter les moyens de leur dire ce qu'ils ne pouvoient entendre sans honte. La nécessité me fit céder à cette tyrannie. Je les vis partir, sans leur donner aucune autre marque de chagrin que mon silence. J'eus même les yeux constamment baissés, & lorsqu'ils

m'assurèrent en m'embrassant qu'ils auroient soin de me donner souvent de leurs nouvelles, je ne leur répondis que par des inclinations de tête & de profondes révérences.

Il est vrai que Patrice me protesta, en me serrant la main; que mes intérêts lui seroient toujours aussi chers que les siens, & qu'il me donneroit bientôt de meilleures preuves de ses sentimens : mais quel fond pouvois-je faire sur un caractère foible & inconstant, sur lequel il paroissoit que les nouvelles impressions étoient toujours les plus fortes? Il avoit reconnu son devoir deux heures auparavant : il avoit pris parti pour moi, en se confessant coupable de s'être laissé entraîner par les conseils de son frère; & je le voyois partir pour me fuir, d'un air aussi content que ceux qui me l'enlevoient, sans m'avoir même expliqué le fond de ses desseins, & sans me laisser les moindres lumières sur ses démarches passées, pour servir du moins de règle à ma propre conduite. Aussi n'employai-je les premiers momens que je passai seul après leur départ, qu'à renouveler le serment que j'avois fait de quitter la France. Il n'y avoit plus de raisons qui pussent me faire balancer. J'étois dégagé de tous mes devoirs par leur obstination & par leur fuite; & après la manière outrageante dont on venoit de me trai-

ter, la tendresse du sang ne me paroissoit plus qu'une foiblesse.

Cependant comme je ne voulois rien avoir à me reprocher, je ne crus pas qu'il me fût permis d'abandonner les Saisons sans y laisser quelque personne de confiance qui prit soin de leurs affaires, & qui leur remit fidèlement ce que j'étois resolu de leur laisser. Quoique le droit d'aînesse me donnât la meilleure part à tout ce que nous avions possédé jusqu'alors en commun, mon dessein étoit de leur céder sans exception tout ce que j'y pouvois prétendre, & de prendre seulement sur la somme qui étoit encore entre mes mains, ce qui me seroit nécessaire pour les frais du voyage. Killerine m'offroit une retraite où je pouvois toujours vivre commodément des seuls fruits de mon bénéfice. Je jetai donc les yeux sur monsieur des Pesses, dont je connoissois parfaitement la probité, & jugeant même qu'une commission de cette nature lui seroit fort agréable par les nouvelles occasions qu'il auroit de rendre service à Rose & à mes frères, je le fis prier de venir promptement aux Saisons.

Cette invitation extraordinaire lui donna des espérances qui se trouverent mal remplies à son arrivée. En lui apprenant la résolution où j'étois de retourner en Irlande, je ne pus lui en laisser

laisser ignorer les motifs, ni lui cacher par conséquent ce que j'avois recueilli du court entretien que j'avois eu avec Patrice, sur ce qui concernoit Rose, & les vues de milord Linch. Il en fut d'abord affligé jusqu'à me faire craindre quelque funeste effet de sa douleur, surtout lorsqu'il vint à considérer que mon départ le privoit de l'unique ressource qu'il avoit auprès d'elle. Cependant étant revenu de ce transport, & me voyant trop affermi dans mon dessein pour se flatter que je pusse changer de sentiment, il se réjouit, comme je l'avois prévu du choix que je faisois de lui pour lui confier notre maison. C'étoit un droit qu'il acqueroit de revoir ma sœur, & d'entretenir quelque liaison avec elle, ce qu'il n'auroit pu se promettre autrement dans des circonstances si peu favorables pour son amour. Je lui demandai si étant logé proche de Patrice pendant le séjour qu'il avoit fait aux Saisons, il ne s'étoit point apperçu de tout ce qui s'y passoit contre ses intérêts & contre les miens. Il me dit qu'il s'étoit souvent imaginé pendant des nuits entières entendre du bruit dans le jardin & dans d'autres lieux; mais que ne se défiant de rien, la bienséance ne lui avoit pas permis de porter sa curiosité trop loin dans la maison d'autrui. J'interrogeai de même le seul domestique qui

étoit resté avec moi, & je n'en tirai pas plus de lumière, de sorte que je n'emportai pas même en partant la satisfaction de savoir par quels artifices on m'avoit trompé, ni s'il avoit été en mon pouvoir de m'en défendre. Cette connoissance à la vérité n'auroit pas réparé le mal, mais elle auroit servi à me faire raisonner encore plus juste sur les malheureuses suites que j'en devois attendre.

Ce ne fut pas sans un tendre regret que je me séparai le lendemain de monsieur des Pesses, après lui avoir remis environ dix mille écus qui étoient l'unique reste de la fortune de nos ancêtres. Je lui laissai un simple billet, adressé à mes frères, dans lequel je leur déclarois sans aucune marque de ressentiment, que me trouvant dégagé de toutes mes promesses par mille raisons que j'évitois de rappeler, je prenois le parti de retourner à Killerine; & que si j'avois cru pouvoir les préférer pendant quelque tems à mon troupeau, j'étois obligé de me rendre à mes anciens devoirs, lorsque ma présence & mes soins leur devenoient absolument inutiles. Je les exhortois à se souvenir de leur naissance & de leur religion, & de ce qu'ils devoient par ces deux motifs à dieu & à l'honneur de leurs ancêtres. Je leur recommandai instamment leur sœur, dont le soin étoit désor-

mais leur premier devoir, & d'un compte d'autant plus rigoureux, que c'étoit volontairement qu'ils s'en étoient chargés. Enfin je leur marquois que j'avois remis à monſieur des Peſſes notre maiſon & notre argent, ſur leſquels je leur abandonnois tous mes droits. Je laiſſai une lettre beaucoup plus longue pour Roſe, mais où il n'entroit que de la tendreſſe & des conſeils ſalutaires. Cependant je ne puis cacher que j'eus beaucoup de violence à me faire pour écrire avec cette modération. Il s'en falloit bien que toutes les plaies de mon cœur fuſſent fermées. J'étouffai ſes plaintes; réſolu de ne prendre conſeil déſormais que de la raiſon & du devoir.

Il fallut néanmoins me combattre encore, en paſſant par Saint-Germain pour me rendre à Dieppe; & j'éprouvai plus que jamais par la peine que j'eus à me vaincre, combien les mouvemens les plus réglés de la nature ſont difficiles à gouverner. Que n'en doit-il pas coûter par conſéquent pour prendre un parfait empire ſur les paſſions? Je ſavois que mes frères & ma ſœur devoient arriver à la cour avant la fin de la ſemaine. Je me ſentois porté à les attendre, & à chercher pour la dernière fois l'occaſion de les voir. Tantôt c'étoit pour leur faire tous les reproches qu'ils méritoient, &

que la présence de monsieur de Sercine m'avoit contraint d'étouffer dans mon cœur. Tantôt c'étoit pour satisfaire ma tendresse, qui étoit encore assez forte pour me faire oublier leur ingratitude. Ils ne s'attendoient point à mon départ. Ils n'avoient jamais regardé la proposition de les quitter, que le mécontentement m'avoit fait faire plusieurs fois, comme une menace sérieuse. Il pouvoit encore arriver que me voyant en chemin pour m'éloigner sans retour, le souvenir de tout ce que j'avois fait pour eux, & la honte de m'avoir causé de si injustes chagrins, leur fissent reprendre les sentimens qu'ils avoient eus pour moi. Mais quand ils les eussent repris, à quoi ce changement pouvoit-il aboutir? Ils étoient déjà trop engagés. Ils avoient pris des guides que la bienséance ne leur permettoit plus d'abandonner, & dont les vues ne pouvoient jamais s'accorder avec les miennes. D'ailleurs c'étoit me flatter trop que de les croire disposés à se réconcilier avec moi. Je leur étois devenu incommode; je devois craindre de l'être encore plus à Saint-Germain. Qui sait de quelle manière ils auroient pris ma visite, & si Georges qui avoit été capable de se faire un jeu de mes infirmités naturelles avec messieurs de Sercine & Dillon, n'eût pas couronné sa vengeance par quelque insulte écla-

tante? De toutes ces réflexions je m'attachai à celles qui devoient me faire hâter mon voyage. Je me rendis à Dieppe, où je profitai du premier vaisseau qui s'offrit pour Londres. Au moment que je m'embarquois, on me remit une lettre de monsieur des Pesses, qu'il m'avoit adressée au hasard dans la même auberge où nous avions passé quelques jours en arrivant en France. Je balançai si je devois la lire, dans la crainte d'y trouver quelque nouveau sujet de peine; mais la tendresse du sang prévalut encore. Je l'ouvris. Elle contenoit de nouvelles instances pour m'arrêter, avec la relation d'une visite que monsieur des Pesses avoit rendue à mes frères & à ma sœur. Ayant découvert heureusement leur demeure à Paris, il n'avoit pas perdu un moment pour leur annoncer mon départ. Rose s'étoit évanouie à cette nouvelle, & n'étoit revenue que pour verser un torrent de larmes. Patrice avoit donné aussi toutes les marques d'une vive douleur. Georges même avoit paru frappé d'un dénouement si imprévu; mais il avoit employé aussitôt tout son esprit pour consoler sa sœur & son frère, en leur représentant que ma présence n'étoit pas nécessaire à leurs projets, que rien ne les empêchoit d'espérer que je ne pusse vivre fort heureusement dans mon bénéfice; & que si leurs affai-

res tournoient auſſi bien qu'ils devoient ſe le promettre, il ne ſeroit jamais trop tard pour m'inviter à revenir partager leur fortune. Monſieur des Peſſes concluoit des larmes de Roſe, & des regrets de Patrice, que j'en étois aimé tendrement, & que ſi je voulois tenter quelque nouvel effort, ils pouvoient encore être ramenés à mes vues. Je vis dans le ſtyle de ſa lettre un amant inquiet pour lui-même, qui tâchoit de me retenir par de foibles eſpérances, pour faire ſervir mon retour à rétablir un peu les ſiennes. Mais quand j'aurois cru Patrice & Roſe encore plus ſincèrement affligés, je connoiſſois l'humeur fiere & inflexible de Georges. J'étois ſûr qu'il n'entroit pas plus de tendreſſe pour eux dans le parti qu'il avoit pris de me les enlever, que de reſſentiment de la manière dont je lui avois moi-méme enlevé ſa ſœur. Il avoit voulu ſe venger avec uſure. Ainſi je ne pouvois tenter de les lui ôter encore, ſans l'exciter à une nouvelle vengeance, qui perpétueroit puérilement les repréſailles. Cette penſée qui avoit été un des principaux motifs de mon départ, me défendit contre les ſollicitations de monſieur des Peſſes, malgré l'attendriſſement exceſſif que ſa lettre m'avoit cauſé. Je lui fis ſur le champ une courte réponſe, pour lui marquer la conſtance de mes réſolu-

tions, & mon embarquement, qui se fit à l'heure même. En deux jours d'une heureuse navigation j'arrivai à Londres, d'où je fis le voyage par terre jusqu'à Holyhead. Un vaisseau anglois que le hasard me fit trouver prêt à lever l'ancre, me rendit en quatre jours à Londondery, & je me revis le lendemain au soir dans ma maison de Killerine.

Quatre mois d'absence m'auroient fait trouver une vive satisfaction dans les embrassemens & les caresses de mes amis, si j'eusse pu me délivrer de mille fâcheux souvenirs dont j'avois la source dans le cœur encore plus que dans l'imagination. Je ne pus me trouver si proche du tombeau de mon père, sans ressentir une mortelle confusion de n'avoir pas un meilleur compte à lui rendre du dépôt qu'il avoit confié à mes soins. Le témoignage de ma fidélité & de mon zèle, que je trouvois au fond de mon cœur, en écartoit bien toute ombre de remords; mais loin d'en bannir le regret & la tristesse, il ne servoit qu'à me rappeller l'inutilité de mes peines & les malheureux fruits que j'avois recueilli de mes espérances. Je portois ce poids à tous momens, & dans toutes sortes de lieux. Ce n'est pas qu'en examinant quelquefois les choses dans un sens plus favorable, je ne rendisse à Georges

la juſtice qu'il méritoit de pluſieurs côtés. La ſageſſe de ſes mœurs, la droiture de ſon jugement, & l'honnêteté de ſes principes, étoient trois points ſur leſquels je ne lui avois jamais reconnu de foible; & je concevois bien que quelque part que l'eſprit de vengeance put avoir à la conduite qu'il avoit tenue à mon égard, & l'ambition ou l'amour du monde à celle qu'il vouloit faire prendre à ſon frère & à ſa ſœur, il ne falloit pas craindre qu'il les portât au vice par ſon approbation ou par ſon exemple. Mais l'eſpèce de vertu qu'il étoit capable de leur inſpirer me paroiſſoit preſqu'auſſi redoutable que le vice. C'étoit uniquement l'envie de plaire aux hommes, c'étoit l'eſtime de leurs faveurs, & le goût de toutes les voies qui peuvent y conduire. Le plus honnête homme, qui ne l'eſt pas avec une autre fin, tarderoit-il longtems à devenir vicieux ſi le vice pouvoit ſervir à ſes vues? Et n'arrive-t-il pas en effet qu'il y devient ſouvent néceſſaire? Car à quoi ſert de le déguiſer ſous d'autres noms! La nobleſſe de ſentiment eſt-elle autre choſe que de l'orgueil, quand elle n'a pour objet que des grandeurs & des diſtinctions humaines? La politeſſe & la complaiſance qui ſervent à ouvrir les voies de la fortune, ne ſont-elles pas preſque toujours une lâche approbation des défauts & des

déréglemens d'autrui ? La galanterie, fans laquelle on ne fauroit faire un pas dans le monde, peut-elle être diftinguée férieufement de la volupté fenfuelle dont elle eft comme la fleur & le rafinement ? J'accorde, fi l'on veut, qu'un homme de jugement & d'honneur, tel que je me figurois Georges, ne fe livre point fans ménagement à cette dépravation : mais quel frein pouvoit retenir Rofe & Patrice ? Leur âge qui étoit à peine au-deffus de l'enfance ; leur caractère tendre & facile qui les rendoit capables de l'excès du bien & du mal, fuivant les premières impreffions par lefquelles ils feroient déterminés ; l'éclat de leurs qualités naturelles qui les expofoit à des féductions plus preffantes & plus inévitables ; enfin, la témérité de leur frère, qui ne concevoit pas même qu'ils euffent befoin de précaution, étoient de juftes fujets d'alarme, qui me faifoient craindre pour eux autant de chutes que de pas.

En réfléchiffant ainfi fur la caufe de mes regrets, il me vint un fcrupule qui me caufa beaucoup d'embarras. L'opinion même que j'avois du jugement & de la probité de Georges, me fit douter fi mes délicateffes de religion n'avoient pas été portées trop loin, & fi l'idée que je me formois du monde n'étoit pas fauffe ou du moins exagérée. Il étoit certain que je

ne la devois point à ma propre expérience. C'étoit le fruit de mes lectures, ou des principes d'éducation que j'avois reçus au séminaire de Carrikfergus. Georges au contraire, quoiqu'âgé seulement de quelques années plus que son frère, avoit eu de bonne heure l'occasion de se répandre beaucoup plus au dehors, parce que se trouvant l'aîné de notre maison, il avoit été obligé dans les dernières années de la vie de mon père de le représenter aux assemblées de la province, & d'entretenir certaines liaisons de bienséance avec la noblesse de notre canton. Étoit-il impossible qu'il eût acquis des connoissances plus justes que les miennes, & qu'étant mieux informé des usages du monde, il eût jugé avec plus de discernement de ce qu'ils ont de criminel ou d'innocent? Dans cette supposition, non-seulement il devoit connoître mieux que moi ce qui étoit convenable aux intérêts de son frère & de sa sœur, mais il auroit eu raison de me reprocher, comme il avoit fait plus d'une fois, que mon zèle surpassoit mes lumières, & que j'étois plus propre à la solitude du cabinet qu'à donner des règles de conduite pour le monde. J'aurois mérité même d'être regardé comme un censeur aveugle, & comme un esprit turbulent, qui dérangeoit mal-à-propos ses sages desseins par mes plaintes,

& par mes remontrances importunes. A la vérité les livres ſaints, dont toutes les maximes ſont infaillibles, déclarent la guerre en mille endroits au monde & à ſes partiſans ; mais ils expliquent auſſi ce qu'il faut entendre par les partiſans du monde : ce ſont les fourbes, les orgueilleux, les ſenſuels, les vindicatifs, les raviſſeurs du bien d'autrui, &c. toutes qualités qu'on ne peut attribuer raiſonnablement à la plupart des perſonnes qu'on connoît, & qu'on n'attribueroit pas ſans une témérité criminelle à ceux qu'on ne connoît point. C'eſt donc ſur cette ſeule eſpèce d'hommes, s'il en eſt beaucoup d'un ſi affreux caractère, que tombent toutes les malédictions évangéliques ; ce qui n'empêche pas que le plus grand nombre de ceux même qui vivent avec eux dans le monde, ne puiſſent être d'un commerce aimable & ſans danger, & Georges pouvoit l'avoir reconnu par l'expérience.

Dans l'incertitude où je demeurai après ces réflexions, je me repentis amérement de n'avoir pas mieux profité du tems que j'avois paſſé en France, pour acquérir les lumières qui me manquoient. Il m'auroit été facile de me faire introduire dans toutes ſortes de ſociétés, & d'en démêler les principes & les uſages. J'aurois appris par moi-même ce qu'un chrétien

doit penser du monde. Peut-être me serois-je mieux accordé avec Georges après avoir acquis cette connoissance, & la paix auroit continué de règner dans notre famille ; au lieu que par ma précipitation à condamner tout ce qui m'avoit déplu, j'étois peut-être coupable de l'avoir troublée. Ce doute m'affligea si vivement que j'aurois eu peine à me consoler, si le ciel n'eût rendu le repos à ma conscience par une autre réflexion. S'il est vrai, me dis-je à moi-même, que Georges ne s'égare point dans ses idées & dans ses projets, je ne dois pas regretter qu'il m'ait ôté la conduite de son frère & de sa sœur ; ils ne peuvent être mieux que sous la sienne. S'il s'égare autant que je l'ai cru, j'ai fait mon devoir en le condamnant, & j'ai eu raison de le quitter, lorsque j'ai perdu tout espoir de le faire rentrer dans le sien.

Ce n'étoit point à Killerine que mes difficultés pouvoient s'éclaircir autrement. Une bourgade, presqu'uniquement composée d'artisans & de laboureurs, étoit peu propre à me représenter le monde où mes frères & ma sœur se trouvoient engagés. D'ailleurs l'innocence & la tranquilité régnoient depuis longtems dans mon troupeau. Cependant comme les dispositions de la providence avoient commencé à se

déclarer ſur mon ſort, & que toute la ſuite de ma vie étoit deſtinée à beaucoup d'agitations, il ne me fut pas accordé, même à Killerine, pendant quelques mois que j'y paſſai, de jouir du repos que j'y étois venu chercher & que tout le monde y goûtoit. A peine commençois-je à revenir un peu de la profonde triſteſſe que j'avois rapportée de France, que pour me préparer à mille nouvelles douleurs auxquelles la tendreſſe fraternelle devoit bientôt m'expoſer, le ciel me ſuſcita une épreuve d'autant plus ſenſible, qu'elle regardoit l'honneur de mon père, c'eſt-à-dire, ce que j'avois de plus précieux après les intérêts de dieu & de la religion. Ce n'eſt pas interrompre l'hiſtoire de mes frères, que de m'arrêter un moment à ce récit, parce qu'il ſe trouve lié par ſes ſuites avec la plupart des évènemens que j'ai entrepris de raconter.

Quelques gentilshommes du comté d'Antrim mal intentionnés pour le gouvernement, & piqués ſur-tout de voir paſſer les plus belles terres d'Irlande entre les mains des favoris du roi, ſans autre titre pour les obtenir que leurs baſſeſſes & leurs flatteries, s'étoient ligués ſecrétement dans le deſſein de ſoulever le peuple, & peut-être dans l'eſpérance de leur faire ſecouer entièrement le joug de l'Angleterre. Le

succès d'une si grande entreprise dépendant d'une infinité de ressorts & de mouvemens, ils avoient employé plusieurs années à dresser leurs machines, & le secret avoit été gardé si fidélement, qu'après même qu'il fut découvert, on ne put parvenir à connoître les complices. L'un d'entr'eux nommé *Fincer*, ancien ami & voisin de notre maison, perdit malheureusement le plan général du projet, qui fut trouvé par un officier du Roi. Fincer s'apperçut aussitôt de sa perte; mais étant sûr que cet écrit étoit d'une main fidelle & inconnue, & la prudence des conjurés, qui l'avoient dressé de concert, leur ayant fait déguiser les noms des personnes & des lieux d'une manière qui ne pouvoit les trahir, il se flatta de pouvoir écarter les soupçons s'ils tomboient sur lui, & de rendre les recherches inutiles. En même-tems néanmoins il ne négligea pas d'informer de son malheur tous ceux qu'un même intérêt obligeoit d'y prendre part; mais pour les empêcher de s'alarmer, il leur jura de nouveau une fidélité à toute épreuve. En effet le vice-roi, à qui l'on s'étoit hâté de remettre le mémoire, prit inutilement toutes sortes de voies pour découvrir les auteurs & les ministres du complot.

Cependant la crainte d'un danger si pressant

l'ayant porté à mettre le fecret à prix, fuivant la méthode d'Angleterre, on vint à bout fur divers indices, tels que le tems & le lieu où le projet avoit été trouvé, de s'affurer que c'étoit monfieur Fincer qui l'avoit perdu. Il fut arrêté, & conduit dans les prifons de Dublin. On commença auffitôt les interrogations, & le vice-roi s'y trouva préfent lui-même. Mais au lieu de voir un criminel confterné, on fut furpris que fans marquer la moindre émotion, Fincer offrit volontairement de s'expliquer. Il confeffa qu'il avoit deux chofes à fe reprocher : l'une d'avoir gardé fi longtems un mémoire dangereux ; & l'autre de ne s'être pas hâté, après l'avoir perdu, de venir déclarer le fond du myftère au vice-roi, pour lui épargner les fauffes démarches auxquelles un péril imaginaire l'avoit engagé : que pour la première de ces deux fautes, il n'avoit point d'autre juftification à donner que fa curiofité, qui lui avoit fait conferver trop longtems une pièce rare & d'une nature extraordinaire ; & que pour la feconde, il étoit vrai que fon devoir l'obligeoit d'offrir plutôt quelques éclairciffemens au vice-roi, mais qu'on devoit fe figurer aifément qu'un homme innocent qui aime le repos, évite autant qu'il peut de s'expofer à des embarras inutiles ; en un mot, qu'il avoit

espéré qu'on ne découvriroit jamais que le mémoire eût été entre ses mains, & qu'étant certain que le projet de révolte qu'il contenoit n'étoit qu'une chimère, qui s'étoit évanouie avec la vie & le souvenir de son auteur, il avoit cru que pour la tranquillité publique autant que pour la sienne, il ne pouvoit prendre de parti plus sage que le silence.

Comme ce discours parut fort obscur, & qu'on lui demanda des explications moins équivoques; il ajouta, avec la même tranquillité, qu'il étoit fâché qu'on le forçât de noircir l'honneur des morts, mais que dans la nécessité où il étoit de ne rien cacher, il déclaroit à regret que l'auteur du mémoire avoit été le feu comte de.........; que le zèle de ce seigneur pour la religion romaine lui avoit fait entretenir pendant toute sa vie un désir ardent de la tirer de l'oppression; qu'il avoit formé divers projets qu'il n'avoit pu faire goûter à ses amis, & qui n'avoient jamais été plus loin que sur le papier; que sa mort ayant achevé de les dissiper, il en étoit resté apparemment quelques copies; que le mémoire en étoit une, & que l'ayant trouvé lui-même entre les papiers de son père, qui étoit mort aussi depuis quelques mois, il ignoroit de quelle manière elle y étoit venue; qu'il se souvenoit seulement de l'avoir entendu

entendu parler des desseins du comte, qui étoit de ses meilleurs amis, & des efforts qu'il avoit toujours faits pour le guérir de ces vaines imaginations; enfin, pour donner encore plus de vraisemblance à son discours, Fincer assura le vice-roi que mes frères ne s'étoient déterminés à quitter l'Irlande que par la crainte d'être accusés tôt ou tard, & peut-être avec justice, d'avoir participé aux projets de leur père.

A la vérité ce tissu de calomnies n'étoit soutenu d'aucune preuve; mais comme il n'y en avoit pas non plus à produire contre l'accusé, le vice-roi fut obligé de suspendre les procédures en attendant de nouvelles lumières, & Fincer fut retenu dans sa prison. Le bruit de cette aventure s'étant répandu à Dublin dès le même jour, je reçus tout à la fois plusieurs lettres, qui m'apprenoient l'injure qu'on venoit de faire à mon père, & qui m'avertissoient même du péril où j'étois d'être arrêté. C'étoit en effet à quoi je devois naturellement m'attendre. Mais moins touché de cette crainte que de l'honneur de mon sang, je n'examinai point si j'avois des risques à courir, & je me crus appelé à Dublin par toutes sortes de raisons. Je fis tant de diligence qu'ayant prévenu les ordres du vice-roi, je me présentai à lui

lorſqu'on s'y attendoit le moins. La force avec laquelle je défendis l'innocence de mon père, & l'offre que je fis volontairement de ma tête, s'il paroiſſoit par le moindre témoignage qu'il eut jamais manqué de reſpect pour le gouvernement ou pour les conſtitutions du pays, balancèrent du moins les dépoſitions de Fincer. Je demandai enſuite, avec la même fermeté, d'être confronté ſur le champ à notre accuſateur. On ne me refuſa point ce qu'on auroit exigé de moi ſi je ne l'euſſe pas demandé comme une faveur. Le vice-roi fut témoin de cette ſcène. Fincer étoit de mon âge, & nous nous connoiſſions depuis l'enfance. Ma préſence le déconcerta. Il me dit d'un air embarraſſé, qu'il étoit ſurpris de me voir engagé dans ſon affaire lorſque je n'étois accuſé de rien, du moins par ſes dépoſitions; & que pour ce qui regardoit mon père; c'étoit avec un mortel regret qu'il s'étoit trouvé contraint pour ſa propre juſtification de révéler tout ce qu'il avoit appris du ſien. Je le priai de m'apprendre ce qu'il prétendoit ſavoir avec tant de certitude. Il le fit dans les termes que j'ai rapportés, & qui étoient les mêmes que ceux qu'on m'avoit marqués d'après ſes premières dépoſitions, ce qui me fit juger que le perſonnage qu'il jouoit étoit médité. Je conçus qu'il me ſeroit diffi-

cile de confondre l'imposture ; & quoiqu'une accusation vague & sans preuve ne fût pas suffisante pour noircir absolument la mémoire de mon père, je m'affligeai d'autant plus de la voir en proie aux soupçons, que Fincer étant protestant, je prévoyois que, toutes choses égales, la cour & le public lui seroient plus favorables qu'à ma famille. Cette crainte fut vérifiée sur le champ par la conduite du vice-roi. Il prit mon chagrin pour une marque d'embarras, & voyant que Fincer ne me donnoit pas le moindre avantage sur lui par ses réponses, il me déclara que sans être traité de coupable, je serois retenu par précaution sous la garde d'un messager d'état.

Cependant loin de regarder ma captivité comme une nouvelle disgrace, je crus qu'elle deviendroit utile à l'honneur de mon père par le droit qu'elle me donneroit de presser plus vivement son accusateur, & d'obtenir des juges une explication qui levât tous les doutes du public; car c'est ce que je croyois avoir de plus fâcheux à redouter. Je chargeai à mes amis de recueillir dans le voisinage des terres qui nous avoient appartenu, tous les témoignages qui pouvoient faire connoître l'humeur tranquille de mon père, & l'horreur qu'il avoit eue pendant toute sa vie pour les factions & les

troubles. Cette recherche demandoit un tems considérable ; de ſon côté le vice-roi qui ne vouloit rien précipiter, fit traîner ſes informations en longueur, dans l'eſpérance de quelque rayon de lumière qui feroit ſortir tôt ou tard la vérité des ténébres ; de ſorte qu'il ſe paſſa trois mois entiers, ſans aucun changement dans le ſort de Fincer ni dans le mien. Enfin le zèle de mes amis me procura des mémoires ſi favorables, que je croyois mon père juſtifié & mes peines finies, lorſque par la négligence ou par la corruption des gardes, Fincer trouva le moyen de ſe ſauver de ſa priſon, & de ſortir heureuſement d'Irlande. Son évaſion ſe fit ſi ſecrétement qu'on ne put découvrir la moindre trace de ſa fuite, & ce fut par d'autres aventures que j'appris longtems après de lui-même qu'il s'étoit retiré en Dannemarck.

On s'imaginoit que le vice-roi regarderoit cet éloignement volontaire comme une conviction ; & j'étois perſuadé que par rapport à mon père, une circonſtance ſi forte, jointe aux témoignages que j'avois fait recueillir en ſa faveur, ne permettroit pas aux commiſſaires de me refuſer une déclaration publique de ſon innocence. Cependant on répondit à mes ſollicitations, que l'obſcurité & l'incertitude n'étant

pas diminuées par la fuite de l'accusé, on ne pouvoit s'expliquer sans témérité & sans injustice; que l'amour de la liberté l'avoit pu porter à fuir, plutôt que la crainte du châtiment, que les loix du pays demandoient des preuves formelles, & qu'il falloit les attendre du tems. On n'inquiéta pas même sa fille unique, qu'on laissa jouir paisiblement de son bien. Pour moi, l'on se contenta de me *demander caution*, suivant l'usage, & l'on me rendit enfin la liberté. Le public jugea diversement de cette conduite. Les uns s'imaginèrent que le vice-roi rebuté de l'inutilité de ses recherches, & perdant toute espérance depuis l'évasion de Fincer, avoit pris le parti de renoncer à de nouvelles poursuites; & que s'il refusoit de justifier la mémoire de mon père, c'étoit pour humilier les catholiques, en laissant tomber les soupçons sur eux dans l'esprit de ceux qui croiroient la conspiration réelle. D'autres jugèrent avec plus de vraisemblance que cette apparence de modération n'étoit qu'un voile, & qu'on avoit dessein d'endormir les conjurés par une fausse paix, pour éclairer sourdement leurs actions, & les surprendre dans quelque fausse démarche.

Ces conjectures m'occupèrent beaucoup moins que le regret d'avoir tiré si peu de fruit de mon voyage. Je repris tristement le chemin de Kille-

rine, pour y chercher dans l'exercice de mon emploi la ſeule douceur qui me reſtoit après tant de diſgraces. Ma ſoumiſſion aux ordres du ciel m'empêchoit de l'accuſer de dureté; mais je me plaignois, il eſt vrai, d'en avoir reçu un cœur trop ſenſible, ou de n'en pas recevoir des conſolations proportionnées à cette foibleſſe. Tout le plaiſir que je trouvois dans la pratique de mes devoirs, ne ſe faiſoit goûter que de ma raiſon; & les chagrins que j'avois eſſuyés depuis plus d'un an, altéroient juſqu'à mon ſang & mes forces. J'en avois perdu le ſommeil & l'appétit. Ainſi le dédommagement étoit d'un autre ordre que les peines, & n'avoit pas la même force pour ſe faire ſentir. Cependant l'eſpérance chrétienne fortifioit mon ame à meſure que ma ſanté s'affoibliſſoit. Mon âge paſſoit déjà quarante ans. Eſt-ce la peine, diſois-je, pour un reſte de vie ſi court, de ſouhaiter du bonheur & du repos? D'ailleurs les liens du ſang doivent être rompus par la mort. Suppoſons qu'ils le ſoient déjà. Car pourquoi diſtinguer ce qui n'eſt ſéparé que par un inſtant? Et je n'ai pas même cette ſuppoſition à faire: mon père eſt au tombeau, & mes frères m'ont forcé de les abandonner; qui empêche que je ne me regarde comme un homme déjà mort, puiſqu'étant dégagé de tous les devoirs de la nature, il n'eſt

que trop vrai que je ne tiens plus à rien ſur la terre?

Peut-être qu'avec le ſecours de ces réflexions j'aurois acquis tôt ou tard l'inſenſibilité qui étoit néceſſaire à mon repos. Je faiſois tant d'efforts pour y arriver, que j'avois même différé juſqu'alors de donner de mes nouvelles à mes frères; & c'étoit une violence que je m'étois faite uniquement dans cette vue. Il eſt vrai que je n'avois pas reçu non plus de leurs lettres, & que ne me défiant pas de l'obſtacle qui les arrêtoit, je prenois leur ſilence pour une confirmation de leur mépris; mais le reſſentiment ne m'auroit pas porté à le garder moi-même ſi longtems, ſi je ne m'étois cru juſtifié par une raiſon plus légitime. Je ſouhaitois donc de parvenir, ſinon à les oublier, du moins à ſupporter leur ingratitude ſans douleur, & à demander leur bonheur au ciel ſans altérer le mien.

Un dimanche au ſoir que je rentrois chez moi plein de ces idées, mon valet, que j'avois pris en paſſant par Saint-Germain, & qui, étant originaire d'Irlande, m'avoit ſuivi volontiers juſqu'à Killerine où il continuoit de demeurer à mon ſervice, me dit que j'étois attendu impatiemment depuis le commencement de la nuit par un jeune homme qu'il ne connoiſſoit point, & qui n'avoit pas jugé à propos de lui apprendre

son nom. Il ajouta que s'étant fait introduire dans une salle, il lui avoit recommandé instamment de n'y laisser entrer personne jusqu'à mon retour, & si je n'arrivois pas seul, de me dire secrètement qu'il souhaitoit de m'entretenir en particulier. Je me hâtai de l'aller joindre, cherchant en moi-même de qui pouvoit être une visite si mystérieuse, mais fort éloigné de m'imaginer la vérité. J'ouvre la porte de la salle, & je me trouve au même moment entre les bras de Patrice.

On se figure sans peine que malgré toutes mes résolutions, mon premier mouvement fut un transport de tendresse & de joie. Cependant saisi tout d'un coup d'une vive inquiétude, qui venoit autant du silence avec lequel ce cher frère m'embrassoit, que de son arrivée imprévue & du discours de mon valet, je me dégageai de ses bras pour le regarder d'un œil fixe, sans avoir moi-même la force d'ouvrir la bouche. Je lui trouvai les yeux mouillés de larmes, & le visage extrêmement pâle & abattu. Mon trouble ne faisant qu'augmenter, je le pris par la main, & le conduisant vers un fauteuil ;! dieux ! lui dis-je, que m'annoncent ces larmes & ce silence? & cette arrivée même, dont je n'ai pas reçu le moindre avis, cette pâleur, cet embarras?..., Patrice, ajoutai-je, je tremble de ce que je vais

entendre, & je vous prie néanmoins de ne pas tarder à me ſatisfaire. Il me répondit d'une voix baſſe qu'il avoit des choſes extrêmement fâcheuſes à m'apprendre; que me voyant obſtiné à ne pas faire de réponſe à ſes lettres, il avoit pris le parti de venir lui-même en Irlande pour réveiller ma tendreſſe en faveur du malheureux Georges, de la triſte Roſe, & de lui-même : que le reſſentiment devoit avoir des bornes dans un cœur auſſi bon & auſſi religieux que le mien; qu'en ſe reconnoiſſant coupables dans leurs lettres d'avoir manqué à la confiance & à la ſoumiſſion qu'ils me devoient, ils avoient eſpéré que je ne m'endurcirois pas juſqu'à leur refuſer toutes ſortes de réponſes & de ſecours; que ce que je ne voulois pas faire pour eux, je le devois à l'honneur de notre nom, & au ſouvenir de notre père; enfin, que ſi ſa préſence n'avoit pas plus de force que ſes lettres, pour m'intéreſſer au malheur de Georges, à la ſituation de Roſe, & à ſes propres peines, il n'y avoit rien dont ſon déſeſpoir ne le rendît capable, plutôt que de retourner en France pour y être le témoin continuel de l'infortune de ſon frère & de ſa ſœur, & pour y mener lui-même une vie fort miſérable. Dans la conſternation où me jeta un début ſi obſcur & ſi funeſte, il eut le tems d'ajouter, avant que je fuſſe en état de l'interrompre, qu'il

avoit appris de la fille de Fincer le péril où il se trouvoit exposé en Irlande, & que je devois bien juger que c'étoit par cette raison qu'il étoit arrivé de nuit à Killerine; mais que la vie ne lui étoit pas assez chère pour s'alarmer de ce qui le menaçoit, & que sans être arrêté par ses propres dangers, c'étoit de mes résolutions qu'il alloit faire dépendre les siennes.

J'eus besoin de me soulager par plusieurs soupirs, pour trouver la force de lui répondre, que tout ce que je venois d'entendre étoit tout-à-fait nouveau pour moi; que depuis mon départ de France je n'avois pas reçu une seule de ses lettres, ni les moindres lumières sur sa situation, celle de son frère & de sa sœur; que je ne comprenois rien à ce qu'il appeloit leurs malheurs & ses peines, non plus qu'à ce qui regardoit la fille de Fincer; enfin, que je le conjurois de s'expliquer promptement: & pour commencer par guérir la défiance qu'il paroissoit avoir de mes sentimens, je l'embrassai de nouveau avec la plus vive tendresse, en l'assurant que non-seulement je n'avois jamais cessé d'aimer mes frères & ma sœur, mais que j'étois aussi disposé que jamais à tout entreprendre pour leur service.

Ce témoignage d'affection parut relever un peu ses espérances. Il me fit le récit suivant, que

le tems n'a pu effacer de ma mémoire : ce qui n'a pas empêché que je l'aie prié de le mettre par écrit dans des tems plus tranquilles ; de ſorte que je ne ferai que tranſcrire ici ſes propres termes.

Je me rappelle amèrement, me dit-il avec un profond ſoupir, le tems où j'ai ceſſé de ſuivre vos conſeils, parce que c'eſt de-là que je dois compter toutes les peines de ma ſœur & les miennes. Vous ne vous attendez pas que je vous faſſe remonter plus haut que notre ſéjour aux Saiſons : cependant je ne puis vous faire entendre toutes les raiſons pour leſquelles votre ſecours nous eſt néceſſaire, ſans vous confeſſer que j'avois commencé à vous déguiſer une partie de ma conduite avant notre départ de Paris. Il eſt vrai que je n'avois point alors de complice, & que tout ſe paſſoit encore dans mon cœur. Vous vous ſouvenez de ce ſilence & de ces apparences de mélancolie dont vous me faiſiez ſouvent des reproches. Vous étiez bien éloigné d'en pénétrer la cauſe ; peut-être en accuſiez-vous mon inquiétude naturelle, & ce dégoût de tout ce que je poſſédois, dont je vous avois fait la confidence à Killerine. Mais figurez-vous au contraire que mon caractère étoit changé tout d'un coup, & que tous les mouvemens de mon cœur s'étoient fixés. J'avois conçu une funeſte paſſion

qui les réunissoit tous dans son objet. Hélas! que vous dirai-je? J'avois vu la plus charmante personne du monde dans une rue voisine de la nôtre, & je m'étois senti plus enflammé qu'on ne le fut jamais.

La douceur que je trouvai dans ces nouveaux sentimens, me fit renoncer à toutes les occupations qui ne s'y rapportoient pas. Je cherchois pendant les jours entiers l'occasion de revoir ce que j'aimois : j'étois sans cesse dans la même rue, autour de la même maison, où je l'avois vu la première fois. Je croyois avoir passé le jour heureusement lorsqu'elle avoit paru à sa fenêtre. Vous n'avez pas oublié l'air distrait que j'apportois le soir au logis, & combien je paroissoiss occupé de mes rêveries. Ma passion se fortifiant tous les jours, je n'aurois jamais obtenu de moi-même de vous suivre à la campagne, si notre maison eût été assez éloignée de Paris pour m'ôter l'espérance d'y retourner plusieurs fois chaque semaine. Je fis même violence à mon penchant, lorsque vous me fîtes la proposition d'enlever Rose à mon frère; & si l'attachement que j'avois pour vous n'eût combattu fortement en votre faveur, j'aurois peut-être ajouté à vos chagrins celui de me voir fuir à mon tour. Je vous servis néanmoins fidellement, & je m'applaudis ensuite d'avoir eu cette déférence pour vous, lorsque

j'eus trouvé qu'il m'étoit facile, comme je l'avois prévu, de retourner presque tous les jours à la ville. Pour vous dérober d'abord la connoissance de mes démarches, je m'échappois dans le tems que je vous croyois le plus attaché à l'étude, ou bien je feignois de sortir pour me promener dans les campagnes voisines. Je n'étois quelquefois qu'un instant à Paris, lorsque la fortune me favorisoit assez pour ne me pas faire attendre plus longtems le bonheur que j'allois chercher. C'étoit encore le seul plaisir de voir ce que j'aimois déjà avec la plus parfaite ardeur. Je ne croyois pas même que des soins si peu déclarés eussent été remarqués. Ayant eu néanmoins la curiosité de m'informer dans le voisinage du nom & de la condition de ma maîtresse, j'avois appris qu'elle étoit fille de M. de L.. qui avoit été longtems employé à diverses négociations dans les cours d'Allemagne, & qu'elle étoit née pendant les voyages de son père.

Pendant ce tems-là, Georges que vous me recommandiez de voir souvent, & d'exhorter à bien vivre avec nous, renouveloit au contraire tous ses efforts pour me faire préférer le séjour de Paris à celui des Saisons, & pour me porter à inspirer les mêmes sentimens à Rose. J'écoutois peu ses discours; il me faisoit des propositions dont je n'examinois pas même les avantages,

persuadé qu'il y entroit autant de ressentiment contre vous, que de zèle pour mes intérêts. Vous me chargeâtes ensuite de faire le voyage de Saint-Germain, & je le fis en effet plusieurs fois; mais je vous confesserai qu'au lieu d'y employer deux jours, comme mon absence vous le persuadoit, je revenois le soir du même jour à Paris, où ma passion, qui ne me laissoit plus de repos, me faisoit trouver une douceur extrême à me promener une partie de la nuit sous les fenêtres de mademoiselle de L..... J'y formois vingt projets qui demeuroient le lendemain sans exécution. Ils tendoient tous à lui déclarer ma tendresse; mais si je les goûtois assez le soir pour me former les plus douces espérances pendant toute la nuit, cent difficultés qui se présentent à l'esprit d'un étranger, m'obligeoient le matin de les abandonner. J'eus plusieurs fois la pensée d'ouvrir mon cœur à Georges; il avoit déjà ses habitudes à Paris; il pouvoit me faire trouver des voies qui eussent mieux satisfait mon impatience. Mais je ne voulois pas lui donner cet avantage sur moi, & par une bizarrerie fort étrange, j'étois comme jaloux de mon secret.

Je ne fais ce détail que pour vous conduire à une aventure des plus extraordinaires, qui décida de mon sort, & qui mit Georges en possession de l'empire qu'il a depuis exercé sur

moi. J'étois allé un jour à Saint-Germain, d'où l'amour me ramena de fort bonne heure à Paris. Je ne manquai pas de me procurer avant l'obſcurité la ſeule ſatisfaction à laquelle je rapportois tous mes ſoins, & j'en jouis ce jour-là plus heureuſement que jamais, parce que mademoiſelle de L.. ſe fit voir fort longtems à ſa fenêtre. Je n'avois point encore ſi bien diſtingué tous ſes charmes. J'achevai de me perdre dans cette dangereuſe conſidération. C'étoit une de ces phyſionomies dont la douceur fait le fond, quoique l'éclat du teint & la fineſſe des yeux décèlent du feu & de l'enjouement; une taille, un port au gré des mes déſirs : toute ſa figure & tous ſes mouvemens me paroiſſoient aſſortis à mon cœur. Elle n'étoit pas plus âgée que ma ſœur ; mais avec toutes les graces de la plus tendre jeuneſſe, elle avoit un air de maturité qui me faiſoit juger avantageuſement de ſon eſprit & de ſa raiſon. Je ne ſais ſi ce portrait ſuffit pour juſtifier tout ce que je ſentois pour elle; mais figurez-vous qu'il n'approche point de ce que je lui ai connu de graces & de perfections, lorſque je ſuis parvenu à la voir de près & à l'entretenir.

Il étoit impoſſible que promenant ſes regards dans la rue, elle ne s'apperçût pas que les miens étoient tendrement fixés ſur elle. Je me tenois à la porte d'un café qui étoit aſſez voiſin de ſa

maiſon. J'y demeurai longtems encore après qu'elle ſe fut retirée; & quoique je n'euſſe plus d'eſpérance de la revoir lorſque le jour fut fini, à peine pris-je le tems d'aller ſouper pour revenir au même lieu où j'avois paſſé de ſi agréables momens. J'y étois encore à onze heures. Mon imagination m'avoit rendu le ſervice que je ne pouvois plus recevoir des yeux. Cependant je penſois enfin à me retirer, lorſque je crus appercevoir à la lueur des lanternes pluſieurs perſonnes qui ſe rendoient l'une après l'autre à la porte de M. de L..... & qui s'introduiſoient ſans bruit dans la maiſon. La curioſité m'en fit approcher. Je remarquai que la porte étoit entr'ouverte, & qu'il y entroit à chaque moment quelque nouveau venu qui la repouſſoit doucement ſans la fermer tout-à-fait. J'en avois déjà compté dix-neuf ou vingt. Ils étoient tous en habit noir; mais la cour de France étoit alors en deuil, & j'étois vêtu moi-même de cette couleur. Leur air d'ailleurs & la propreté de leur ajuſtement, ne me permettoient pas de ſoupçonner leur caractère & leurs intentions. Enfin, voyant que cette proceſſion ne finiſſoit pas, il me vint à l'eſprit de ſuivre le premier qui ſuccéderoit, & de m'introduire avec lui dans la maiſon. Si c'étoit de la connoiſſance & de l'aveu du maître que cette multitude de gens entroient chez lui,

j'eſpérois

j'espérois me sauver dans la foule, & non-seulement satisfaire ma curiosité, mais me procurer peut-être l'occasion de voir mademoiselle de L....., & le bonheur de lui parler un moment. Si tant d'inconnus étoient conduits par quelque mauvais dessein, je devois remercier le ciel qui permettoit que je pusse être utile à une personne si chère, & la garantir du danger qui menaçoit peut-être sa fortune ou sa vie.

Je ne balançai point après cette réflexion, & me laissant précéder seulement de cinq ou six pas, j'entrai dans la cour avec le premier que je vis arriver. Il n'y avoit pas un seul flambeau qui servît à éclairer. Mon guide la traversa, & je le suivis à l'entendre plutôt qu'à le voir. Il entra dans un vestibule, d'où il s'engagea dans une galerie étroite, qui aboutissoit à un escalier. Deux lanternes qui étoient suspendues au bas des degrés, car l'escalier n'étoit que pour descendre, & paroissoit être celui d'une cave, jetoient assez de lumière pour faire discerner les objets autour de nous. L'inconnu tourna le visage avant de descendre, & ne reconnoissant pas le mien, il se contenta de me saluer civilement. Je continuois de le suivre, quoique la situation du lieu commençât à m'inspirer quelque défiance. J'arrive au bas de l'escalier, où je fus surpris de me trou-

ver tout d'un coup aussi éclairé qu'en plein jour. C'étoit effectivement une cave, qui se divisoit en trois allées souterreines, dont les murs étoient couverts d'un très-grand nombre de bougies ; mais suivant toujours mon guide, j'enfilai celle du milieu, qui conduisoit à une salle vaste & bien voûtée, où je me vis environné de plus de cinquante personne.s La plûpart étoient assis, & s'entretenoient à voix basse, avec beaucoup de décence & de modestie. On me salua à mon arrivée ; quoique mon embarras fût extrême, j'étois trop engagé pour ne pas souhaiter d'être témoin de la fin de cette scène ; & l'air de civilité & d'honneur que je voyois règner dans l'assemblée, devant me défendre de toutes sortes de craintes, je ne balançai pas à prendre place sur la première chaise qui se trouva proche de moi. On me regardoit de plusieurs côtés, & je m'appercevois bien que ma présence causoit de l'étonnement ; mais j'affectai de garder une contenance libre, résolu d'attendre du moins qu'on me témoignât ce qu'on pensoit de ma hardiesse.

Je fus bientôt délivré de cette contrainte par l'arrivée de plusieurs dames qu'un domestique vint annoncer. On se leva pour les recevoir, ce qui mit un désordre favorable pour

moi dans l'assemblée. Chacun commençant à se mêler & à se croiser dans la foule, je ne doutai pas qu'on ne me perdît bientôt de vue, & j'attendois avec une vive impatience la présence des dames, parmi lesquelles j'espérois de voir paroître mademoiselle de L...... Elle entra effectivement la première. Je vous décrirois foiblement tous ses charmes; & l'agitation de mon cœur. Je n'étois qu'à dix pas d'elle. Si j'avois suivi mon transport, je me serois jeté à ses pieds. Elle s'assit avec les dames qui l'accompagnoient. Tous les hommes demeurèrent debout. On garda le silence pendant plus d'un quart-d'heure, que j'employai à m'enivrer d'amour. Ce n'est pas que je ne fisse aussi quelques réflexions sur un spectacle aussi étrange que celui que j'avois devant les yeux, car je n'avois encore rien remarqué qui pût me faire juger à quoi il pouvoit aboutir; mais soit agréable ou tragique, j'étois sûr qu'avec la satisfaction dont je jouissois, il ne pouvoit avoir que des douceurs pour moi.

Cependant la suite auroit pu m'effrayer si j'eusse été plus timide. Quatre hommes apportèrent un grand coffre qu'ils déposèrent au milieu de la salle. On l'ouvrit pour en tirer un paquet informe que je reconnus aussitôt pour un cadavre, couvert de la dernière parure des

morts. Le ſilence continuoit de règner dans l'aſſemblée. Je vis paroître au même moment un cercueil de couleur noire, dans lequel le cadavre fut enfermé. On le mit ſans cérémonie au fond d'une foſſe qui étoit préparée dans un coin de la ſalle même, & que je n'avois point encore apperçue. Elle fut remplie de terre ſur le champ avec tant de propreté & de ſoin qu'on auroit eu peine à reconnoître la place. Une exécution de cette nature devoit me faire naître d'horribles idées. Mais ne pouvant penſer mal d'une aſſemblée qui me paroiſſoit compoſée d'honnêtes gens, & où pluſieurs femmes bien nées avoient aſſiſté volontairement, je conçus une partie de la vérité, & le reſte ne tarda guères à m'être éclairci. Tous les aſſiſtans ſe rangèrent pour faire place au milieu d'eux à une perſonne que j'avois déjà diſtinguée à quelques marques d'autorité. Ils paroiſſoient ſe diſpoſer à l'entendre, & lui par conſéquent à faire quelque diſcours ſur le ſujet qui les aſſembloit, lorſqu'un mot ou deux que quelqu'un lui dit à l'oreille fit changer entièrement les diſpoſitions. On ne fit plus que ſe communiquer tout bas le même ſecret, avec des précautions extrêmes, pour m'empêcher de l'entendre; & la compagnie s'étant diviſée en pelotons pour s'entretenir ainſi à l'écart, je demeurai ſeul au milieu

de la salle, exposé à tous les regards. Mademoiselle de L..... m'apperçut & se remit mes traits. J'étois mieux que je ne le pensois dans sa mémoire. Elle fut touchée de mon embarras par un motif plus favorable que je n'aurois osé me l'imaginer, & prenant la parole avec l'autorité que l'absence de son père lui donnoit dans sa maison, elle déclara que si le trouble venoit de ma présence, on pouvoit être tranquille sur sa parole, parce que son père me connoissoit, & qu'elle répondoit de moi. Cette bonté, dont l'amour beaucoup plus que la crainte me fit sentir tout le prix, pénétra mon cœur de tendresse & de reconnoissance. J'allai vers elle aussitôt d'un air ouvert. Un clin-d'œil acheva de me faire comprendre la manière dont je devois me conduire ; & soutenant assez bien ce rôle, je fis renaître la tranquillité & la confiance dans l'assemblée. Le discours fut prononcé : c'étoit une exhortation chrétienne à profiter de la mort d'autrui pour bien vivre.

Comme je ne m'étois pas écarté de mademoiselle de L......., elle trouva le moyen de me dire secrètement qu'il falloit qu'elle m'entretînt avant mon départ, & que je pouvois attendre dans les appartemens que toute la compagnie l'eût quittée. Je ne me fis pas répéter un ordre si favorable. A peine eut-on commencé

à se retirer que reprenant le chemin par lequel j'étois venu, je priai le premier domestique que je rencontrai, de m'introduire dans quelque lieu qui ne fût point exposé aux yeux des étrangers. Il ne fit pas difficulté de m'ouvrir une salle, lorsque je l'eus assuré que c'étoit pour y attendre les ordres de sa maîtresse. J'y éprouvai pendant un quart-d'heure toutes les impatiences de l'amour. Sans oser former de conjecture sur le motif qui lui faisoit souhaiter de m'entretenir, je me mis dans toutes les situations qui m'étoient représentées par l'espérance ou par la crainte, & je cherchois des termes qui fussent capables de répondre à mes sentimens. Mais le trouble que je sentis en la voyant, rendit toute mon étude inutile. Elle entra dans le lieu où j'étois, avec une femme âgée que je pris pour sa gouvernante. Eh bien, me dit-elle en entrant, vous conviendrez que vous m'avez quelqu'obligation. Mais je veux savoir ce qui vous amenoit ici, & comment vous avez fait pour vous y introduire sans être connu de personne. Je lui racontai naturellement ce que le hasard m'avoit fait remarquer à sa porte; & qu'ayant douté s'il n'y avoit point quelque chose à craindre pour elle, l'envie de lui rendre service, aux dépens de ma vie même, s'il eut été nécessaire, m'avoit fait

prendre le parti de suivre tant de personnes que je voyois entrer dans sa maison. Je vous ai obligation, reprit-elle; mais ce n'est pas assez. Êtes vous catholique ? Je lui répondis que je l'étois. Il faut donc; interrompit-elle, que vous soyez assez honnête homme pour ne pas faire un mauvais usage de ce que vous avez vu, & que vous m'en donniez votre parole.

Vous savez ce que nous sommes. Je lui protestai que je n'avois rien compris à ce que j'avois vu, & que j'aurois un mortel regret de mon indiscrétion, si l'honneur qu'elle me procuroit de lui parler ne meût empéché de m'en repentir; mais que n'ayant rien vu néanmoins qui ne m'eût paru sage & louable, je n'aurois pas de violence à me faire pour garder le silence, outre que sa volonté étoit une loi que je faisois vœu de respecter toute ma vie. Non, me dit-elle; je conçois bien que vous pourriez vous former d'étranges idées du spectacle que vous avez vu, si je ne vous apprenois que nous sommes protestans de la confession de Luther, & que l'exercice public de notre religion n'étant pas libre ici, nous enterrons secrètement nos morts. Voilà tout le mystère. Mon père qui est fort zélé pour sa croyance, a fait creuser exprès le caveau d'où vous sortez. Elle ajouta qu'il avoit été fort heureux pour moi qu'il fût

absent, parce qu'étant d'une humeur violente, il auroit pu se trouver fort offensé de ma hardiesse ; mais que cette raison devoit me faire avoir encore plus d'égard à la prière qu'elle me faisoit de ne les point trahir, parce qu'elle se trouveroit la première exposée à son ressentiment : & que si je lui permettois pour son propre intérêt de me donner un conseil, je ne pouvois mieux faire que de chercher à son retour l'occasion de lier promptement connoissance pour prévenir les mauvaises interprétations qu'il pourroit donner à ce qu'elle avoit fait en ma faveur.

S'il m'étoit échappé dans mes réponses quelqu'expression passionnée que mademoiselle de L....... avoit feint de ne pas entendre, j'avoue que la foible opinion que j'ai toujours eue de moi-même ne me permit pas non plus d'entrer tout d'un coup dans le sens de son conseil. Je n'y vis que le rapport qu'il avoit au sujet de notre entretien, & je m'engageai aussitôt à exécuter toutes ses volontés. Cependant j'étois au désespoir que la présence de la gouvernante m'empêchât de lui expliquer mes tendres sentimens, sur-tout lorsqu'elle m'avertit qu'il étoit assez tard pour songer à se retirer. Quand retrouver, disois-je, une si heureuse occasion? Je mourrai de regret de l'avoir manquée. Cette

réflexion me fit passer si témérairement sur toutes mes craintes, que je suivis la première pensée que l'amour m'inspira. Il est juste, mademoiselle, repris-je d'un air timide, après le bon office que vous m'avez rendu, que je vous apprenne qui je suis, & mon devoir m'y oblige; mais j'ai quelques raisons, ajoutai-je en m'approchant d'elle, qui ne me permettent de m'ouvrir ici qu'à vous. Je continuai alors de lui dire, d'un ton que l'autre ne pût entendre, que j'étois le plus fortuné de tous les hommes si je parvenois à lui faire connoître, & à lui faire approuver tout ce qui se passoit depuis deux mois dans mon cœur; mais que j'en allois être le plus malheureux, si elle ne me permettoit pas d'emporter cette espérance. Sa rougeur, & la crainte d'être entendu, me firent reculer aussitôt; mais j'ajoutai en me retirant: voilà, mademoiselle, qui je suis. Vous voyez s'il étoit important pour moi de ne pas m'expliquer avec moins de mesures; c'est à votre bonté que je recommande un si précieux secret. Elle se remit promptement de son embarras, & m'avertissant de nouveau qu'il étoit tems de la quitter, elle me dit avec douceur que mon secret ne couroit aucun risque, mais que m'ayant conseillé de lier connoissance avec son père, il auroit peut-être été mieux que je

l'euſſe reſervé pour lui. Jugez avec quels ſentimens de joie je reçus cette réponſe. S'il fallut les modérer un moment, ce fut pour m'y livrer avec tranſport auſſitôt que je fus ſorti. En effet, quel excès de bonheur! Un étranger, ſans liaiſon & ſans appui, ſe trouver favoriſé tout d'un coup dans ſes plus chers déſirs; aimer la plus charmante perſonne de Paris, voir ſa fortune au comble par l'eſpérance de lui plaire; n'y découvrir que des ſujets d'admiration & d'amour, car je ne vous ai pas décrit la moitié de ſes charmes, je ne vous ai dit que ce qui m'avoit frappé dans l'éloignement; mais figurez-vous......

J'interrompis Patrice au milieu de cette effuſion de cœur. Je conçois, lui dis-je, que la connoiſſance de votre amour peut être néceſſaire à l'éclairciſſement de vos affaires; mais vous devriez vous épargner ces détails paſſionnés, qui ne m'apprennent rien que je ne puiſſe ſuppoſer, & que ma profeſſion ne me permet pas d'entendre ſans quelqu'embarras. Comptez que je n'ai pas beſoin d'autres motifs que de mon affection, pour m'intéreſſer à vos plaiſirs & à vos peines. Ce diſcours l'affligea. Il me conjura, en m'embraſſant, de ne le pas priver de la ſeule conſolation qui lui reſtoit. Je vous ouvre mon cœur, me dit-il, vous devez tout entendre.

Si vous voulez connoître mes maux, pourquoi n'en connoîtriez-vous pas la ſource? Hélas! il ne me reſte rien de tout le bonheur & de tous les biens que je vous vante. Apprenez du moins toutes les raiſons que j'ai de les regretter.

Il continua ſon récit, Figurez-vous donc mille charmes que je n'acheve pas de décrire, mais dont vous jugerez beaucoup mieux par l'impreſſion qu'ils ont faite ſur mon cœur. J'avois trop de joie pour la contenir toute entière. Dès le lendemain je ſentis qu'un amant ne peut ſe paſſer du ſecours d'un ami, ſoit pour applaudir à ſon bonheur, ſoit pour l'aider à tous momens de ſes conſeils. J'en éprouvois déjà la néceſſité, par l'incertitude où j'étois ſur la nouvelle conduite que je devois tenir dans mon amour. Falloit-il voir mademoiſelle de L.... chez elle, ou différer juſqu'au retour de ſon père, lui écrire dans cet intervalle, ou continuer de me préſenter devant ſa maiſon avec le même reſpect & le même ſilence? Il ne faut point d'art ni d'étude pour ſavoir aimer; mais je ne ſentois déjà que trop qu'on en a beſoin continuellement pour régler une paſſion violente, quand on veut ſe contenir dans les bornes de la bienſéance & de l'honneur. Cette penſée m'auroit peut-être porté à ne pas prendre d'au-

tre confident que vous, si je n'eusse redouté la sévérité de vos principes. Il ne me restoit à choisir qu'entre monsieur des Pesses & mon frère. J'eus quelque défiance de la fidélité du premier, à cause de l'attachement extraordinaire qu'il marquoit pour vous ; & je considérai d'ailleurs que pour lier connoissance avec monsieur de L...., & pour d'autres évènemens qui pourroient naître, je tirerois toujours plus d'avantage & d'honneur de l'entremise de mon frère.

Je me hâtai donc de le voir. Il reçut ma confidence avec les marques d'une vive satisfaction. Je suis ravi, me dit-il, que vous commenciez à songer à vous. Ne doutez pas que je ne vous aide de tout mon pouvoir. Si mademoiselle de L.... est telle que vous le dites, & disposée comme vous vous en flattez, je ne considère pas seulement votre entreprise comme une épreuve de cœur, qui servira à vous rendre plus galant homme, mais comme un acheminement même à quelque chose de solide. Est-elle riche ? ajouta-t-il. Je ne pouvois satisfaire à cette question ; mais l'air de sa personne & l'abondance que j'avois vu régner dans sa maison, m'avoit fait bien juger de sa fortune. Il suffit, me dit Georges. L'ambition d'un cadet d'Irlande doit avoir des bornes. Il seroit à souhaiter seu-

lement qu'elle fût de la même religion que nous. Mais comme elle peut changer, l'essentiel est qu'elle soit assez aimable pour satisfaire votre cœur, & assez riche pour vous former un établissement. Il me promit là-dessus qu'avant la fin du jour, il seroit en état de m'aider de sa personne ou de ses conseils. Nous convînmes que pendant qu'il alloit s'employer pour moi, je retournerois aux Saisons ; & que dans la crainte de vous trouver opposé à nos projets, je prendrois d'avance toutes sortes de précautions pour vous les cacher. J'allai vous rendre compte effectivement de mon voyage de Saint-Germain, & vers le soir je retournai à Paris sous un autre prétexte.

Georges étoit déjà fort avancé. Vous allez distinguer, me dit-il, en me voyant paroître, qui vous est le plus affectionné du doyen ou de moi. Je vous réponds du succès de votre amour & de l'établissement de votre fortune. En effet, comme vous le connoissez hardi & entreprenant, il avoit plus fait dans un après-midi, que je n'aurois attendu de mes propres soins dans l'espace de plusieurs semaines. Il me raconta que sous le prétexte d'acheter quelques bijoux chez un marchand dont la maison touchoit à celle de monsieur de L.... il s'étoit informé adroitement de ses affaires & de ses habitudes ; &

qu'ayant appris, entre plusieurs circonstances, que la gouvernante qu'il avoit mise auprès de sa fille depuis la mort de son épouse, étoit une vieille dame irlandoise, il avoit conçu aussitôt un autre dessein, dont le succès m'alloit combler de joie. Il étoit allé demander cette dame après avoir appris son nom. Il s'étoit fait connoître d'elle par le nôtre, pour lequel elle avoit marqué beaucoup de considération, & faisant valoir ensuite l'inclination que des personnes du même pays doivent avoir à s'obliger, il l'avoit priée avec confiance de lui apprendre, pour quelques raisons qu'il ne tarderoit point à lui expliquer, ce que c'étoit que monsieur de L.... & sa fille. Elle lui avoit parlé fort honorablement de l'un & de l'autre; sur quoi Georges lui avoit dit que ce témoignage le guérissoit d'une mortelle inquiétude : qu'ayant un frère plus jeune que lui, qui avoit conçu une passion extrême pour mademoiselle de L...., & qui paroissoit résolu de lui sacrifier toute autre proposition d'établissement, il avoit appréhendé qu'il n'eût mal tourné ses vues & ses espérances : mais que loin de le condamner après ce qu'il venoit d'entendre, il la prioit de le favoriser dans l'occasion, & de lui rendre auprès de sa maîtresse tous les bons offices qui dépendroient d'elle. Il lui avoit offert ensuite un diamant de

quelque prix, qu'elle n'avoit pas fait difficulté d'accepter, & qui avoit contribué peut-être autant que notre pays & notre nom à lui faire déclarer le secret de mademoiselle de L.... Elle avoit assuré mon frère que, si j'étois, comme elle n'en pouvoit douter, le même jeune homme qui avoit cherché si assidument depuis environ deux mois les regards de mademoiselle de L...., je devois être fort content de mon sort; que ma figure & la constance de mes soins avoient fait sur elle une impression surprenante, & qui ne feroit sans doute qu'augmenter, lorsqu'elle apprendroit ma naissance. Georges ajouta qu'il l'avoit pressée de me procurer la satisfaction de voir sa maîtresse, & qu'il l'avoit trouvée intraitable sur ce point. Je vous servirai, lui avoit-elle dit, mais je ne trahirai point la confiance de monsieur de L.... Elle avoit eu même la discrétion de lui cacher l'aventure du jour précédent, dont le discours qu'il lui avoit tenu pouvoit faire soupçonner qu'il étoit informé; & elle lui avoit conseillé de prendre les voies d'honneur en s'autorisant de la connoissance du père qui devoit être à Paris quelques jours après. Cependant elle n'avoit pu rejeter une autre proposition, qui étoit celle de lui accorder à lui-même la liberté de saluer

mademoiselle de L.... Elle avoit pris un moment pour la disposer à cette visite ; & les explications imprévues qu'elle lui portoit, l'avoient fait consentir à la recevoir. Enfin Georges s'étendant sur les qualités charmantes qu'il avoit reconnues dans mademoiselle de L...., & sur les tendres aveux qu'il avoit tirés d'elle en ma faveur, acheva de m'enflammer à un degré inexprimable, & me rendit véritablement le plus passionné de tous les hommes.

Vous ai-je bien servi, me dit-il ensuite, & me croyez-vous votre ami ? A peine pouvois-je trouver des termes pour lui exprimer ma reconnoissance. Comptez, reprit-il, que je me charge de même de vous ménager la connoissance & l'amitié de monsieur de L......, & je ne vois rien de toutes parts, qui ne m'annonce une fin aussi heureuse que vous le souhaitez. Mais, continua-t-il, après avoir rêvé quelques momens, êtes-vous si occupé de vos propres intérêts que vous abandonniez entièrement ceux de la pauvre Rose ? Où en est son mariage avec des Pesses ? Consentirez-vous à cette infamie ? Les caprices du doyen ruineront-ils la fortune d'une si aimable fille ? Il faut absolument la délivrer de ses mains. Voyez si vous voulez contribuer à lui rendre ce service. Un discours si peu attendu me

me causa le dernier embarras. Je demeurai rêveur à mon tour; mais il me pressa instamment de répondre.

Il est certain que je frémis d'abord à cette proposition, & que toutes mes réflexions tombant sur vous, je ne pus supporter la pensée de vous causer un aussi mortel chagrin que celui de vous enlever de nouveau ma sœur. Ce n'est pas pour vous faire valoir mes sentimens que je vous fais cette protestation. Ma seule vue est d'être sincère dans mon récit. Je ne prétends pas non plus rejeter sur Georges tout ce que vous avez pu trouver d'odieux dans nos dernières résolutions. Vous devez le connoître comme moi. Il est droit & généreux; & je lui dois cette justice, que si le ressentiment de l'injure qu'il croyoit avoir reçue de vous l'a fait aller trop loin, il n'a pas laissé de conserver pour vous les sentimens d'un frère, & de penser même à vos intérêts. Mais enfin je suis le moins coupable, & je trouve de la douceur à vous le dire; car le ciel m'est témoin de l'attachement sincère que j'ai pour vous, & du tourment que m'ont causé toutes vos peines. Nous le ferons mourir de chagrin, ai-je dit cent fois à Georges; il nous aime avec la dernière tendresse, & notre ingratitude lui perce le cœur.

J'interrompis de nouveau Patrice, & pressé

de mon affection, qui étoit renouvelée par ces témoignages de la ſienne; oui, cher frère, lui dis-je en l'embraſſant, je ſais que votre cœur eſt tel que vous le dites; qu'il n'y a rien de bon & de vertueux qu'il ne ſoit diſpoſé à goûter, & qu'il n'eſt point capable de renoncer volontairement au devoir. Je commence à comprendre ce qui vous a éloigné de moi. C'eſt une paſſion à laquelle vous avez laiſſé prendre trop d'empire. Vous vous êtes flatté d'y trouver votre repos. Le ciel ne l'a pas permis, j'en ſuis ſûr. Quelques momens d'une joie frivole & ſujette à mille altérations, ne compoſent pas le bonheur après lequel votre cœur ſoupire. Il eſt fait pour un autre amour, & pour une félicité plus parfaite. Tôt ou tard il en obtiendra la connoiſſance & le goût. Et que ne puis-je en avancer le moment aux dépens d'une partie de la mienne ! Mais continuez votre récit, que j'interromps trop longtems.

Il reprit ainſi. En vain repréſentai-je à Georges la répugnance que j'avois à vous offenſer. Sa réponſe fut que vous n'aviez pas eu tant d'attention pour lui, lorſqu'en lui enlevant ma ſœur à l'hôtel de Carnavalet, vous l'aviez laiſſé pendant vingt-quatre heures dans une inquiétude qui n'avoit guères paru vous toucher; que ſes vues d'ailleurs ne tendant qu'au bien de Roſe &

à l'honneur de notre famille, vous feriez contraint d'approuver quelque jour ce qu'il vouloit faire pour elle; que je ferois toujours témoin de ses démarches, & qu'il vouloit commencer sur le champ à me faire une confidence qui me feroit entrer tout-à-fait dans ses sentimens. J'ai lié, me dit-il, une étroite amitié avec milord Linch, jeune seigneur irlandois dont vous connoissez le nom. Il est riche, & maître de lui-même. Je suis persuadé qu'il ne verra point Rose sans prendre de l'inclination pour elle. Nous aurons soin qu'il n'arrive rien qui puisse nous être reproché. Je vous confesserai même, ajouta-t-il, que le portrait que je lui ai fait d'elle, lui a fait naître une pressante envie de la voir, & qu'il m'en parle incessamment. C'est à vous à remplir votre devoir aux Saisons, en tâchant de faire goûter mon projet à ma sœur ; ou si quelque difficulté vous arrête, ménagez-moi du moins le moyen de l'entretenir, sans la participation de des Pesses & du doyen.

J'embrassai avidement ce dernier parti, qui me délivroit d'un emploi que je n'aurois pas accepté volontiers. La nuit étant le seul tems que je pouvois choisir pour l'introduire secrètement aux Saisons, nous convînmes qu'il s'y rendroit dès le lendemain au soir, & que je préviendrois Rose sur cette visite. Je le laissai

auſſi content de cette promeſſe, que je l'étois des heureuſes nouvelles qu'il m'avoit rapportées; & comme il reſtoit encore aſſez de jour pour me faire eſpérer de voir mademoiſelle de L.... je me rendis dans ſa rue, où je demeurai quelque tems ſans l'appercevoir à ſa fenêtre. Elle y étoit néanmoins, mais cachée derrière un rideau. Ce ne fut qu'après avoir paſſé près d'un quart-d'heure à la porte du café, que je crus la découvrir, par une ouverture qu'elle fit au rideau en ſe remuant ſans précaution. La crainte de lui déplaire, lorſqu'elle paroiſſoit ſouhaiter de n'être pas apperçue, m'empêcha de la ſaluer : mais je conçus qu'étant favoriſée du jour, elle pouvoit de là m'examiner fort aiſément. J'avois peine à modérer mes tranſports, qui étoient prêts continuellement à me trahir. Enfin, ouvrant le rideau, elle ſe laiſſa voir à découvert, & je lui fis connoître auſſitôt par une révérence fort animée, l'impatience avec laquelle j'avois attendu cet heureux moment. Elle me ſalua civilement, mais ſans aucune marque d'intelligence. Elle affecta enſuite de tourner les yeux d'un autre côté, tandis que les miens étoient conſtamment attachés ſur elle. Je ne ſais quelles étoient ſes penſées : mais ſon cœur qui étoit ſi heureuſement prévenu pour moi, ne ſouffrit pas longtems qu'elle lui fît cette violen-

ce, & à moi cette injuſtice. Il me ramena peu à peu ſes regards, qui ſe rencontrèrent enfin avec les miens. Nous rougîmes tous deux en cherchant dans les yeux l'un de l'autre, toute la tendreſſe que nous étions charmés d'y trouver. Je m'oubliois dans cette délicieuſe contemplation. Je m'égarois dans mille ſentimens qui m'étoient encore inconnus. Je goûtois plus de plaiſirs que je n'avois jamais eu d'idées, lorſqu'un domeſtique de la maiſon venant par haſard à ſortir, la porte demeura ouverte. Auſſitôt perdant de vue tout obſtacle, & comme entraîné par le charme qui agiſſoit ſur tous mes ſens, je traverſe la rue, & j'entre dans la cour. Je ſerois monté de même à l'appartement, ſi je n'euſſe rencontré un autre laquais qui me demanda ce que je déſirois. Je demeurai ſans réponſe. Cependant un inſtant me fit revenir à moi ; & craignant qu'après ce qu'on m'avoit recommandé la veille, & ce qu'on avoit confirmé le même jour à mon frère, on ne fût offenſé de ma hardieſſe, je pris le parti, pour couvrir cette indiſcrétion, de demander ſeulement madame *Gerald*. C'étoit le nom de la vieille dame irlandoiſe que Georges avoit miſe dans mes intérêts.

On m'introduiſit dans une ſalle, où elle ne tarda point à paroître. Je la reconnus pour la

même dame qui étoit la veille avec mademoiselle de L.... Elle la quittoit au même moment, de forte que m'ayant vu traverser la rue & venir droit à la maison, elle n'avoit pu douter que ce ne fut moi qui la faisois appeler. J'ouvrois la bouche pour commencer par des excuses, & pour lui apprendre ensuite que j'étois le frère de milord C...., à qui elle avoit promis de favoriser mes sentimens. Mais elle me fit connoître, en me prévenant qu'elle n'avoit pas besoin de cette instruction. Vous êtes fort imprudent, me dit-elle, de paroître ici avant le retour de monsieur de L...., & je venois pour vous en faire des reproches. Mais je me sens si bien disposée pour vous, que je n'en ai pas la force. Asseyez-vous, continua-t-elle; je veux vous expliquer ce que nous pensons ici, ce que vous avez à prétendre, & de quelle manière vous devez vous conduire.

Nous nous assîmes. Elle baissa la voix; & sans me laisser le tems de la remercier, vous savez, me dit-elle, que monsieur de L.... & sa fille sont luthériens, & vous êtes surpris sans doute de voir chez eux une irlandoise catholique. J'étois parente de feue madame de L.... qui me prit avec elle pour faire le voyage d'Allemagne, où son mari étoit envoyé de la cour. Nous y passâmes plusieurs années, pen-

dant leſquelles elle mit ſa fille au monde. Une curioſité dangereuſe ayant porté monſieur de L.... à s'inſtruire e la religion du pays, il y prit tant de goût qu'il l'embraſſa, & par un effet du même zèle, il employa tant d'efforts & d'adreſſe pour gagner l'eſprit de ſon épouſe, qu'il la rendit auſſi luthérienne. Leur fille fut élevée par conſéquent dans les mêmes principes. On n'épargna rien pour me les inſpirer, mais le ſecours du ciel m'a ſoutenue contre toutes ſortes de ſéductions. Je ne laiſſois pas de vivre chez eux avec la même amitié & dans la même union, ſans me croire en droit de raiſonner ſur la conduite d'autrui ; & monſieur l'envoyé même qui connoiſſoit mon caractère tranquille & mon attachement pour ſa maiſon, ne perdit rien de la confiance qu'il avoit toujours eue en moi. Quelque tems après il fut rappelé par la cour, qui, malgré toutes les précautions qu'il avoit gardées, eut quelques ſoupçons de ſon changement. Il auroit volontiers renoncé à ſa patrie pour fixer ſon ſéjour & ſon établiſſement en Allemagne, mais les biens conſidérables qu'il avoit en France, l'obligèrent d'y revenir avec ſa famille ; & perſiſtant dans ſes idées de religion, il entreprit pour ſe dédommager de la contrainte à laquelle il étoit forcé par les édits du roi, de rendre tous

les bons offices du zèle & de la charité possibles au petit nombre de luthériens qui sont à Paris. C'est ainsi qu'il est devenu comme leur père commun, & qu'il est parvenu à faire une espèce de temple & un lieu de sépulture de sa maison.

La mort lui enleva son épouse il y a deux ans. Elle n'étoit point attachée à ses opinions d'une manière si ferme, que l'approche de l'éternité ne lui causât de vives alarmes. Ce fut dans un de ces momens d'agitation qu'elle m'ouvrit son cœur, avec des marques d'inquiétudes, qui me firent connoître que sa tendresse pour son époux avoit été le principal motif de son changement. Je la pressai de se réconcilier avec l'église, & je lui procurai secrètement le secours d'un ecclésiastique, qui rendit enfin la paix à sa conscience. Il l'obligea de déclarer à sa fille dans quels sentimens elle mouroit, & de l'exhorter à profiter de son exemple.

Quoique ces derniers conseils d'une mère mourante, n'eussent pas fait sur mademoiselle de L.... toute l'impression que j'eusse désiré, j'augurai bien de ses dispositions, lorsque je la vis supplier son père de me laisser auprès d'elle. Il l'aimoit trop, & il étoit trop satisfait de ma conduite, pour lui refuser cette faveur. Je lui ai tenu lieu de mère depuis qu'elle a perdu la sienne. Sa confiance & son amitié pour moi

n'ayant point de bornes, elle n'a point eu depuis deux ans de penſées ni de ſentimens qu'elle ne m'ait communiqués. Tous mes ſoins ont tendu à la détacher inſenſiblement de ſa religion, tantôt en lui rappelant les derniers diſcours de ſa mère, tantôt en lui propoſant des objections & des doutes, ſuivant la meſure de mes propres lumières : mais la crainte de me rendre ſuſpecte par un zèle trop ardent, & ſur-tout les ménagemens que j'ai à garder avec ſon père, m'ont toujours fait modérer mes exhortations & mes conſeils. Je sème, c'eſt au ciel à bénir mes efforts, en me faiſant recueillir un jour les heureux fruits que j'en eſpère.

Enfin, ajouta madame Gerald, comme il eſt rare que je ſois éloignée d'elle, il y a environ deux mois que nous vous apperçûmes de nos fenêtres, & que nous remarquâmes avec quelle admiration vous jetiez les yeux vers nous. Je ne doutai point que ce ne fut l'effet des charmes de mon élève, & je lui en fis la guerre en badinant. Elle convint que votre attention ne lui déplaiſoit pas, & que votre air la prévenoit pour vous. Je ne lui avois jamais inſpiré ces farouches maximes, qui font craindre à une fille la vue d'un homme aimable, & qui augmentent le péril en apprenant trop à s'en défier. Il faut tôt ou tard que le cœur aime quel-

que chose, & ce n'est pas un penchant si invincible que la sagesse est obligée de combattre. Mais il faut qu'elle l'éclaire, pour ne lui pas laisser prendre un cours aveugle, & qu'elle songe en même tems à se fortifier assez pour l'arrêter toujours à ses justes bornes. J'ai accoutumé mademoiselle de L. . . . . par ces principes, non-seulement à ne pas se faire une peine des mouvemens indélibérés de son cœur, mais à ne jamais s'y livrer témérairement, & je fais plus de fonds sur cette sorte de vertu que sur toutes les grimaces affectées, auxquelles notre sexe en donne le nom. Elle convint donc que vous lui plaisiez, & je n'eus point d'autre objection à lui faire que l'imprudence qu'il y auroit à prendre du goût pour un inconnu. Vous continuâtes de venir régulièrement au café voisin, ou vis-à-vis de nos fenêtres. On ne perdoit point une seule fois l'occasion de vous voir, quoiqu'on ne se montrât pas toujours à vous. On vous tenoit compte de tous vos soins, & je vous avoue qu'après avoir considéré qu'un amour aussi timide & aussi respectueux que le vôtre, devoit venir d'une autre source que de la légèreté ou du libertinage, je me sentis fort portée à souhaiter que vous fussiez de la naissance & du caractère que vos dehors annonçoient. J'avois même de l'embarras à répondre

à mon élève, lorſqu'elle me conſultoit ſur le progrès de ſes ſentimens. Attendez, lui diſois-je; le tems nous fera connoître s'il eſt digne de vous. Il cherchera tôt ou tard à s'expliquer. Mais demeurez toujours maîtreſſe de votre cœur. Elle m'aſſuroit que ſon inclination ſuppoſant que vous étiez tel qu'elle ſe l'imaginoit, elle n'auroit pas de peine à la vaincre, ſi le fond répondoit mal aux apparences; mais qu'elle auroit un mortel regret de s'être trompée; & elle confeſſoit que vous lui paroiſſiez fait pour la rendre heureuſe.

O dieu! m'écriai-je, en interrompant madame Gerald; ai-je pu ignorer ſi longtems mon bonheur? Permettez donc que je la voie, & que j'aille mourir de joie & de reconnoiſſance à ſes pieds. Non, reprit-elle, c'eſt une choſe réſolue: vous ne lui parlerez que du conſentement de ſon père. Mais écoutez ce qui doit ſoutenir votre eſpérance. Depuis qu'elle vous a entretenu, & que j'ai parlé moi-même à votre frère, nous ſommes réſolues de faire pour vous tout ce qui pourra contribuer à vous rendre monſieur de L.... favorable. Il aime paſſionnément ſa fille, & il lui a déclaré mille fois qu'il lui laiſſeroit la liberté de ſatisfaire ſon cœur dans le choix d'un mari. Quel que ſoit votre bien, le défaut de richeſſes ne ſauroit

être un obstacle. Mademoiselle de L..... est une héritière, qui peut faire la fortune d'un homme qu'elle aime. Il n'y a que la différence de religion qui me fait craindre quelque difficulté. Mais nous avons tout prévu, avec un zèle qui vous persuadera que nous nous occupons sérieusement de vos affaires. Lorsque vous vous serez insinué dans l'amitié de M. de L... & qu'avec un peu plus de familiarité nous reconnoîtrons mieux encore que vous méritez l'opinion que nous avons de vous, si nous ne voyons pas qu'il penche à vous rendre heureux, nous prendrons le parti d'attendre que sa mort ou l'âge de sa fille nous mettent en liberté. Nous vous répondons de notre constance. Toutes ces résolutions, ajouta-t-elle, sont prises d'aujourd'hui. Vous ne sauriez croire avec quelle joie nous avons reçu les explications de votre frère. Il m'a offert un diamant, que j'ai accepté comme un gage de sa bonne foi & de la vôtre. Hier au soir vous me vîtes embarrassée ; & quoique le conseil que vous donna mademoiselle de L.... de lier connoissance avec son père, fût venu de moi, je regrettois sa dernière réponse qui m'avoit paru trop flatteuse pour un inconnu. Mais aujourd'hui je ne donne plus de bornes à vos espérances, ni à la passion que j'ai de vous rendre service.

Ah ! lui dis-je, en baisant ses mains, vous

faites plus pour mon bonheur que je ne puis attendre de tout le pouvoir des hommes & de la fortune. Mais croyez-vous que je puisse vivre, si vous ne m'accordez à ce moment le plaisir de voir mademoiselle de L......, de lui parler & de lui dire mille fois que je l'adore, de lui abandonner ma vie & ma destinée........ Elle me protesta de nouveau que c'étoit une prière inutile, qu'on ne me défendoit pas de venir suivant ma coutume au café voisin, & qu'on ne me désespéreroit pas par des rigueurs contrefaites ; mais que ne voulant rien avoir à se reprocher, on attendoit absolument le retour de monsieur de L........, à qui l'on souhaitoit que je pusse faire agréer promptement mes visites. Dans le chagrin de me voir comme arracher un plaisir auquel j'avois cru toucher, & pour lequel le transport où j'étois m'auroit fait sacrifier un empire, il me vint à l'esprit que madame Gerald qui avoit reçu le diamant de mon frère, pourroit bien être sensible encore à quelque libéralité de cette nature; & rien ne se présenta plutôt à ma mémoire que ma portion de nos trente mille livres, je lui dis sans rien examiner, que si ma qualité de cadet ne m'avoit pas fait tomber les bijoux en partage, je ne laissois pas d'avoir environ mille pistoles d'argent comptant ; que c'é-

toit tout ce que j'avois apporté d'Irlande, & que cette ſomme étoit à elle ſi elle me procuroît la ſatisfaction que je lui demandois, & qu'elle pouvoit m'accorder. Quelqu'imprudence qu'il y eût dans cette offre, elle étoit propoſée du fond du cœur. Je ne ſais ce qu'elle parut à madame Gerald; mais elle dut lui ſembler ſincère, puiſqu'elle en fut ſi touchée, que me quittant ſans me répondre, elle monta auſſitôt à l'appartement de mademoiſelle de L........., d'où elle revint au bout de quatre minutes, avec l'heureuſe permiſſion de m'y conduire. Venez, me dit-elle, en me prenant par la main, vous êtes un amant d'un caractère tout nouveau, & vous méritez bien qu'on ſe relâche de quelque choſe pour vous empêcher de mourir ou de vous ruiner. Cependant elle exigea en montant l'eſcalier, que je promiſſe avec ſerment de ne pas lui demander deux fois la même faveur juſqu'au retour de M. de L.....

Je lui aurois promis ma vie, & tout ce qui ne pouvoit m'ôter le plaiſir dont j'allois jouir. Je jure, lui dis-je, de vous obéir éternellement. Et voyant mademoiſelle de L......, qui étoit debout à nous attendre, je me jetai à genoux comme j'aurois fait à l'entrée d'un temple. Je n'aurois pas quitté cette poſture, ſi elle ne m'eût ordonné abſolument de m'aſſeoir. Nous com-

mençâmes un entretien où la paſſion n'eut point d'autres bornes que l'honneur & la modeſtie. Mais je vous épargne des circonſtances que la ſévérité de vos maximes ne vous laiſſeroit point entendre volontiers. Je paſſai avec mademoiſelle de L..... deux heures, qui ne furent qu'un continuel tranſport, & j'emportai en la quittant de quoi être heureux pendant des ſiècles entiers, du ſeul ſouvenir de tant d'amour & de plaiſir.

Il étoit trop tard pour aller faire part de mon bonheur à Georges. Je ne penſai qu'à gagner les Saiſons, où plein de ma joie, qui me faiſoit paroître rêveur & diſtrait, j'eus le plaiſir de vous voir attribuer à mon humeur mélancolique les plus délicieuſes méditations qui puiſſent occuper un amant. Roſe fut la ſeule à qui je crus pouvoir découvrir mon ſecret, autant pour flàtter mon propre cœur par cette confidence, que pour la préparer à la viſite de mon frère. Je paſſai une partie de la nuit à lui peindre les charmes de mademoiſelle de L......, & je lui fis naître une envie preſſante de s'en faire une amie. Comme elle m'avoit déjà confié l'état de ſon cœur, & que je lui connoiſſois pour monſieur des Peſſes des ſentimens tous différens de ceux que je lui avois crus en Irlande, rien ne m'empêchoit de lui déclarer d'avance que le deſſein de Georges

étoit de lui procurer un amant. Elle me répondit qu'elle ne s'engageroit à rien sans votre participation. Vous êtes plus sage que moi, lui dis-je ; mais je vous laisse vos affaires à démêler avec Georges, qui sera ici demain au soir, & qui veut y être secrètement. Nous prîmes des mesures pour l'introduire dans ma chambre, où elle consentit à se rendre lorsque tout le monde seroit retiré. Je la laissai déterminée à ne rien entreprendre sans vous consulter, & je ne combattis point cette résolution; mais pour continuer d'être sincère, l'intérêt qu'elle m'avoit paru prendre au récit de mon amour, me fit juger qu'elle ne seroit pas toujours insensibles aux mêmes plaisirs, & que milord Linch ne seroit pas rebuté s'il avoit assez de mérite pour lui plaire.

Je me dérobai le lendemain pour retourner à la source de ma joie & de mon repos. Si j'observai fidèlement la loi que madame Gerald m'avoit imposée, je fus récompensé de cette soumission par d'autres complaisances qui satisfirent ma tendresse. Je rendis compte ensuite à mon frère de toutes les circonstances qu'il ignoroit, & de la disposition où Rose étoit de le voir la nuit suivante. Il me promit d'être à minuit aux Saisons, & il me recommanda d'avance de faire naître quelque prétexte

pour

pour aller le jour d'après à Saint-Germain, parce qu'il avoit formé de nouvelles vues qu'il remettoit alors à m'expliquer.

A l'heure marquée, rien ne me fut si facile que de l'introduire dans ma chambre. Ma sœur s'impatientoit à l'attendre, & toute la maison étoit déjà dans un profond sommeil. Vous vous imaginez quel put être le sujet de leur entretien. Georges employa tout son esprit pour donner un tour insinuant à ses offres & à ses prières. Il ne proposa pas d'abord ouvertement de quitter les Saisons; mais après avoir parlé de milord Linch comme d'une conquête certaine, & relevé l'avantage qu'il y auroit pour ma sœur à l'épouser, il lui représenta qu'une affaire si importante ne pouvoit être ménagée qu'à Paris; qu'il étoit question de s'assurer une fortune, un rang, un titre, & que ces favorables occasions ne renaissent pas toujours; qu'ayant vécu quelque temps seule avec lui, elle avoit dû rendre plus de justice que vous à l'innocence de ses vues & de sa conduite, & ne pas donner si légérement dans vos fausses alarmes; qu'il conviendroit toujours que vous étiez plus capable que personne de faire d'elle une religieuse & une sainte, mais que si elle n'étoit pas résolue de s'ensévelir dans un cloître, elle n'avoit point d'autre parti à

prendre, que de paroître enfin dans le monde, & de faire valoir ses agrémens naturels, qui étoient désormais son unique ressource; que j'avois reconnu moi-même le tort que nous avions eu de nous rendre esclaves de vos conseils, & que je commençois à me trouver bien de leur avoir préféré les siens. Enfin il joignit à ces raisons les instances les plus tendres & les plus pressantes. Je croyois Rose vaincue. Cependant elle eut la force de se défendre; & refusant constamment de vous quitter, elle consentit seulement à recevoir la visite de milord Linch, quand nous pourrions l'amener aux Saisons avec bienséance.

Mon frère parut satisfait de ce qu'il avoit obtenu. Nous allâmes à Saint-Germain le jour suivant. On y avoit déjà quelque connoissance de nos querelles domestiques, & le dessein de Georges étoit de faire tomber par notre présence un bruit dont l'effet ne pouvoit nous être avantageux. On ne douta plus de notre bonne intelligence lorsqu'on nous vit paroître ensemble à la cour. Nous y fûmes reçus favorablement du Roi, & comblés de civilités par nos amis.

Ce fut en raisonnant avec eux sur divers projets d'établissement & de fortune, que monsieur de Sercine, à qui Georges avoit déjà

confié le fond de nos affaires, & qui entroit dans ses idées sur la nécessité de produire ma sœur à la cour, nous offrit de la recevoir dans sa maison, où elle seroit agréablement avec son épouse & sa fille. Nous acceptâmes cette proposition avec reconnoissance; & lorsque je fus seul avec mon frère, je lui demandai s'il n'espéroit pas que vous pussiez l'approuver vous-même, & prendre cette occasion pour nous réconcilier sincèrement. J'en doute, me dit-il; car quelle espérance de le guérir de ses scrupules, & de le rassurer sur les dangers du bal, des spectacles, & des assemblées? Il demande du tems pour fortifier Rose, mais dans ses idées une femme ne sera-t-elle pas toujours foible? Ne nous exposons pas, ajouta-t-il, à lui voir renverser de nouveau tous nos projets. Commençons par la délivrer de ses mains, & par établir sa fortune. Il sera toujours tems de nous réconcilier; & s'il trouve après cela qu'elle ait encore besoin de ses instructions, nous l'abandonnerons à son zèle. Je me rendis d'autant plus aisément à ces spécieuses raisons, que je voyois dans milord Linch un empressement extrême pour la connoître, & que je ne doutois point qu'il ne pût s'attacher sérieusement à elle après l'avoir vue. Il me demanda mon amitié, que je lui promis volon-

tiers en acceptant la ſienne. Il étoit d'un caractère vif & ouvert, mais plus capable de prendre beaucoup d'amour que d'en inſpirer. Connoiſſant Roſe, je concevois que pour faire la conquête de ſon cœur, il eût fallu dans un amant des qualités plus brillantes, & ſur-tout plus d'eſprit & de nobleſſe de ſentimens. Cependant comme il n'étoit queſtion que de fortune, & que Georges ne lui en avoit pas parlé ſur un autre pied, je me figurai que ce motif pourroit l'accoutumer à le ſouffrir comme il l'avoit fait conſentir à le voir.

Peu de jours après, nous ménageâmes ſi heureuſement l'occaſion, qu'étant venu aux Saiſons avec Georges, il y paſſa une partie de l'après-midi. Quelques affaires vous avoient obligé de ſortir avec monſieur des Peſſes, & j'avois pris ſoin la veille d'avertir mon frère de votre deſſein. J'examinai curieuſement l'impreſſion que Linch fit ſur ma ſœur. Elle fut conforme à mes conjectures; c'eſt-à-dire, que malgré la paſſion qu'il conçut tout d'un coup pour elle, elle n'y vit qu'un homme riche qui pouvoit relever ſa fortune. Pour lui, dont j'avois obſervé de même tous les diſcours & tous les mouvements, il emporta tant d'amour en la quittant, que je crus l'établiſſement de Roſe auſſi certain que Georges l'avoit prédit. Je fus

exposé les jours suivans à des solicitations continuelles pour lui procurer de nouveau la satisfaction de la voir ; mais quoique mon frère y joignît les siennes, il me fut impossible d'en faire renaître l'occasion jusqu'à la maladie de monsieur des Pesses.

Cet accident, dont monsieur des Pesses eut assez de générosité pour vous cacher la cause, ne fut que l'effet de sa jalousie. Avec quelque soin que nous eussions gagné nos domestiques, il eut l'adresse, sur quelques soupçons, de tirer d'eux assez d'éclaircissemens pour découvrir une partie de la vérité. Sa passion, qui est montée depuis longtems à l'excès, le porta à quelques plaintes, que ma sœur rejeta peut-être avec trop de hauteur, & qui faillirent causer sa mort en achevant de lui faire perdre l'espérance. Quoique je fusse irrité moi-même de son indiscrétion, l'amitié que j'ai pour lui me fit prier Rose de le traiter avec plus d'indulgence pendant sa maladie, & elle s'y trouva disposée volontairement par la bonté de son naturel. Mais un tems si favorable ne fut pas négligé par milord Linch & mon frère, qui étoient souvent aux Saisons, tandis que votre amour pour l'étude vous retenoit au milieu de vos livres. Ils y demeuroient même une partie de la nuit, que nous passions à souper lorf-

que vous étiez livré au ſommeil. Le rétabliſſement de monſieur des Peſſes interrompit peu leurs plaiſirs, parce que ſur quelques repréſentations que je vous fis goûter, vous le priâtes bientôt de retourner à Paris. Enfin, milord Linch abſolument livré à Roſe, nous communiqua le deſſein où il étoit de partager ſa fortune avec elle, & le fit même éclater à Saint-Germain, en ſuppliant le Roi de l'approuver.

J'avois cru devoir à Georges cette complaiſance preſque aveugle pour reconnoître le zèle avec lequel il n'avoit pas ceſſé de me ſervir. De tant de cœurs contens, le mien étoit le plus heureux, puiſqu'avec l'eſpérance de la fortune, je jouiſſois des plus doux plaiſirs de l'amour, car il ne ſe paſſoit pas de jour que je ne fiſſe le voyage de Paris, & que je n'y jouiſſe librement de la vue ou de l'entretien de mademoiſelle de L..... Son père étoit revenu au temps qu'on l'attendoit. J'avois l'obligation à Georges de m'avoir fait obtenir ſon amitié & quelques droits même ſur ſa reconnoiſſance. Comme c'étoit un homme dur & lent, qu'il eût été difficile de gagner par les voies ordinaires, mon frère avoit employé un ſtratagême innocent dont le ſuccès avoit ſurpaſſé notre attente. Après s'être aſſuré du jour de ſon arrivée, il avoit fait prendre des habits

de ſoldats à deux laquais de milord Linch & aux deux ſiens, & les ayant armés de piſtolets, ils les avoit poſtés ſur le grand chemin, avec ordre d'attaquer bruſquement ſa chaiſe. Nous étions à cent pas d'eux, de ſorte qu'ayant piqué nos chevaux, nous arrivâmes à ſon ſecours lorſqu'il ſe croyoit dans le dernier danger. Quelques coups de piſtolets tirés en l'air, d'autres marques de réſiſtance & de combat lui perſuadèrent facilement que nous avions expoſé notre vie pour le défendre, & qu'il nous devoit la ſienne. Nous le trouvâmes muet & tremblant dans ſa voiture. Mais lorſqu'il nous vit maîtres du champ de bataille, il parut vivement touché du ſervice qu'il venoit de recevoir. Il nous preſſa de lui apprendre le nom de ſes libérateurs, il nous déclara le ſien, enfin il nous offrit la diſpoſition de ſa fortune & de la vie que nous lui avions conſervée. Mon frère lui répondit modeſtement ; & pour mettre le comble au bienfait, nous le conduisîmes juſqu'aux portes de Paris, où malgré ſes inſtances, nous refuſâmes de lui apprendre notre demeure, mais nous lui promîmes de n'être pas longtems ſans le revoir à la ſienne.

Sa fille & madame Gerald étoient dans le ſecret de notre entrepriſe. Il ne manqua point de leur faire le récit du danger dont il ſortoit,

& de leur vanter le ſervice que nous lui avions rendu. Madame Gerald qui étant irlandoiſe devoit naturellement connoître notre nom, ne l'entendit pas ſans en prendre occaſion de faire notre éloge. Elle s'épuiſa particulièrement ſur le mien; de ſorte qu'étant allés chez lui deux heures après, nous le trouvâmes dans toute la chaleur de la reconnoiſſance & de l'eſtime. Il nous préſenta ſa fille, en lui recommandant de nous regarder déſormais comme ſes meilleurs amis. Il nous fit promettre que nous ne mettrions plus de diſtinction entre notre maiſon & la ſienne, & que nous uſerions librement de tout ce qui lui appartenoit. Je commençai à croire mon bonheur ſolidement affermi. Mademoiſelle de L...... auſſi charmée que moi du ſuccès de notre artifice, ſe crut tout-à-fait autoriſée à ſe livrer à ſa tendreſſe. Nous eumes la liberté de nous voir, le tems de nous connoître, & mille nouvelles raiſons de nous aimer. Si la prudence ne nous permettoit pas de faire d'autres propoſitions à ſon père, tout nous portoit du moins à eſpérer heureuſement de l'avenir. Il eſt vrai que nous gardâmes toujours aſſez de meſures pour lui déguiſer nos ſentimens, mais c'étoit par le conſeil de Georges même & de madame Gerald, qui voyant croître de jour en jour ſon amitié pour moi, s'i-

maginèrent qu'il pourroit ſe porter de lui même à m'offrir ſa fille. J'eus encore plus d'une fois la penſée, dans un tems où tout m'étoit favorable, & où vous n'auriez pu condamner mes vues & ma conduite, de vous faire l'ouverture de cette intrigue pour m'autoriſer de votre conſentement. Je le propoſai à Georges, qui s'obſtina à me le défendre. Il me fit craindre que la différence de religion n'alarmât votre zèle & ne vous fît traverſer nos projets.

Voilà quelle étoit notre ſituation lorſque vous prîtes le parti d'aller à la cour. Je donnai avis de votre départ à mon frère. Cette occaſion lui parut propre au deſſein qu'il entretenoit toujours de vous enlever ma ſœur. Il n'avoit pu lui faire goûter juſqu'alors l'offre de la conduire lui-même à Saint-Germain; mais il ne douta pas que s'il pouvoit engager monſieur de Sercine à ſe rendre aux Saiſons avec ſon épouſe & ſa fille, la préſence & la compagnie de ces deux dames ne miſſent beaucoup de changement dans ſes réſolutions. Je ne vous rappelle point le reſte; vous en pûtes juger par les circonſtances dont vous fûtes témoin. Je me laiſſai vaincre à mon tour par les mêmes inſtances qui avoient vaincu ma ſœur. A la vérité j'en eus honte, lorſque vous me fîtes

appercevoir votre chagrin : mais vous ayant vu prendre un air plus tranquille auſſitôt que vous eûtes entendu monſieur de Sercine, je me figurai que vous approuviez ſes raiſons, & que vous nous verriez partir ſans regret avec un guide tel que lui. Je pris même vos reproches pour des conſeils qui regardoient moins le préſent que l'avenir. Si vous ne croyez pas ces excuſes ſincères, j'étois réſolu du moins de retourner ſi ſouvent aux Saiſons pour vous voir, que vous auriez à peine eu le tems de vous appercevoir de mon abſence.

Enfin nous nous ſéparâmes de vous. Il eſt impoſſible que vous ayez ſupporté notre ſéparation ſans reſſentiment, puiſqu'elle vous a fait prendre auſſitôt le parti de nous abandonner : mais ſi vous nous croyez coupables, ſi vous avez ſouhaité peut-être que le ciel renverſât nos deſſeins, & qu'il nous fît ſentir par quelque châtiment la légéreté de notre conduite, il ne vous a que trop entendu. Vous me voyez ici chargé de mes propres douleurs & de celles d'un frère & d'une ſœur encore plus malheureux, qui vous demandent des ſecours qu'ils ne peuvent plus attendre que de vous. Georges au fond d'un cachot pour n'en ſortir jamais. Roſe dans

un cloître, où ſon penchant ne l'a point conduite, & que la néceſſité néanmoins doit l'empêcher de quitter auſſi longtems qu'elle aimera la vertu & l'honneur. Moi dépouillé...... hélas! de tout le bonheur que l'amour m'avoit promis, car je mépriſe toutes les autres richeſſes que je n'aurois pas obtenues avec l'unique bien qui me les faiſoit aimer. Mais pourquoi chercher d'avance à vous attendrir lorſque mon récit demande plus que jamais votre attention.

En quittant les Saiſons, nous nous rendîmes à Paris, où le projet de Georges étoit de faire paſſer quelques jours à ma ſœur pour la mettre en état de paroître honorablement à la cour. Monſieur de Sercine avec ſa famille & milord Linch reprirent le ſoir la route de Saint-Germain. Nous étions logés chez Georges, qui avoit pris nouvellement une maiſon vaſte & commode. Ayant deſſein de rendre ma viſite ordinaire à Mademoiſelle de L........, je propoſai à ma ſœur de ſatisfaire l'impatience qu'elle m'avoit marquée de la connoître, & mon frère lui conſeilla de m'accompagner, tandis qu'il alloit s'occuper de quelques autres devoirs. Nous trouvâmes Mademoiſelle de L.... ſeule, & la vue de Roſe, que je lui faiſois eſpérer depuis longtems, la combla de plaiſir.

La vivacité & la joie animèrent longtems notre entretien. Si j'étois charmé de faire connoître à ce que j'aimois une sœur si aimable, je ne l'étois pas moins de pouvoir justifier aux yeux de Rose tout le mérite qu'elle m'avoit entendu vanter cent fois dans Mademoiselle de L..... Je me fis même une gloire de la tendresse extrême qu'on avoit pour moi, & m'abandonnant à toute la mienne avec cet air d'enjouement qui fait le charme d'un amour innocent, j'obtins de mademoiselle de L..... mille nouveaux témoignages d'affection, dont il sembloit aussi qu'elle voulût se faire un mérite auprès de ma sœur. Jamais deux amans n'avoient paru si contens l'un de l'autre. Rose nous reprocha agréablement l'excès de notre passion. Nous lui répondîmes du même ton, que c'étoit cet excès même qui devoit nous servir d'excuse. Elle continua quelque tems de nous faire la guerre, & nous de nous défendre sans paroître disposés à céder à ses raisons. Mais je crus enfin m'appercevoir que l'enjouement qu'elle affectoit étoit forcé. Je trouvai même un air de pesanteur & de mélancolie dans ses yeux. Pendant qu'elle s'efforçoit de rendre la conversation agréable, elle étoit occupée de quelque rêverie, & la moitié de son attention s'arrêtoit sur ce qui se passoit en elle-même. Je craignis que cette

ſcène de tendreſſe ne lui fût devenue importune; & quoique je ne la cruſſe point capable de ſe choquer mal-à-propos, il me vint à l'eſprit qu'une délicateſſe exceſſive pouvoit lui faire trouver mauvais que nous n'euſſions pas gardé plus de meſure avec elle dans une première viſite. Ses diſtractions ne faiſant enſuite qu'augmenter, juſqu'à lui faire garder le ſilence & perdre quelquefois le fil de nos diſcours, je jugeai qu'elle en étoit tout-à-fait fatiguée, & qu'elle ſouhaitoit de ſe retirer. Elle y conſentit en effet dès la première propoſition.

Nous ne trouvâmes point Georges de retour au logis; mais nous reçumes un billet de lui à l'heure du ſouper, par lequel il nous faiſoit des excuſes de ce qu'il ne pouvoit nous tenir compagnie le jour de notre arrivée. Il ſe trouvoit retenu malgré lui par monſieur le duc de..... ſon ami & ſon protecteur. Nous en ſerons plus libres, dis-je à ma ſœur; & je ſouhaitois en effet de l'être pour m'entretenir naturellement avec elle. Je ne lui avois pas encore fait connoître que je me fuſſe apperçu du changement de ſon humeur chez mademoiſelle de L..... ; & comme je m'étois propoſé de leur faire lier une étroite amitié, dans l'eſpérance d'en tirer beaucoup d'utilité pour mes intérêts, j'étois véritablement affligé que

les apparences eussent répondu si mal à mes intentions du côté de Rose. Je soupai seul avec elle. J'attendois qu'elle s'expliquât sur ce qui avoit pu lui déplaire, ou qu'elle me fît naître du moins quelque prétexte pour l'interroger. Elle se renfermoit dans des éloges vagues de la beauté & de la douceur de mademoiselle de L....., sans perdre l'air rêveur qu'elle avoit rapporté de notre visite. Enfin voulant être éclairci, je lui demandai précisément ce qui lui avoit causé l'altération dont je m'étois apperçu. Elle balança à me répondre. Je la pressai. Si c'est quelque chose, lui dis-je, qui intéresse mademoiselle de L......., comment pouvez-vous refuser de me l'apprendre ? Je vous réponds déjà qu'elle vous aime tendrement, & qu'elle n'auroit pas moins de chagrin que moi de vous avoir déplu. Elle m'en a marqué de l'inquiétude en vous quittant.

Je lui fis d'autres instances auxquelles elle résista longtems ; cependant je voyois que son cœur étoit plein, & qu'il ne demandoit qu'à se soulager. Je me plaignis de ce qu'elle manquoit de confiance pour moi, qui lui avois toujours porté une affection particulière, & qu'elle avoit toujours aimé aussi avec une espèce de prédilection. Hé bien, dit-elle, en cachant d'une main son visage, que me servira-

t-il de vous dire que je ne puis aimer milord Linch, & que j'aimerois autant mourir que de me voir forcée à l'épouser? En aimez-vous un autre, interrompis-je auſſitôt. Non, reprit-elle, mais je ſens que je ne puis être heureuſe avec un homme que je n'aimerois pas. Vous me forcez de vous découvrir la foibleſſe de mon cœur, ajouta-t-elle en ſoupirant. Je n'ai pu voir mademoiſelle de L..... ſi contente de ſa tendreſſe & de la vôtre ſans être jalouſe d'un bonheur qui n'eſt pas fait pour moi. Qu'elle eſt heureuſe & vous auſſi! Je ſuis auſſi tendre qu'elle, & je n'ai pas le moindre eſpoir de trouver un peu de douceur dans mes ſentimens. On penſe à me faire épouſer un homme pour lequel je n'aurai jamais de goût. Il faudra donc paſſer toute ma vie ſans l'aimer, gémir de mon ſort, m'ennuyer de mon devoir, porter envie à toutes les femmes qui me vanteront leur tendreſſe, & faire une cruelle violence à la mienne? Quel tourment continuel! Et vous, Patrice, qui m'aimez, dites-vous, & qui m'avez arraché cet aveu de mes peines, ne ferez-vous rien pour m'en délivrer?

Je l'écoutois avec un extrême étonnement. Mais, chère Roſe, lui dis-je, qui parle de vous forcer à quelque choſe, & de vous faire épouſer Linch malgré vous? Convenez que voilà

les premières marques que vous ayez données de votre répugnance. N'eſt-il pas étrange qu'elle ſoit née ſi tard, ou que vous l'ayez diſſimulée ſi longtems? Elle m'aſſura que ſa ſeule timidité lui avoit lié la langue, & qu'après avoir refuſé monſieur des Peſſes ſous prétexte qu'il manquoit de naiſſance, elle n'avoit oſé rejeter un homme de la conſidération de milord Linch. Quoi qu'il en ſoit, lui répondis-je, moi qui préfère le contentement du cœur, à la fortune, je ne balance point à vous promettre que vous ne ſerez mariée que lorſqu'il vous plaira d'y conſentir, & je m'engage à faire entrer Georges dans les mêmes ſentimens. Comme j'achevois de parler, j'entendis du bruit dans un cabinet qui touchoit à la ſalle où nous étions, & la porte s'étant ouverte avec violence, nous fûmes fort ſurpris d'en voir ſortir milord Linch. Il étoit revenu à Paris pendant la viſite que nous avions rendue à mademoiſelle de L....... ; & me voyant arriver ſeul avec ma ſœur, il avoit voulu ſe faire un plaiſir de nous écouter & de nous ſurprendre. Sa curioſité lui coûta cher. Il avoit entendu notre entretien juſqu'au moindre mot. Un juſte déſeſpoir ne lui permettant plus de ſe contraindre, il vint ſe jeter d'un air furieux dans un fauteuil qui étoit vis-à-vis de Roſe. Nous demeurâmes

demeurâmes tous trois fort longtems dans un profond ſilence. Enfin, je pris la parole avec beaucoup d'embarras : milord, lui dis-je, vous jugez bien qu'on ne vous croyoit pas ſi proche, & qu'on eſt fort confus de cette ſcène. Mais puiſque le haſard vous a fait entendre ce qu'on auroit eu quelque peine à vous déclarer, je ne doute pas que vous n'ayez pour ma ſœur toute la complaiſance qu'un honnête homme doit à ſon ſexe, & que vous ne lui rendiez la liberté qu'elle demande. Il parut quelques momens incertain, mais s'adreſſant tout d'un coup à elle : non, mademoiſelle, lui dit-il, je n'aurai pas la complaiſance inſenſée que vous me demandez. Vous êtes à moi, par votre conſentement, par la parole de vos frères, & par l'autorité même du roi. Je ferai valoir des droits ſi juſtes, & je ne me laiſſerai pas jouer impunément. Roſe, perdant toute contenance, ſe leva pour ſe retirer. Il ſe préſenta bruſquement au devant d'elle, en proteſtant qu'elle ne quitteroit pas la ſalle juſqu'au retour de mon frère, de qui il vouloit recevoir, dit-il, l'explication d'un ſi ridicule procédé. Cette brutalité m'échauffa. Je lui dis d'un ton ferme qu'il ſuffiſoit de moi pour lui donner toutes les explications qu'il déſiroit, & que je commençois par prétendre que ma ſœur fût libre

chez elle. Un reste de considération lui fit calmer apparemment ses transports. Il prit un ton plus doux pour me demander si je savois où étoit Georges. Je lui dis qu'il étoit à souper chez monsieur le duc de....... ; & nous quittant sans répliquer, il se mit en chemin pour l'aller joindre.

Rose ne prévit que trop juste les malheureuses suites de ce démêlé. Elle me pressa avec larmes d'oublier la confidence qu'elle m'avoit faite, & de lui laisser reprendre ses chaînes, dont elle s'efforceroit de cacher la pesanteur jusqu'au tombeau. Je confesse, me dit-elle, qu'il y a eu de l'indiscrétion dans mes plaintes. Nous sommes faites pour être les victimes des hommes. Eh ! qu'importe en effet au bon ordre de l'univers, que le cœur d'une femme soit tranquille ? Que dites-vous ? lui répondis-je. Il me semble au contraire que la foiblesse de votre sexe, qui vous met continuellement dans la dépendance du nôtre, nous oblige à nous faire une étude de votre bonheur, & qu'indépendamment du penchant naturel, la justice & la raison doivent nous porter au soulagement du plus foible. J'emploie cette seule raison pour vous faire voir que je ne parle point en homme aveuglé par la qualité de frère & par celle d'amant : car si l'on vient à compter vos charmes & la douceur que votre commerce

répand dans la société, il n'y a qu'un barbare qui puiſſe ſe plaire à chagriner une femme, ou à chercher même la ſatisfaction de ſon cœur au dépens du vôtre. Mais dans quelques principes que ſoit là-deſſus milord Linch, comptez encore, ajoutai-je, que vos inclinations ſeront libres, & que je veux vous voir quelque jour auſſi heureuſe que moi. En effet, l'aimant avec la dernière tendreſſe, & ne connoiſſant rien de ſi doux que le plaiſir de ſe livrer à une paſſion innocente, j'aurois ſouhaité à toute ſorte de prix de lui procurer un bonheur auquel elle paroiſſoit ſi ſenſible.

Nous étions encore à raiſonner ſur notre aventure, lorſque nous entendîmes revenir Georges qui demandoit avec empreſſement ſi nous nous étions retirés. Il vint à nous auſſitôt ; & nous regardant d'un œil inquiet, il nous pria de lui apprendre ſans déguiſement ce qui s'étoit paſſé dans ſon abſence. Je le ſatisfis. Le rapport de milord Linch avoit été fidèle, puiſqu'il s'accordoit exactement avec le mien. Georges ne balança point à prendre le parti qui convenoit à l'honneur & à l'amitié. Il ne faut plus penſer à milord Linch, nous dit-il, puiſqu'il déplaît à Roſe ; ni ſe plaindre même qu'elle nous ait caché juſqu'aujourd'hui ſon dégoût, puiſque le paſſé ne ſe répare point. Mais l'em-

barras eſt de nous dégager honnêtement du moins aux yeux du public. Il nous apprit là-deſſus que Linch s'étant expliqué avec lui dans des termes fort vifs, il avoit cru devoir l'écouter avec patience, & lui demander le tems de s'éclaircir, qu'il lui avoit promis de lui écrire le lendemain, & de lui marquer naturellement ſur quoi il pouvoit compter; que le connoiſſant vif & fougueux, il ne doutoit pas qu'il ne prît toutes ſortes de voies pour ſe venger, & que le tort étant de notre côté, nous ſerions obligés, par ménagement pour le public, de nous conduire avec modération. Roſe nous preſſa encore de ne pas nous expoſer pour elle aux conſéquences qu'elle craignoit ; mais mon frère n'étoit pas plus capable que moi de contraindre ſes inclinations.

Il écrivit à Linch le jour ſuivant, & nous nous attachâmes enſemble à donner un tour civil à nos excuſes. Nous fûmes quelques jours ſans recevoir de réponſe. Ce fut dans cet intervalle que monſieur des Peſſes nous apprit votre départ, avec mille circonſtances qui nous firent ſentir toute la dureté de notre conduite. Dans l'inquiétude où Roſe étoit déjà, cette nouvelle la fit tomber ſans connoiſſance. J'en fus auſſi vivement touché qu'elle ; & Georges même en parut ſi ſtappé, qu'il autoit pris la

poste pour vous suivre & pour vous faire changer de résolution, si nous n'eussions appris en même tems qu'étant parti depuis plus de quatre jours, il y avoit peu d'espérance de vous rejoindre. Avec quelle amertume ne rappelai-je point notre ingratitude & votre tendresse, dans tous les entretiens que j'eus avec ma sœur ? J'avois comme elle un pressentiment des malheurs qui nous menaçoient. Les consolations mêmes de mademoiselle de L..... à qui je fis la confidence de mon chagrin, ne firent point rentrer la tranquillité dans mon cœur. Ce n'est pas qu'elle eût perdu l'empire absolu qu'elle avoit sur mes peines & mes plaisirs. Hélas ! ma passion n'avoit jamais été si parfaite. Mais elle avoit part elle-même à mes craintes. J'étois agité sans savoir pourquoi ; & dans le trouble involontaire de mes sentimens, je croyois devoir trembler pour tout ce qui m'étoit cher.

Ne recevant néanmoins aucune réponse de Linch, nous commencions à croire qu'il avoit pris le parti de se venger par l'oubli, & nous nous disposions à conduire Rose à Saint-Germain, lorsqu'un gentilhomme irlandois qui se fit connoître de nous par son nom, nous remit deux lettres, l'une adressée à mon frère, & l'autre à moi. J'ouvris la mienne avec un mou-

vement de frayeur, qui ne fit qu'augmenter à la lecture de chaque ligne. Linch, de qui elle étoit, me remercioit avec une amère ironie des bons offices que je lui avois rendus auprès de sa maîtresse, & m'apprenoit que s'étant cru obligé de me rendre service pour service, il avoit pris de bonnes mesures pour m'empêcher d'être plus heureux avec la mienne. Il m'expliquoit les moyens dont il s'étoit servi, parce qu'il avoit le cœur, disoit-il, incapable de trahison. Il avoit marqué à monsieur de L..... le soir précédent, toutes les circonstances de mon intrigue avec sa fille ; l'état de ma fortune, c'est-à-dire, ma pauvreté, qui me faisoit souhaiter avec raison un mariage capable de la réparer, les justes droits que je m'étois acquis sur son amitié, en lui suscitant de faux assassins, qui ne lui avoient pas fait courir plus de péril qu'à moi, & qui avoient servi fort heureusement à lui procurer l'honneur de ma connoissance ; enfin mille choses qui sous un jour si odieux devoient me ruiner infailliblement dans l'esprit de monsieur de L..... Il ne doutoit pas, ajoutoit-il, que mon esprit & mon adresse ne me fissent tirer beaucoup d'avantage de tous ces articles ; mais il me déclaroit en attendant qu'il falloit se battre. La lettre adressée à mon frère étoit plus courte.

C'étoit un ſimple appel, où le lieu & l'heure du combat étoient marqués. Auſſi Georges n'eut-il beſoin que d'un coup-d'œil pour la lire, & ſe hâtant de répondre avant que j'euſſe fini de lire la mienne, il aſſura le meſſager que nous ſerions exacts au rendez-vous.

Il étoit huit heures du matin, & l'on devoit ſe rencontrer à dix. Mon frère me dit froidement qu'il étoit faché de cet accident, qui alloit déranger toutes nos affaires. Voyez, lui dis-je, à qui de nous deux le déſeſpoir convient, je lui fis la lecture de ma lettre. Il confeſſa d'un air calme que j'avois tout à craindre pour le ſuccès de mon amour. En effet, ma ſituation étoit ſi accablante, qu'il m'étoit même impoſſible de voir mademoiſelle de L...., pour apprendre du moins quel effet la malignité de mon ennemi avoit produit ſur ſon père; car l'heure preſſoit, & nous avions beaucoup de chemin à faire pour nous rendre au lieu du combat. Cependant je fus irrité de la froideur avec laquelle Georges regardoit mon agitation. Vous ne me plaignez pas, lui dis-je, vous ne plaignez pas Roſe, qui va demeurer ſans reſſource, ſi le ſort des armes ſe déclare contre nous. Il me répondit que dans une occaſion de cette nature il ne falloit pas s'attendrir inutilement, & que l'honneur me

ne nous permettant pas d'arriver trop tard sur le pré, nous devions remettre tout autre soin après la décision de notre querelle. Une cruelle nécessité me força de suivre son conseil. Nous partîmes après nous être embrassés. Rose, qui étoit encore au lit, n'eut pas la moindre connoissance de notre départ.

Nos adversaires étoient déjà à nous attendre. Ils s'étoient fait accompagner de deux valets, qui gardoient leurs chevaux; & nous étions à pied, sans aucune suite. Mais l'intrépidité de Georges ne s'arrêtant point au nombre, il les aborda l'épée à la main, sans savoir encore combien nous en aurions à combattre. Cependant milord Linch donna ordre à ses gens de s'écarter: & nous voyant à pied, si vous êtes les plus heureux, nous dit-il, je vous fais présent de mes chevaux pour vous sauver. Ce soin généreux dissipa notre défiance. Il me fit signe de la main que c'étoit avec moi qu'il vouloit se mesurer. Nous combattîmes vivement, & je parai des coups si furieux, qu'il me fut aisé de comprendre qu'il en vouloit à ma vie. Enfin je fus blessé au bras. Mon frère qui étoit aux prises avec l'autre, ayant vu couler mon sang, ne garda plus de mesures, & s'abandonnant sur son adversaire, il lui porta dans l'estomac un coup qui le fit tomber mort. Je

le vis qui accouroit à mon ſecours ; mais ſoit que la crainte affoiblit Linch, ſoit que l'envie de vaincre ſans ſecours augmentât mes forces, je lui fis au même moment une bleſſure ſi profonde à la cuiſſe, que ne pouvant plus ſe ſoutenir, il fut obligé de s'aſſeoir à terre, & de m'abandonner ſon épée. Je la lui rendis auſſitôt. La honte lui fit tenir quelque tems les yeux baiſſés. Mais nous voyant appeler ſes gens, pour leur faire prendre ſoin de lui, il nous renouvela généreuſement l'offre de ſes chevaux, ſi nous les croyions néceſſaires à notre ſûreté.

Dans le beſoin qu'il en avoit lui-même, notre propre généroſité ne nous permettoit point d'accepter cette propoſition. D'ailleurs, quelque danger qu'il y eut à craindre, nous étions rappelés à Paris par des raiſons trop puiſſantes, pour nous en éloigner ſi légérement. Nous en reprenions le chemin, lorſque ſe ſentant affoibli par la perte de ſon ſang, & commençant à croire ſa bleſſure mortelle, il nous fit rappeler par ſes gens. L'impatience que nous avions de rentrer à Paris, ne nous empêcha pas de retourner d'aſſez loin, & nous le trouvâmes en effet d'une pâleur & d'une foibleſſe qui nous fit mal augurer de ſa vie. Ses gens s'étant écartés de quelques pas par ſon ordre, il nous

conjura d'une voix mourante, par la confiance qu'il avoit dans notre honneur, d'être les dépositaires d'un secret dont l'importance étoit égale pour la religion & pour l'état, & qui pouvant même servir à nous obtenir grace pour sa mort & celle de *Plunck* (c'étoit le nom de son ami) seroit l'expiation de sa haine & du mal qu'il avoit voulu nous faire. Plunck & moi, continua-t-il, nous sommes, ou puisque la mort nous met au rang des choses passées, nous étions en possession d'un trésor immense qui s'est conservé depuis longtems dans nos maisons, que mon père & lui ont augmenté considérablement par leurs propres soins. La principale partie consiste dans les vases & les reliques d'or & d'argent qui ont appartenu avant la réformation à plusieurs églises épiscopales d'Irlande, & à quantité de riches abbayes. Le tumulte des guerres, & la crainte de tous les maux qui sont arrivés depuis, obligèrent dans ce tems-là un grand nombre de prélats & de seigneurs catholiques de chercher un lieu de sûreté pour tant de richesses, & la situation des domaines de nos ayeux les rendant propres à ce dépôt, elles furent transportées pendant la nuit dans un souterrein qu'ils firent creuser au milieu d'une vaste forêt. Quoique le fait ait été connu de quantité de personnes, le secret du lieu est

toujours demeuré dans nos ſeules maiſons. Enfin perdant toute eſpérance de rétabliſſement pour la religion, depuis que la branche proteſtante eſt ſur le trône, mon père & Plunck avoient formé le deſſein de faire paſſer un tréſor déſormais inutile à l'Irlande entre les mains du roi Jacques, pour en faire l'uſage qui conviendroit à ſa piété & à ſa ſageſſe. Leur zèle les avoit portés en même tems à lever parmi les catholiques du pays, de groſſes ſommes, qu'ils deſtinoient auſſi au ſoutien de la cour, & qui ſont renfermées dans le ſouterrein. Ils ſe diſpoſoient à faire le voyage de Saint-Germain, pour recevoir les ordres du roi ſur les moyens de tranſporter en France cet amas de richeſſes, lorſque la mort a interrompu le projet de mon père. A ſa dernière heure il s'eſt déchargé ſur moi de ſon ſecret & de ſon devoir, & c'étoit pour ſuivre ces vues que j'étois ici avec Plunck depuis quelques mois. Le roi eſt informé du motif de notre voyage, & n'attend que des circonſtances favorables pour profiter de nos offres, mais il ignore dans quel lieu le tréſor eſt caché. En voici les indices, ajouta Linch en tirant un mémoire de ſa poche. Je vous le remets, Plunck en a le double. C'eſt une précaution que nous avions priſe contre toute ſorte d'accidens. Faites-en l'uſage qui conviendra à votre ſureté, à votre

fortune & à votre honneur. Les forces achevant de lui manquer après un si long récit, il nous fit signe de prendre dans la poche de Plunck le double du mémoire, & nous ayant protesté en peu de mots qu'il nous pardonnoit sa mort, il nous laissa la liberté de nons retirer. Nous ne pûmes lui refuser quelques marques de regret & de reconnoissance. Mais nos propres affaires demandant toute notre attention, nous le laissâmes entre les mains de ses gens, pour retourner promptement à Paris.

Quoiqu'étrangers en France, nous n'ignorions pas la rigueur inflexible de la Justice contre les duels, & nous concevions bien que le parti le plus sûr étoit de penser d'abord à nous mettre à couvert. Cependant deux intérêts aussi pressans que ceux de l'amitié & de l'amour, devoient marcher avant le nôtre. Rose, qui n'avoit aucune connoissance de notre malheur, ne pouvoit être abandonnée à elle-même sans secours & sans conseils; & j'aurois exposé mille fois ma vie pour ne pas ignorer plus longtems comment j'étois dans le cœur de mademoiselle de L.... & dans l'esprit de son père. Comme il y avoit peu d'apparence que le bruit de notre combat pût être tout d'un coup répandu, nous nous flattâmes de pouvoir trouver assez de tems pour satisfaire à des devoirs si chers. Mon frère entreprit

de retourner chez lui, tandis que j'irois chez monſieur de L.... Il ſe propoſoit de règler avec Roſe de quelle manière elle devoit ſe conduire, & de prendre une partie de notre argent, qu'il avoit apportée des Saiſons à Paris. Il devoit ſe rendre enſuite chez monſieur le duc de..... où je lui promis de le rejoindre, & où nous remîmes à former d'autres réſolutions.

Nous ne nous ſéparâmes point ſans nous être embraſſés tendrement, en nous recommandant l'un à l'autre de ne pas perdre de vue le danger, & de mettre à profit tous les momens. Mon frère affectoit encore un air ferme, & je m'efforçois de l'imiter ; mais j'étois démenti par le trouble de mon cœur, qui ſe communiquoit juſqu'à mes regards & au ſon de ma voix. Outre l'horreur du combat ſanglant d'où je ſortois, je frémiſſois de ce que j'avois à craindre dans l'inſtant où j'allois entrer, & je preſſentois toutes mes pertes avant que de les connoître. Georges qui s'en apperçut, m'exhorta à mieux eſpérer, & me fit promettre que de quelque manière que les choſes puſſent tourner, je ne manquerois pas de le rejoindre. Mais il ne prévoyoit ni ſon infortune, ni la mienne.

Je me rendis à la porte de monſieur de L..., que je trouvai fermée. Les fenêtres l'étoient

aussi, avec toutes les apparences d'une maison déserte. Je frappai timidement. On m'ouvrit, & je vis paroître un homme dont le visage m'étoit inconnu. Je le pris pour un nouveau domestique. Après m'avoir demandé mon nom, il m'introduisit dans le vestibule où donnoit la porte du corridor qui conduisoit au caveau. J'y trouvai quatre hommes que je ne connoissois pas mieux que le premier, & qui me saisirent les bras, quoique sans violence. Ils m'ôtèrent mon épée, & m'ayant mené au bout de la galerie, ils me laissèrent alors les bras libres, en me priant civilement de descendre avec eux. Je leur demandai ce que je devois penser de cette réception & de leur dessein. Ils m'exhortèrent à ne rien craindre.

Nous descendîmes dans le même caveau où je m'étois trouvé la première fois. Je n'y fus pas long tems sans voir entrer monsieur de L..... suivi de sa fille & de madame Gerald. Je commençai à lui dire quelques paroles qu'il interrompit, en me recommandant de garder un moment le silence. Il y avoit quelques flambeaux allumés, mais en petit nombre. Monsieur de L.... me fit approcher d'une table, au tour de laquelle tous les spectateurs se rangèrent. Il plaça sa fille vis-à-vis de moi, & tirant son épée hors du fourreau, il m'en appuya

tout d'un coup la pointe ſur l'eſtomach. La crainte & la tendreſſe firent jeter à ſa fille un cri perçant. Il lui ordonna ſévèrement de ſe taire. Et s'adreſſant à moi; vous vous êtes fait un jeu de m'effrayer, me dit-il d'un ton bruſque, il eſt juſte que je jouiſſe du même plaiſir à mon tour. Mais quoique je n'aie pas deſſein de vous ôter la vie ſi vous m'obéiſſez, comptez-vous au nombre des morts qui repoſent dans cette cave, ſi vous faites difficulté de me ſatisfaire. Enſuite m'expliquant ſes volontés : vous m'avez trompé, continua-t-il, vous avez ſéduit l'eſprit de ma fille, vous avez exigé d'elle des ſermens de vous aimer & de vous être fidelle, qu'elle m'objecte pour juſtifier le refus qu'elle fait de m'obéir : je veux que vous la dégagiez ſur le champ de toutes ſes promeſſes, & que vous renonciez à toutes ſortes de droits ſur elle. Vous êtes mort ſi vous balancez.

Je tournai les yeux vers elle, pour lire le mouvement de ſon cœur dans les ſiens. Sa pâleur & ſes larmes, que l'obſcurité m'avoit d'abord empêché d'appercevoir, me firent trop connoître qu'elle avoit été préparée à cette ſcène par des perſécutions auxquelles ſa tendreſſe pour moi l'avoit fait réſiſter. Etoit-ce aſſez de ma vie pour payer ces précieuſes mar-

ques d'amour & de conſtance ? J'avois peut-être ſenti quelque frayeur au premier mouvement de l'épée ; mais n'écoutant plus qu'une paſſion capable de me faire braver la mort & tous les ſupplices, je répondis avec une fermeté à laquelle monſieur de L.... ne s'attendoit pas, qu'il étoit le maître de ma vie, puiſque je me trouvois ſans défenſe ; qu'avec la poſſeſſion du cœur auquel il vouloit me faire renoncer, la mort n'avoit rien qui me parut terrible, & que je la cherchois volontairement, puiſque j'avois le malheur de perdre le ſeul bien pour lequel je voulois vivre ; qu'ainſi dans l'un ou l'autre cas ſa vengeance ſeroit trompée ſi elle lui faiſoit eſpérer quelque choſe de ſes menaces ; mais que s'il vouloit écouter la raiſon, il me traiteroit peut-être avec plus d'humanité ; que ma naiſſance, & l'honnêteté de mes vues & de mes ſentimens, ne méritoient ni ſon mépris ni ſa haine.... Il m'interrompit, en jurant de nouveau qu'il alloit m'enfoncer ſon épée dans le ſein : & je ne ſais à quoi la violence de ſon humeur l'auroit porté, ſi ſa fille à qui la frayeur avoit déjà fait perdre la voix & les forces, ne fut tombée tout d'un coup ſans connoiſſance. Il l'aimoit. Cette vue fit prendre un autre cours à ſes mouvemens. Il s'empreſſa d'aller à elle & de la ſecourir. Peut-être

aurois-je

aurois-je pu m'échapper dans le désordre qui dura quelques momens. Mais je rejetai une pensée si basse, sur-tout pendant le péril où tout le monde croyoit la vie de mademoiselle de L..... Je me serois efforcé bien plutôt de lui donner tous mes soins sans songer à la mienne, si son père n'eût eu la barbarie de me repousser, lorsqu'il me vit approcher d'elle.

Madame Gerald prit cet intervalle pour me dire en irlandois, qu'elle étoit surprise de me voir sacrifier ma vie, & mettre celle de mademoiselle de L.... en danger, pour une chimère luthérienne qui n'intéressoit ni mon honneur ni mon amour; qu'étant sûr d'être aimé, je ne risquois rien à renoncer à des droits que rien ne pouvoit me faire perdre, & dont ma maîtresse étoit aussi jalouse que moi; enfin qu'elle remettoit à m'expliquer pourquoi l'on s'étoit retranché dans cette excuse, & ce qu'on avoit souffert toute la nuit pour se conserver à moi, mais qu'elle m'avertissoit sérieusement, que le seul moyen de calmer l'orage étoit de céder aux emportemens de monsieur de L.... En effet, il ne vit pas plutôt sa fille hors de danger, qu'il reprit son épée avec la même furie. C'est vous, s'écria-t-il, qui me causez des peines que je n'avois jamais senties; mais si vous vous obstinez, je vous perce le cœur à ce

moment. Il allongeoit le bras, en me regardant d'un air qui confirmoit sa menace. Sa fille, prête à retomber dans l'évanouissement dont elle sortoit, me dit d'une voix foible & tremblante: Eh ! monsieur, ne pensez-vous pas à votre vie ? J'avoue que mon agitation étoit extrême. Je voulois suivre l'avis de madame Gerald, ne fût-ce que pour délivrer mademoiselle de L.... de la mortelle situation où je la voyois: mais mon cœur & ma langue se refusoient également à une déclaration qui me paroissoit honteuse, parce qu'elle étoit forcée. J'étois sûr à la vérité de la constance de ma maîtresse; mais c'étoit ma propre délicatesse que j'avois à vaincre; sans compter que ce qui m'étoit arraché avec une si affreuse violence ne pouvoit paroître aussi peu important que madame Gerald vouloit me le persuader. Cependant je ne résistai point aux quatre mots que j'avois entendus. Je les regardai même comme un ordre, auquel toutes mes difficultés devoient céder. Vous l'emportez, dis-je à son père; je consens à tout ce que vous exigez. Il ne se contenta pas d'une déclaration si vague. Il me fit répéter après lui les mêmes termes qu'il avoit déjà employés, & il m'obligea de les confirmer par un serment. Ensuite se tournant vers sa fille, vous êtes libre, lui dit-il, j'en prends toute l'assemblée à

Le Doyen de Killerine — tom 1 pag 210 liv2 Ire Pie



Eh! Monsieur, ne pensez vous pas à vôtre vie !?

témoin. Au reste, reprit-il en s'adressant à moi, si vous pensiez à me trahir pour vous venger, je vous déclare qu'ayant toujours respecté les ordonnances du roi, & n'ayant jamais fait ici d'autre acte de religion que l'enterrement de quelques morts, je crains peu votre ressentiment. Je me contentai de lui répondre qu'il connoissoit mal mes principes. Les mêmes personnes qui m'avoient introduit me prièrent aussitôt de me retirer. A peine eus-je le tems d'exprimer à mademoiselle de L..... par quelques regards, que la fidélité qu'on m'avoit fait violer extérieurement s'étoit refugiée au fond de mon cœur pour n'en sortir jamais. Je fus reconduit à la porte, où l'on me rendit mon épée avec la liberté de sortir.

Quoique rien ne pût égaler ma consternation après une aventure si triste, j'emportois du moins la douceur de croire ma maîtresse fidelle, & l'espérance de la revoir bientôt malgré tous les obstacles; car c'est une promesse que madame Gerald avoit trouvé le moyen de me faire secrètement. D'ailleurs, plus je vins à réfléchir sur la renonciation bizarre qu'on m'avoit arrachée, moins j'y trouvai le sujet de me chagriner. Dans quelque sens que monsieur de L.... voulût l'expliquer, & quelqu'idée même que je pusse me former de ses vues, il étoit certain

que mon ferment ne m'engageoit à rien pour l'avenir, & qu'en rendant à fa fille les droits que j'avois fur fon cœur, je ne m'étois pas privé de ceux qu'elle recommenceroit à m'accorder par la conftance de fon affection. Au premier inftant que je la reverrai, difois-je, j'obtiendrai d'elle mille nouveaux témoignages de tendreffe & de fidélité. Nous refferrerons nos chaînes ; nous en formerons de nouvelles, fi l'on fe flatte d'avoir rompu les premières ; & nous aurons pour dernière reffource, comme nous nous le fommes toujours propofé, d'attendre la mort de fon père, ou l'âge qui rend une fille maîtreffe d'elle-même.

Ce fut le ciel qui tourna ainfi mes réflexions du côté le plus favorable. Sa bonté fufpendit les noirs preffentimens qui m'avoient agité pendant plufieurs jours, pour me laiffer la liberté d'efprit qui m'alloit être néceffaire dans le plus grand de tous nos malheurs. J'avois promis à mon frère de le rejoindre chez monfieur le duc de...., dont nous efpérions que l'hôtel nous ferviroit quelque tems d'afyle. Il y avoit environ deux heures que je l'avois quitté, & je ne doutois pas qu'il ne s'y fût déjà rendu. Cependant comme les dernières idées dont j'étois rempli me faifoient prefqu'oublier le péril, je ne pus paffer proche de la rue où étoit fa mai-

ſon, ſans être preſſé de l'envie d'y entrer. Je ſerois même allé directement chez lui, dans l'eſpérance de l'y trouver encore, ſi je n'euſſe rencontré monſieur des Peſſes, qui me fit ſortir de ma rêverie en me tirant par le bras. Ciel ! où allez-vous? me dit-il; que je ſuis heureux de vous avoir apperçu ! Et ſans me laiſſer le tems de lui répondre, il me preſſa d'entrer dans un carroſſe de louage qui avoit déjà ſes ordres. Nous marchâmes auſſitôt. Que je ſuis heureux ! répéta-t-il en m'embraſſant. J'avois jugé que vous pourriez reparoître dans cette rue, & j'y ſuis depuis une demi-heure à vous attendre.

La confiance que j'avois dans ſon amitié m'auroit porté à lui découvrir notre embarras, s'il n'en eût pas été informé; mais ſon diſcours me faiſant connoître qu'il l'étoit déjà, je me hâtai de lui demander s'il avoit vu mon frère. Hélas ! non, me répondit-il, Mais avant que de me demander des explications, ſouffrez que je vous mette dans un lieu où vous puiſſiez les entendre ſans danger. Cette réponſe & le refus qu'il fit de me conduire chez monſieur le duc de...., me firent juger de notre malheur. Mon frère eſt arrêté, lui dis-je. Il ne put le déſavouer. La tendreſſe fraternelle me fit jeter un cri douloureux qu'il me fut impoſ-

ſible de retenir. Je voulois ſortir du carroſſe ; courir à ſon ſecours, ſans ſavoir néanmoins à qui je devois m'en prendre, ni de quel côté je devois tourner. Des Peſſes eut une peine extrème à m'arrêter. Enfin, m'ayant fait comprendre que les ſecours violens étoient déſormais inutiles, il m'apprit que Georges, dénoncé apparemment par les gens de milord Linch, avoit été ſurpris dans ſa maiſon, où il avoit eu l'imprudence de demeurer plus d'une heure, & qu'il avoit été conduit à la Baſtille. Il avoit obtenu en partant, la liberté de faire avertir monſieur le duc.... de ſon infortune. Ce ſeigneur, qui ſavoit où étoit ſa maiſon, s'y étoit rendu auſſitôt, pour offrir ſes premiers ſoins à Roſe ; mais ſa viſite & ſes propoſitions avoient déplu ſans doute à ma ſœur, puiſque malgré les raiſons qui pouvoient lui ôter l'envie de s'adreſſer à monſieur des Peſſes, elle avoit pris le parti de lui écrire, & de lui marquer ſa ſituation. C'étoit proprement la ſeule connoiſſance qu'elle eût à Paris. Des Peſſes, en me faiſant ce récit, ne pouvoit me cacher ſa joie. Mon bonheur a donc voulu, me dit-il, qu'elle ait penſé à moi. J'ai volé chez elle. J'y ai trouvé monſieur le duc, mais peu content ; puiſque ſur quelques froids remercîmens qu'elle lui a faits à mon arrivée, il s'eſt déterminé à ſe re-

tirer. On avoit déjà mis le ſcellé ſur tout ce qui vous appartient, & quatre gardes étoient demeurés dans la maiſon. J'ai propoſé d'abord à votre aimable ſœur, continua des Peſſes, de ſe laiſſer conduire chez une dame de mes amies, où elle recevra toutes ſortes de ſoins & de reſpects; mais elle a voulu que j'aie commencé par vous chercher; & dans la crainte que vous ne retournaſſiez à la maiſon, où les gardes ſont peut-être uniquement pour vous attendre, j'ai cru devoir veiller avec un carroſſe à l'entrée de la rue.

Je le remerciai de ſon zèle; & concevant que tous les momens que je paſſerois à m'affliger étoient perdus pour nos intérêts, j'écartai tout ce qui pouvoit partager l'attention que je devois à des embarras ſi preſſans. En arrivant au lieu que des Peſſes m'avoit choiſi pour aſyle, je le renvoyai chez ma ſœur. Il la conſola beaucoup en lui apprenant que j'étois en ſûreté, mais il ne put lui faire accepter une autre retraite qu'un couvent. Loin de condamner cette réſolution, je la regardai comme le ſeul parti qui convenoit à ſa réputation, ſur-tout lorſqu'ayant appris que monſieur le duc lui avoit offert une maiſon, un équipage & des richeſſes, je compris à quels périls ſa ſageſſe feroit expoſée dans tout autre lieu que le cloître. Des

Peſſes la conduiſit dans un monaſtère anglois, où il eut la générosité de payer d'avance une partie de ſa penſion. S'étant rendu de là à la Baſtille, il ne put obtenir la permiſſion de voir mon frère ; cependant on ne lui en ôta point l'eſpérance, auſſitôt qu'on auroit reçu les ordres de la cour. Il revint chez moi le ſoir avec ces nouvelles. Je le conjurai de mettre le comble à ſes bienfaits, en ſe rendant à Saint-Germain ſans perdre un moment. J'avois conçu qu'il étoit d'une importance extrême que tous nos amis fuſſent prévenus en notre faveur par un récit ſincère de notre aventure. J'écrivis même à monſieur de Sercine, pour l'engager à nous rendre ſes bons offices auprès du roi, & je recommandai à des Peſſes de s'aſſurer juſqu'à quel point nous pouvions compter ſur la protection de ce prince.

Je demeurai en proie à mes craintes juſqu'à ſon retour. Il ne revint que le lendemain au ſoir. Sa tranquillité me parut de bon augure. En effet, je reçus de ſon récit toute la conſolation dont j'étois capable parmi tant d'inquiétudes. Il avoit vu non-ſeulement monſieur de Sercine & tous nos amis, mais le roi même, à qui les circonſtances de notre malheur avoient inſpiré plus de compaſſion que de colère. Et ce qui me fit reprendre encore plus d'eſpéran-

ce, il m'affura que milord Linch, quoiqu'extrêmement affoibli par la perte de fon fang, n'étoit dans aucun danger. Malgré la mort de Plunch, je ne doutois point qu'ayant été forcés de nous battre, & nous étant défendus avec honneur, le roi Jacques ne nous eût fait grâce aifément, fi nous euffions été en Angleterre : mais nous étions en France ; le bien que nous y avions acquis nous foumettoit aux loix du pays, & c'étoit à la cour de Verfailles que nous avions befoin de protection. Cependant je m'étois imaginé que fi celle de Saint-Germain nous étoit favorable, nous trouverions plus de faveur à celle de France avec une recommandation fi puiffante. C'étoit dans cette vue que j'avois jugé à propos de commencer mes follicitations de ce côté-là. Enfuite pour ne rien négliger, je priai monfieur des Peffes de voir monfieur le duc de ..... que je ne croyois point affez refroidi par le refus de ma fœur, pour refufer de s'employer pour nous. Il y alla fur le champ, & les affurances de zèle & d'amitié qu'il en reçut, fervirent encore à me rendre l'efprit plus tranquille. Nous convînmes d'écrire à mon frère, pour le délivrer en partie de fes inquiétudes en lui apprenant que nos affaires avoient déjà pris un heureux cours.

Monſieur des Peſſes ſe chargea de ce ſoin, parce que la vue de mon caractère pouvoit m'expoſer à quelque nouveau péril.

Cet intervalle d'eſpérance étoit encore une faveur du ciel, qui ne vouloit pas me mettre à des épreuves au-deſſus de mes forces, & qui me ménageoit ainſi quelques inſtans de repos après les plus violentes agitations. Si j'avois attendu de moment en moment le retour de M. des Peſſes, j'avois mille autres raiſons d'impatience avec le déſir de ſavoir le ſuccès de ſon voyage. L'état où j'avois laiſſé mademoiſelle de L.... l'envie de la revoir, celle d'apprendre tout ce que madame Gerald m'avoit promis de m'expliquer, étoient autant de ſujets d'inquiétude, qui m'avoient fait balancer plus d'une fois ſi je ne ſortirois pas de mon aſyle au mépris du danger, pour ſatisfaire ma curioſité & mon amour. Enfin, comme je m'étois propoſé de charger des Peſſes de cette commiſſion, je n'eus pas plutôt fini ſur ce qui concernoit mon frère, que je lui confiai une partie des embarras de mon cœur. Il n'étoit queſtion d'abord que de voir madame Gerald, de lui apprendre dans quelles circonſtances je me trouvois, & de ſavoir d'elle ſi je pouvois l'entretenir la nuit ſuivante chez monſieur de L.... ou dans quel-

qu'autre lieu. Rien n'étant difficile au zèle de des Pefles, il me promit que je ferois fatisfait de fa diligence, & je le vis revenir effectivement beaucoup plutôt que je ne l'attendois. Mais au lieu d'avoir vu madame Gerald, il ne m'apportoit qu'une lettre d'elle, qui m'apprenoit en quatre lignes qu'elle étoit partie le même jour avec mademoifelle de L.... fous la conduite de deux hommes, & que n'ayant pas le tems de s'expliquer davantage, elle remettoit à m'écrire du premier endroit où elle auroit la liberté de s'arrêter. Elle ajoutoit en finiffant qu'elle étoit trompée, fi on ne les menoit en Allemagne ; mais que dans quelque lieu qu'on les forçât de vivre, elle me promettoit de m'écrire, & mademoifelle de L.... de m'aimer avec une conftance qu'elle me propofoit pour modèle de la mienne.

Hélas ! mon cher frère, la piété vous rend trop tranquille, & votre efprit eft trop fupérieur aux foibleffes de l'amour, pour concevoir tout ce qu'il y avoit de cruel & d'accablant pour moi dans cette nouvelle. Vous n'y voyez qu'un départ, un voyage, des marques même de fouvenir & de fidélité, & vous me demanderez pourquoi je me livrai au dernier défefpoir. Mais vous ne favez pas que le fouverain bien d'un amant eft la préfence de ce qu'il aime.

Vous ignorez qu'il n'y a point de repos pour un cœur loin de l'objet dans lequel il vit & respire ; que sans la douceur du moins de le voir, sans un soulagement si nécessaire, la vie est une langueur ; l'ennui un poison ; l'impatience un martyre ; ah ! vous ne connoissez ni les délices ni les tourmens de l'amour. Et puis ne comprenois-je pas bien que madame Gerald me flattoit d'une vaine espérance ? Ne prévoyois-je pas que la même rigueur qui les avoit forcées de partir contre leur attente, sauroit bien les empêcher de m'écrire, ou moi de recevoir leurs lettres ; que je ne parviendrois pas même à découvrir le lieu de leur demeure ; que j'étois par conséquent abandonné, trahi, perdu sans ressource & sans consolation.

Je sentis en un instant toute l'étendue de mon malheur. En vain demandai-je à des Pesses des éclaircissemens que je ne pouvois recevoir de lui ni du valet même qui lui avoit remis la lettre. Toute la maison de monsieur de L.... étoit dans mes intérêts ; mais cette raison, qui lui avoit fait prendre soin d'écarter ses gens la veille pour le dessein qu'il avoit exécuté dans sa cave, l'avoit encore porté à cacher le voyage de sa fille jusqu'au moment de son départ. Madame Gerald avoit à peine eu le tems de m'é-

crire deux mots. Elle avoit confié sa lettre à un garçon dont elle connoissoit l'adresse & la fidélité, & qui avoit eu l'attention d'être continuellement à la porte pour me recevoir ou ceux qui se présenteroient de ma part. Je le vis la nuit suivante, mais je n'en tirai point d'autres lumières. Près de quatre mois qui se sont écoulés depuis, sans que tous mes soins & les empressemens de des Pesses aient pu me faire sortir d'une si funeste obscurité, vous feroient trouver mon sort digne de votre plus tendre compassion, si vous pouviez prendre quelque idée de mes peines.

Je ne m'étendrai pas inutilement sur toutes les circonstances de notre démêlé avec la justice. Le premier effet du crédit de nos protecteurs fut de faire suspendre les procédures qui avoient été commencées vivement dès le premier jour. Milord Linch s'étant rétabli heureusement, Georges, que monsieur des Pesses eut enfin la liberté de voir dans sa prison, nous crut obligés par l'honneur, de lui renvoyer les deux mémoires qu'il nous avoit confiés. Il fut si touché de cette générosité volontaire, qu'il devint un de nos plus ardens défenseurs, Cependant l'amour eut la meilleure part à son zèle. A peine étoit-il revenu de la première chaleur de son ressentiment, que se trouvant

plus paſſionné que jamais, il avoit fait faire à ma ſœur des excuſes fort ſoumiſes de l'excès auquel il s'étoit emporté, avec une offre ſans bornes de ſon bien & de ſes ſervices. Il n'avoit oſé néanmoins ſe préſenter à elle auſſitôt que ſa ſanté s'étoit rétablie ; mais prenant occaſion du retour des deux mémoires pour ſe louer hautement de notre procédé ; & pour ſe reconnoître obligés de nous ſervir à toutes ſortes de prix, il ſe figura qu'après cette proteſtation d'eſtime & d'amitié, elle pourroit conſentir à recevoir ſa viſite. Son eſpérance fut trompée pluſieurs fois ; juſqu'à ce qu'ayant pris le parti de lui écrire, & de lui rendre compte de ce qu'il faiſoit effectivement en notre faveur, il obtint enfin la liberté de l'entretenir. Roſe trembloit pour nous, & s'attendoit à tous momens de voir la tête de Georges ſur un échafaud. Ce ſentiment qui étouffoit tous les autres, lui fit faire aſſez de violence à ſon cœur pour promettre à Linch que s'il réuſſiſſoit à nous ſauver la vie, & à nous faire obtenir la liberté, ſa main feroit la récompenſe d'un ſi grand ſervice. Un motif ſi capable d'animer un amant, ne lui permit plus de rien ménager. Il prodigua ſes richeſſes pour gagner nos juges, & il s'employa jour & nuit à nous faire des protecteurs avec tout le zèle de l'amour.

Cependant notre mauvaife fortune a rendu tant de foins inutiles. Les follicitations des deux cours, & le voyage que le roi même a fait à Verfailles, n'ont pu ébranler la fidélité que le roi de France croit devoir à fes fermens. Il s'eft retranché fur cette loi inviolable, qu'il s'eft impofée à lui-même, & que nulle confidération ne lui a jamais fait violer. L'unique grâce qu'il ait accordée à tant d'inftances eft de fouffrir que notre procès demeure fufpendu, & que mon frère achève fa vie à la Baftille. J'aurois fans doute le même fort fi j'étois arrêté; mais me croyant d'autant plus à couvert par cette efpèce d'indulgence, que Plunk n'a point laiffé de parens qui follicitent la vengeance de fa mort, je n'ai pas fait difficulté de reparoître à Paris fous un nom différent du mien, & de vifiter même mon malheureux frère dans fa prifon.

Je voyois beaucoup plus fouvent ma fœur. Le plaifir de la revoir après tant d'inquiétudes & d'alarmes me faifoit oublier une partie de mes peines. Hélas ! cette chère Rofe ! Je ne la quittois guères fans être arrofé de fes larmes. Elle fe reprochoit d'être la caufe de tous nos malheurs ; & c'étoit pour s'en punir, difoit-elle, qu'elle avoit promis fa main à milord Linch. Je flattois fon cœur, en lui repréfentant que fa promeffe ne l'obligeoit à rien, puifque

nous ne tenions point le prix dont elle l'avoit fait dépendre ; & si la reconnoissance pouvoit l'engager à quelque chose, je lui parlois de des Pesses qui méritoit bien de balancer son rival par l'ardeur & le désintéressement de ses services. Elle sentoit tout, car le cœur de Rose est un composé de générosité & de tendresse; mais je voyois que l'amour ne parloit point en faveur de des Pesses ni de Linch. Je trouvois de la douceur aussi à faire tomber souvent l'entretien sur mes propres tourmens. Je lui demandois si elle étoit encore jalouse d'une malheureuse & inutile tendresse qui remplissoit mon cœur d'amertume, & qui ne devoit pas rendre mademoiselle de L.... plus heureuse si le sien m'étoit aussi fidèle. En dépit du sort qui me séparoit de mon amante, elle prétendoit que nous étions dignes d'envie, & que des peines seulement causées par la fidélité & la tendresse méritoient le nom de bonheur.

Quand je lui parlois de la reconnoissance dont nous étions redevables à M. des Pesses, je n'entendois pas seulement celle qu'il méritoit par ses soins & par mille démarches pénibles auxquelles l'amitié & l'amour l'avoient engagé. Dans le besoin absolu où nous nous étions trouvés depuis le commencement de notre malheur, il avoit fourni libéralement à notre dépense,

penſe, & il continuoit de nous aider avec la même générofité. Auſſi longtems que nous avions eu l'eſpérance de rentrer en poſſeſſion de notre terre des Saiſons & de notre argent, nous avions accepté ſes bienfaits ſans honte. Mais nos amis ayant oublié de demander à la cour la reſtitution de nos biens, qu'ils auroient obtenue plus facilement que notre liberté, il falloit de nouvelles ſollicitations pour nous faire accorder cette faveur, & le ſuccès en étoit incertain ; de ſorte que nous trouvant chargés de ce que nous lui devions déjà, & forcés de nous engager tous les jours dans de nouvelles dettes, cette néceſſité étoit devenue un de nos maux les plus inſupportables. Je vous avois écrit au fort du danger de Georges, dans le ſeul deſſein de vous le communiquer, & je n'avois point reçu de réponſe. Votre ſilence ne me rebuta point. J'aimai mieux l'attribuer à toute autre cauſe qu'à votre indifférence. Je vous écrivis de nouveau, & je m'efforçois ſurtout de vous attendrir pour l'intérêt de ma ſœur, que l'honneur ſeul devoit vous porter à ſecourir, lorſquelle n'avoit plus pour reſſource que vous & ſa vertu. Vous ne m'avez pas répondu. Toutes mes lettres ont péri ſans doute : que ſeroient-elles devenues, puiſque vous m'aſſurez qu'il n'en eſt parvenu aucune juſqu'à

vous ? Enfin, dans l'extrémité du beſoin & de la douleur, accablé du malheur de mon frère dont je ne prévois pas la fin, des larmes de Roſe qui augmentent tous les jours, preſſé du déſeſpoir d'autrui & du mien, j'ai pris le parti de faire le voyage d'Irlande, ſûr de réveiller plus heureuſement votre bonté & votre affection par ma préſence. Il a fallu recourir encore à la libéralité de des Peſſes pour les frais d'une ſi longue route.

Il y a huit jours que paſſant rapidement à Londres, je vous écrivis encore pour vous annoncer mon arrivée. J'ai fait le reſte du chemin avec l'ardeur d'une vive impatience. Le vaiſſeau qui m'a apporté de Holyhead faiſant voile à Cork, c'eſt de ce port que j'ai pris ma route par terre avec beaucoup d'incommodités & de fatigue. Hier au ſoir la pluie & l'obſcurité me forcèrent de m'arrêter à l'entrée de la nuit, & m'étant ſouvenu de Fincer, notre ancien ami, dont la maiſon n'étoit qu'à cent pas du chemin, je me déterminai à m'y mettre à couvert du mauvais tems. Je n'y trouvai que ſa fille. Elle me reçut avec une timidité & des marques d'embarras qui m'auroient fait naître quelques ſoupçons, ſi la froideur de cet accueil n'eût été réparée auſſitôt par ſes civilités. Mais ayant reconnu facilement que j'ignorois le mal-

heur de ſon père, ou que je ne l'accuſois pas d'avoir eu part au vôtre, elle n'épargna rien pour me perſuader qu'elle me voyoit avec plaiſir. Ma triſteſſe apparemment, & l'air attendri que me doit donner le ſentiment continuel de mes peines, augmentèrent tellement cette diſpoſition, qu'elle me fit appercevoir par mille témoignages, que nous ne devions pas la compter parmi nos ennemis. Elle m'apprit la fâcheuſe aventure de ſon père, l'adreſſe avec laquelle il s'eſt défendu, & le bonheur qu'il a eu dans ſa fuite. Elle ne me déguiſa pas le chagrin qu'i vous a cauſé, ni le péril auquel ſes accuſations m'expoſent en Irlande. C'eſt par ſon conſeil que j'ai attendu aujourd'hui la fin du jour pour entrer à Killerine.

Patrice me demanda en finiſſant ce récit, ſi je ne le croyois pas plus malheureux que coupable, & ſi l'amitié étoit ſi éteinte dans mon cœur qu'elle n'y pût être rappelée par la compaſſion. Je l'embraſſai, en le ſerrant de toute ma force. Mes larmes que j'avois eu peine à retenir pendant ſon diſcours, s'ouvrirent un paſſage malgré moi ; & ne pouvant réſiſter à tous les mouvemens qui s'élevoient dans mon ame, ô Patrice, lui dis-je, ô cher objet de mon inquiétude & de ma tendreſſe, qu'avez-vous fait de votre ſageſſe & de mes conſeils ?

Qu'avez-vous fait du fecours du ciel, qui n'a jamais pu vous manquer ? Hélas ! qu'avez-vous fait de vous-même ? Georges, Rofe, malheureufe famille ! voilà donc le terme où votre folle prudence & votre avide ambition devoient vous conduire. O dieu ! profiteront-ils de cet exemple, pour fentir le befoin qu'ils ont de vous ! J'ajoutai mille chofes avec la même amertume de fentimens. Cependant ne voulant pas augmenter fon chagrin par des reproches, & remettant à délibérer fur tant d'évènemens dans une fituation d'efprit plus tranquille, je me fis violence, pour fonger à lui faire prendre les rafraîchiffemens & le repos qui devoient lui être néceffaires. Nous nous mîmes à table. Mais tous mes efforts ne purent m'empêcher de retomber continuellement fur ce que je venois d'entendre. Je recommençois fans ceffe à faire des queftions, à demander des éclairciffemens fur toutes les circonftances, lorfque nous entendîmes frapper brufquement à ma porte. Elle fut ouverte auffitôt, parce que mes domeftiques étoient fans défiance. Au même moment huit hommes armés, s'introduifirent dans le lieu où nous étions, & reconnoiffant fans peine que Patrice étoit celui qu'ils cherchoient, ils lui déclarèrent qu'ils l'arrêtoient par l'ordre du vice-roi, pour le conduire au château de Du-

blin. L'officier étoit un homme civil. Voyant mon ſaiſiſſement & ma douleur, il me dit avec beaucoup d'excuſes qu'il ne pouvoit m'expliquer des ordres dont il ignoroit la cauſe; mais qu'après l'affaire de Fincer, j'en devois juger mieux que perſonne : que ſi mon frère avoit quelque choſe à ſe reprocher, il avoit eu beaucoup d'imprudence à confier au papier le deſſein de ſon voyage : qu'on avoit ſans doute intercepté toutes les lettres qui étoient à mon adreſſe, & qu'il ſavoit du moins que c'étoit d'une lettre de Patrice même qu'on avoit appris ſi juſtè le tems de ſon arrivée.

Fin du ſecond Livre.



LIVRE TROISIÈME.

A PEINE eus-je aſſez de pouvoir ſur mon inquiétude pour la modérer juſqu'à la fin de la nuit. Celle que j'avois conçue pour Georges & pour Roſe, ſur le récit de Patrice, fit place à des agitations dont la cauſe étoit plus préſente; & ne croyant point qu'il y eût de tems à perdre, ni de peine à ménager, je réſolus de ſuivre le lendemain mon frère juſqu'à Dublin. Je comptois également ſur la faveur de mes amis & ſur ſon innocence : mais trop de lenteur à les faire valoir, nous expoſoient à des embarras dont la durée étoit incertaine, & je ne perdois pas de vue les dangers de Paris, juſqu'à oublier que Georges & Roſe avoient droit à une partie de mes ſoins.

Le jour commencoit à paroître, lorſque me diſpoſant à partir, je fus averti qu'un gentilhomme du voiſinage me demandoit à ma porte avec beaucoup d'empreſſement, & qu'il me faiſoit prier de l'aller recevoir moi-même, ſans m'offenſer d'une incivilité qu'il étoit ſûr que j'approuverois, lorſqu'il m'en auroit appris la

cause. Je connoissois son nom ; mais j'avois si peu de liaison avec lui, que le tems & les formalités de sa visite auroient pu me causer de l'effroi dans d'autres circonstances. Cependant, un moment de réflexion sur l'importance dont il étoit de ne rien négliger pour l'intérêt de mon frère, me fit descendre sans balancer. Je trouvai le gentilhomme à cheval. Il baissa la tête pour me demander si je pouvois faire écarter mes domestiques. Oui, lui dis-je, en le considérant au visage, où je croyois remarquer de l'émotion. Il me pressa de les éloigner avec tant de soin, que nous pussions gagner ma chambre sans être apperçus. Je n'eus pas de peine à le satisfaire ; & je continuois seulement de le regarder avec quelques marques de surprise. Enfin se croyant sans témoins, il mit pied à terre, & me laissa voir une valise fort épaisse, qui étoit cachée auparavant sous son manteau. N'ayez aucune défiance de mon honneur, me dit-il en attachant la bride de son cheval au mur ; aidez-moi à transporter ce fardeau dans votre cabinet, où je remets à vous expliquer le secret de ma visite. L'obscurité n'étant pas encore assez éclaircie pour lui faire craindre les regards de mes voisins, il ne paroissoit inquiet que de la part de mes domestiques ; & il me demanda de nouveau si j'étois

fûr de les avoir éloignés. Dans quelqu'alarmes que puffent me jeter tant de précautions, je cédai à fes inftances, par la feule crainte de bleffer un homme d'honneur, en lui marquant de la défiance.

Le poids du fardeau furpaffoit beaucoup fa groffeur. Nous le portâmes néanmoins fans nous trahir par aucun bruit. Dilnick (c'étoit le nom du gentilhomme) me preffa de le renfermer dans un lieu fûr ; & m'ayant propofé de m'affeoir, il baiffa la voix pour me tenir ce difcours. Votre fageffe, me dit-il, & le zèle que vous avez fait éclater pour l'honneur de votre maifon, font deux garans de votre difcrétion & de la confiance des perfonnes qui m'emploient. Ce n'eft pas ma propre vie que je viens remettre entre vos mains ; mais celle qui s'abandonne à vous, doit vous être encore plus précieufe. Vous connoiffez Sara...., la fille unique du malheureux Fincer mon parent & mon ami. L'indifcrétion, ou plutôt la foibleffe de fon père, qui a expofé l'honneur du vôtre par de fauffes imputations, & qui vous a caufé des embarras dont vous n'étes pas encore délivré, ont pu vous la faire regarder comme une ennemie de votre famille. Vous en prendrez d'autres idées en apprenant que c'eft par fes ordres que je fuis ici, & que les richeffes que

je vous ai apportées, font un fecours qu'elle vous envoie pour votre défenfe & pour celle de Patrice. Elle a fu cette nuit, par le bruit qui s'en eft déjà répandu dans le voifinage, que votre frère fut arrêté chez vous hier au foir, & qu'un ordre de la cour le fait conduire à Dublin. Il eft clair que c'eft la dernière perfécution qui fe renouvelle. Les frais de vos propres affaires & le défordre de votre bien, lui font juger que vous n'êtes pas dans l'abondance ; elle a recueilli non-feulement tout ce qu'elle avoit d'argent comptant, mais jufqu'à fes diamans & fa vaiffelle, pour vous fournir les moyens de foutenir votre innocence, & de mettre promptement la liberté & la vie de Patrice à couvert. Je voulus interrompre Dilnick, & lui marquer l'admiration que je devois à cette générofité. Il me conjura de lui laiffer la liberté de continuer.

Sara, reprit-il, eft une fille pleine d'efprit & de charmes. Avec ces perfections naturelles, elle a les fentimens dignes de fa naiffance. Une fomme d'argent & quelques bijoux, n'eft pas ce qu'elle peut offrir de plus précieux. J'ai pénétré le fecret de fon cœur ; & trop heureux qu'elle ait cru devoir quelque confiance à mon amitié, je l'ai exhortée à fuivre des inclinations qu'elle peut confeffer fans honte. Elle a vu Pa-

trice ; l'éloge ardent qu'elle m'a fait de ſon mérite, & les alarmes où elle eſt tombée cette nuit, à la première nouvelle de ſon malheur, m'ont fait découvrir ce qu'elle ne penſoit point à m'apprendre. Le haſard m'avoit conduit chez elle. Je l'ai preſſée de ne pas s'ouvrir à demi. Les liens du ſang & ceux d'une longue familiarité juſtifioient mes inſtances. Elle m'a confeſſé que dans le peu de tems que Patrice a paſſé chez elle, il a touché vivement ſon cœur, qu'elle ſe flatte auſſi d'avoir fait quelqu'impreſſion ſur le ſien ; que n'en pouvant juger néanmoins que par des apparences équivoques, elle ne s'en croyoit pas plus autoriſée à ſe livrer à ſon penchant ; mais que de quelque manière qu'il fût diſpoſé pour elle, il ne lui ſeroit pas aiſé de vaincre des ſentimens ſi tendres ; & que pour ſe ſatisfaire du moins par un endroit ſi ſenſible, elle vouloit employer tout ce qui dépendoit d'elle, à lui procurer la liberté. Loin de combattre ſa réſolution, continua Dilnick, je lui ai repréſenté que je connoiſſois peu de partis ſur leſquels elle pût jeter les yeux avec tant de bienſéance & d'honneur ; que votre frère étoit à la vérité ſans bien, mais qu'avec ſa naiſſance & ſes qualités naturelles, il n'y avoit point de fortune à laquelle il ne pût aſpirer ; que pour elle, ſon âge, la retraite & la vieilleſſe

de ſon père, ſes richeſſes & ſa qualité d'héritière unique, tout s'accordant enfin à la faire penſer au mariage, elle ne ſeroit condamnée de perſonne, lorſqu'elle auroit ſuivi l'inclination de ſon cœur pour diſpoſer de ſa main; & qu'avec mille raiſons de louer ſon choix, on auroit celle de le voir ſervir à la réconciliation de deux maiſons illuſtres, que les malheurs du tems avoient diviſées. Elle a reçu ma réponſe avec des larmes de joie; elle s'eſt repoſée ſur moi du ſoin de ſon bonheur; & toujours poſſédée de ſes craintes préſentes, elle n'a pas pris un moment de repos pendant toute la nuit pour ſe rendre utile à la liberté de Patrice. Je me ſuis chargé avec plaiſir, ajouta Dilnick, de vous apporter ce qu'elle a jugé de plus propre à vous ſecourir dans un premier trouble; & je ne lui ai pas caché que pour abréger les difficultés que votre délicateſſe pourroit m'oppoſer, je commencerois par faire uſage avec vous de ſa confidence & du pouvoir qu'elle m'a donné de la ſervir.

Chaque partie de ce diſcours me parut mériter plus de réflexion que je n'en étois capable, dans la néceſſité où je me trouvois d'expliquer auſſitôt mes penſées par ma réponſe. Les ſentimens de Sara pour Patrice étoient propres à m'inſpirer pour elle autant d'eſtime que

de reconnoiſſance: mais je me ſouvenois du récit de mon frère que j'avois entendu quelques heures auparavant; & comment m'imaginer que le cœur plein de ſa Julie, il eût pu s'engager dans un nouvel amour qu'il falloit l'accuſer de m'avoir déguiſé? Cependant ſans cette ſuppoſition je ne pouvois ni m'expliquer juſte ſur les ouvertures favorables que je recevois, ni accepter avec honneur un ſecours que Sara ne deſtinoit point à l'amant d'une autre. En rendant juſtice à ſa générosité, je comprenois ce qu'il falloit attribuer à ſa tendreſſe: l'une étoit clairement le motif de l'autre; & la probité ne me permettoit pas d'abuſer de ſon erreur. Dans cette incertitude, je pris le ſeul parti qui pouvoit m'en délivrer. Ma chaiſe étoit prête pour le voyage de Dublin. Sans m'oûvrir à Dilnick, je le priai de trouver bon que je l'accompagnaſſe ſur le champ chez ſa parente, n'apportant pour prétexte que l'excès de ma reconnoiſſance, qui ne pouvoit différer plus longtems à s'exprimer. Mon eſpérance étoit qu'en m'acquittant d'un ſi juſte devoir, je me procurerois adroitement quelques lumières ſur les diſpoſitions de Patrice; & que ſuivant la conduite qu'il auroit tenue avec ſon amante, je réglerois tout à la fois l'opinion que je cherchois à me former de ſes deſſeins, & les marques

d'approbation que je ne pouvois leur refuser.

La distance étoit courte. Nous trouvâmes Sara qui paroissoit attendre avec impatience le retour de son confident : l'ardeur qu'elle ne put modérer en l'appercevant, fut refroidie tout d'un coup par la surprise qu'elle eut d'apprendre que je le suivois. J'avois prié Dilnick de me précéder de quelques pas, pour la prévenir sur mon arrivée. Il lui rendit compte en peu de mots de toutes les circonstances de son voyage ; du moins sa rougeur me fit-elle juger en la saluant, quelle me croyoit informé de tout ce qui se passoit dans son cœur : cette pensée me fit employer des termes fort simples pour ménager sa modestie. Elle répondit à mes remerciemens, qu'elle se croyoit fort heureuse, si Dilnick, qui lui avoit proposé d'accorder sa main à mon frère, m'avoit bien expliqué toute l'estime qu'elle avoit effectivement pour lui, & l'honneur qu'elle croyoit se faire en s'alliant avec ma famille : que son père en quittant l'Irlande, où son malheur ne laissoit guères espérer qu'il pût jamais reparoître ouvertement, lui avoit permis, par un écrit signé de sa main, de chercher honnêtement l'occasion de se marier : que le penchant qu'elle s'étoit senti pour mon frère, avoit été déterminé par la nouvelle disgrace qui venoit de nous arriver dans sa personne :

qu'elle confessoit, à la honte de son père, que nous n'en devions accuser que lui : que cette raison même servoit à lui rendre Patrice plus cher, & à lui faire regarder l'offre qu'elle lui faisoit de son cœur & de son bien, comme une juste réparation du mal qu'il souffroit injustement : que son père, dont elle ne craignoit pas d'expliquer les intentions, approuveroit infailliblement son dessein par les mêmes vues ; & me proposant de la suivre dans son cabinet : je vous ferai voir, me dit-elle, dans sa dernière lettre des sentimens qui ne sauroient être suspects. Elle me remit en effet une lettre assez récente, où parmi quantité de reproches qu'il se faisoit de sa conduite, il s'accusoit particulièrement d'avoir violé la reconnoissance & l'attachement qu'il devoit à mon père & à notre famille. Que j'appréhende, ajoutoit-il, que mes fausses dépositions ne deviennent funestes à ses enfans, & que leur infortune ne fasse quelque jour la honte de ma mémoire ! J'arrêtai sa fille : cette pièce, lui dis-je, est d'une importance extrême pour Patrice ; & vous ne pouvez être si bien disposée pour lui, sans la faire servir à sa justification. Elle comprit dans quel sens une lettre de cette nature pouvoit lui être utile ; & je la vis quelques momens suspendue entre ce qu'elle croyoit devoir à l'honneur de son père, & l'intérêt

de ſon amant. Mais lui ayant repréſenté qu'il y avoit plus de gloire à rétracter une impoſture, que de honte à l'avoir commiſe ; & que le public mettoit d'ailleurs une juſte différence entre les fautes volontaires, & celles où l'extrémité de certaines ſituations peuvent entraîner les plus honnêtes gens, elle me confia ſans peine cette eſpèce de rétractation, dont j'eſpérai les plus favorables effets pour mon frère.

Des procédés ſi nobles & ſi déſintéreſſés augmentèrent tellement l'eſtime que je croyois déjà devoir à cette généreuſe fille, que je lui ſouhaitai dès ce moment au fond du cœur, tout le retour de tendreſſe & de fidélité qu'elle paroiſſoit attendre de Patrice. Je me hâte de faire cet aveu, pour attirer l'attention de mes Lecteurs ſur la juſtice & la force des raiſons qui m'engagèrent inſenſiblement dans la plus fatale démarche où le ciel ait jamais permis que la prudence humaine m'ait entraîné. Je conçus de l'affection pour la belle Sara, & je l'en crus digne. Sa fortune, qui étoit ſeule un avantage conſidérable pour mon frère, ne me prévint pas plus en ſa faveur, que l'excellence de ſon naturel & les témoignages que je recevois de ſa vertu. Que pouvoit-il arriver de plus heureux à Patrice, que de ſe trouver tout d'un coup dans l'opulence, & de la devoir à une

femme aimable, dont la ſageſſe & les charmes pouvoient fixer ſi agréablement l'inquiétude naturelle de ſon caractère? Je ne balançai point à m'expliquer d'une manière conforme à ces réflexions. Cependant le ſouvenir du récit de Patrice me laiſſant quelque ſujet de défiance, j'aurois ſouhaité d'être éclairci ſur les raiſons que Sara pouvoit avoir de lui croire du penchant pour elle. Je pris occaſion d'une réponſe modeſte qu'elle fit à mon diſcours. Mon frère ſeroit un monſtre, lui dis-je, s'il ne ſentoit pas le prix de votre cœur : il ignore vos bienfaits ; mais je ne doute pas que dans l'occaſion qu'il a eue de vous entretenir, il ne vous ait fait connoître qu'il eſt capable de diſtinguer votre mérite, & de s'attacher à vous par eſtime autant que par reconnoiſſance. Elle me répondit avec le même air de modeſtie, que ſans s'être expliqué ſur ſes ſentimens, il avoit paru trouver quelque ſatisfaction à la voir, & qu'elle croyoit pouvoir interpréter bien des choſes en ſa faveur. Cette réponſe n'étant pas ſuffiſante pour lever mes craintes, je lui témoignai plus ouvertement que malgré le déſordre de notre fortune, qui rendoit les ſommes qu'elle m'avoit envoyées, fort utiles à la ſituation de Patrice, je ne croyois pas que l'honneur me permît d'en faire uſage ſans l'avoir informé de ſon bonheur.

bonheur. Je pars pour Dublin, ajoutai-je ; la rigueur avec laquelle on le traite, n'ira pas jusqu'à me faire interdire la liberté de le voir. Je me flatte de vous rapporter dans peu de jours, les expressions de sa reconnoissance, & la confirmation de tout ce que vos bontés m'en font augurer. Elle comprit à la fin ce qui causoit mon scrupule. Ses plaintes me firent naître une nouvelle admiration. Quoi, me dit-elle, indépendamment de ma tendresse, dont je ne dois plus faire mystère, faites-vous un si grand mérite à l'estime d'aider un voisin malheureux de quelqu'argent superflu ? Me refuseriez-vous le même service dans la même situation ? Elle s'obstina à rejeter toutes mes excuses ; & je n'obtins la liberté de partir, qu'après lui avoir promis de retourner chez moi, pour me charger d'une partie de ce qu'elle m'avoit envoyé. Dilnick s'engagea pour lui plaire, à faire avec moi le voyage de Dublin, & à l'informer promptement du succès de notre entreprise.

Dans les idées que j'ai expliquées, je conçus que, de quelque manière que Patrice fut disposé pour elle, la reconnoissance seroit un motif de plus pour le faire consentir à nos propositions, & que je ne pouvois prendre une meilleure voie pour lier un cœur aussi sensible que le sien. Cette réflexion diminua la répu-

gnance que j'avois à profiter de la générosité d'autrui. Nous prîmes Dilnick & moi dix mille francs, qui font une somme considérable en Irlande. Patrice n'ayant rien à se reprocher, & la sévérité du gouvernement n'étant excitée que par des soupçons, je n'appréhendois point qu'on se portât contre lui à des extrémités violentes. Mais je connoissois par expérience la lenteur des procédures de la cour, & partagé comme j'étois, par d'autres inquiétudes, j'eportai sur toute la route un fond de tristesse qui étonna Dilnick. Il ne l'attribua qu'à la crainte qui m'alarmoit pour mon frère; & s'efforçant d'interrompre les rêveries auxquelles je me livrois continuellement, il me raconta comment il avoit contribué à l'évasion du père de Sara.

Le château de Dublin, qui sert de prison aux criminels d'état, est un ancien édifice fortifié par plusieurs tours inaccessibles, où les prisonniers sont gardés avec beaucoup de vigilance. Fincer étoit renfermé dans une des plus épaisses; & ses amis, après mille tentatives, désespéroient de s'ouvrir une voie jusqu'à lui. Sa perte néanmoins paroissoit inévitable, on appréhendoit toujours qu'à l'extrêmité de sa vie, quelques scrupules de conscience ne lui fissent révéler le nom de ses complices; & les meilleures familles d'Irlande attendoient cette catastrophe

en tremblant, par la crainte d'y être mêlées dans la perſonne de quelque parent ou de quelqu'ami. Dilnick, intéreſſé pour lui-même, forma le plan d'un artifice que tout autre n'auroit pas exécuté ſi heureuſement. Sa demeure habituelle étant dans une terre éloignée de la capitale, il craignoit peu d'être reconnu à Dublin. Il acheva de ſe précautionner contre ce péril en ſe déguiſant ſous l'habit d'un bourgeois : cet habillement convenoit d'ailleurs à ſon projet. Il ſavoit, par le ſoin que ſes amis avoient eu de s'informer des moindres circonſtances, que le concierge particulier de la tour qui ſervoit de priſon à Fincer étoit un homme marié & père de pluſieurs enfans. Sous divers prétextes il trouva le moyen de ſe faire connoître d'une de ſes filles, & ſans s'arrêter à la beauté, il jeta les yeux ſur celle à qui il crut le plus d'empreſſement pour le mariage. La propoſition de l'épouſer ſuivit de près les premières déclarations de tendreſſe. Pour ſe faire agréer du père, il parla d'une ſomme conſidérable qu'il cherchoit à placer ; & lui ayant demandé s'il connoiſſoit quelque perſonne de confiance, dont il put ſuivre les lumières, il lui propoſa de prendre ce ſoin lui-même. Enſuite ſon attachement & ſon eſtime paroiſſant augmenter par degrés, il l'aſſocia aux profits de ſon commerce, ſans

autre condition que de se charger de le conduire. Le geolier se crut trop heureux du changement qu'un gendre si crédule alloit mettre dans sa fortune. Il lui promit sa fille, en touchant la somme promise que Dilnick avoit ramassée effectivement dans la bourse d'une multitude d'amis. On avoit évité avec soin dans cet intervalle, de prononcer le nom de Fincer, & même de faire connoître qu'on fût informé de ses affaires, ou sous la garde de qui il étoit. Mais après avoir remis la somme au concierge, Dilnick avoit ajouté sans affectation, qu'il lui en étoit dû une autre dont il appréhendoit beaucoup de n'être jamais payé, parce qu'il avoit négligé quelques formalités qui manquoient à l'obligation; & que son débiteur étant un des conjurés que la cour avoit fait arrêter, il y avoit peu d'apparence qu'il pût rien obtenir d'un homme qu'il ne reverroit peut-être jamais. L'avidité du gain faisant naître la curiosité du concierge, il lui nomma naturellement Fincer. Ce détour parut si peu suspect, qu'il parvint sur le champ à son but. On ne sauroit même accuser le concierge d'avoir violé son devoir; il rendoit service de bonne foi à un homme qu'il regardoit déjà comme son gendre. Dilnick, introduit dans la prison de Fincer, réussit sans peine à le faire entrer dans le sens de sa visite & de

ſon diſcours. Il n'étoit queſtion d'abord que de lui gliſſer un billet par lequel il vouloit l'avertir du deſſein qu'on avoit de le ſauver. Mais Fincer tira parti ſur le champ des circonſtances, ſe procura lui-même la liberté de l'entretenir pluſieurs fois en reconnoiſſant qu'à la vérité il lui devoit une ſomme conſidérable, mais obſcurément expliquée dans les mémoires qu'il avoit reçus, & qui demandoient par conſéquent de nouveaux comptes. L'avarice du concierge fut trompée de nouveau par une réponſe ſi ſimple; il conſentit à leur accorder le tems de s'éclaircir. Dilnick le mit à profit dans pluſieurs viſites, pour fournir à ſon ami divers inſtrumens qui pouvoient faciliter ſa liberté. Cependant un ſtratagême encore plus heureux lui épargna la peine de les employer. La confiance du concierge encouragea Dilnick à lui montrer enfin une obligation nette & préciſe, qui paroiſſoit lui aſſurer le paiement de ſa ſomme; mais en feignant de n'avoir plus rien à démêler qu'avec l'intendant ou les héritiers de ſon débiteur, il marqua tant de ſatisfaction de la facilité avec laquelle il avoit obtenu ce qu'il déſiroit, qu'il engagea aiſément le concierge à partager ſa reconnoiſſance. On convint que pour en marquer quelque choſe au priſonnier, on porteroit ſecrètement de quoi ſouper dans

ſa chambre. La fille promiſe à Dilnick, fut la ſeule qui fut admiſe à cette fête avec ſon père. Fincer eut l'adreſſe de ſe les attacher de plus en plus, en commençant la partie par un préſent de nôces qu'il fit généreuſement aux prétendus époux. Ce fut au milieu de la joie que le vin & cette galanterie avoient inſpirée aux convives, que Dilnick tua le père d'un coup de poignard, tandis que Fincer menaçoit la fille du même ſort, ſi elle pouſſoit le moindre cri. Leur deſſein étoit de la faire ſervir à leur évaſion, en ſe faiſant accompagner d'elle juſqu'à la porte; & Fincer s'étant revêtu des habits du concierge, ſe promettoit de paſſer ſans difficulté à la faveur des ténébres. Mais cette malheureuſe fille épouvantée du meurtre de ſon père & de ſon propre péril, tomba dans un évanouiſſement ſi profond que déſeſpérant de lui faire rappeler ſes eſprits, ils ſe hâtèrent de fuir. Le danger de la porte étoit moindre que celui du délai; Fincer paſſa heureuſement ſous l'habit de concierge : d'ailleurs leurs amis les attendoient pour favoriſer leur ſortie; & quantité de relais placés de longue main ſur la route, les rendirent au bord de la mer avant la fin de la nuit.

Il ſeroit admirable, me dit Dilnick en finiſſant ce récit, que nous trouvâſſions votre frère dans la tour d'où j'ai tiré Fincer. Vous en ſa-

vez les routes, répondis-je en souriant, mais vous auriez à craindre de ne pas trouver la famille de votre beau-père si favorablement disposée. Ce discours qui n'étoit qu'un badinage, fut vérifié par des événemens sérieux. La première nouvelle que j'eus du sort de Patrice : fut qu'il étoit gardé en effet dans la même tour d'où Fincer s'étoit sauvé. Toute la ville étoit déja informée de son aventure ; & le souvenir de la mienne qui étoit toute récente, servoit à échauffer encore plus la curiosité du public. Je recommandai à Dilnick de ne pas suivre imprudemment son zèle. N'ayant rien à ménager pour moi-même, je me rendis sans crainte au palais du vice-roi, où j'eus la satisfaction de me voir reçu avec quelques marques de considération. Ce seigneur me fit introduire, en prévenant mon discours, il se justifia honnêtement de la nécessité que son emploi lui imposoit de faire violence à son inclination pour soutenir les droits de la couronne & de l'autorité du roi. Si votre frère est innocent, ajouta-t-il, je m'empresserai de réparer le chagrin que je lui cause. Je le pressai là-dessus d'écouter ce que j'avois à dire pour sa défense. Il me refusa cette faveur, sous prétexte que le jugement d'une affaire si importante ne dépendoit pas de sa seule autorité. La permission de le voir,

à laquelle je fus obligé de me réduire, me fut vendue plutôt qu'accordée; car je ne l'obtins qu'à condition de me faire accompagner d'une garde ou d'un messager d'état, qui devoit être témoin de notre entretien.

C'étoit néanmoins une grâce précieuse, & que je me hâtai de mettre à profit; dans la crainte seulement qu'elle ne me fût pas accordée plus d'une fois, je retournai au lieu où j'avois laissé Dilnick; & je convins avec lui des conseils que je devois donner à mon frère. Il me recommanda de lui porter mille écus qui pouvoient lui être néçessaires à plus d'un usage; & m'expliquant particulièrement ses vues, il m'assura que si dans les premières interrogations il ne se trouvoit rien d'assez considérable à sa charge pour faire prendre aux procédures une couleur de *haute trahison*, il n'y avoit pas un seul habitant de Dublin à qui l'espoir de la plus légère récompense ne fît tout entreprendre pour sa liberté. C'est ce que j'ai vérifié, ajouta-t-il, dans l'affaire de Fincer. La rareté de l'argent le rend si cher aux irlandois, qu'ils se le procurent à toutes sortes de prix; mais les exécutions terribles par lesquelles on a voulu cimenter l'autorité royale, ont répandu tant d'épouvante à Dublin, que vous verrez pâlir tout le monde au seul mot de haute trahison. Il m'engagea à mettre cette remarque

par écrit, & à cacher le papier dans la bourse où je mettois les mille écus. Je ne me flatte pas, lui dis-je, que mon argus m'accorde la liberté de remettre la bourse sans l'avoir visitée. Commencez par le gagner lui-même, répliqua Dilnick, cent pistoles vous rendront le maître de toutes ces ames vénales. Je compris que cette entreprise étoit possible ; mais j'étois arrêté par deux scrupules ; l'un causé par mes principes de religion, qui ne me permettoient pas de séduire un homme à prix d'argent pour lui faire violer son devoir ; l'autre, par la délicatesse de l'honneur qui me faisoit regarder comme une bassesse d'employer l'argent de Sara au service de mon frère, sans savoir si je le trouverois disposé à l'épouser. Cependant cent pistoles n'étant point une somme si considérable, que mes propres revenus ne fussent suffisans pour la restituer, j'aurois passé sur cet obstacle, si l'autre n'eût agi sur moi dans toute sa force. Je fis l'aveu de mon embarras à Dilnick : il le traita de foiblesse ; mais n'ayant pu me faire changer de pensée, il me laissa partir sans la combatre plus longtems.

Je me rendis au château, conduit par le messager d'état que le vice-roi avoit nommé. Patrice fut attendri de ma diligence à le suivre & des premières expressions de mon amitié. Hélas !

me dit-il, ce n'eſt ni ma vie ni ma liberté qui cauſent mes craintes ! Mais que deviendra ma ſœur ? Qui ſollicitera pour mon frere ? Vous ne vous figurez pas, ajouta-t-il, toute l'horreur de leur ſituation, puiſque c'eſt à moi que vous vous croyez redevable des premiers ſoins. Allez, partez pour Paris où votre préſence eſt plus néceſſaire qu'à Dublin, & ſous quelque prétexte qu'on me retienne ici, remettez-vous au ciel du ſoutien de mon innocence. Je louai la tendreſſe de ſon naturel; mais comment voulez-vous, lui répondis-je, que l'objet le plus préſent ne ſoit pas celui qui cauſe ma plus vive alarme ? Vous laiſſerai-je périr ſans ſecours; pour en porter au loin, & peut-être d'inutiles, à votre frère & à Roſe, dont vous ne m'avez pas même repréſenté le danger comme une extrêmité ſi preſſante ? Patrice m'interrompit : je crois Georges, me dit-il, à couvert de certaines craintes; mais le malheur qui m'arrive, me force de vous ouvrir mon cœur ſur d'autres ſujets d'inquiétude, que la ſeule envie de vous ménager, m'a fait déguiſer dans mon récit. Roſe eſt vertueuſe, n'en doutez pas : elle a ſupporté notre infortune avec courage; elle paroît inſenſible à la ſienne; mais elle eſt à la veille de tomber dans la dernière indigence. Les ſoins amoureux du duc de.... ne ſe relâchent pas un

moment. Etrangère, jeune, crédule...... dispensez-moi de vous faire pressentir tout ce qui la menace. La vertu la plus ferme a besoin de secours; & qui vous assure qu'un instant négligé n'entraîne pas quelque fois des suites irréparables? Il vouloit continuer; mais son discours avoit déjà fait trop d'impression sur moi. L'air même d'obscurité qu'il paroissoit affecter, avoit servi à redoubler mon trouble. Je l'interrompis à mon tour, mais avec un sentiment si vif & si amer, que je ne fus pas surpris de l'effet qu'il produisit. Secours du ciel, m'écriai-je, n'abandonnez pas une fille infortunée! Hélas! Patrice, pourquoi me déchirez-vous le cœur? Je vous y porte tous trois, mais que vous le divisez cruellement! Affreux partage! Où dois-je tourner? où courir? où porter les premiers remèdes? Devois-je quitter Paris! mais pourquoi méprisez-vous mes conseils? Mille plaintes de cette nature que je laissai échapper dans mon transport, touchèrent si sensiblement le messager d'état, qu'il méla à notre entretien quelques marques civiles de compassion. L'ardeur avec laquelle nous nous étions livrés d'abord au plaisir de nous revoir, ne nous avoit guères permis de faire attention, que nous étions observés. L'expression naturelle de nos peines avoit amolli ce caractère farouche; j'en fus

frappé, malgré les mouvemens qui m'agitoient, & je crus que la reconnoiſſance étoit une juſte raiſon de le récompenſer. Je lui offris une partie de la ſomme que Dilnick avoit cru capable de le corrompre. La diſpoſition où j'avois intérêt de le mettre n'étoit que celle où il entroit naturellement, & je n'avois rien à lui propoſer qui ne pût s'accorder avec ſon devoir. Il reçut avidemment mes offres : ſon zèle augmenta ; & ne voyant que de l'innocence, nous dit-il. dans tout ce qu'il venoit d'entendre, il nous permit de traiter nos affaires domeſtiques à l'écart.

Je puis donc m'expliquer en liberté, dis-je auſſitôt à Patrice. Hélas, quel contre-tems ! Comment puis-je vous laiſſer dans le péril où vous êtes, ſi je vole au ſecours de Roſe ? & dois-je abandonner auſſi notre malheureuſe ſœur au bord du précipice où vous me la repréſentez ? Je ſens, continuai-je en arrêtant l'impatience qu'il avoit de me répondre, je ſens, mon cher Patrice, qu'avec un peu de préſence & de fermeté d'eſprit, vous pouvez réſiſter à nos perſécuteurs & faire triompher votre innocence. Je ſuis ſorti heureuſement des mêmes embarras : mais votre caractère m'épouvante ; je crains votre manière de penſer ſur les événemens de la vie, & cette indifférence mélancolique que

vos dernières aventures n'ont fait que redoubler. Vous vous défendrez mal ; vous vous abandonnerez vous-même à l'injuſtice, en vous croyant aſſez vengé par vos dédains. Vous êtes capable de ſervir mieux que perſonne à la défenſe d'autrui, & vous ne ferez rien pour la vôtre. Vous laiſſerai-je ici dans un doute ſi cruel, & n'expoſerai-je pas plutôt ma vie pour aſſurer celle d'un frère qui m'eſt ſi cher ? Ah ! repris-je en l'embraſſant, que n'êtes-vous en état de goûter un conſeil qui répareroit tous nos malheurs ! Vous mettriez le repos & l'honneur de Roſe à couvert, vous faciliteriez la liberté de Georges ; vous me retiendriez auprès de vous pour avancer la vôtre ; vous rétabliriez notre maiſon dans ſon ancien luſtre : enfin, vous deviendriez le ſoutien & la gloire d'une malheureuſe famille, qui paroît toucher à ſa ruine, & qui ne peut être relevée que par vous. Je ne vous énonce point des avantages chimériques : tous les biens que j'ai comptés ſont entre vos mains ; je vous les offre, & je vous conjure de les accepter.

Je le regardois fixement, en m'efforçant de mettre dans mes yeux tout l'air de confiance & de joie, que je ne devois avoir qu'après l'aſſurance de ce que je déſirois. De ſon côté, il paroiſſoit inquiet & agité, comme s'il eût preſſenti à quoi mes propoſitions alloient aboutir.

Mais, doutez-vous, me répondit-il, que je n'embrasse avec ardeur tout ce qui peut nous conduire à tant de biens, du moins si c'est par des voies dignes de nous? Non, je n'en doute pas repliquai-je, si vous avez quelque tendresse pour votre famille, si l'intérêt de Rose vous touche, si vous étes sensible au mérite, à la générosité, au désir qu'on a de vous plaire & d'acheter votre cœur par mille bienfaits. Ensuite, sans lui laisser le tems de se reconnoître, je continuai de lui apprendre que Sara Fincer, dont il connoissoit la beauté & les richesses, consentoit à le rendre le maître de sa fortune & de sa personne: que Dilnick son plus proche parent m'en avoit fait la proposition: qu'elle me l'avoit confirmée de sa bouche; & que ne consultant que son inclination & son estime, elle avoit déjà fait pour lui tout ce qu'un mari pouvoit attendre d'une femme tendre & vertueuse. Elle s'est dépouillée, lui dis-je, de ce qu'elle possédoit de plus précieux; elle a sacrifié son argent, ses pierreries, & jusqu'à sa vaisselle, c'est vous dire qu'elle se sacrifieroit elle-même. Je ne connois rien de si modeste que son caractère, & de si tendre que ses sentimens. Voyez si c'est payer trop cher tous les avantages qui nous manquent, que de nous les procurer en un moment par le consentement que je vous demande: car vous de-

vez comprendre qu'étant chargé des libéralités de Sara, je puis ſauver Roſe en vous quittant, & lui faire toucher de quoi ſe paſſer du ſecours d'autrui. C'eſt vous-même qui lui rendrez cet important ſervice, en lui faiſant part d'un bien que je n'ai accepté que pour vous. Libre de cette inquiétude, je demeure à Dublin pour vous aider de mes conſeils & de mes ſoins. Je vous mets dans peu de jours entre les bras d'une femme aimable & paſſionnée ponr vous. Vous devenez le chef, le protecteur, le père de votre famille ; vous faites tout à la fois votre bonheur & le nôtre. Un mot, un ſigne de volonté nous rend tous heureux.

Le cœur de Patrice s'étoit comme reſſerré à proportion des efforts que j'avois faits pour l'ouvrir. Il paroiſſoit conſterné de m'entendre : ſa conſternation s'étoit répandue ſur ſon viſage. Hélas ! que me propoſez-vous, me répondit-il en baiſſant les yeux ? Avez-vous oublié ce que je vous racontois il y a trois jours ? Eſt-ce mettre notre fortune & notre bonheur à des conditions poſſibles, que de les faire dépendre du parjure & de la perfidie ? Songez-vous que je ne ſuis pas plus lié à Julie par mon inclination que par mes ſermens ; qu'elle a reçu ma foi, qu'elle m'a donné la ſienne ; que je ſuis moins à moi qu'à elle, & que je n'ai plus de

pouvoir sur un cœur où elle règne avec des droits si justes? Qui vous arrête, ajouta-t-il en soupirant? Partez pour Paris: allez secourir Rose: les secours qui peuvent la sauver ne surpassent pas vos forces; & moi je n'en désire pas d'autre à Dublin que celui de mon innocence.

Il est trop clair que Sara s'étoit flattée mal-à-propos. Cette explication suffisoit pour arrêter l'usage que j'aurois pu faire de ses libéralités. Je ne parlai pas même à Patrice des mille écus que j'avois à lui offrir, & je remis à délibérer seul sur le parti qui me restoit à prendre. Cependant, ayant peine à concevoir qu'une passion, que je regardois comme le déréglement d'une jeunesse oisive, pût tenir longtems dans un esprit aussi sensé que Patrice, contre toutes les raisons que je lui avois apportées, je l'exhortai sans faire de réponse aux siennes, à méditer sur une affaire de cette importance. M'accorder la permission de vous voir, ajoutai-je en élevant la voix pour être entendu du messager, c'est marquer en effet qu'on ne vous croit pas digne d'être traité avec rigueur. La condition qu'on y attache n'est pas importune, puisque cet honnête homme ne nous ôte point la liberté de nous entretenir. Je vous reverrai dès aujourd'hui.

J'affectai ainsi de ne pas m'ouvrir sur les embarras

barras de Rose, pour lui laisser toute son inquiétude, qui me paroissoit un motif puissant sur un cœur tel que le sien. Mon projet n'étoit pas moins de prendre de justes mesures, en sortant du château, pour faire toucher une somme honnête à ma sœur. C'étoit l'espérance de voir réussir les désirs de Sara, qui m'avoit engagé plus que la nécessité à recevoir son argent ; car il m'en restoit assez pour faire tête à une partie du moins de mes embarras, & je n'aurois pas désespéré de trouver d'autres secours dans la générosité de quelques amis, avec lesquels j'avois toujours eu plus de liaison qu'avec les Fincer. Je quittai donc Patrice, sans lui laisser d'autre sujet de réflexion que les avantages que je lui avois proposés, & ses alarmes pour sa sœur. Mais un incident cruel, contre lequel toute la droiture de mes vues ne pouvoit me prémunir, augmenta tout d'un coup mes peines, & faillit à détruire toutes mes espérances.

Dilnick, que j'avois laissé seul, ne crut pas que l'aventure qu'il m'avoit racontée, fût une raison de se tenir caché dans une ville telle que Dublin. Le changement de ses habits & le soin qu'il avoit eu de nous choisir un logement fort éloigné du château, lui parurent deux sûretés suffisantes. Sans autres précautions, il employa le tems de mon absence à visiter ses amis, qui de-

meuroient dans divers quartiers de la ville. La fille du concierge qu'il avoit poignardé, cette même maîtresse qu'il avoit feint de vouloir épouser, le reconnut au passage d'une rue écartée; & joignant à la vengeance de son père le ressentiment de sa propre honte, elle résolut à quelque prix que ce fût de le livrer à la justice. Quoique Dilnick fût en carrosse, elle s'obstina à le suivre à pied pendant une partie du jour, jusqu'à ce que s'étant assurée de son logement, elle crut le pouvoir faire arrêter à coup sûr. J'arrivois du château, pour le consulter sur la voie la plus courte de faire tenir une lettre de change à Paris. A peine avois-je commencé à m'expliquer, qu'un bruit causé par la résistance de nos domestiques, nous fit craindre qu'on ne pensât à nous faire quelque insulte. Je fis souvenir Dilnick qu'elle ne pouvoit regarder que lui, & je lui conseillai de se mettre à couvert par la fuite, sans faire fond comme il y paroissoit porté, sur une défense inutile. Il suivit si heureusement mon conseil, que s'étant échappé par une fenêtre qui donnoit sur le jardin, il eut le tems de s'éloigner du quartier, avant qu'on fût prêt à le suivre.

Cependant le bruit croissant par les cris de la garde qui menaçoit d'enfoncer les portes, je me présentai pour en savoir la cause. J'appris de nos domestiques, qu'à la seule vue de plu-

ſieurs gens armés, ils avoient pris le parti de pouſſer une porte fort épaiſſe qui faiſoit la ſéparation de notre appartement. Cette précaution ſauva Dilnick, qui eut toute la liberté de ſe réfugier chez un de ſes amis. Pour moi, qui ne croyois rien avoir à redouter, je donnai ordre à nos gens d'ouvrir la porte; & me préſentant à la garde, je me plaignis du trouble qu'elle cauſoit chez moi. L'officier ne me répondit que par un ordre du vice-roi, qui le chargeoit d'arrêter un ennemi du gouvernement, & de ſe ſaiſir de tout ce qu'il trouveroit dans la même chambre. Cette commiſſion, qui n'étoit point expliquée dans d'autres termes, fut exécutée ſur le champ. Quoique l'officier, qui avoit pris des informations dans la maiſon, fût ſurpris de me trouver ſeul, il ſe contenta de faire une recherche exacte dans tous les cabinets; & n'écoutant ni mes juſtifications ni mes plaintes, il me conduiſit dans les priſons du château, tandis que les malles de Dilnick & les miennes furent portées chez le vice-roi.

Nous n'avions heureuſement avec nous, que la lettre de Fincer, que j'avois reçue de ſa fille. Cette réflexion ſoutint un peu mes eſprits; & m'imaginant avec raiſon que le nom de Dilnick n'avoit point été connu dans ſon ancienne aventure, je me flattai que lorſque l'accuſation de

ſon ennemie ne pourroit être vérifiée par ſa préſence, elle tomberoit d'elle-même avec toutes les pourſuites de la juſtice. Je prévis auſſi qu'il en coûteroit quelque choſe à ma ſincérité pour répondre nettement aux interrogations; mais j'eſpérois de les éluder en proteſtant que je n'avois jamais eu de commerce avec Dilnick, & en prouvant même par le témoignage de diverſes perſonnes d'honneur avec leſquelles je vivois familièrement, que je ne le connoiſſois que depuis deux jours. Cette manière de me défendre, pouvoit ſervir auſſi à faire ſoupçonner ſon ennemie de s'être abuſée, & d'en avoir cru trop légèrement ſa haine; parce que n'ayant point de preuves à donner de ſon accuſation, il étoit naturel, dans une affaire qui touchoit l'honneur d'un homme de diſtinction, de s'en rapporter plutôt à des apparences qui lui étoient favorables qu'aux dépoſitions d'une fille ſans nom & ſans aveu. Le ſouvenir de Roſe fut donc le ſeul poids dont mon imagination ne put ſe ſoulager. Les inſtances de Patrice & ſes expreſſions équivoques, me revinrent à l'eſprit; & n'ayant que trop de penchant à groſſir le danger par mes craintes, je me plaignis amèrement au ciel pendant toute la nuit, de l'obſtacle qu'il avoit laiſſé naître aux ſecours que je deſtinois à la vertu.

Il arriva néanmoins, comme je l'avois prévu,

que cette affaire prit bientôt un heureux cours. Le vice-roi fut surpris d'entendre que c'étoit moi qu'on avoit arrêté. Il trouva si peu de vraisemblance dans l'accusation dont on l'avoit entretenu, que sans porter ses vues plus loin, il se reprocha d'avoir fait une démarche inconsidérée, qu'il se crut même obligé de réparer par des excuses. La lettre de Fincer ne servit qu'à le confirmer dans cette disposition, & à lui en inspirer de favorables pour Patrice. Il me fit ouvrir dès le lendemain les portes de ma prison, avec un compliment civil sur l'erreur où sa précipitation l'avoit exposé. Le premier usage que je fis de ma liberté, fut de l'aller remercier. Il me renouvela ses excuses; & me parlant de la lettre de Fincer, il me témoigna la satisfaction qu'il avoit eue d'y trouver un éclaircissement qu'il pouvoit faire valoir à l'avantage de ma famille, & à la justification de mon frère. Enfin, soit qu'ayant mal compris le premier discours de ceux qui m'avoient arrêté, la seule honte de m'avoir chagriné mal-à-propos lui eût fait rejeter toutes les autres explications; soit qu'il fût bien-aise au fond d'avoir trouvé un prétexte pour ne pas réveiller une affaire ensévelie, il ne me fit pas la moindre question qui eût rapport à Dilnick. On publia donc comme une nouvelle constante à Dublin, que j'avois été arrêté in-

justement sur une ridicule accusation ; & Dilnick fut si heureux, que son nom ne fut pas même mêlé dans cette aventure.

Qui ne s'imagineroit pas que mes peines touchoient à leur fin, ou que j'étois du moins délivré du principal embarras qui les avoit causées ? J'en avois moi-même cette opinion ; & pressé par le souvenir de Rose, je ne perdis pas un moment pour me rendre à ma maison, où le vice-roi m'avoit assuré que mes malles avoient été renvoyées par ses ordres. Elles y étoient en effet ; mais notre argent étoit disparu. A peine en croyois-je mes yeux & ma mémoire. J'étois trop sûr néanmoins, que non seulement le gros de nos richesses, mais les mille écus mêmes que j'avois porté la veille au château, devoient être dans un sac de cuir où je les avois mis à mon retour. Je n'étois pas moins certain d'avoir enfermé le sac dans ma malle ; elle avoit été enlevée à ma vue par les gardes du vice-roi. C'étoit sans doute par les mêmes mains qu'elle avoit été rapportée. Il étoit clair que je ne pouvois accuser qu'eux, & qu'ils devoient m'en répondre. Je conçus du moins l'espérance que mes plaintes seroient écoutées, & que la justice du vice-roi me feroit restituer ce qu'on m'avoit ravi sans son ordre. Je retournai sur le champ au palais, moins ému par le ressentiment de notre perte, que par

mille idées effrayantes qui me troubloient déjà pour l'avenir. Le vice-roi apprit l'infidélité de ses gardes avec une vive colère. Il fit arrêter au même moment ceux qui avoient été chargés du dépôt. Mais, soins inutiles. La présence de la mort n'auroit pas fait lâcher leur proie à des misérables qui estiment l'argent plus que la vie. Ils s'étoient trop fidèlement accordés dans l'exécution de leur crime. On ne put tirer d'eux la moindre confession qui les exposât même aux procédures de la justice. Ils protestèrent constamment que la malle n'avoit pas été ouverte jusqu'au palais, & que le vice-roi l'ayant fait visiter à ses yeux, c'étoit à lui-même qu'il faloit demander compte de ce que j'avois perdu.

Cette insolence, qui auroit mérité seule d'être punie chez une autre nation, & qui ne peut être conçue que par ceux qui connoissent le caractère de la populace d'Irlande, n'en eut pas moins le succès que ces malheureux s'étoient promis. Le vice-roi me dit avec chagrin qu'il étoit au désespoir de ma perte, mais que je ne devois en accuser que moi-même; & que pour être en droit d'en exiger la réparation, suivant toute la rigueur des loix, il eût fallu qu'au moment que j'avois été arrêté par ses gardes, j'eusse déclaré que j'avois dans ma malle la somme que je les accusois de m'avoir ravie. Il me fit même entendre que ne

pouvant les convaincre par aucune preuve, j'avois à craindre qu'ils ne me chagrinassent à leur tour, en exigeant eux-mêmes la réparation d'une plainte qu'ils pouvoient traiter de calomnie.

C'étoit me déclarer qu'il étoit tems de finir mes poursuites; car le témoignage de Dilnick; qui auroit pu servir de preuve à la vérité, n'étoit pas un secours auquel il me fût permis de penser. J'eus assez de pouvoir sur le trouble de mon cœur pour faire valoir du moins mon infortune, comme une nouvelle raison d'indulgence, qui obligeoit un seigneur aussi généreux que le vice-roi à ne pas faire languir Patrice dans une trop longue attente de son sort. Il parut sensible à ce motif, & je sortis satisfait de ses promesses. Mais, foible consolation, lorsque me trouvant rendu à moi-même, j'essuyai les assauts réunis de mille passions que je ne connoissois pas encore, & qui se joignirent à celles dont j'éprouvois déjà toute la force. Mon inquiétude pour Rose & pour Patrice ne fut pas le premier tourment qui se fit sentir à mon cœur. Je pensai à cette généreuse Sara, dont l'attente étoit si malheureusement trompée, & qui perdoit avec ses tendres espérances une somme qu'elle croyoit mieux employée. Je pensai à moi-même, qui me trouvois ainsi

chargé de deux ſortes de dettes, auxquelles je ne voyois aucune apparence de pouvoir ſatisfaire ; celle de l'honneur, qui m'obligeoit à reſtituer un prêt dont toutes mes épargnes n'égaleroient pas de longtems la valeur ; & celle de la reconnoiſſance, dont les refus de Patrice ne me permettoient jamais de m'acquitter. Quelle opinion Sara pouvoit-elle prendre de mon aventure ? Comment lui faire entendre que ſon argent s'étoit échappé de mes mains, & qu'elle n'en avoit pas plus de fruits à eſpérer que de ſa tendreſſe & de ſa genéroſité ? Mais en ſuppoſant que par une longue privation du néceſſaire, je puſſe me décharger du premier du moins de ces deux devoirs, que devenoit Roſe, à qui je m'ôtois le pouvoir de procurer le moindre ſecours ? Il lui reſtoit l'aſſiſtance du ciel ; mais l'a-t-elle méritée, diſois-je, par ſon penchant pour les vaines occupations du monde, & par ſa réſiſtance à mes conſeils ? Et de quelque choſe que vienne ſa chûte, en eſt-elle moins terrible pour moi, ſoit que j'écoute l'honneur, ou que je ne conſulte que la religion ?

Je paſſai une partie du jour dans ces réflexions ; & rien ne me paroiſſoit propre à calmer mon eſprit, lorſque je reçus un billet des mains d'un inconnu, qui n'ajouta rien pour expliquer le ſujet

de sa commission. Je le reçus avec inquiétude; mais avec quelque obscurité qu'il fût conçu, je n'en lus pas deux lignes sans y reconnoître Dilnick, qui se croyoit obligé par l'expérience à garder toutes ces précautions. Il me marquoit qu'étant à couvert chez un ami fidèle, il avoit été informé de toutes les suites de son aventure; qu'il apprenoit en dernier lieu la perte de mon argent: mais que la regardant comme le moindre de nos malheurs, il m'exhortoit à m'armer de courage, & à faire fonds sur de nouveaux secours qu'il se disposoit à me procurer; qu'étant lié de si près par le sang avec Sara, il prenoit déjà pour Patrice tous les sentimens qu'il croyoit devoir au mari d'une parente si chère; qu'il étoit sans enfans, & que son bien ne pouvant être mieux employé, il étoit résolu d'en vendre une portion pour suppléer à ma perte; qu'il trouvoit ce parti plus convenable que celui de vendre ou la vaisselle ou les diamans de Sara, d'autant plus que cette vente entraîneroit des longueurs, & qu'il pouvoit terminer la sienne en un moment avec un de ses amis à qui il l'avoit déjà proposée. La suite de sa lettre contenoit d'autres témoignages de zèle, & quelques conseils qui pouvoient avancer la liberté de Patrice. Je marquai hier notre disgrace à Sara, ajoutoit-il en

finiſſant; mais je n'ai pas jugé à propos de lui apprendre aujourd'hui le vol qu'on vous a fait, & je vous demande la même diſcrétion.

Nouveau ſujet de reconnoiſſance, mais qui ne pouvoit ſervir qu'à redoubler les tourmens de mon cœur. Je ne balançai pas ſur la réponſe que je devois à cet avis; ce fut une prière preſſante de ne rien entreprendre ſans avoir reçu quelques explications que je lui promettois dans notre première entrevue, & louant la prudence qui l'avoit empêché de me nommer ſon aſyle dans une lettre, je le ſuppliois de s'aſſurer de quelqu'un qui pût me l'apprendre avec moins de danger. Dans l'ardeur des mouvemens que tant de généroſité m'inſpiroit, je ſerois parti ſur le champ pour Killerine, & j'aurois employé tout mon crédit pour lever une ſomme d'argent, fallût-il engager juſqu'au dernier de mes meubles & tous les revenus de mon bénéfice: mais outre que je n'aurois jamais compté de faire monter mes emprunts à dix mille francs, je ne pouvois oublier de quelle importance il étoit pour Patrice que je fuſſe à Dublin, lorſqu'il ſeroit interrogé pour la première fois. La diligence ou la lenteur des procédures me paroiſſoit dépendre de cette ſcène, & c'eût été m'arracher le cœur que de m'éloigner de lui ſans ſavoir ce qu'il avoit à craindre ou à eſpérer.

Je ne laissai point passer le jour sans retourner à sa prison, autant pour le délivrer de l'inquiétude qu'il avoit pu ressentir la veille de ne me pas revoir suivant ma promesse, que pour tirer de lui des explications positives sur la situation de Rose. J'espérois quelque chose aussi de mes dernières instances, & de tant de motifs pressans auxquels j'avois laissé le tems d'agir. A l'égard de sa sœur, il me répéta que sa principale crainte consistoit dans l'adresse & les intrigues du duc de .... qui s'étoit comme proposé la ruine de sa sagesse & de son honneur; mais je reconnus encore qu'il dissimuloit une partie de ses sentimens, & je n'en fus que plus effrayé d'un péril qu'il s'obstinoit à me déguiser. Je ne remportai pas plus de satisfaction pour le second de mes désirs. Il me renouvela tristement ce qu'il m'avoit dit la veille, avec les mêmes instances de l'abandonner à son malheureux sort. Il n'étoit pas tems de lui découvrir toutes les circonstances qu'il ignoroit; mais j'ajoutai aux raisons que je connoissois capables de toucher son cœur, diverses considérations prises des aveux mêmes qu'il m'avoit faits. Songez-vous, lui dis-je, que votre Julie vous est ravie sans retour; que vous ignorez jusqu'au lieu de sa demeure; qu'elle est sous la garde d'un père qui vous hait, qui lui destine un autre époux, qui l'a déjà forcée peut-

être de le recevoir ; enfin que vous n'avez rien à vous promettre de sa tendresse ni de la vôtre... Il m'interrompit en versant quelques larmes : Vous comptez mes douleurs, me dit-il ; mais ce n'est pas un remède propre à les guérir.

J'aurois désespéré de le vaincre, si la confiance que j'avois au pouvoir du ciel ne m'eût fait penser continuellement que le cœur des hommes est entre ses mains, & qu'il peut les tourner à son gré. Nos infortunes me sembloient dignes de sa pitié ; & ne voyant que le mariage de Patrice qui pût les réparer, je l'attendois comme une faveur de sa bonté, ou j'étois disposé à le voir manquer avec cette patience qu'on a dans les malheurs dont on ne voit point la cause, & que la religion seule apprend à souffrir sans murmurer. Qu'aurois-je fait dans cette cruelle supposition ? Je me serois jeté aux genoux de Sara, au risque peut-être d'y mourir de douleur : je lui aurois confessé le malheureux succès de sa tendresse & de sa générosité : j'aurois remis à sa disposition, ma vie qui n'étoit pas mon objet le plus cher, & le bien modique dont je jouissois ; & si la bonté de son cœur m'eût laissé l'un & l'autre, j'aurois volé à Paris pour en offrir de nouveau le sacrifice à Rose, sans autre condition que d'aimer la vertu, & de suivre quelquefois mes

conſeils. Je me gardai bien de communiquer toutes ces idées à Dilnick, que je vis le lendemain. Il ſatisfit au déſir que je lui avois marqué, en me faiſant remettre ſimplement le nom & la demeure de ſon ami. Je compris le ſens de cette adreſſe ; & ne voulant négliger aucune précaution, je fis pluſieurs détours pour me rendre au lieu qu'il m'avoit nommé. Il me reçut avec une joie qui me fit attendre quelque nouvelle favorable. En effet, me prévenant d'abord : je ne me ſuis pas arrêté, me dit-il, aux difficultés que vous m'avez fait preſſentir ; & craignant de manquer une occaſion qui ne ſe retrouve pas toujours, j'ai vendu à mon hôte une portion de mon bien. Quoiqu'il le connût, ajouta-t-il en riant, j'ai gagné quelque choſe à ce marché ; car j'ai tiré quinze mille francs de ce qui n'en a jamais été eſtimé que treize ou quatorze. Comme je me récriois ſur cette démarche, en la traitant d'inutile & d'inconſidérée, vous ne ſavez pas, reprit-il, que plus heureux que nous n'aurions jamais oſé l'eſpérer après tant de traverſes, nos affaires ſont à la veille de ſe terminer ; & ne me reprochez pas d'avoir été trop vîte ; car c'eſt à cette diligence que je dois tout le bonheur qui ne peut plus nous manquer. Il continua de m'apprendre que le matin du même

jour, se croyant en état d'entreprendre quelque chose avec son argent, il étoit allé chez le président du comité, que la cour avoit établi pour les derniers troubles, & devant lequel l'affaire de Patrice devoit s'instruire ; que n'en étant point connu, il s'étoit fait annoncer sans crainte pour un gentilhomme de notre maison ; que dès les premières explications il avoit compris clairement qu'on n'alléguoit rien de précis à la charge de Patrice, & qu'il n'étoit question que de simples soupçons ; mais que ne comprenant pas moins qu'on prendroit du tems pour les éclaircir, il avoit jugé que ce que nous avions à craindre de plus dangereux, étoit le délai de l'interrogatoire, & la durée d'une prison dont nous ne verrions peut-être jamais la fin : qu'il s'étoit hasardé là-dessus à sonder le président ; & que sans parler d'indulgence pour un coupable, il avoit demandé au contraire qu'il y eût de la sévérité dans les recherches & le jugement, pourvu qu'il y eût autant de diligence : qu'il avoit ajouté seulement qu'étant aussi persuadé que cette faveur dépendoit de lui, qu'il l'étoit qu'elle ne blessoit pas son devoir, il ne faisoit pas difficulté de lui proposer des motifs qui pouvoient s'accorder avec sa conscience, & devenir peut-être utiles à ses affaires : enfin, qu'il lui avoit parlé

de mille pistoles qui pouvoient être comptées au même moment ; sur quoi le marché avoit été conclu, portant dans un seul article, que si Patrice ne se trouvoit chargé de rien, il seroit libre avant la fin du mois. Cette promesse avoit été payée sur le champ par les dix mille livres que Dilnick avoit en or ; & comme il étoit homme sensé, la manière dont il avoit lié le président, lui répondit de l'exécution. J'allois marquer, ajouta-t-il, cette heureuse nouvelle à Sara, & vous pouvez de votre côté la communiquer à Patrice.

Son récit n'avoit pas été assez long pour me donner le tems de revenir de ma surprise, ni de mettre dans ma réponse plus d'ordre que dans mes pensées. Je sentois palpiter mon cœur de crainte & d'embarras. Mais pourquoi vous hâtiez-vous, lui dis-je, sans être fixé à ce que je voulois exprimer ? Pourquoi ne pas attendre que je me fusse expliqué avec vous ? Se défait-on de son bien, continuai-je avec le même embarras, pour servir des étrangers, du moins sans les avoir consultés, sans savoir s'ils sont en état de satisfaire à des avances & à des générosités de cette nature ? Si c'est l'unique peine, répondit Dilnick, qui cause vos difficultés, calmez-vous ; n'ayez pas plus d'inquiétude pour la reconnoissance que je ne vous impose

pose d'obligations pour le bienfait. Sara doit hériter de mon bien ; qu'importe qu'elle le reçoive aujourd'hui ou après ma mort, lorsqu'il m'en reste assez pour continuer de vivre avec agrément ? Je sais, ajouta-t-il, que je la flatte par l'endroit le plus tendre, & qu'elle préféreroit le service que je viens de lui rendre à tout mon héritage.

Plus touché encore de ces sentimens que de leurs effets, je ne répliquai que ce qu'il falloit pour faire connoître que je leur donnois leur juste prix ; & quittant Dilnick sur quelque prétexte, je me rendis au château avec toute la vîtesse dont je fus capable. Mon impatience souffrit beaucoup du détour que je fus obligé de prendre pour me faire accompagner du messager d'état. Chaque moment de délai me sembloit une perte pour l'honneur de Patrice, pour le mien, pour la tendresse de mon cœur, enfin pour tout ce que j'avois de cher & de sacré.

Il n'est plus tems de ménager les termes, dis-je à Patrice en l'abordant, ni d'écouter une vaine tendresse, lorsqu'il faut se rendre à la voix de l'honneur ; & lui racontant sans interruption tous les droits que les Fincer avoient acquis sur lui, voilà, repris-je avec force, ce que j'oppose à vos prétextes & à vos excuses. Si l'on vous offroit avec un cœur si noble, un

viſage rebutant, ou quelqu'autre difformité de corps & d'eſprit, je vous plaindrois peut-être d'une néceſſité à laquelle vous ne feriez pas moins obligé de vous ſoumettre. Mais la naiſſance, la beauté, les richeſſes, unies à toutes les qualités de l'eſprit & du cœur, ne ſont pas une offre qui mérite vos dédains. En un mot, vous êtes lié, vous n'êtes plus libre de choiſir. Accuſez, ſi vous voulez, le caprice de votre ſort, qui vous rend malgré vous l'eſclave des bontés d'autrui; & plaignez-vous d'un excès de bonheur, auquel mes ſoins n'ont pas eu plus de part que les vôtres : mais cette plainte même doit demeurer renfermée au fond de votre cœur; & vous ne pouvez manquer d'amour & de reconnoiſſance pour Sara, ſans vous couvrir d'un opprobre éternel. Je ne fais plus valoir, ajoutai-je, les raiſons qui étoient priſes auparavant de notre propre intérêt. C'eſt à vous de voir ſi elles ont perdu leur force, & juſqu'à quel point le malheur de Roſe peut vous toucher.

Il m'écoutoit les yeux baiſſés, avec plus d'agitation qu'il n'eût entendu la ſentence de ſes juges. Vous m'accablez, me dit-il impatiemment, & vous êtes de concert avec ceux qui veulent ma perte. Je connois Sara Fincer. Je confeſſe tout ce que vous dites de ſes charmes; mais ſi je dois de l'eſtime à ſon mérite, & de la

reconnoissance à ses bienfaits, je ne suis obligé par aucun droit de me livrer à ses vues, & de me rendre la victime d'une inclination que je n'ai pas eu dessein de lui inspirer. Si elle ne demandoit que ma vie, je ne lui disputerois rien. Vous exigez pour elle un cœur qui n'est plus à moi ; & quand des raisons moins invincibles me forceroient d'accepter l'offre de sa main, je sens que tous ses charmes n'obtiendroient jamais de moi ce que je ne suis plus le maître d'accorder. Je lui répondis, que l'honneur & l'habitude suppléeroient à la vivacité de l'inclination ; & que le plus solide fondement du mariage étant l'estime, il en trouveroit une source perpétuelle dans le mérite qu'il attribuoit lui-même à son épouse. A l'égard des réponses par lesquelles il croyoit satisfaire à mes instances, je les lui reprochai comme une ingratitude ; & reprenant en détail toutes les circonstances de la conduite & de la générosité de Sara, je le réduisis à reconnoître en soupirant, qu'elle méritoit les adorations d'un cœur libre. Hélas, s'écria-t-il, que ne m'est-il possible de l'aimer ! Je le crus ébranlé ; cependant voulant ménager aussi sa santé & son repos, qui avoient beaucoup à souffrir dans un combat si rude, je remis à le soumettre entièrement dans la suite de nos entretiens.

Mes raisons ne firent que se fortifier de jour en jour par de nouveaux évènemens. Dilnick attentif à son entreprise, laissa si peu de relâche au président, que dès le jour d'après, il l'obligea d'assembler son comité avec la participation du vice-roi, pour ouvrir l'interrogatoire. Tout le crime de Patrice étant d'être le fils d'un père que les fausses dépositions de Fincer avoient rendu suspect, on n'eut à lui objecter que les mêmes soupçons, fondés sur le parti qu'il avoit pris d'abandonner l'Irlande, & sur son séjour en France, d'où l'on supposoit qu'il pouvoit être ramené par quelque dessein contraire à l'état. Il expliqua les motifs de son départ & ceux de son retour, avec toute la simplicité qui accompagne l'innocence. L'honnêteté & la candeur qui étoient peintes sur son visage, achevèrent de mettre l'assemblée dans ses intérêts. Le président, disposé en effet à le servir, fit remarquer la justesse & la netteté de ses réponses ; & s'étant jeté habilement sur la nature du zèle qu'on doit à l'état, il observa que pour remplir un devoir si juste, il n'en falloit pas blesser d'autres, en exposant légèrement l'honneur d'une infinité de personnes distinguées par le mérite & la naissance, & en se fondant sur les moindres apparences pour attenter à leur liberté. La lettre de Fincer qui

fut communiquée à l'aſſemblée par le vice-roi, vint confirmer fort à propos cette favorable diſpoſition. La main de ce gentilhomme étoit connue. On ne pouvoit ſe figurer raiſonnablement qu'il eût été gagné pour nous rendre un témoignage de cette nature ; & quand on l'eût cru capable de ſe parjurer ſucceſſivement pour & contre, il étoit clair que du Dannemarck, où l'on n'ignoroit pas qu'il s'étoit réfugié, on ne ſe communique point ſes demandes & ſes réponſes dans un eſpace ſi court. Il n'y eut perſonne qui voyant prendre un ſi heureux tour aux premières délibérations, n'augurât bien de l'avenir. Dilnick entretint le préſident après l'aſſemblée. J'obtins de mon côté l'audience du vice-roi ; & les réponſes que nous reçûmes de part & d'autre, s'accordèrent ſi bien en notre faveur, que nous ne doutâmes plus du prompt ſuccès de nos déſirs.

Patrice fut le ſeul qui parut inſenſible à l'approche de ſa liberté. Il commençoit à regarder ſes engagemens avec Sara, comme une chaîne qu'il auroit peine à rompre ; & cette penſée l'avoit tellement abattu, qu'il n'auroit pas été plus défiguré par quelques jours de maladie. Quoique la cauſe de cette altération ne pût m'échapper, j'affectai de l'attribuer à l'inquiétude que l'interrogatoire avoit pu lui cauſer ;

& ſurmontant moi-même le chagrin que je reſſentois de ſa peine, par la perſuaſion où j'étois que je travaillois ſolidement à ſon bonheur, j'eus la conſtance de renouveler mes perſécutions, & de lui faire rappeler ſon devoir avec plus de vigueur que jamais. Il ne pouvoit ſe diſpenſer de voir Dilnick en ſortant de ſa priſon. J'appréhendois que n'ayant point vaincu ſes répugnances, il n'eut la foibleſſe de faire appercevoir qu'il ſe croyoit conduit au ſupplice, & que nos bienfaiteurs ne fuſſent choqués de lui voir accepter de ſi mauvaiſe grace une faveur qui paroiſſoit mériter toutes ſortes d'empreſſemens. Je n'épargnai rien pour le faire entrer dans les mêmes vues, & je continuai les jours ſuivans de le preſſer ſans ménagement.

L'arrivée imprévue de Sara Fincer, enflamma de plus en plus le zèle que j'avois pour leur bonheur commun. Elle étoit partie ſur la première lettre de Dilnick ; & s'attendant à nous trouver, lui dans la néceſſité de garder ſon aſyle, moi dans une priſon auſſi étroite que celle de mon frère, elle avoit ramaſſé avec précipitation tout ce qu'elle avoit pu tirer de ſes amis pour venir travailler elle-même à notre liberté par ſes propres ſoins & par de nouveaux ſecours. J'avoue que malgré tous les ſentimens de reconnoiſſance dont j'étois pénétré, je ne

la vis pas ſans quelque marque de confuſion. Ce n'étoit pas le fardeau de ſes bienfaits qui m'étoit incommode. Il étoit aiſé à porter près d'une perſonne qui s'eſtimoit heureuſe de les voir acceptés, & qui me confeſſoit que j'aurois bien des avantages ſur elle, lorſqu'elle ſeroit redevable à mes ſervices, de l'eſtime & de l'affection de mon frère. Mais quelle explication pouvois je lui donner ſur le fond même de cette eſpérance ? Je fus réduit à me renfermer dans des complimens vagues, qui lui auroient fait démêler une partie de mon embarras, ſi ſa généroſité & ſa droiture ne l'euſſent ſoutenue dans ſes préventions. Loin de condamner la conduite de Dilnick, elle le remercia les larmes aux yeux, du ſervice important qu'il avoit rendu à Patrice. Elle vouloit lui reſtituer ſur le champ le prix de ſa terre. Mais avec la même nobleſſe, il la pria de remettre ce ſoin à d'autres tems. Je ne manquai pas de faire valoir à Patrice ce ſurcroît de bontés & d'obligations. Il ne répondit plus rien à mes diſcours les plus ardens ; & ſes ſoupirs n'étant point pour moi un langage aſſez clair, je le quittai ſans ſavoir comment je devois interpréter ſon ſilence.

Je reçus le même jour du vice-roi, l'agréable confirmation des réſultats du comité. On s'étoit aſſemblé de nouveau ; & tous les juges

entraînés par l'autorité du présiident & par le suffrage du vice-roi, avoient opiné de concert à rendre la liberté à Patrice. Il avoit même été résolu par une délibération unanime, que pour réparer aux yeux du public l'espèce d'outrage qu'il avoit souffert injustement, on lui députeroit un membre du comité, qui le prieroit de pardonner la conduite qu'on avoit tenue avec lui, au zèle du gouvernement pour la maison royale & pour la tranquillité de l'état. Cette attention venoit du vice-roi, qui avoit des ménagemens à garder avec la noblesse. J'en informai aussitôt Sara. Elle reçut cette nouvelle avec des transports de joie ; & ne se croyant pas moins sûre du cœur que de la liberté de son amant, elle se livra sans réserve à ces espérances qui devoient être remplies dès le lendemain. Je m'y serois livré avec elle, si j'avois pu me répondre à moi-même des dispositions de Patrice. Je l'avois laissé incertain dans ma dernière visite. C'étoit ce que j'avois conclu de plus favorable de son silence. J'espérois à la vérité, qu'en faisant un nouvel effort au moment même qu'il se verroit ouvrir la porte de sa prison, je lui ferois sentir plus vivement que jamais, ce qu'il devoit du moins à la reconnoissance; & que dans le premier mouvement qui emporte un cœur sensible, il seconderoit l'er-

reur de Sara par la vivacité de ses remerciemens. Cette pensée m'en fit naître une plus étendue. Je me flattai qu'en donnant toute la force que je pourrois à cette première ardeur, je le ferois peut-être passer à l'instant sur ses frivoles difficultés; & que n'osant se défendre contre des raisons qui seroient soutenues si fortement par la vue & la tendresse de Sara, il consentiroit sans réflexion à tout ce qu'elle paroîtroit désirer. Je ne la mis point elle-même dans la confidence de mon dessein; mais la prévenant en général sur l'empressement que j'avois de m'acquitter promptement de toutes nos dettes par le cœur & la main de mon frère, je lui fis entendre que si elle étoit absolument résolue de se contenter d'un retour si inférieur à ses bienfaits, il étoit inutile de remettre à Antrim ce qui pouvoit s'exécuter à Dublin. Les cérémonies catholiques se font sans éclat en Irlande, & les pouvoirs dont j'étois revêtu me donnoient encore le droit de les abréger. Nous éviterons ainsi, lui dis-je, & le bruit & les frais d'une fête, dont le principal prix consistera dans les tendres sentimens de nos cœurs. Elle applaudit à cette proposition, & Dilnick ne la goûta pas moins qu'elle; ils me laissèrent tous deux le maître de régler la cérémonie & les momens.

Je me retirai de bonne heure pour méditer à loisir sur une entreprise dont je rendois graces au ciel de m'avoir inspiré le dessein. En arrivant chez moi, je trouvai une lettre qui m'étoit envoyée de Killerine, où j'avois eu soin de laisser mon adresse; & levant la première enveloppe, je reconnus avec étonnement dans la seconde suscription le caractère de Rose. Avec quelle ardeur ne me hâtai-je pas de l'ouvrir? Je me sentis le cœur ému & les mains tremblantes, comme si j'eusse pressenti tout ce que j'allois lire. Cette triste lettre subsiste encore entre mes papiers les plus précieux; & je ne puis mieux satisfaire mes lecteurs, qu'en la leur représentant ici fidèlement.

« Que les momens me paroissent longs, mon » cher frère, & que la nécessité cause d'étran- » ges alarmes! Patrice est parti. Je ne reçois » point de ses lettres, & j'ignore le succès de » son voyage; mais quelques nouvelles qu'il puisse » m'en apprendre, elles ne sauroient être plus tris- » tes que celle que j'ai à vous écrire. Peu de jours » après son départ, la supérieure du couvent où » il m'a laissée, surprise de ne le plus voir paroî- » tre, & sans doute inquiète pour quelques frais » extraordinaires où mes incommodités l'avoient » engagée, m'est venue déclarer honnêtement » que sa maison n'étant point en état de faire

» des avances aux pensionnaires, il falloit lui res-
» tituer la valeur de ce qu'elle avoit employé
» pour moi; & paroissant encore plus alarmée
» pour la suite de ma pension, elle m'a demandé
» si je comptois revoir bientôt mon frère.
» Mes inquiétudes ne m'ayant point permis de
» l'entendre sans verser quelques larmes, loin
» d'en être attendrie, elle m'a répété, que n'é-
» tant point assez riche pour se charger gratui-
» tement de mon entretien, elle me prioit de
» penser de bonne heure à me ménager une au-
» tre retraite. J'ai compris qu'elle étoit informée
» du désordre de notre fortune, & qu'elle fai-
» soit peu de fond sur les promesses de mon
» frère. Dans l'embarras où je me suis trouvée,
» avec peu d'argent comptant, & forcée d'en
» donner sur le champ la meilleure partie, je
» n'ai pas vu de ressource plus honnête, que
» de me réduire à vivre du travail de mes mains,
» en faisant usage des petits talens que je dois
» à mon éducation. J'ai satisfait à toutes mes
» dettes; & suivie de ma femme de chambre
» qui n'a pas voulu m'abandonner, je me suis
» retirée chez d'honnêtes gens, mais pauvres,
» qui me louent une chambre d'un prix fort vil.
» Je m'y tiens renfermée depuis huit jours dans
» une solitude impénétrable. Mes hôtes se char-
» gent de faire vendre mon ouvrage, & ne

» me demandent point d'autre paiement pour » mon logement & ma nourriture. Je m'occupe » à broder, & ma femme de chambre m'aide » dans mon travail.

» Ce triste état ne seroit point sans douceur » pour un cœur affligé, si mon malheur n'avoit » fait découvrir ma retraite à quelques ennemis » de mon repos, qui s'obstinent continuelle- » ment à le troubler. Le duc de ... m'a fait » renouveler des offres, qui sont trop exa- » gérées pour ne pas couvrir quelque poison. » Il m'a fait assurer par mes hôtes, que sa ré- » solution est de m'épouser; & je n'ai pu me déli- » vrer de leurs persécutions, qu'en les menaçant » de chercher une autre retraite. L'un de ces » jours, il a fait mettre dans la corbeille où je » serre mes ouvrages, une bourse remplie d'or, » & si pesante que j'ai eu peine à la jeter par » ma porte, en ordonnant à mon hôte de la » rendre, & de ne rien accepter de la même » main. Un autre jour m'étant apperçue que » nos alimens étoient meilleurs & mieux ap- » prêtés qu'ils ne doivent l'être chez des gens » tels que mes hôtes, je les forçai de confes- » ser qu'ils les recevoient d'un traiteur inconnu, » qui refusoit d'accepter leur argent; & me » privant de dîner ce jour-là, je lui protestai » qu'à l'avenir je me laisserois plutôt mourir de

» faim, que de toucher à ces viandes empoiſon» nées. Des Peſſes ne me laiſſe pas plus de re» pos. Il ſeroit inutile de vous nommer d'autres » perſécuteurs que vous ne connoiſſez pas. Mes » peines augmentent ſans ceſſe, & je n'ai per» ſonne de qui je puiſſe eſpérer la moindre » conſolation.

» Ce n'eſt pas des ſecours que je vous de» mande, je ne m'imagine que trop le mauvais » état de vos affaires; mais ne m'acorderez-vous » pas des conſeils? Un juſte égard pour l'hon» neur de notre nom, m'a retenue cent fois, » lorſque je prenois la plume pour écrire à » Saint-Germain; cherchons, diſois-je, à me » cacher plutôt qu'à lever le voile qui couvre » encore nos infortunes. Si je connoiſſois quel» que ſolitude plus retirée que la mienne, un » couvent où l'on ne rougiſſe point d'accorder » un aſyle à l'honneur & à la vertu abandonnée, » j'irois me dérober pour jamais au monde, & » je vous épargnerois tout d'un coup les cha» grins que l'incertitude de mon ſort ne man» quera point de vous cauſer. Mais où m'a» dreſſer? N'auriez-vous pas quelqu'ami qui pût » me rendre ſecrètement un ſi important ſer» vice? Qu'importe où je meure de triſteſſe & » d'ennui, pourvu que je parvienne à n'incom-

» moder & à ne déshonorer personne ? Patrice
» m'a sans doute abandonnée. J'aurois reçu de
» ses nouvelles. Sous prétexte de repasser en
» Irlande, il est allé chercher de l'emploi dans
» quelque cour étrangère. Il a raison de s'être
» déchargé d'un fardeau tel qu'une malheureuse
» sœur. Hélas, j'avois fait néanmoins plus de
» fond sur sa tendresse ! Georges est dans les
» chaînes : j'ignore s'il en sortira ; & ne pou-
» vant lui être utile à rien, je n'irai pas re-
» doubler ses peines, en lui faisant communi-
» quer les miennes. Il ne me reste que mon
» honneur, ma confiance au ciel, & le secours
» que je tire de mes mains. Adieu, mon cher
» frère. Vous ne sauriez croire combien mes
» pleurs m'ont changée ».

Elle finissoit par le nom de ses hôtes & de sa demeure, où elle me prioit d'adresser directement ma réponse.

J'étois seul heureusement, lorsque j'achevai de lire cette lettre fatale. Il importoit à mon honneur que personne ne fût témoin de mon transport. Je me précipitai à genoux au milieu de ma chambre ; & le cœur plus serré que de la crainte d'un cruel supplice, je demeurai longtems dans cette posture, sans autre mouvement que celui de mes bras que j'éten-

dois de toute ma force vers le ciel. Mes pensées étoient aussi forcées que mon attitude. Je ne me représentois rien distinctement ; & dans la confusion de tant de sensations douloureuses, mes yeux avoient déjà versé un ruisseau de larmes, que je n'avois pas encore commencé à les sentir couler. Enfin tournant plus librement mes regards vers le ciel, comme s'ils s'y étoient portés naturellement dans mon premier transport, je lui adressai toutes les plaintes qui s'étoient comme accumulées au fond de mon cœur pendant ce violent silence. O père des misérables ! ô protecteur des foibles, m'écriai-je mille fois en un moment ! abandonnes-tu ceux qui ne t'ont pas oublié ? Laisses-tu périr une fille tremblante qui combat encore pour son devoir ? Qui sera le refuge des orphelins & des pauvres, si tu leur refuses ton secours ? & revenant comme à moi après quantité d'autres invocations, je me représentai avec mille nouvelles douleurs, la situation dont ma chère & malheureuse sœur me faisoit un portrait si touchant, réduite à travailler dans la maison d'un pauvre, à donner son travail en échange pour sa nourriture, à se cacher pour fuir la honte & pour supporter honnêtement la misère, à pleurer & à souffrir ! O Rose ! ô tendre sœur ! quelle des-

tinée ! & de quoi sert dans le monde le mérite & la naissance, si la fille du comte de... est forcée à cet horrible abaissement !

Cependant à mesure que la raison & la religion reprenoient le dessus sur les mouvemens de la nature, je considérai que ce que je regardois comme le dernier excès du malheur pour une fille de la naissance & du mérite de Rose, pouvoit n'être qu'une déposition du ciel, qui avoit voulu mettre sa vertu à l'épreuve, & qui n'en seroit peut-être que plus libéral à la récompenser. Je relus cette lettre qui m'avoit causé tant d'agitations. J'eus honte d'avoir pris dans des vues si humaines une disgrace qui devoit être reçue avec soumission, & qui serviroit infailliblement à faire éclater l'honneur & la sagesse de ma sœur. Car laissant à part l'expression de ses peines, qui n'avoit même rien d'amer ni d'emporté, je croyois découvrir dans tous ses termes une ame ferme dans son devoir, & un goût déclaré pour la vertu. Qu'ai-je à redouter pour elle, disois-je ? un peu de chagrin & d'ennui ; quelques pleurs que l'orgueil de la nature lui arrache, un peu d'altération dans ses traits, que la bonne fortune aura bientôt réparée. Mais elle se forme à la patience, à l'humilité, à la douceur, à la compassion des malheurs d'autrui ; & ce cœur que l'adversité

l'adverſité ne peut abattre ni écarter de ſon devoir, formera peut-être quelque jour un des premiers caractères du monde. Nous prendrons ſoin, ajoutai-je, que l'épreuve ne dure pas trop longtems ; & la ſanté, ou plutôt la vie me manquera bientôt, ſi quelque choſe eſt capable de retarder le ſecours que je veux porter moi-même à ma chère Roſe.

Une autre réflexion qui contribua beaucoup à me calmer l'eſprit, fut la penſée qui me vint tout d'un coup, de faire ſervir cet incident à fixer les irréſolutions de Patrice. Je connoiſſois ſa tendreſſe pour ſa ſœur. La peinture de ſa miſère, celle de ſes dangers, l'impuiſſance préſente où il étoit de la ſoulager par d'autres voies que par ſon mariage, enfin mille terreurs que l'éloignement alloit groſſir & que mes raiſonnements rendroient encore plus preſſantes, me firent croirent ma victoire preſqu'aſſurée. Ainſi, diſois-je, j'étois aveugle de ne pas reconnoître une faveur du ciel dans ce que j'ai pris d'abord pour une nouvelle diſgrace.

Je paſſai tranquillement la nuit dans cette eſpérance ; & l'arrivée du jour ne l'ayant pas diminuée, je pris le chemin du château ſur les neuf heures, avec plus de joie que d'inquiétude. Le concierge m'avertit que Patrice n'étoit pas ſeul, & que ſur les bruits qui s'étoient ré-

pandus, il ne falloit pas douter que la visite qu'il avoit reçue, ne fût pour annoncer sa liberté. En effet, je vis sortir de sa chambre un Magistrat que je reconnus pour un membre du comité; & qui laissant au concierge un ordre par écrit, lui déclara qu'il pouvoit rendre sur le champ la liberté à son prisonnier. M'ayant apperçu, il me témoigna civilement la satisfaction qu'il avoit eue d'être choisi par son corps, pour apporter une si heureuse nouvelle à mon frère; & il me répéta les termes qu'il avoit eu ordre d'employer. C'étoient des félicitations sur son innocence, & des regrets de l'avoir soupçonné mal-à-propos. Mais il ne nous restoit pas moins à satisfaire le concierge pour les frais de sa prison, qui sont immenses en Irlande. J'en fis le compte avant que de voir Patrice; & les joignant à ce qui revenoit encore au Messager d'état, j'eus le chagrin de ne me pas trouver assez d'argent pour y fournir. Cependant étant bien résolu de ne pas recourir volontairement à Sara, trop confus de tant de bienfaits que sa générosité & l'embarras des circonstances m'avoient forcé d'accepter, je proposai au concierge de nous accorder quelque délai sur mon billet, & je le trouvai assez civil pour me promettre cette faveur.

Je n'eus plus rien de si pressant, que de vaincre le cœur de Patrice. Vous êtes libre, lui dis-je, en l'embrassant ; vos juges vous traitent avec tant de distinction, que vous devez leur pardonner leur rigueur. Je ne connois point de sort plus heureux que le vôtre, ajoutai-je ; & je doute si un passage si prompt du malheur à la plus brillante fortune, n'a pas quelque chose de plus piquant qu'un bonheur sans interruption. Sara Fincer vous attend, repris-je encore. Croiriez vous qu'elle est à Dublin ; & que dans l'impatience de vous voir, autant que pour nous apporter de nouveaux secours, elle arriva hier chargée de ce qu'elle a pu recueillir de plus précieux ? Il m'interrompit : Ne cherchez point de détours inutiles, me dit-il ; je pénétre votre pensée. Il est clair, sur tous les récits que vous m'avez faits, qu'il n'y a rien d'égal à la générosité de Sara Fincer ; & que je me trouve accablé de ses bienfaits. C'en est un autre encore plus signalé, de vouloir partager son sort & ses richesses avec moi. J'ai honte de m'en trouver indigne ; mais ne refusez pas de m'écouter. On n'est pas maître de ses affections, continua-t-il froidement : plus je consulte les miennes, plus je trouve d'impossibilité à les gouverner. Donnez le nom qu'i vous plaît à cette foiblesse ; mais je prends le

ciel à témoin, qu'ayant promis une tendresse éternelle à Julie, rien ne me fera jamais renoncer à ce sentiment. J'épouserois donc Sara sans l'aimer. Je la rendrois malheureuse par ma froideur. Elle s'appercevroit tôt ou tard que j'ai le cœur occupé d'un autre amour. Je ne serois capable que de la plaindre, sans la consoler. Voyez à présent s'il vous convient de presser un mariage que le ciel ni les hommes ne peuvent approuver ; qui est peut-être propre à réparer notre fortune, mais aux dépens de Sara même, qu'il précipiteroit infailliblement dans une infortune sans remède.

Ce discours me parut médité ; & ne doutant point que son principal dessein ne fût de me refroidir par des alarmes de conscience, je trompai extrêmement son attente, en lui répétant avec la même froideur, qu'il s'égaroit absolument dans ses principes. Je lui prouvai par un raisonnement sans réplique que ce qu'il nommoit amour invincible, constance inviolable, fidélité nécessaire, étoient autant de chimères que la religion & l'ordre même de la nature ne connoissoient pas dans un sens si frivole. Car il s'ensuivroit donc, lui dis-je, qu'unhomme de la plus vile condition, qui peut être aussi sensible qu'un autre au mérite d'une femme distinguée, seroit en droit de suivre son penchant,

& qu'après l'avoir ſuivi, il devroit ſe faire, comme vous, une loi de ſon amour & de ſa conſtance. Non, continuai-je, ſi ces deux qualités ſont des vertus néceſſaires, c'eſt après un engagement juſte & légitime : mais la raiſon & l'eſtime ſont les guides qui doivent le précéder. L'amour ne manque jamais de venir à la ſuite d'une ſi belle cauſe ; & la bénédiction du ciel, en purifiant la nature. achève de faire trouver de la douceur dans les liens qu'elle a ſanctifiés. Cette morale s'accordant peu avec ſes idées, il ſe préparoit à répliquer ; mais dans le deſſein où j'étois d'employer de la chaleur pour l'émouvoir, j'interrompis des ſpéculations qui m'auroient mené trop loin, & dont le ſuccès étoit douteux. Je nommai bruſquement l'honneur & la reconnoiſſance, qui ſont, après la religion, ce que le monde a de plus ſacré, & à qui je ſoutins que toute autre ſorte de vues & de conſidérations humaines doit être ſacrifiée. Je lui rappelai de nouveau tous les bienfaits de Sara. Je ne lui fis valoir ſes charmes, que comme une eſpèce de récompenſe, pour avoir ſuivi un ſentiment vertueux ; mais n'oubliant pas l'excellence de ſon caractère, je lui demandai, ſi dans la concurrence même du vrai mérite, elle avoit à craindre le déſavantage d'au-

cune comparaiſon, & s'il y avoit au contraire quelqu'autre femme qui joignît au même nombre de vertus & de qualités aimables, un droit de plaire auſſi bien acquis par une ſuite innombrable de ſervices. Voilà des titres, lui dis-je, ſi ſaints, ſi inviolables, qu'ils ne peuvent jamais être affoiblis. Regardez-les néanmoins comme autant de chimères. Foulez au pied tous les devoirs & tous les droits. Allez, partez, ſi vous l'avez réſolu ; mais gardez-vous de vous préſenter à Sara. Que dis-je ! fuyez ſans être vu de perſonne. On vous traiteroit ici de monſtre, on ne vous verroit qu'avec horreur & avec mépris ; & ne comptez pas d'être vu d'un autre œil, dans tous les lieux où l'on apprendra l'indignité de vos ſentimens. Croyez-moi, cachez ſoigneuſement votre nom ; il ne ſuffiroit pas de vous taire ſur un procédé dont vous ne pourriez parler ſans confuſion. Ne doutez pas que le bruit n'en ſoit bientôt répandu. La honte eſt attachée à vos pas, & vous devez vous attendre qu'elle vous ſuivra dans toute l'Europe.

Mais où irez-vous, repris-je en attachant mes yeux ſur les ſiens ? quelle reſſource avez-vous pour partir ? Faites-vous réflexion que vous êtes ſans argent, ſans ſecours, & ſans eſpérance

d'en obtenir? Le fonds que vous auriez pu faire ſur moi, vous manque par le nouvel engagement que je viens de prendre pour aſſurer votre liberté, car vous ne ſavez pas que la porte de votre priſon n'eſt ouverte qu'à demi, & que pour ſatisfaire aux droits du concierge, il faut que je lui abandonne preſqu'une année de mon revenu. Vous ſerez témoin de la promeſſe que je vais lui faire par écrit. Que me reſte-t-il donc à vous offrir? Hélas, Roſe même, ajoutai-je d'un ton plus tendre & m'attendriſſant en effet juſqu'aux larmes, Roſe ſe trouve ainſi privée de mon ſecours! Ce que je fais pour vous, eſt autant de retranché ſur ce que je deſtinois à ſoulager ſa miſère. Voyez néanmoins, s'il y a rien de ſi touchant que ſes plaintes, & de ſi terrible que ſa ſituation. Je lui donnai la lettre de Roſe, qu'il ouvrit avec empreſſement après en avoir reconnu le caractère. Il la lut avec la même ardeur. Je vis bientôt ſes pleurs qui commençoient à couler. De quelque ſource qu'elles puſſent partir, je les pris pour le ſigne de ma victoire; & recommençant à le preſſer par les motifs réunis de l'honneur, de l'intérêt, de la reconnoiſſance & de la tendreſſe naturelle, je tirai enfin de ſa bouche une réſignation abſolue à toutes mes volontés. Les ſoupirs & les regrets dont elle

fut accompagnée, étoient des reftes de foibleffe, que je pardonnai à la violence qu'il faifoit à fes inclinations. Mais perfuadé, comme je devois l'être, que nous fuivions l'un & l'autre la voix de notre devoir, je fus moins fenfible à la pitié qu'à la joie, & je ne penfai qu'à tirer parti d'une difpofition qui pouvoit encore changer. Je fis appeler le concierge, pour finir avec lui le réglement des frais. Ma furprife fut extrême d'entendre pour réponfe, qu'il étoit fatisfait, lui & le meffager d'état; & que pendant que je m'étois entretenu avec mon frère, on lui avoit apporté fous notre nom une fomme qui furpaffoit même fes prétentions. Il ne falloit pas chercher longtems pour découvrir à qui nous étions redevables de ce nouveau bienfait. C'étoit Sara, qui ne s'occupant que du fuccès de fes foins, s'étoit fait informer auffitôt que moi de tout ce qui pouvoit encore le retarder.

Patrice me confeffa au milieu de fon trouble, qu'il fentoit le prix de tant de générofité. Nous nous rendîmes directement chez Sara, dont il étoit jufte de fatisfaire l'empreffement par notre première vifite. Ce fut en chemin que m'étant fouvenu du pouvoir qu'elle m'avoit donné, de régler le tems & la cérémonie de fon mariage, je conçus la penfée de ne pas

laiſſer à Patrice un moment pour ſe refroidir. Je donnai ordre ſecrètement au domeſtique qui me ſuivoit, d'avertir un eccléſiaſtique que j'avois déja prévenu ; & ne doutant point que mon projet ne fût approuvé de Sara & de Dilnick, je réſolus de profiter du tumulte même des premiers complimens, pour ſceller notre bonheur commun par les cérémonies de l'égliſe. Patrice avoit marché longtems ſans parler. Je ſuis inquiet, me dit-il enfin, du rôle que j'ai à ſoutenir. Comment paroître ſans embarras devant une perſonne à qui j'ai tant d'obligations, avec ſi peu d'eſpérance de pouvoir jamais les reconnoître ? Sommes-nous éloignés de chez elle ? Je fus ravi de voir prendre ce cours à ſes réflexions. Nous touchions à la maiſon de Sara : Votre inquiétude eſt juſte, lui dis-je, ſi vous perdez de vûe votre promeſſe, & toutes les raiſons qui vous y ont engagé ; mais avec un peu de fidélité à l'honneur, vous devez reſſentir moins d'embarras que de joie & d'aſſurance, à la vue d'une perſonne qui attend ſon bonheur de vous. Et lui montrant la porte au moment qu'il y penſoit le moins, je l'introduiſis bruſquement ſans prêter l'oreille à ſa réponſe.

Sara parut elle-même un peu déconcertée de nous voir arriver ſans s'y être attendue. Sa rou-

geur & celle de Patrice auroient formé une fcène agréable pour des fpectateurs indifférens. Mais voulant leur épargner toutes les explications qui pouvoient fentir la contrainte, je les mis tout d'un coup où ils ne feroient parvenus que par bien des longueurs. En vous préfentant mon frère, dis-je à Sara, je vous offre un bien qui eft à vous par toutes fortes de droits; & fon bonheur eft de trouver aujourd'hui fon devoir dans ce qui eft capable de flatter fes plus tendres inclinations. S'il a dû juger des fentimens que vous avez pour lui par les généreufes preuves qu'il en a reçues, vous devez juger des fiens par vos propres bienfaits, & par l'opinion que vous avez eue de lui lorfque vous l'en avez cru digne. Des engagemens de cette nature ont déjà toute la force de ceux du mariage, & les cérémonies de l'églife ne font néceffaires que pour les fanctifier. Elles ne feront pas retardées longtems, ajoutai-je en regardant Sara; & fi vous en croyez l'ardeur des fentimens que je dois partager avec mon frère, j'aurai dès aujourd'hui la fatisfaction de vous nommer ma belle-fœur. J'attendis un moment fa réponfe. Elle ne la prononça point, mais elle exprima fon confentement par une inclination gracieufe & modefte. Patrice, à qui je n'avois pas laiffé le tems d'ouvrir la bouche, prit cet intervalle pour lui adref-

ſer quelques complimens, moins tendres que civils & ſpirituels ; & parlant néanmoins du bonheur d'être à elle comme d'une fortune digne d'envie, il ajouta qu'il n'oſoit l'accepter auſſi promptement que je le propoſois, & qu'il demandoit quelque tems pour le mériter. Je conçus ſon adreſſe ; & tremblant de me voir obligé à de nouvelles diſcuſſions en préſence de Sara, je me tournai vers Dilnick, à qui je demandai, ſans affectation, s'il n'étoit pas d'avis comme moi de ne pas différer ce qui pouvoit être exécuté au même moment. Il me répondit en riant, que c'étoit leur rendre ſervice à l'un & à l'autre, & que Patrice ſur tout avoit beſoin de ce ſoulagement à la fin d'une longue priſon. Heureuſement l'eccléſiaſtique que j'avois fait avertir, parut avec deux ſurplis ſous le bras, & le rituel eccléſiaſtique à la main. Voyez, leur dis-je, ſi mon zèle vous laiſſe quelque choſe à déſirer ; & m'étant revêtu auſſitôt du ſurplis, je pris la main de Sara que je mis dans celle de Patrice. Il me regardoit d'un œil interdit. Que Roſe, lui dis-je pour le ſoutenir, recevra de conſolation d'une ſi heureuſe nouvelle ! Une courte prière, leur conſentement que je leur fis prononcer en peu de mots, & ma bénédiction que je leur donnai en prenant le témoignage des aſſiſtans, firent l'eſſence de cette cérémonie. Le nœud

indiſſoluble étant ainſi formé, je les fis mettre à genoux avec moi pour achever avec moins de précipitation. Mon cœur s'échauffa de joie & de tendreſſe en remerciant le ciel de l'heureuſe fin qu'il accordoit à mes déſirs. Il m'étoit lui-même témoin que je n'avois en vue que ſa gloire, le bonheur de mon frère, l'intérêt de notre famille, & les bienſéances mêmes du monde, autant qu'elles peuvent s'accorder avec la religion. On reconnoîtra dans la ſuite de notre hiſtoire de quelle néceſſité il étoit de peſer ſur toutes ces circonſtances.

Quelques ſentimens qui puſſent s'élever dans le cœur de Patrice, il avoit trop d'honneur & d'eſprit pour ne pas ſentir ce qu'il devoit à ſes engagemens. Il embraſſa ſon épouſe après notre prière; & quoiqu'il ne fît point remarquer toute l'ardeur que j'aurois ſouhaité dans ſes embraſſemens, il ne lui échappa rien du moins qui pût rendre ſes diſpoſition ſuſpectes. Pour elle, il paroiſſoit viſiblement qu'elle ſe croyoit en effet au plus beau jour de ſa vie. La joie qui éclatoit dans ſes yeux, ſes careſſes modeſtes, ſes regards, ſes attentions, me firent penſer plus d'une fois qu'elle faiſoit le perſonnage de Patrice. Il étoit queſtion de confirmer le ſceau de l'égliſe par un acte civil, ſuivant la méthode ordinaire. J'avois bien preſſenti que je n'aurois pas beſoin de précautions pour

la disposer à traiter favorablement mon frère. Elle lui fit tous les avantages qui étoient autorisés par les loix ; & voulant, lui dit-elle, tenir tout de lui avec son cœur, elle lui abandonna au même moment les sommes quelle avoit apportées, avec les clefs de toutes ses malles, & celles-mêmes de ses cabinets d'Antrim. En vain se défendit-il de les recevoir. Elle l'exigea comme une complaisance qu'elle vouloit prendre, ajouta-t-elle, pour l'augure de leur éternelle tendresse. J'applaudissois à ces tendres transports ; & je ne doutai point que sensible comme je connoissois Patrice, il ne prît bientôt malgré lui-même du goût & de l'attachement pour une femme si aimable.

Dilnick, qui aimoit le plaisir de la table, ne parla plus que de célébrer la fête par un dîner somptueux qu'il prit soin de faire préparer. Il y invita, avec le consentement de ma belle-sœur, trois de ses amis, qu'il avoit déjà informés de notre joie, & qui avoient assez connu mon père & celui de Sara, pour prendre part au bonheur des deux familles. Ils arrivèrent à l'heure marquée ; mais rien ne fut égal à notre étonnement, lorsque nous vîmes entrer avec eux Milord Linch, qui se jeta impétueusement au cou de Patrice. Il étoit à Dublin depuis quelques jours ; & se trouvant lié avec un des amis

de Dilnick, de qui il venoit d'apprendre toutes les circonstances qu'il n'avoit sues qu'imparfaitement par le bruit public, il n'avoit pu résister à l'impatience de nous embrasser. Le souvenir du passé n'empêcha point Patrice de le recevoir avec beaucoup d'amitié. Ses premières offenses avoient été réparées par son propre malheur, & par le zèle qu'il avoit fait ensuite éclater pour le service de mes frères. D'ailleurs ses sentimens pour Rose étant toujours les mêmes, nous ne pouvions le regarder comme un ennemi de notre famille, lorsqu'il brûloit de s'y attacher par le lien le plus étroit. Il n'ignoroit point la triste situation de Rose ; & non-seulement il étoit un de ceux dont elle se plaignoit que les soins l'avoient importunée dans sa retraite, mais l'intérêt même qu'il prenoit à ses peines, & le désir d'obtenir d'elle & de nous la liberté de les finir, étoit la principale cause de son voyage : cependant sa discrétion ne lui permettant point de s'ouvrir au premier moment sur toutes ses vues, il se borna d'abord à des félicitations sur le mariage de mon frère, & il nous pria de trouver bon qu'il demeurât à dîner avec nous.

On se mit à table avec tous les préparatifs qui pouvoient nous promettre de la joie. Patrice même que j'observois continuellement, sembloit se prêter de bonne grace à la fête ; &

quoique je cruſſe appercevoir un reſte de mélancolie dans ſes yeux, j'étois toujours perſuadé que les charmes & la tendreſſe de ſon épouſe en triompheroient bientôt. Je l'excitois moi-même à ſe livrer au plaiſir ; & le fond naturellement ſérieux de mon caractère, ne m'empêchoit pas d'entrer dans la diſpoſition des convives, que Dilnick animoit par ſa gaieté & par ſon entretien. Enfin tout le monde paroiſſoit livré au même ſentiment, lorſque milord Linch, entre divers complimens qu'il adreſſoit aux deux époux, crut pouvoir mêler les excuſes qu'il devoit à mon frère pour le mauvais office qu'il lui avoit rendu à Paris. Il les tourna à la vérité d'une manière ſi galante, qu'elles ne pouvoient être choquantes pour Sara ; mais en ſe félicitant lui-même d'avoir contribué ſans y penſer au bonheur qui attendoit Patrice en Irlande, il fortifia les ſombres réflexions que je m'efforçois de diſſiper, & qui n'agiſſoient déjà que trop ſur ſon cœur. Du moins n'obſervai-je rien de plus vraiblable à quoi je puiſſe attribuer les triſtes effets qu'elles produiſirent. Je remarquai l'impreſſion que Patrice en reſſentit ; & je me hâtai de faire prendre un autre cours à la converſation. Il s'apperçut de ma contrainte, qui ſervit peut-être quelques momens à redoubler la ſienne, mais ſuccombant enfin au poids qui lui opprimoit le

cœur, il ſe leva ſans prononcer un ſeul mot, pour aller reſpirer dans une chambre voiſine. N'ayant pu me tromper à ce mouvement, je me levai auſſi pour le ſuivre, dans la ſeule penſée de le rappeler à lui-même par une courte exhortation. On prit mon départ pour la marque de quelque alarme qu'on me ſuppoſoit pour ſa ſanté. Tous les convives en ayant la même opinion, ils quittèrent la table comme de concert, & vinrent après moi, en ſe demandant d'un air inquiet les uns aux autres, s'il ſe trouvoit mal. Il s'étoit aſſis près d'une table, ſur laquelle il avoit le coude appuyé, & la tête ſur ſa main. Soit que l'empreſſement de tant de perſonnes qui l'avoient ſuivi, & la crainte peut-être qu'on n'eût pénétré quelque choſe de ſes agitations, lui cauſaſſent une révolution ſubite, ſoit que le poids de ſes peines commençât en effet à ſurpaſſer ſes forces, nous ne fûmes pas plutôt autour de lui, qu'il tomba à nos pieds ſans connoiſſance & ſans ſentiment.

Les ſecours n'étant point éloignés, on ne fut pas longtems à lui faire rappeler ſes eſprits. Son épouſe fut la plus ardente à lui rendre toutes ſortes de ſoins. Il remarqua ſon zèle; & touché ſans doute de tant d'affection, il prit une de ſes mains qu'il baiſa reſpectueuſement. Les médecins qui furent appelés auſſitôt, lui trouvèrent

une

une fièvre violente. Ils le forcèrent de ſe mettre au lit ; & jugeant que le repos lui étoit néceſſaire, ils voulurent qu'on l'y laiſsât quelques heures ſans l'interrompre. S'étant fait expliquer les circonſtances de cet accident, ils l'attribuèrent à l'imprudence qu'il avoit eue de s'expoſer tout d'un coup à l'air, en ſortant du château, & au paſſage trop précipité de la triſteſſe d'une priſon à la joie d'un feſtin. Loin de combattre leur erreur, je fus ravi de voir tout le monde diſpoſé à trouver cette explication juſte & naturelle. On devint tranquille ſur leur parole ; & Sara même ſe laiſſa perſuader malgré ſon inquiétude, de retourner à table avec la compagnie.

J'avois des idées bien différentes de ce qui venoit d'arriver ; & je brûlois de pouvoir me dérober avec bienſéance, pour retourner au lit du malade, à qui je jugeois bien qu'un moment de mon entretien, étoit plus néceſſaire que le repos. J'en fis naître l'occaſion ſous quelque prétexte, & j'arrêtai même Sara qui étoit auſſi empreſſée que moi de le revoir. Il pouſſa un profond ſoupir en me voyant approcher. Je m'aſſis proche de lui, & j'y demeurai quelques momens ſans parler, feignant en apparence de ménager ſon repos, mais au fonds pou attendre qu'il m'ouvrît ſon cœur, & qu'il s'expliquât le premier. Enfin, voyant qu'il continuoit

de garder le silence, je lui témoignai l'inquiétude où son évanouissement avoit été capable de nous jeter, & l'espérance où nous étions néanmoins que cet accident seroit sans suite dans un tempérament tel que le sien. Ah! me dit-il, d'une voix basse, & comme s'il eût appréhendé d'être entendu, les suites que je crains, ne sont pas celles qui peuvent menacer ma santé & ma vie; le sacrifice en est fait, & j'abandonne au ciel l'une & l'autre. Y pensez-vous, me hâtai-je d'interrompre? Vous m'alarmez par un discours que j'ai peine à comprendre. Je devine vos alarmes, reprit-il aussitôt, mais je ne puis les guérir, & vous avez dû les prévoir. Je me suis sacrifié à vos volontés & à l'intérêt de ma famille; en demandez-vous davantage? Mais Sara, interrompis-je encore, n'aurez-vous pas pour une épouse..? Il m'arrêta: j'aurai pour Sara, me dit-il, tout ce que je vous ai promis pour elle; du respect pour ses vertus, car je sens tout ce qu'elle vaut, & je n'admire pas moins que vous sa bonté & ses charmes; de la reconnoissance pour ses bienfaits, de la complaisance & de l'attention pour tous ses désirs. C'étoit à vous, qui vous êtes chargé de lier mon sort au sien, à lui déclarer ce que j'étois capable de mettre dans notre engagement, & à quelles conditions je pouvois être à elle. Je n'y ai pas eu d'autre part que

celle d'une soumission aveugle, qui m'a fait renoncer au soin de moi-même pour l'intérêt & l'honneur des autres. Vous ne l'ignorez pas, je ne fais que vous répéter ce que je vous ai juré plusieurs fois en la présence du ciel. Prenez donc sur vous, ajouta-t-il avec une espèce d'indifférence, le succès de votre entreprise, comme vous en avez pris le dessein & l'exécution. Si vous croyez que Sara attende plus que vous n'avez dû lui promettre, & que je ne puis lui offrir, faites-lui perdre cette espérance, préparez-la dès aujourd'hui à la conduite que je tiendrai avec elle; représentez-moi comme un caractère froid, distrait, mélancolique, farouche. Ajoutez-y, si vous voulez, que je n'en serai pas moins respectueux ni moins civil; c'est tout ce qu'elle doit attendre, & je ne vous ai pas promis davantage.

Un discours si étrange, & le ton dont il fut prononcé, me causèrent un saisissement dont je ne me remis pas tout d'un coup. Dans l'embarras où je me trouvai pour y répondre, je me rappelai, comme j'avois déjà fait mille fois, tous les motifs qui m'avoient fait souhaiter ce fatal mariage, & les démarches dans lesquelles je m'étois engagé pour le faire réussir. Mes vues ni ma conduite ne me présentant rien de criminel, je me serois peut-être armé de toute l'au-

torité de ma profession & de mon âge contre un caprice opiniâtre qui me paroissoit blesser toutes sortes de droits & de lumières, si je n'eusse entendu Sara qui s'approchoit. Sa présence me parut le meilleur remède que je pusse apporter aux dégoûts de mon frère; & ne doutant pas du moins qu'il ne la traitât avec autant de civilité qu'il se proposoit de froideur, je pris le parti de le laisser seul avec elle.

Je trouvai milord Linch, qui brûloit de m'entretenir en particulier. Je répondis à son empressement. Le hasard, me dit-il, qui me procure ici l'honneur de vous voir, m'épargne le chemin que j'aurois fait jusqu'à Killerine. Mes intérêts n'ont pas eu plus de part à mon voyage que les vôtres; ou plutôt ma plus forte passion étant de les unir, je me les propose déjà comme s'ils ne pouvoient plus être séparés. Il continua de me raconter tout ce qui avoit suivi son démêlé avec mes frères, dont il supposoit que j'avois été informé par leurs lettres. La captivité de Georges; le danger du même sort, auquel il avoit été exposé, & qu'il n'avoit évité qu'en changeant d'habit & de nom à Paris, où cette crainte ne l'avoit pas empêché de solliciter ardemment la grace de mon frère; le prix que Rose avoit attaché au succès de son zèle; le malheur qu'il avoit eu de le manquer par la

rigueur inflexible de la cour, enfin la retraite de Rose dans un couvent, & le départ de Patrice furent les images que l'espoir de m'engager dans ses intérêts, le porta à me retracer, comme le désir d'apprendre quelques nouvelles circonstances me les fit écouter patiemment. Si vous avez pu savoir, poursuivit-il, une partie de ce détail par la bouche de Patrice, vous ignorez tous deux sans doute que Rose est sortie du couvent où elle s'étoit retirée. Mes recherches m'ont fait découvrir son nouvel asyle ; & toujours plein de la tendresse qu'elle m'a inspirée, je lui ai fait offrir de nouveau la disposition de ma fortune. Elle a refusé de me voir ; elle a rejeté aussi de ma main des secours trop légers pour les faire valoir, mais dont je ne sais que trop combien elle a besoin dans sa situation. Enfin, poussé par l'amour, & persuadé qu'une fille n'est pas à plaindre, lorsqu'on la force de devenir riche & heureuse, j'ai pris le parti de louer sous un nom emprunté l'appartement qui répond au sien dans une maison voisine. N'en étant séparé que par un mur commun, je l'ai fait percer sans bruit ; & ce que je lui ai laissé d'épaisseur, peut être renversé avec le moindre effort. Mon dessein, si je puis le confesser sans honte, étoit de prendre le tems de la nuit pour enlever une personne que j'adore, & sans laquelle je n'ai plus

de bonheur à espérer. Le respect que je dois à sa naissance & à sa vertu, ne m'avoit pas permis de former cette entreprise sans prendre des mesures pour l'épouser sur le champ. Cependant, à la veille de l'exécution, un scrupule d'honneur m'a retenu. J'ai pensé que si la réputation de votre sœur n'avoit rien à souffrir lorsque ma violence se trouveroit aussitôt réparée par un mariage légitime, une maison que je dois respecter, & qui a des alliances avec la mienne, en recevroit toujours quelque tache; sans compter que n'osant me promettre de vous & de vos frères l'aveu d'une action si hardie, je m'exposois à la nécessité de vivre avec vous dans une division éternelle. Ces considérations ont prévalu. Sans renoncer absolument à mon dessein, que je regarde comme la seule voie qui puisse vaincre le cœur de Rose, je me suis déterminé à le communiquer à votre frère. On m'a laissé la liberté de le voir à la Bastille. Il m'a reçu sans aucune marque de ressentiment; & confessant qu'il m'auroit vu volontiers le mari de sa sœur, si la tendresse qu'il a pour elle ne lui eût fait craindre de forcer son inclination, il ne m'a pas entendu parler des embarras où elle est réduite, sans l'accuser de s'y être précipitée elle-même, & sans plaindre son obstination qui a causé toutes nos disgraces com-

munes. J'ai saisi cette occasion pour lui découvrir mes vues, & pour le presser de les approuver. Ma franchise l'a touché. Il n'a mis qu'une condition à ma démarche, c'est qu'elle soit communiquée à ses frères, & que j'obtienne d'eux l'approbation qu'il m'accorde. Je l'apporte signée de sa main, ajouta-t-il ; & quoique mes affaires ne soient pas terminées à Saint-Germain, je n'ai rien eu de si pressant que d'en finir une, dont je fais dépendre tout le bonheur de ma vie. Il me présenta aussitôt le billet de Georges, qui ne contenoit qu'un simple consentement au mariage de milord Linch avec Rose..... sa sœur, sans aucune mention expresse de l'enlèvement ; & il joignoit à son récit les instances les plus tendres & les plus pressantes, en m'offrant même un empire absolu sur son bien, qu'il remettoit, me dit-il, entre mes mains.

Quoiqu'une proposition de cette nature eût commencé par me révolter, & qu'elle me parût mériter toutes mes réflexions, la réponse qu'on me demandoit, me causa peu d'embarras. Je rendis graces à milord Linch de l'inclination qu'il conservoit pour ma sœur. Ne pensant à chaque moment, lui dis-je, qu'à partir moi-même pour Paris, je me flatte d'avoir conservé assez de pouvoir sur l'esprit de Rose, pour lui

faire goûter tout ce qui convient à sa sagesse & à l'honneur de sa famille. J'espère que les moyens violens nous seront inutiles ; mais quand il deviendroit nécessaire de les employer, vous trouveriez bon que ce ne fût qu'après avoir épuisé toutes les autres ressources. Cette manière de m'expliquer, qui n'étoit ni opposée ni trop favorable à ses espérances, me laissoit le maître d'approfondir les avantages d'une alliance dont je n'avois connu les premiers projets que par le récit de Patrice. D'ailleurs j'étois résolu effectivement de ne pas différer mon départ pour la France ; & dans l'ardeur avec laquelle j'avois pressé le mariage de Patrice, il entroit presqu'une égale envie de me trouver libre, pour aller donner tous mes soins à la consolation de ma sœur. Cependant je ne pus m'empêcher de témoigner à milord Linch combien j'étois alarmé de ce mur à demi-percé, qui la mettoit comme à découvert. Il me rassura, en m'apprenant qu'il avoit laissé dans l'appartement une femme qui étoit destinée, suivant ses premières vues, à servir Rose, & que tous les domestiques étoient logés par son ordre dans diverses maisons du voisinage pour être à portée non-seulement de secourir ma sœur dans toutes sortes d'occasions, mais encore de l'observer, & sur-tout de la suivre, si quelque raison l'obli-

geoit de changer de demeure. Je conçus qu'elle étoit en sûreté avec ces précautions ; mais quelle idée devois-je me former de son sort, lorsque joignant de si étranges circonstances à celles de sa lettre, je me la représentois tout à la fois luttant contre la misère, & comme environnée d'une troupe de loups ravissans, qui en vouloient à son repos & à sa liberté ? Le dessein que la faveur du ciel avoit détourné dans milord Linch, ne pouvoit-il pas naître au duc de.... & à ses autres amans qu'elle ne m'avoit pas fait connoître par leur nom ? A quoi étoit-elle continuellement exposée ? Je serois parti sur le champ, si je n'eusse consulté que mon ardeur ; & milord Linch, qui me croyoit déjà dans ses intérêts, profitoit de l'aveu que je lui avois fait de mon dessein pour me presser de ne le pas différer. Je n'étois arrêté que par deux raisons : l'envie de voir Patrice tranquillement établi dans le comté d'Antrim, avant mon départ, & la nécessité de faire une somme assez forte pour n'être dans la dépendance de personne à Paris.

Milord Linch vouloit s'ouvrir à Patrice. Je le priai de me laisser ce soin ; & retournant au lit de mon frère que je trouvai encore avec son épouse, leurs mains tendrement entrelacées, je tirai un augure si favorable de la situation

où je les furprenois, que je crus pouvoir en ufer plus librement avec ma belle-fœur, & traiter nos affaires en fa préfence, comme un intérêt commun. Je leur appris le fujet du voyage de monfieur Linch, fes propofitions, & les inftances avec lefquelles il me preffoit de partir. Quoique j'euffe évité de toucher la trifte fituation de Rofe, Sara comprit qu'une fille expofée à un enlèvement dont elle ne pouvoit fe défendre, n'étoit pas dans une fituation heureufe; & la tendreffe de fon cœur s'alarmant tout d'un coup pour la fœur de Patrice, elle fut la première à m'interrompre, pour exiger deux chofes fur lefquelles elle infifta avec la même ardeur. Vous feriez cruel, me dit-elle, de prêter les mains à l'enlèvement de Rofe, & de vouloir la marier malgré elle à milord Linch. Je fais qu'il eft riche; mais le bonheur dépend-il des richeffes? Si la fortune de ma fœur ne répond pas à vos défirs, ajouta-t-elle en s'autorifant déjà d'un nom fi tendre, faites-la repaffer en Irlande. Ne ferai-je pas trop heureufe d'avoir une compagne fi chère, & de pouvoir contribuer à fon établiffement? & ferrant les mains de fon mari, elle lui demanda la liberté & le retour de Rofe, comme deux faveurs qu'elle vouloit obtenir de nous.

Je démêlai dans les yeux de mon frère que

ſon eſprit n'étoit pas ſans embarras. Cependant prenant parti ſans balancer pour le ſentiment de Sara, il ſe joignit à elle pour me prier de ne pas retarder l'exécution de ce qu'elle déſiroit. Nous convînmes que, ſans nous expliquer ouvertement avec milord Linch, nous lui marquerions notre reconnoiſſance dans les termes dont je m'étois déjà ſervi; & que s'il étoit même diſpoſé à partir auſſitôt que moi, je ne refuſerois pas de faire le voyage avec lui. Sara n'attendit point que je repréſentaſſe la néceſſité où j'étois de faire auparavant celui d'Antrim. Elle me dit qu'il étoit juſte que Patrice & elle fuſſent chargés de tous les frais de mon entrepriſe, tandis qu'ils me chargeoient eux-mêmes de la peine & du ſuccès. Mon départ fut réglé pour le lendemain. Je communiquai ſur le champ cette réſolution à milord Linch, qui ne balança point à répondre qu'il ſeroit prêt à m'accompagner.

Après tant de ſoins & d'inquiétudes, j'aurois commencé à trouver quelque douceur dans l'eſpérance, ſi j'euſſe pu partir plus tranquille ſur les diſpoſitions de Patrice. Je m'entretins de cette idée une partie de l'après-midi, en attendant l'occaſion de lui parler ſans témoins. Sa fièvre étoit toujours ardente; & de quelque manière qu'il fallût expliquer l'air de complai-

ſance que j'avois cru lui voir pour ſon épouſe, je ne pouvois attribuer les déſordres de ſa ſanté qu'aux agitations de ſon eſprit. Le moment que je ſouhaitois arriva : l'ayant trouvé ſeul, je vous quitte, lui dis-je ; & ſi je vous laiſſe avec une ſanté incertaine, j'emporte du moins la douceur de vous croire un peu plus ſenſible au mérite de votre épouſe. J'ai remarqué les progrès qu'elle a faits dans votre cœur, & j'en ai remercié le ciel au fond du mien. Il m'interrompit : eh bien, me dit-il d'une voix languiſſante, partez avec cette opinion. Je ſouhaite qu'elle puiſſe la prendre auſſi. Vous ſerez ſatisfaits tous deux, & je ſerai le ſeul miſérable. Comment, repris-je avec étonnement, vous ne penſez pas à vivre heureuſement avec elle, & vous lui refuſeriez les ſentimens qu'un honnête-homme doit à une femme aimable & vertueuſe ? que ſignifioient donc les careſſes que vous lui faiſiez tantôt ? Il me conjura de ne pas irriter ſes peines, & de me ſouvenir de ce qu'il m'avoit dit quatre heures auparavant, comme d'une règle dont il ne s'écarteroit jamais. J'ai l'humeur douce, continua-t-il ; je ne ſuis point capable de réſiſter aux avances d'une femme ; & lorſque Sara viendra m'accabler, comme tantôt, des marques obligeantes de ſa tendreſſe & de ſon inquiétude, je n'aurai pas

la brutalité de la repousser ; mais ce qui pourra servir à sa tranquillité, sera toujours inutile pour la mienne. Pourquoi me remettre sur cette triste matière ? Ne vous souvenez-vous pas de tout ce que je vous ai promis ?

Je crus qu'étant encore si rempli de ses préventions, il étoit inutile de les combattre à la veille de mon départ. J'aurois rompu cet entretien à l'heure même ; & le recommandant au ciel, je ne me serois plus occupé que des préparatifs de mon voyage, s'il ne m'eût témoigné lui-même qu'il avoit quelque chose d'importance à me communiquer. M'étant rapproché de lui, je remarquai que son visage s'étoit couvert de rougeur. Il me pria de l'écouter, & il me tint ce discours.

Hélas ! quel détours dois-je employer pour vous découvrir un secret que les circonstances ne me permettent plus de vous cacher ?. Vous partez pour Paris, où vous espérez peut-être de retrouver des Pesses. Il en est bien éloigné. Si vous vous souvenez du récit que je vous ai fait à Killerine, vous m'avez entendu louer son zèle, & confesser le penchant que j'avois à le servir auprès de Rose ; mais ce que vous avez pu croire qu'il ne devoit qu'à ma reconnoissance & à mon amitié, venoit d'une autre cause.

Après la ruine de nos affaires, & dans le tems qu'il m'offroit tout ſon bien pour les rétablir, je lui avois fait la confidence du plus ſenſible de mes maux. Ma paſſion pour mademoiſelle de L...... & ſon évaſion imprévue qui me faiſoit ignorer juſqu'au chemin qu'on lui avoit fait prendre, touchèrent un cœur à qui l'amour faiſoit ſentir les mêmes tourmens. Son intérêt le porta peut-être auſſi à m'offrir un ſervice dont le ſalaire devoit-être de la même nature. En un mot, il s'engagea à faire le voyage d'Allemagne, où j'étois perſuadé que monſieur de L..... s'étoit retiré avec ſa fille, & à viſiter pluſieurs grandes villes où il avoit été employé pour les affaires du Roi. Le retour qu'il me propoſa fut de lui ménager le cœur de Roſe, tandis qu'il alloit parcourir la moitié de l'Europe pour m'en aſſurer un que je croyois prêt à m'échapper. Dans l'ardeur d'une malheureuſe paſſion, je lui promis beaucoup plus qu'il n'oſoit peut-être eſpérer. Ne m'étant jamais apperçu que Roſe eût d'autres raiſons de le rebuter, que celles que Georges lui avoit inſpirées, je me flattai de les ſurmonter. Georges, lui dis-je, eſt pour longtems à la Baſtille; le Doyen vous aime; Roſe même n'a jamais marqué d'averſion pour vous, & je me ſuis toujours imaginé qu'elle

vous donneroit bien des préférences ſi elle écoutoit ſon cœur plus que ſon ambition. Enfin je lui promis d'avoir pour ſes intérêts le même zèle qu'il auroit pour les miens ; & pour donner plus de force à cet engagement, je lui fis un écrit ſigné de mon nom, avec toutes les formalités qui peuvent lier un homme d'honneur.

Il eſt vrai qu'ayant voulu commencer auſſitôt à prévenir Roſe en ſa faveur, je remarquai que ſans le haïr, elle ne recevoit pas mes impreſſions auſſi facilement que je m'en étois flatté. Je l'aurois ſoupçonnée d'avoir le cœur rempli d'une autre paſſion, ſi je n'avois ſu depuis longtems par des preuves certaines, que monſieur le duc de...... & milord Linch, les ſeuls hommes dont les ſoins avoient éclaté, étoient fort éloignés de lui plaire ; & dans l'aſſiduité que j'avois à la voir au couvent, je ne m'appercevois point qu'elle y reçût d'autres viſites que les miennes Cependant, un jour qu'ayant choiſi ſans deſſein une heure différente de celle que je prenois ordinairement pour la voir, j'étois ſeul à l'attendre à la grille, je vis un domeſtique ſans livrée qui préſenta pluſieurs fois ſa tête à la porte, comme s'il eût attendu quelque réponſe qu'il s'ennuyoit de ne pas recevoir. Ce fut du moins l'opinion que je pris de ſa curioſité ; &

ne pouvant résister à la mienne, je lui demandai naturellement ce qui l'amenoit. Il me confessa qu'il attendoit les ordres d'une pensionnaire du couvent, à qui il venoit de rendre une lettre. Mademoiselle de...... lui dis-je en nommant ma sœur ? Il avoua que c'étoit elle. Je pris sur le champ une résolution qui va vous surprendre. Fort bien, lui dis-je ; je serai discret, & je ne veux pas vous interrompre. Sortant ensuite du parloir, je lui laissai le tems de recevoir la réponse qu'il attendoit ; mais j'étois à quatre pas de la porte avec mon laquais ; & l'ayant vu sortir, je l'arrêtai, en le menaçant des dernières extrémités s'il ne me remettoit la lettre qu'il venoit de recevoir. Dans un lieu désert, où nous ne pouvions être apperçus de personne, il ne put éviter de me satisfaire. Je m'éloignai aussitôt pour retourner chez moi, où je voulois remettre à lire tranquillement une pièce si intéressante. Mon laquais m'avertit que l'autre nous suivoit ; mais n'ayant point de mesures à garder dans une affaire de cette nature, j'affectai de continuer mon chemin sans y faire attention.

Jugez avec quel empressement j'ouvris la lettre de ma sœur. Elle ne contenoit que six lignes dont j'ai retenu tous les termes. Je n'écouterai jamais, disoit-elle, une proposition qui

blesse mon devoir. Ne la renouvelez plus, si vous voulez que je conserve l'opinion que j'ai de vous. N'est-ce pas assez d'avoir arraché de moi un aveu que je me reproche ? & quel fond ai-je à faire sur votre estime, sans laquelle je ne serois point sensible à votre tendresse, si les voies que vous m'ouvrez ne sont propres qu'à me la faire perdre ? Attendez que mes affaires s'éclaircissent. Ce sera mon devoir alors de répondre à vos sentimens ; mais c'est le vôtre aujourd'hui de ne pas abuser du penchant que j'ai pour vous, & de l'embarras où je me trouve.

Cette lecture, continua Patrice, ne me causa point d'autre émotion que celle de la surprise. Il n'étoit pas extraordinaire qu'une fille aussi aimable que Rose, plût à tous ceux qui la connoissoient ; & je ne lui faisois pas un crime d'être sensible elle-même à la tendresse d'un homme de mérite. D'ailleurs, jugeant de ses engagemens par ses expressions, je ne pouvois l'accuser d'être sortie de certaines bornes, dans lesquelles il me semble que l'amour peut aisément s'accorder avec l'honneur. Mais je ne revenois point de ma surprise en considérant de quelle adresse elle avoit eu besoin pour nous déguiser une passion qui ne pouvoit être née nouvellement, & qui ne l'engageoit point dans un commerce de lettres, sans avoir fait de grands progrès

dans son cœur. Je cherchois qui pouvoit être cet heureux amant qui étoit préféré au duc de......, à des Pesses, & à milord Linch. Il ne se présentoit rien à ma mémoire qui pût me faire sortir de ce doute, lorsque mon laquais vint m'avertir qu'un homme bien mis & d'une figure avantageuse demandoit à me parler. Il ajouta qu'il n'y avoit point d'apparence que j'en fusse connu, parce qu'en demandant à me voir, il n'avoit pu lui dire mon nom, & qu'il ne m'avoit désigné qu'en lui demandant son maître. Je ne doutai point que cette visite n'eût quelque rapport à la lettre de ma sœur; & toutes les craintes qui pouvoient me rester d'un autre côté ne m'empêchèrent pas de la recevoir. L'inconnu étoit en effet un homme de bonne mine. Il s'avança fièrement, & ne mettant pas moins de fierté dans le ton de sa voix, il me demanda de quel droit & par quelles vues j'avois employé la violence pour m'emparer d'une lettre à laquelle je n'avois aucune part. Je souris de cette question, qui sembloit une menace; & sans donner un air fort sérieux à ma réponse: il est vrai, lui dis-je, que j'aurois des droits beaucoup plus clairs sur mademoiselle de..... si j'étois son père mais elle n'est que ma sœur. Ces deux mots ayant éclairci ses doutes, il me fit des excuses d'un air em-

barrassé; ensuite se rejetant sur le mérite de Rose, il me félicita d'être frère d'une personne si charmante. Oui, interrompis-je d'un ton plus ferme, jeune & charmante, mais digne aussi d'être respectée par sa naissance & par l'honnêteté de ses sentimens; qui penseroit à elle sans prendre cette route, s'exposeroit à trouver de l'obstacle en chemin. J'approuve cette généreuse chaleur, me dit l'étranger, & j'en ferai même valoir toute la justice; car ce n'est pas mon intérêt propre, ajouta-t-il, qui m'a conduit ici. Il se leva; & m'ayant renouvelé civilement ses excuses, il se retira sans vouloir être accompagné jusqu'à la porte.

Cette conversation me laissa plus d'inquiétude que de chagrin. L'opinion que j'avois de Rose, & les expressions mêmes de sa lettre me garantissoient assez sa vertu, mais j'aurois souhaité de pouvoir découvrir qui étoit celui qui avoit intéressé son cœur, & par quelle voie il y étoit parvenu. N'espérant ces lumières que d'elle-même, je résolus de ne pas attendre qu'elle pût être prévenue par son amant. Je retournai à sa grille; & ne la trouvant informée de rien, je pris occasion de quelque nouvelles instances en faveur de des Pesses, pour lui témoigner, que je lui croyois d'autres raisons de froideur que son

indifférence naturelle. Je ne voulus pas même l'expofer à recourir au déguifement pour fe défendre, & lui confeffant que le hafard m'avoit appris ce que je ne cherchois point à pénétrer, je me plaignis qu'elle eût manqué de confiance pour un frère qui l'aimoit fi tendrement. Elle n'étoit pas capable des artifices que j'avois voulu prévenir. La candeur étoit dans fes yeux & fur fes lèvres. Elle prit mes mains en rougiffant; & me demandant pardon de fa timidité, me dit-elle, beaucoup plus que de fa défiance, elle me promit de m'apprendre ce qu'elle fe reprochoit depuis long-tems de m'avoir caché. Mais s'interrompant auffitôt : vous le connoiffez donc, reprit-elle en baiffant les yeux? pouvez-vous m'apprendre fon nom?

Cette queftion prononcée avec feu, quoique d'un air rêveur, me fit trop connoître que non-feulement la bleffure de Rofe étoit profonde, mais qu'il y avoit quelque circonftance extraordinaire dans fon aventure. J'étois impatient d'entendre cet étrange fecret. Vous vous fouvenez, me dit-elle enfin, de ce premier bal où vous me conduisîtes avec Georges. L'affiduité que monfieur le duc de.... eut auprès de moi, ne m'empêcha point de remarquer que j'étois obfervée avec autant de foin par un

homme dont la figure & l'attention m'intéressèrent beaucoup davantage. Il changea vingt fois de place, pour se saisir de celles qui l'approchoient de la mienne, ou qui lui donnoient plus de facilité à me regarder. Je veillois trop sur moi-même pour lui laisser appercevoir que j'étois frappée de la persévérance de ses regards : mais il est vrai que j'en ressentis des effets qui m'étoient encore inconnus ; & j'aurois eu la curiosité de m'informer de sa qualité & de son nom, si la bienséance ne m'eût arrêtée. Ainsi je perdis l'unique occasion que j'aie eue de le connoître. Cependant d'autres soins ayant presque effacé ce souvenir, il ne m'en restoit qu'une foible impression, lorsque Georges prit le parti de vous laisser avec le Doyen, pour s'établir avec moi dans une maison différente. Je n'eus point d'autre motif pour le suivre, que l'ascendant qu'il avoit gagné sur mon esprit. Mais dès la première fois que je sortis pour aller à l'église, je fus comme effrayée de me trouver à côté de ce même homme que j'avois pris plaisir à voir au bal. Il me confessa qu'il ne devoit point cette rencontre au hasard : toute son occupation avoit été de me chercher ; il trouvoit enfin l'occasion de m'expliquer une partie de ses sentimens. Que puis-je dire pour me justifier de l'avoir écouté ? Il me les expliqua

en effet avec tant de respect & de douceur, que je sentis tout mon penchant se réveiller. Ma frayeur fit place à la confiance. Sans blesser la modestie dans ma réponse, je ne me défendis que par les raisons générales de bienséance & d'honneur, qui ne me permettoient pas de recevoir ses soins sans l'aveu de mes frères. Loin de se plaindre de mes sentimens, il m'assura qu'il s'estimoit heureux de les trouver tels qu'il s'y étoit attendu; & n'étant pas capable, me dit-il, d'aimer ce qu'il n'auroit point estimé, il me fit des sermens de sincérité & de constance, dont il ne craignit point de prendre à témoin celui que nous venions adorer à l'église. Mais lorsque je lui répétai que j'étois dans la dépendance de mes frères, & que je ne savois rien mettre en balance avec mon devoir, il m'avoua d'un air chagrin, qu'une raison invincible le mettoit dans la nécessité de se contraindre; que portanr un nom connu dans le monde, & jouissant d'une fortune assurée, il se promettoit bien que mes frères ne le rejetteroient pas lorsqu'il m'offriroit ouvertement ses soins; mais qu'il étoit forcé par un motif qui lui feroit honneur un jour à leurs propres yeux, de les tenir pendant quelque tems cachés; qu'au nom de moi-même, & se proposant mon bonheur autant que le sien,

il me conjuroit de les souffrir secrètement, & de régler, même avec toute la rigueur de ma vertu, la manière dont il devoit me les rendre.

Cette proposition, continua Rose, me parut si offensante, que le dépit que j'en eus me fit rompre aussitôt un entretien qui n'avoit duré que trop longtems. Non, lui dis-je, je ne connois point les traités de cette nature, & mon devoir m'apprend à fuir lorsqu'on ose me les proposer. Nous étions à la porte de l'église, où la foule ne permettoit pas d'entrer aisément; ce qui pouvoit me faire craindre qu'il ne continuât de m'entretenir malgré moi. Mais si cette raison avoit favorisé le goût que j'avois pris d'abord à l'écouter, elle me servit encore de prétexte pour remonter brusquement dans le carrosse qui m'avoit amenée, & pour me faire conduire dans une église plus éloignée.

J'étois si ému d'entendre Rose, que je ne pensois point à l'interrompre. Toute la satisfaction, poursuivit-elle, que je ressentis d'avoir préféré mon devoir au penchant de mon cœur, ne me défendit pas d'une secrète amertume, lorsque je me demandai à moi-même en soupirant, pourquoi l'un étoit si malheureusement contraire à l'autre, & par quelle disposition du ciel les douceurs qui paroissent attachées à nos

foiblesses sont plus sensibles que celles de la vertu. Les traits que je venois de voir m'étoient présens. Le son de la voix, la grâce des expressions frappoient encore mes oreilles. Je trouvois un rapport si doux entre l'impression de mes sens & les mouvemens de mon cœur, qu'après bien des réflexions, je ne pus douter que le sacrifice que je venois de faire ne fût celui de tout mon bonheur. Cependant je fus soutenue par l'idée de mon devoir. Le bal de l'hôtel de Carnavalet, où je revis la cause de mes inquiétudes, ne changea rien à mes principes. J'évitai même de lui parler, & le regret de m'en éloigner n'eut point de part à la difficulté que je fis de vous suivre.

Je ne pus m'empêcher de demander ici à ma sœur pourquoi elle n'avoit pas du moins consulté Georges sur une aventure si singulière, & quelle raison elle avoit eue de lui en faire un secret. Il ne m'entretenoit, me dit-elle, que des espérances qu'il avoit conçues de me voir faire une fortune brillante. L'exemple de M. le duc de.... qui ne se rebutoit pas de toutes mes froideurs, lui faisoit croire qu'il me suffiroit de paroître à la cour, ou dans les grandes assemblées de la ville, pour m'attirer une foule d'amans. Je n'aurois pas eu la hardiesse de lui confesser l'inclination que je me sentois pour un inconnu. Vous m'avez accoutumée tous trois, ajouta-

t-elle tendrement, à vous respecter comme autant de maîtres. Et revenant à son récit: Je pouvois donc me flatter, reprit-elle, d'avoir le cœur libre; mais il n'en étoit pas plus disposé à prendre d'autres engagemens, dont cette aventure même m'avoit fait perdre le goût. Ainsi des Pesses & milord Linch étoient peu capables de me toucher. Ce ne fut que ma soumission pour le conseil de mes frères, qui me détermina successivement à les souffrir. Rappelez-vous l'inclination que j'avois pour la solitude, j'y prenois tristement plaisir à me retracer le bonheur auquel j'avois renoncé, & je me fortifiois dans mon indifférence pour les hommes, à mesure que je croyois m'endurcir contre le seul qui m'auroit su plaire. Cependant à peine fûmes-nous arrivés à Paris, que la vue de mademoiselle de L.... dont vous m'avez procuré la connoissance, votre tendresse mutuelle, vos protestations d'amour & de constance, enfin votre bonheur dont j'ai été témoin, m'ont fait sentir plus que jamais qu'il manquoit quelque chose au mien. Je n'ai pu vous déguiser mes sentimens. Vous m'en avez arraché l'aveu par vos instances & vos caresses. C'est à cette funeste confidence qu'il faut attribuer tous nos malheurs. Quand la nécessité m'a fait prendre le parti d'entrer dans ce couvent, j'en ai béni le ciel; & j'ai considéré que pour une femme

qui n'a rien à eſpérer de l'amour ni de la fortune, la retraite eſt un parti qui ne peut être choiſi trop tôt. Je ne ſais à quoi cette réflexion m'auroit portée, ſi dès le ſecond jour de mon entrée dans cette maiſon, je n'étois retombée dans de nouvelles peines par une aventure imprévue. On m'avertit qu'un jeune homme me demande à la grille. Je me figure que c'eſt vous ou des Peſſes. Mais imaginez-vous ma ſurpriſe, lorſqu'en ouvrant la porte de ce parloir, j'apperçois mon inconnu. Peut-être devois-je me retirer : mais on eſt redevable auſſi de quelque choſe à la bienſéance. Il eſt certain que je demeurai d'abord irréſolue ; & qu'ayant remarqué mon embarras, il me fit des inſtances ſi reſpectueuſes & ſi tendres, qu'elles eurent la force de m'arrêter. Sans m'apprendre comment il avoit découvert ma demeure, après s'être donné des tourmens inutiles pour la trouver pendant notre ſéjour aux Saiſons, il me conjura de décider de ſa vie, qu'il faiſoit dépendre de la pitié qu'il me demandoit. Je fus attendrie de ſon air, où je crus démêler en effet de l'abattement & de la langueur. Cependant m'étant rendue maîtreſſe de ce ſentiment, je ne balançai point à répondre que je me trouvois offenſée d'une viſite qui bleſſoit tous les devoirs ; & que je ne recevois perſonne qui ne me fût préſenté par mon frère. Je

me tournai pour le quitter. Il ſe jeta à genoux: Ne déſeſpérez pas, me dit-il, un homme qui vous adore ; je n'oſe vous vanter le prix de mon cœur, mais vous le connoîtrez... Quoi! interrompis-je, ſans avoir pris la peine de vous expliquer avec mon frère? Cette réponſe qui m'échappa dans mon émotion, acheva de le conſterner. Ah ! s'écria-t-il, j'ai de ſi cruelles raiſons de me taire, que vous les approuverez vous-même un jour; mais elles finiront. Je ne vous demande que la permiſſion de vous aimer, & l'eſpérance de l'être un jour de vous. Je renoncerai même à vous voir; je me ferai cette affreuſe violence, ſi vous me flattez du moindre eſpoir pour un avenir qui ne peut être fort éloigné. Ne voyant rien dans ces inſtances qui pût m'engager à une compoſition honorable, je le quittai ſans répliquer, après l'avoir ſalué civilement. Il ne s'eſt pas préſenté depuis à la grille. Mais ce matin même il m'eſt venu une lettre que j'ai ouverte avec précipitation, dans la ſeule penſée qu'elle pouvoit avoir quelque rapport à nos affaires. Quoiqu'elle ſoit ſans nom, & que je n'aie aucune raiſon d'en connoître le caractère, j'ai reconnu aux premières lignes qu'elle venoit de lui. Il paroît informé, non-ſeulement du malheur de Georges & du vôtre, mais du beſoin même où je ſuis de mille choſes néceſſaires à la commo-

dité de la vie. Il plaint mes peines en amant passionné; & ce qu'il se propose uniquement, dit-il, étant ma tranquillité & mon bonheur, il me conjure d'accepter une maison toute meublée, où je serai servie au gré de mes désirs, & où il me promet de ne me pas voir avant que ses affaires lui laissent la liberté de m'offrir sa fortune & sa main. Voyez si ma franchise est sans réserve: je ne puis vous cacher que cette apparence de désintéressement m'a touchée jusqu'au fond du cœur. J'ai versé des larmes sur mon sort, qui me condamne à rejeter les adorations d'un homme si aimable & si généreux. Je n'ai pu me défendre de lui faire du moins une réponse civile. En refusant ses offres, je lui fais espérer par quelques termes vagues, que si ses affaires & les miennes peuvent s'éclaircir... enfin que si les justes difficultés qui m'arrêtent venoient à cesser....

Je vous entends, interrompis-je, pour soulager son embarras que je voyois augmenter. Voilà des apparences qui annoncent un amant extraordinaire, & je vous reproche de ne m'avoir pas donné plutôt ces lumières, qui auroient pu servir d'abord à me faire découvrir du moins son nom. Mais que faut-il penser, ajoutai-je, de ces raisons obscures qui l'empêchent de suivre ses désirs, & qui semblent lui faire même appré-

hender d'être connu? Eſt-il ſi jeune qu'on puiſſe le croire gêné par l'autorité de ſa famille? Elle me dit que ſon âge ne devoit pas être fort au-deſſous de trente ans. Auroit-il quelque procès, repris-je, quelque affaire d'honneur qui l'oblige de ſe cacher, ou peut-être quelque tache avec laquelle il n'oſe paroître dans le monde? Je remis ainſi devant les yeux de Roſe, tout ce que la ſageſſe pouvoit lui faire craindre, moins pour combattre un penchant qui me paroiſſoit fortement déclaré, que pour obſerver la parole que j'avois donnée à des Peſſes, en évitant du moins de prendre parti contre ſes intérêts. Cette adreſſe me réuſſit. Roſe, toute remplie de ces idées, ne penſoit qu'à me faire expliquer ſur les premiers diſcours qui avoient été l'occaſion de ſon récit. Elle m'embarraſſa d'abord par ſes inſtances; mais étant devenue moins preſſante, lorſque je l'eus aſſurée que je ne connoiſſois point le nom de ſon amant, j'eus le tems d'arranger mes explications d'une manière qui n'étoit point capable de la chagriner. Je lui laiſſai même ignorer que je m'étois ſaiſi de ſa lettre; & j'obſervai dans tout le reſte, un tempérament dont elle fut ſatisfaite.

Cependant je ſouhaitois ardemment la fin de cette converſation, pour ſuivre l'eſpérance que j'avois de découvrir cet amant inconnu. A peine eus-je quitté Roſe, que je mis deux hommes en

garde à la porte du couvent, avec ordre d'observer si l'on venoit demander ma sœur ; & de se détacher l'un ou l'autre pour venir sur le champ m'en avertir. De mon côté, je me rendis chez moi, où je n'étois pas sans espérance de recevoir une seconde visite de l'étranger que j'avois déjà vu. S'il me refusoit d'autres éclaircissemens, ma résolution étoit de le faire suivre, ou de prendre moi-même cette peine à toutes sortes de risques. Trois jours d'attente & de vigilance continuelle ne m'ayant procuré aucune lumière, mon inquiétude ne fit qu'augmenter ; & se joignant avec un autre embarras, qui étoit celui de la nécessité, que je commençai à craindre, non-seulement pour moi, mais pour Rose, à qui des Pesses s'efforçoit en vain de faire accepter quelques nouveaux secours, je formai le dessein du voyage d'Irlande, pour venir réveiller votre tendresse & votre zèle. Je le communiquai à Georges & à ma sœur, qui l'approuvèrent. Des Pesses, à qui la mort de son père avoit fait différer son départ pour l'Allemagne, résolut de se mettre en chemin presqu'en même tems, dans l'espérance d'être à Paris aussitôt que moi, & de nous réjoindre avec d'heureuses nouvelles. Un ample héritage dont il se trouvoit le maître, augmenta sa confiance & son zèle. Il me prêta cent pistoles, que je ne fis point difficulté de recevoir d'un

ami. Rose s'obstina encore à refuser toutes ses offres, autant par la crainte de lui donner quelqu'avantage sur elle, que dans la pensée qu'elle pourroit se soutenir jusqu'à mon retour. Enfin je quittai Paris, tandis que des Pesses prenoit la route d'Allemagne.

Vous concevez, ajouta Patrice, que si je vous ai caché ces circonstances en arrivant à Killerine, c'étoit pour vous épargner des inquiétudes qui n'auroient rien changé au sort de ma sœur ; & par rapport à moi, il étoit inutile alors de vous communiquer l'entreprise de des Pesses, comme il le seroit encore aujourd'hui, si je ne me croyois obligé de faire entrer cette considération dans ma conduite. Hélas ! reprit-il avec un profond soupir que cette réflexion lui arrachoit, que pensera-t-il de l'inconstance de mes résolutions, & de l'abyme où je me suis précipité ! Mais si j'ai sacrifié à ma famille toute ma tendresse & tous les liens de mon cœur, je n'en suis pas plus dégagé de la promesse que j'ai faite à mon ami. Je ne puis accorder à milord Linch le consentement qu'il demande pour épouser Rose. Je ne le ferois pas au prix de ma vie, quand elle y donneroit le sien ; bien moins sans doute lorsqu'il est question de faire violence à une sœur si

chère. J'admire que Georges, dont je connois le caractère, ait pû se prêter à cette proposition. Et ne vous flattez pas, me dit-il encore, de lui faire perdre les sentimens qu'elle a pour son inconnu. Après m'avoir découvert le secret de son cœur, elle sera constante. Là-dessus il me pria de commencer par la mettre en sûreté contre les entreprises de milord Linch, qui la tenoit comme assiégée ; & si elle ne consentoit pas, comme il le craignoit, à repasser en Irlande avec moi, de l'engager avec douceur à rentrer pour quelque tems dans le meilleur couvent de Paris, jusqu'à ce qu'il eût pris une certaine connoissance de ses affaires domestiques.

Il me communiqua aussi ce qu'il pensoit de la situation de Georges. Son affaire étoit trop récente, me dit-il, pour espérer que la cour ajoutât sitôt quelque chose à l'espèce de faveur qu'il en avoit déjà reçue. Mais il vient un tems où toutes les offenses s'effacent par l'oubli ; & diverses personnes de considération paroissoient persuadées qu'à l'exemple du comte de R.... il pourroit un jour sortir de ses fers, à condition de quitter la France, ou d'y demeurer sous un autre nom. On ne vous refusera point l'entrée de sa prison, me dit Patrice, & vous ap-

prendrez

prendrez de lui-même jusqu'où vos sollicitations lui seront nécessaires pour soutenir celles de ses amis.

Il étoit tems de finir un entretien qui pouvoit être nuisible à sa santé ; mais lorsque je lui parlai de mes derniers adieux, en lui promettant de lui épargner les importunités de milord Linch : arrêtez, me dit-il d'un air attendri, & comme s'il eût remis à ce moment le soin de ses propres intérêts que d'autres réflexions avoient suspendu ; ne partez pas sans m'apprendre ce que vous direz de ma part à des Pesses ; vous le reverrez tôt ou tard à Paris. Que lui direz-vous lorsqu'il vous demandera ce qui me retient en Irlande, & pourquoi je ne suis point en France aussitôt que lui ? Que lui répondrez-vous, si, vous rendant compte de son voyage, il vous apprend qu'il a découvert la retraite de mademoiselle de L.... & qu'il m'apporte peut-être quelque nouveau témoignage de sa tendresse & de sa fidélité ? Comment justifierez-vous la fatale démarche où vous m'avez engagé ? Car l'estime d'un honnête homme doit être comptée pour quelque chose ; & lui qui sait par quels nœuds j'étois lié, se persuadera-t-il jamais que j'aie dû les rompre par des nécessités plus fortes que tous les engagemens de l'honneur & de l'amour ? Le voyant

pénétré de cette idée jusqu'aux larmes, je ne voulus point entrer dans de nouvelles discussions. Laissez, répondis je, ces fausses idées de vos premiers engagemens, & persuadez-vous que l'amour & l'honneur vous imposent des loix plus saintes & plus inviolables. Il me sera aisé de convaincre des Pesles que vous avez pris le parti du devoir ; & s'il a cherché vos intérêts dans le voyage d'Allemagne, il se réjouira de les voir assurés par des voies plus honnêtes & plus courtes. J'exigeai enfin que sans se livrer davantage à des regrets aussi honteux qu'inutiles, il me laissât donner le reste du jour aux préparatifs de mon départ. Ma satisfaction, ajoutai-je, auroit été de vous accompagner jusques dans vos terres ; mais je vous laisse entre les mains d'une épouse dont la tendresse n'attend point le secours de la mienne ; & tout abattu que je vous vois de votre fièvre, je la crois peu dangereuse, & je pars sans inquiétude. S'il reste à Rose un peu de docilité pour mes conseils, vous ne vous plaindrez pas que nous soyons trop lents à vous rejoindre.

Je fis appeler Sara & Dilnick, qui avoient eu l'attention d'ordonner que nous ne fussions pas interrompus. Leur ayant déclaré que j'étois résolu de partir le lendemain, nous réglâmes de concert que Patrice prendroit le nom de

milord N.... c'eſt-à-dire, celui qui étoit attaché depuis pluſieurs ſiècles au chef de notre maiſon. Il n'étoit point à craindre que Georges qui ne penſoit point à s'établir en Irlande, vînt jamais leur diſputer ce titre, & je comptois obtenir ſon approbation en arrivant à Paris. Je ſaluai Sara par le nom de ſon mari ; & le ſoin que j'eus de diſpoſer favorablement l'eſprit de milord Linch ayant délivré Patrice des importunités qu'il redoutoit, je me trouvai aſſez libre après tant d'agitations, pour n'être plus occupé que de mon voyage.



Fin du troiſième Livre.



LIVRE QUATRIÈME.

TOUTES les réflexions que j'aurois pu faire ſur la conduite & ſur la ſituation de Roſe, ne pouvant ſervir à régler mes réſolutions dans l'éloignement, je ne penſai qu'à choiſir la route la plus courte, & à prévenir tous les obſtacles dont l'approche d'une furieuſe guerre ſembloit nous menacer en chemin. Milord Linch, toujours déterminé à m'accompagner, me repréſenta, qu'en traverſant l'Angleterre, nous devions nous attendre à mille queſtions preſſantes, auxquelles il ne ſeroit pas toujours aiſé de ſatisfaire. Quoique le prétexte de ſes voyages de France eût été juſqu'alors ſon éducation, il entroit dans un âge où cette raiſon commençoit à manquer de vraiſemblance. On ne voit point ſans quelque défiance, à la veille de la guerre, un gentilhomme quitter ſa patrie pour paſſer chez l'ennemi de ſon maître. C'étoit cette réflexion qui lui avoit fait tenir ſon arrivée ſecrète, & il paroiſſoit ſouhaiter que ſon départ ne le fût pas moins. Moi-même, je ne pouvois faire éclater le mien, ſans me mettre dans la

néceſſité de le communiquer au gouvernement. Si nous voulions éviter néanmoins de prendre la route commune, il falloit attendre des occaſions qui ne ſe préſentent pas continuellement, & nous expoſer à des délais qui ne s'accordoient point avec notre impatience. Milord Linch, ſuivant le conſeil d'un petit nombre d'amis fidèles auſquels il s'étoit ouvert, me propoſa de nous rendre à Waterford, ville méridionale d'Irlande, où nous pouvions eſpérer qu'il ſe trouveroit quelque vaiſſeau françois prêt à faire voile, avec d'autant plus de vraiſemblance, que le bruit même de la guerre faiſoit déjà penſer tous les marchands à ſe retirer dans leurs ports. Je me rendis à ſes raiſonnemens; & ſuivis ſeulement chacun d'un domeſtique, nous quittâmes Dublin ſur des lumières ſi vagues. Il ſe trouva en effet à Waterford un vaiſſeau du Havre, mais qui ne devant partir que dans dix jours, nous laiſſoit plus embarraſſés pendant cet intervalle, que nous n'avions appréhendé de l'être en traverſant l'Angleterre. J'étois d'avis de retourner à Dublin, où nos vues auroient été du moins plus à couvert que dans une ville de province. Le ſentiment de milord Linch prévalut encore. Ses terres n'étant pas extrêmement éloignées du lieu où nous étions, il me preſſa d'employer un tems qui

étoit néceſſairement perdu pour nous, à viſiter ce tréſor héréditaire, dont il ne doutoit pas, me dit-il, que Patrice ne m'eût entretenu. Il ſera utile, ajouta-t-il à nos intérêts communs, que vous ayez quelque connoiſſance de la ſituation & de la valeur de ce dépôt, autant pour confirmer le témoignage que j'en ai rendu au roi Jacques, que pour lui faciliter les moyens de s'en mettre en poſſeſſion. J'y conſentis, parce que les circonſtances m'en faiſoient une néceſſité, & je fus même ſenſible à la confiance d'où cette offre sembloit partir. Linch ſe regardoit déjà comme lié à ma famille, & ne diſtinguoit plus nos intérêts des ſiens. Je m'obſervois néanmoins dans tous mes diſcours, pour ne laiſſer rien échapper qu'il pût faire valoir comme un engagement. Sans me repentir de la conduite que j'avois tenue dans celui de Patrice, je ne pouvois me défendre d'une eſpèce de frayeur, lorſque je me rappelois les agitations où je l'avois laiſſé; & plus timide encore à l'égard de Roſe, j'étois bien réſolu de ne me pas charger des ſuites de ſon mariage, en y contribuant par des voies qu'elle pût me reprocher.

Nous nous rendîmes à la principale terre de milord Linch, avec la précaution de n'y arriver que dans l'obſcurité, pour tenir cette partie

cachée dans son voisinage. Il se reposoit absolument sur la fidélité de ses domestiques, qui étoient tous de la religion romaine, & attachés depuis longtems à sa famille. Dès la même nuit, il me fit monter avec lui dans une chaise; & sans autre témoin qu'un valet fort âgé qui nous conduisoit, nous gagnâmes une forêt qui touchoit à son parc, où l'épaisseur des arbres ne nous permit d'entrer qu'en mettant pied à terre. Une lanterne servit à nous conduire dans ce labyrinthe, dont Linch même ne connoissoit les détours qu'à la faveur d'un mémoire qu'il étoit obligé de consulter à chaque moment. Enfin nous arrivâmes dans un lieu fort enfoncé, dont le mémoire faisoit une description trop exacte pour s'y méprendre. Je me reconnois ici, me dit Linch, j'y suis venu dans ma première jeunesse avec mon père. Il fit lever en effet, sans autre information, l'épaisseur d'environ deux pieds de terre, qui couvroit l'entrée du caveau. Nous levâmes une pierre fort large, sous laquelle étoit un trou qui nous conduisit par une pente assez douce jusqu'au fond de ce souterrein.

Il n'y avoit point d'autre ornement, que quelques planches grossières, qui étoient rangées l'une proche de l'autre, pour garantir de l'humidité plusieurs grands coffres où les trésors

étoient renfermés. Linch en avoit les clefs, & chacun étoit distingué pas différens signes. Les coffres furent ouverts successivement. J'y vis avec admiration, les dépouilles de plus de cent églises, autrefois florissantes, dont les noms étoient écrits sur chaque pièce qui leur avoit appartenu. Quelques-unes avoient eu soin d'y joindre le procès-verbal de cette déposition, avec quantité de circonstances qui en faisoient connoître le tems & les motifs. La plupart des pièces étoient des chefs & des bras d'argent, des chandeliers, des croix, & diverses sortes de vaisseaux qui servent aux cérémonies ecclésiastiques. Un mouvement de respect dont je fus saisi à la vue de ces vénérables monumens de la piété de nos ancêtres, me fit remercier le ciel à genoux de les avoir conservés. Milord Linch, qui continuoit pendant ce tems-là de visiter quelques cassettes sur lesquelles il avoit été surpris de trouver le nom de sa famille, poussa tout d'un coup un cri de joie, en ouvrant un papier dont il reconnut le caractère pour l'écriture de son père. Il étoit adressé à lui-même. Dans cette boëte, mon fils, lui disoit ce père verueux, vous trouverez tous les joyaux de votre mère. Ne les donnez avec votre main & votre cœur, qu'à une femme digne de les porter après elle, &

ſouvenez-vous du récit que je vous ai fait en mourant.

Je ſuis intéreſſé, me dit Linch, après m'avoir lu ces quatre mots, à vous éclaircir ces obſcurités. J'ai perdu mon père dans un âge fort tendre. Il m'aimoit non-ſeulement comme un fils unique, mais comme le ſeul fruit d'une paſſion immodérée qu'il ne put vaincre méme après la mort de ma mère, & malgré les raiſons extraordinaires qu'il eut de ſe conſoler de cette perte. Elle étoit née ſans biens ; mais ſon mérite lui tenant lieu de richeſſes, toute la province avoit applaudi au choix de mon père qui étoit l'héritier d'une grande maiſon, lorſqu'il l'avoit préférée à pluſieurs partis d'une fortune égale à la ſienne. L'éclat d'une alliance ſi ſupérieure à leur ſituation, ne permit point aux parens de ma mère de conſulter d'autres règles, ni à elle d'écouter d'autre penchant. Ainſi l'ambition & l'amour ſe lièrent avec des vues fort différentes, & contribuèrent néanmoins au ſoutien l'un de l'autre comme des ſentimens qui ſe ſeroient mieux accordés. Mon père, toujours paſſionné, ne s'apperçut qu'il manquoit une certaine ardeur à la tendreſſe de ma mère, qne pour ranimer ſans ceſſe la ſienne par le déſir de la poſſéder plus parfaitement ; & ma mère livrée à l'ambition, ſe fit long-tems comme

un triomphe de régner avec un empire abſolu ſur un cœur qui s'efforçoit inutilement de toucher le ſien. Le plus grand malheur fut, que n'étant point d'ailleurs inſenſible, elle ne ſe défendit pas ſi bien contre le mérite d'un gentilhomme du voiſinage, qui employa une partie de ſon bien pour lui déclarer ſes ſentimens par toutes les fêtes & les galanteries que l'amour peut inventer. C'eſt-à-dire, qu'elle l'aima; car la vertu & l'honneur étant ſes premières maximes, elle ſut ſe garantir de toutes les foibleſſes de l'amour. Mon père, à qui ſa paſſion ne laiſſoit point de repos, n'y joignit pas moins le malheureux tourment de la jalouſie. Il paſſa quelques mois auſſi occupé à défendre le cœur de ſon épouſe contre les ſoins d'un autre, qu'à le vaincre par les ſiens. C'étoit lui naturellement qui devoit manquer de forces le premier, dans un combat ſi rude; mais une maladie mortelle, qui réduiſit ma mère en peu de jours à la dernière foibleſſe, lui fit connoître qu'il étoit deſtiné à lui ſurvivre. Elle ſouhaita de l'entretenir ſeul peu de momens avant que d'expirer. Vous vous croyez à plaindre, lui dit-elle, & j'ai remarqué depuis quelques mois que vous êtes mortellement agité : vous ſeriez-vous trompé jusqu'à me croire plus tranquille & plus heureuſe? Comparez aujourd'hui nos peines;

& confeffez que les plus fortes font celles qui vont me mettre au tombeau. Dans ce dernier moment, où la juftice & la vérité font les feuls devoirs qui m'occupent, je fens que je vous tromperois fi je voulois vous perfuader que je vous aie jamais aimé. Mais fi vous m'aviez foupçonné d'avoir manqué aux engagemens de la bonne foi & de l'honneur, en un mot, à toutes les loix qu'une femme s'impofe dans la cérémonie du mariage, vous offenferiez cruellement ma mémoire. Voyez ce qu'il m'en coûte pour les avoir bien obfervées, je meurs. Elle expira peu de momens après. Mon père, continua Linch, ne vit dans cet aveu qu'un exemple admirable de conftance & de vertu. Il s'accufa lui-même d'avoir ignoré les moyens qui peuvent toucher le cœur d'une femme, ou d'avoir manqué d'habileté à les prendre; puifque fon époufe ayant combattu fi généreufement pour fon devoir, c'étoit une marque qu'elle en avoit le goût & qu'elle n'avoit eu befoin pour y trouver de la douceur, que d'être aimée par l'étude & les foins d'un mari. Cette idée ne l'abandonna point pendant toute fa vie. Elle fervit même à l'abréger par les regrets & les tourmens dont elle empoifonna le refte; & touchant enfin à fa dernière heure, il me fit ce récit, avec une exhortation à ne me rebuter

jamais des froideurs d'une femme vertueuſe.

Ce fut alors, ajouta Linch, qu'il me remit le mémoire dont nous venons de faire uſage. Dans l'âge tendre où j'étois encore, il me conſeilla d'aller faire mes exercices à Paris & d'y attendre des circonſtances plus tranquilles pour retourner dans ma patrie. Plunck, qui étoit mon proche parent, fut mis dans le ſecret, & reçut le double du mémoire, comme une précaution contre toutes ſortes d'accidens. Etant jeune & ſans bien, il ſe ſoumit volontiers aux dernières diſpoſitions de mon père, qui lui ordonna de ſuivre le cours de ma fortune, & à moi de prendre toujours ſoin de la ſienne. C'étoit de concert que nous avions pris le parti de nous faire un mérite auprès du roi Jacques, des richeſſes que nous pouvons lui procurer ici. Mais outre la difficulté de les faire tranſporter en France, du ſein de l'Irlande, le malheur de Plunck, & l'agitation continuelle où j'ai vécu depuis ſa mort, ont interrompu notre entrepriſe.

Je n'avois, me dit encore milord Linch, qu'une connoiſſance générale de ce qui eſt renfermé dans les trois caiſſes qui m'appartiennent ici; mon père m'avoit ſeulement averti que j'y trouverois ce qu'il avoit de plus précieux. Nous y laiſſerons tout ce qu'il nous ſeroit mal aiſé

d'emporter ; mais cette boëte qui ne peut nous incommoder fur la route, vous comprenez à qui je la deftine ; & vous devez comprendre auffi, qu'en m'obftinant à vaincre les rigueurs de la belle Rofe, je n'agis point fans autorité ni fans exemple.

Les commencemens de fon difcours m'avoient fait prévoir cette conclufion. Il me paroiffoit clair que la dernière déclaration de fon père étoit au contraire une inftruction pleine de fageffe, par laquelle il avoit voulu le précautionner contre un engagement auffi malheureux que le fien ; & je croyois m'être apperçu qu'il avoit été obligé de faire quelquefois violence aux expreffions qu'il prétendoit me rapporter d'après lui, pour en détourner le fens à fon avantage. Mais je favois que l'aveuglement de l'amour confifte précifément dans cette malheureufe obftination qui lui faifoit tout expliquer en fa faveur ; & ce n'étoit pas le tems de combattre Linch par des raifonnemens que je n'aurois pu lui faire goûter. En y faifant réflexion, je ne trouvois pas non plus dans l'exemple de fon père, de quoi m'infpirer le moindre remords de ce que j'avois fait pour Patrice ; car je mettois une différence extrême entre époufer une femme malgré elle, & fans efpérance par conféquent d'en être aimé, ou

se laisser persuader d'en épouser une pour laquelle on est à la vérité sans amour, mais dont on est sûr d'être aimé tendrement, & pour laquelle on espère par conséquent que la raison & la reconnoissance feront prendre tôt ou tard des sentimens plus tendres. Le dernier de ces deux mariages peut s'accorder également avec la religion & l'honneur; au lieu qu'en y pensant, je ne faisois que me persuader de plus en plus que l'autre est l'entreprise d'un furieux, qui cherche sa satisfaction aux dépens de celle d'autrui, & qui s'aveugle même sur ce qu'il croit propre à causer la sienne; puisque le supposant capable d'aimer, il est impossible qu'il soit longtems heureux en faisant le malheur de ce qu'il aime.

Cependant, la sûreté de Rose m'obligeant toujours de me contraindre, je ne répondis que par des civilités qui ne m'engageoient à rien, & je ne m'opposai point au dessein qu'il avoit de lui présenter les bijoux de sa mère. Nous ne quittâmes le caveau qu'après avoir continué longtems d'en examiner toutes les richesses. Avec le trésor de l'église & la vaisselle d'or ou d'argent de la maison de Linch, il y avoit environ cinq cens mille francs de diverses monnoies qui avoient été levés secrètement pour le secours du roi & de l'église, au tems de la ré-

volution. En sortant de ce lieu obscur, Linch me pria d'en observer les environs, autant que la nuit me le permettoit, & de m'en former une image qu'il me recommanda de conserver fidèlement. Nous retournâmes à son château, où notre entretien pendant plusieurs jours roula sur les moyens de faire passer le trésor à Saint-Germain. J'évitai de parler de Rose, ou si je fus forcé d'entendre les répétitions ennuyeuses d'un amant, je me bornai à flatter ses inquiétudes par la promesse de l'aider de mes sollicitations, qui étoit la seule que je pusse lui faire sincèrement.

Le capitaine du vaisseau étant dans notre secret, nous évitâmes par son adresse tout ce qui pouvoit nous faire reconnoître à Waterford. Notre embarquement ne fut pas moins heureux, & huit jours de navigation nous rendirent au Havre, où nous prîmes aussitôt la poste pour Paris. L'impatience de Linch lui faisoit souhaiter d'aller descendre directement chez ma sœur. Il se croyoit sûr de vaincre avec mon secours; & se regardant déjà comme mon frère, il ne faisoit plus de difficulté de m'en donner le nom. L'ardeur de ses sentimens me disposoit en effet à le servir; je reconnoissois au fond que son alliance étoit ce que je pouvois attendre de plus honorable & de plus avantageux pour ma

fœur. Mais de combien d'autres foins n'étois-je pas troublé, & de quelles précautions n'avois-je pas befoin dans toutes les obfcurités que j'avois d'abord à démêler ? Mon envie la plus preffante étoit de commencer par entretenir Rofe, & de la furprendre feule, occupée du travail dont elle m'avoit fait une peinture fi touchante.

Le fruit que je tirai de l'empreffement de milord Linch, fut d'être informé auffitôt que lui des obfervations de trois de fes domeftiques, qu'il avoit laiffés aux environs du logement de Rofe, & de celles d'une femme qui avoit occupé pendant fon abfence l'appartement dont il avoit fait percer le mur. Nous étions defcendus au même lieu. Il les fit avertir d'y venir recevoir fes ordres. La femme de chambre nous communiqua peu de lumières; elle nous dit feulement qu'entendant la voix de ma fœur, fans avoir jamais pu diftinguer fes paroles, elle avoit remarqué qu'elle parloit rarement; mais qu'autant qu'elle en pouvoit juger par le ton foutenu d'une autre voix, elle fe faifoit faire quelque lecture à divers momens du jour. La commiffion des trois domeftiques ayant été de veiller au dehors, leur rapport fut plus intéreffant. Ils nous affurèrent que depuis environ trois femaines que leur maître étoit parti, ils avoient vu régulièrement

lièrement un homme sans livrée, qui étoit entré dans sa maison deux fois le jour, & qui y passoit chaque fois près d'un quart-d'heure. Comment, s'écria milord Linch, dans un transport de jalousie, vous ne l'avez pas suivi dès la première fois à la trace, & vous ne l'avez pas forcé de vous apprendre à qui il appartient? Il nous l'a confessé volontairement, répondit un des laquais, aussitôt que nous l'avons interrogé. Il est, dit-il, au service d'un ecclésiastique Irlandois, nommé le Doyen de Killerine. Nouvel aiguillon qui irrita mortellement la jalousie de milord Linch; car il étoit évident que c'étoit l'artifice de quelqu'amant caché, à qui mon nom avoit servi de voile. J'en eus quelqu'effroi moi-même, quoique je m'efforçasse d'appaiser le ressentiment de milord Linch, & je pressai ses gens d'achever leurs explications. Ils ajoutèrent qu'ils avoient vu quelques carrosses s'arrêter plusieurs fois vis-à-vis la porte, mais que ceux qui étoient dedans, n'en étant point descendus, & ne s'étant même arrêtés qu'un moment, ils n'avoient pu deviner leur nom, ni pénétrer leurs desseins. Il en étoit de même de quantité de personnes qui étoient entrées en divers tems dans la maison, & qu'ils n'avoient osé suivre ni interroger sur de si légers prétextes; de sorte que le principal sujet d'inquié-

tude tomboit ſur cet homme régulier, qui ne manquoit point de ſe faire voir deux fois le jour.

Milord Linch ne revenant point de ſon agitation, ſe propoſoit d'abord de ſe mettre lui-même en garde dans la rue de ma ſœur, & de le forcer, le poignard à la main, de confeſſer par qui il étoit employé. Je lui fis prendre des ſentimens plus modérés, en lui repréſentant que l'honneur d'une perſonne qu'il jugeoit digne de ſon affection, demandoit plus de ménagemens: que c'étoit tout ce que le déſeſpoir auroit pu lui conſeiller, s'il eût été queſtion de chagriner un amant plus heureux que lui; mais que ne pouvant ſe livrer à ce ſoupçon ſans bleſſer injuſtement ma ſœur, il devoit me laiſſer le ſoin d'approfondir un myſtère auquel je devois prendre autant d'intérêt que lui. En lui parlant avec cette froideur, peut-être n'étois-je pas exempt moi-même des ſoupçons que je voulois éloigner de ſon eſprit; mais je ſouhaitois d'être ſeul à les éclaircir, & d'en enſévelir la cauſe ſi j'étois aſſez malheureux pour les vérifier.

Mes raiſons perſuadèrent Linch. Il me donna un de ſes gens pour me conduire chez ma ſœur. A quelques pas de chez elle, ce garçon me fit appercevoir le meſſager qui cauſoit les alarmes de ſon maître, & qui venoit de l'autre côté de

la rue, sans jeter les yeux vers nous. Ma résolution étoit de l'interroger, & de lui faire honte de son artifice. Mais quel fut mon étonnement de le reconnoître pour l'ancien valet-de-chambre de des Pesses ! Il ne m'eût pas plutôt apperçu lui-même, que se précipitant au devant de moi, il me marqua par ses transports la joie qu'il avoit de me revoir; & sans attendre mes questions, il m'apprit que son maître l'avoit laissé à Paris, en partant pour l'Allemagne, avec la seule commission de veiller sans cesse à la sûreté de ma sœur; que ne l'ayant pas perdue de vue, soit au Couvent, soit depuis qu'elle en étoit sortie, il venoit s'informer régulièrement de sa santé, & lui offrir tout ce qu'il étoit capable d'entreprendre pour son service; que s'étant retirée, par des raisons qu'il ignoroit, dans une chambre fort mal en ordre, où elle s'obstinoit à ne voir personne, il avoit eu beaucoup de peine à se procurer la permission de la voir; & qu'il me confessoit que pour la tromper, après plusieurs tentatives inutiles, il s'étoit fait annoncer sous le nom d'un de mes domestiques; qu'elle lui avoit pardonné ce stratagême; & qu'ayant exigé seulement qu'il continuât de se présenter sous le même titre, elle lui avoit permis de venir chez elle deux fois le jour, pour recevoir ses ordres; que l'ayant

vue avant midi, il favoit d'elle-même qu'elle étoit fort éloignée de m'attendre ; qu'elle l'avoit même chargé de paffer à la pofte pour s'informer s'il ne lui étoit point venu de mes lettres ; que fi j'ignorois la fituation où elle s'étoit réduite, je ferois fort furpris de la trouver telle que j'allois la voir ; & que pour lui qui favoit à quel point fon maître en feroit touché, s'il en étoit informé, il s'affligeoit tous les jours jufqu'aux larmes, d'une aventure où il ne pouvoit rien comprendre. Cet honnête homme marqua en effet fon attendriffement par quelques pleurs. Je l'embraffai avec reconnoiffance ; & fans faire attention au laquais de milord Linch, qui étoit derrière moi, j'entrai dans la maifon de Rofe, dont il m'avoit déjà montré la porte.

Si je me fentois le cœur agité de quelque mouvement, il venoit moins de ma douleur & de ma crainte, que d'un commencement de joie fecrète, qui étoit modérée néanmoins par des reftes d'incertitude, & qui n'ofoit encore s'expliquer. J'aurois déjà engagé tout mon fang, que ma chère Rofe n'étoit coupable de rien ; mais le défir que j'en avois étoit trop ardent pour n'être pas accompagné de quelque défiance ; j'entrai avec ces réflexions qui me donnoient peut-être un air de trouble, & ma figure étoit ca-

pable d'elle-même de causer de la surprise. L'hôte, à qui je demandai si l'on pouvoit voir mademoiselle de.... me répondit avec fierté qu'elle ne voyoit personne, & m'entendant répliquer qu'il falloit absolument que je la visse, il éleva la voix pour me conseiller de gagner promptement la porte, si je ne voulois pas y être forcé par la violence. Sa brutalité ne me déplut point. C'étoit un homme grossier, qui ayant exercé toute sa vie quelque profession méchanique, s'étoit retiré dans une petite maison qui étoit à lui, pour y jouir d'une fortune fort médiocre. Le bruit qu'il faisoit fut entendu du valet de des Pesses, qui étoit demeuré par respect sous la porte. Étant connu, il s'avança promptement; & m'ayant donné le nom de son maître, pour soutenir le titre sous lequel il avoit paru jusqu'alors, il me délivra d'un embarras dont j'appris bientôt que je ne serois pas sorti sans lui. Cette explication rendit l'hôte si traitable, que m'ayant demandé à moi-même si j'étois monsieur le Doyen de Killerine, & m'accablant ensuite de civilités, il me donna occasion d'approfondir les motifs qui l'avoient d'abord rendu si difficile. Je lui fis diverses questions auxquelles il ne se fit pas presser pour répondre. La femme de chambre de ma sœur étoit sa parente. Elle lui avoit demandé un logement pour sa maî-

treſſe, ſous prétexte qu'elle vouloit paſſer quelque tems dans la retraite, & il ne les avoit point chicanées ſur les conditions. Ce miſérable ne me diſoit pas qu'indépendamment des autres avantages qu'il trouvoit à les avoir chez lui, le ſeul profit qu'il tiroit de leur travail, montoit dix fois au-delà de leur dépenſe. Dans les premiers jours, continua-t-il peſamment, il s'eſt préſenté ici pluſieurs perſonnes qui s'imaginoient n'avoir beſoin que de ſe nommer pour ſe faire ouvrir la chambre de mademoiſelle; mais lorſque j'ai remarqué qu'elle ne vouloit pas les voir, & qu'elle rejetoit juſqu'à leur argent & leurs lettres, j'ai défendu abſolument la porte à tous les inconnus. Cet homme, ajouta-t-il en montrant le valet de des Peſſes, qui eſt venu ici de votre part, & à qui elle accorde elle-même l'entrée de la maiſon, peut rendre témoignage s'il a jamais vu quelqu'un autour de ſon appartement. Monſieur votre parent même, dont j'ignore encore le nom, ne ſait pas le chemin de ſa chambre, & ne me l'a jamais demandé, quoiqu'il ait ce droit plus qu'un autre. Quel parent, interrompis-je? de qui parlez-vous? Ma première penſée fut qu'il parloit de Georges, à qui la liberté pouvoit avoir été rendue. Mais ſa réponſe me donna auſſitôt d'autres ſoupçons. C'eſt celui, me dit-il, qui eſt venu ici depuis environ

trois semaines, & qui m'a forcé de recevoir un cuisinier par vos ordres. Il m'a chargé de ne rien faire connoître à mademoiselle jusqu'à votre arrivée ; & pour empêcher qu'elle ne s'en apperçoive, il la fait traiter avec plus de délicatesse & de propreté que de magnificence. Elle m'avoit défendu, ajouta-t-il, de recevoir d'autres mets, qui nous venoient tous les jours de la part de quelque personne inconnue ; mais j'ai cru qu'elle ne seroit pas fâchée un jour d'avoir reçu quelque chose de ses parens ; & la même raison m'a fait accepter du linge fort propre, & d'autres commodités pour l'usage de sa table & de son lit. Mais, reprit-il, vous devez savoir de qui je parle, puisqu'on n'a fait que suivre vos ordres.

Je ne jugeai point à propos de m'ouvrir à un homme de cette trempe ; & le priant seulement de faire appeler son cuisinier, je demandai à celui-ci le nom du maître qui l'employoit. Je ne le connois point, me dit-il : il m'a pris chez un traiteur où je servois ; & m'ayant amené ici, il ne manque point de m'apporter tous les trois jours l'argent nécessaire pour la dépense. Fort bien, répondis-je d'un ton équivoque, le secret est fidèlement gardé. Ils prirent ces deux mots pour une marque d'intelligence & d'approbation. Je les quittai ; & me faisant montrer le

chemin par le valet de des Peſſes, j'allai droit à la porte de Roſe.

Le bruit d'un verrou que j'entendis tirer pour l'ouvrir, me fit remarquer qu'elle étoit bien défendue. C'étoit à peu près l'heure à laquelle la femme de chambre recevoit le valet de des Peſſes. Elle fut ſurpriſe de voir un eccléſiaſtique fort difforme, qu'elle ne connoiſſoit pas; mais entendant parler de moi continuellement, elle ne douta point que je' ne fuſſe le frère de ſa maîtreſſe; & retournant vers elle ſans penſer à m'introduire ni à me répondre, j'entendis qu'elle lui diſoit avec un tranſport de joie: Ah, mademoiſelle, ce ne peut être que monſieur le doyen! Je la ſuivis au travers d'une antichambre ſi étroite, qu'elle n'en méritoit pas le nom. La chambre, que je parcourus auſſi d'un coup-d'œil, reſſembloit plus à une priſon qu'à l'appartement d'une fille de la naiſſance de Roſe, & ne paroiſſoit nette que par les ſoins de celles qui l'habitoient. Mais tous mes regards ſe réunirent auſſitôt ſur ma chère ſœur, à qui la nouvelle d'une arrivée ſi imprévue avoit fait tomber ſon ouvrage d'entre les mains. Immobile de joie & de ſurpriſe, elle n'eut pas la force de ſe lever de ſa chaiſe. Elle me regardoit d'un œil languiſſant, d'où je vis bientôt couler un ruiſſeau de larmes. De mon côté,



Ô ma chère Rose! o Sœur trop aimée que ne doi-je pas au Ciel, qui me fait du moins la grace de vous retrouver dans les exercices de l'honneur et de la vertu.

je penfois moins à lui parler, qu'à confidérer l'humiliation où je la voyois réduite. Elle étoit vêtue d'un habit de laine. Ses cheveux, qu'elle avoit les plus beaux du monde, étoient fans poudre & fans frifure. Un tablier de toile blanche lui couvroit tout le devant du corps, & la mettoit fur la même ligne que la femme qui étoit auprès d'elle avec le même ornement. Si la haine du monde & le mépris des vaines parures l'euffent réduite à cet abaiffement, je me ferois jeté à fes pieds pour lui rendre tous les honneurs qui font dûs à la perfection de l'évangile. Autour d'elle, je voyois la matière de fon travail, de la toile, du fil, des aiguilles, des ouvrages commencés, d'autres finis; enfin les armes de la femme forte. Je ne pus réfifter plus longtems à ce fpectacle.

O ma chère Rofe! ô fœur trop aimée! m'écriai-je fans ménager mes expreffions devant fa femme de chambre, que ne dois-je pas au ciel, qui me fait du moins la grace de vous retrouver dans les exercices de l'honneur & de la vertu? Je n'ignore point vos peines. J'ai reçu votre lettre, & vous voyez avec quel empreffement je vous apporte tous les fecours de ma tendreffe. Ne rougiffez point de votre fituation, ajoutai-je, en voyant continuer fes pleurs; l'infortune

ne fait rien perdre au mérite, & ne sert que de lustre à la vertu. Si vous êtes telle que ces dehors vous annoncent, ils vous sont plus honorables qu'un faste extérieur, qui peut parer le vice sans être capable de l'embellir.

Elle ouvrit enfin la bouche pour me remercier de la générosité & de la diligence de mes soins. En essuyant ses larmes, je voyois que ses yeux demeuroient baissés; & soit qu'elle ne tirât point une certaine hardiesse du témoignage de son cœur, soit que l'impression de l'état où je la trouvois fût encore trop puissante, je crus démêler sur son visage quelque chose de sombre & d'embarrassé. Ce n'étoit pas le tems de pénétrer plus loin par des questions indiscrètes. Je lui proposai de quitter sur le champ sa chambre, pour se laisser reconduire dans son couvent; elle rejeta cette offre, & je fus satisfait de ses raisons. Après la dureté que l'abbesse avoit eue pour elle, je ne pouvois exiger qu'elle retournât dans un lieu odieux, d'où elle avoit eu tant d'empressement de sortir, qu'elle avoit pris le parti de faire vendre ses habits, pour satisfaire à l'avarice qui en étoit la passion dominante. Cependant son refus me jetoit dans l'embarras. N'ayant point eu le tems de prendre d'autres mesures, je me crus obligé d'envoyer

le valet de des Pesses au couvent de .... avec ordre d'en obtenir l'entrée pour le jour même, à toutes sortes de prix.

Elle fut si frappée de ma précipitation, que levant les yeux avec étonnement, elle me demanda pourquoi je n'avois pas remis au lendemain ce qui auroit pu s'exécuter plus facilement avec un peu de délai. Elle me força ainsi de lui découvrir une partie de ce que je réservois pour un entretien plus tranquille. Vous ne connoissez, lui dis-je, que la moitié du péril où vous êtes. Le récit que vous m'en avez fait dans votre lettre, n'approche point de tout ce ce que j'ai appris par d'autres voies. Figurez-vous que votre ruine est conjurée de toutes parts, & que depuis plusieurs semaines, il ne se fait pas autour de vous un seul mouvement qui ne vous menace. Ne croyez point que j'exagère, ajoutai-je en voyant sa surprise. Les maisons voisines sont remplies de gens qui vous observent ; celle que vous habitez n'est pas plus sûre. Croirez-vous que vous y avez un cuisinier placé d'une main étrangère ; que tout ce qu'on vous présente à table vous vient de la générosité de quelqu'amant inconnu ; que le linge & toutes les commodités dont on vous accorde l'usage, vous est fourni de même par des mystères que je n'ai encore pu pénétrer?

Je la regardois en parlant, pour obſerver dans ſes yeux l'impreſſion que ces dernières circonſtances y devoient produire. N'y remarquant point l'eſpèce de trouble qui auroit été capable de confirmer mes défiances: levez-vous, repris-je, dans le ſeul deſſein de lui faire hâter ſon départ: venez vous convaincre par votre propre expérience, que la chambre même que vous croyez ſi bien fortifiée par vos verroux, n'eſt rien moins qu'un aſyle impénétrable, & que vous êtes environnée d'ennemis qui ne ſont pas ſéparés de vous par l'épaiſſeur ordinaire d'un mur. Je m'approchai avec elle de la muraille qui étoit commune à la maiſon voiſine; & frappant du bout de ma canne en divers endroits, pour découvrir celui dont milord Linch m'avoit parlé, je diſtinguai en effet ſi clairement le vide, qu'à peine me parut-il qu'il reſtât l'épaiſſeur de deux doigts à percer. Un mouvement d'indignation que je ne pus retenir, m'y fit porter un coup de pied aſſez rude pour l'abattre. La tapiſſerie, qui n'étoit qu'une toile peinte fort légère, n'ayant point réſiſté, non plus qu'une table qui avoit été appuyée de l'autre côté pour cacher le déſordre que Linch y avoit fait, nous fûmes bien moins ſurpris de nous trouver de plain-pied avec ſon appartement, que de l'appercevoir lui-même dans un fauteuil,

d'où il n'eut pas plus de peine à nous voir.

Il accourut auſſitôt vers nous, avec un cri d'admiration & de joie. Son mouvement & ce cri achevèrent de cauſer tant d'épouvante à ma ſœur, que je la vis prête à tomber ſans connoiſſance. Linch ne s'en crut que plus autoriſé à traverſer la brèche pour lui offrir ſon ſecours; & la voyant revenue à elle-même, il ſe jeta à ſes genoux avec les tranſports inſenſés d'un amant. Il ſe loua de la fortune, & il s'en plaignit tour à tour. Il accuſa Roſe, il s'accuſa lui-même; il ſe juſtifia & elle auſſi. Il l'accabla de flatteries, de reproches, de plaintes, de proteſtations & de ſermens de l'aimer toujours; enfin pendant plus d'un quart-d'heure qu'il ne ceſſa point de parler, il dit mille choſes que j'eus peine à comprendre; que peut-être il n'entendoit pas lui-même, & que Roſe aſſurément n'écoutoit point. Je ſaiſis l'occaſion de l'interrompre, pour lui repréſenter avec plus de force que je n'avois fait à Dublin, la témérité & l'indécence de ſon entrepriſe; mais n'ayant encore aucune raiſon de lui ôter l'eſpérance, je me tournai auſſitôt vers ma ſœur, à qui je fis valoir en même tems cette folie même comme le témoignage d'une vive paſſion. Milord vous aime tendrement, lui dis-je; il joint à la naiſſance beaucoup de mérite & de biens; qui vous empêche d'accepter ſes offres? Ce diſ-

cours étoit ſincère; Mais Roſe, livrée à des chagrins qui avoient une autre ſource, ſe délivra de nos importunités par une courte réponſe. Quelles circonſtances, nous dit-elle, pour des propoſitions qui demandent de la tranquillité de cœur & d'eſprit! Le valet de des Peſſes, qui rentra au même moment pour me rendre compte de ſa commiſſion, acheva de la ſoulager. Il me dit à l'oreille, en deux mots, que le couvent ſeroit ouvert pour elle auſſitôt qu'elle y paroîtroit. Je ne pus cacher cette réſolution à Linch. Il avoit été moins choqué de ma cenſure, que réjoui & conſolé de l'approbation ouverte que j'avois donnée à ſon amour, & de la réponſe même de Roſe, qu'il n'avoit pas manqué d'interpréter favorablement. Dans cette diſpoſition, je n'attendois de lui que du ſecours & du zèle pour procurer à ma ſœur une retraite plus honorable. Je lui demandai ſon carroſſe; c'étoit lui propoſer d'être le guide de Roſe avec moi. Nous laiſſâmes le valet de des Peſſes pour prendre ſoin de lui faire porter ce qu'elle laiſſeroit après elle, & lui ayant fait prendre un habit décent, le ſeul qui lui reſtât, nous la conduisîmes droit au couvent.

Je n'étois guéri que d'une partie de mes inquiètudes; mais c'étoit la plus preſſante. Loin de marquer du mécontentement ou de la dé-

fiance, Linch paroiſſoit charmé de ce que le haſard & mes ſoins avoient fait pour lui dans cet heureux jour. Il ne ſe laſſoit point d'admirer la force dont ma ſœur avoit eu beſoin pour ſoutenir une épreuve ſi glorieuſe à ſa vertu; & ſe la repréſentant ſans ceſſe dans l'état d'où nous l'avions tirée, il me proteſtoit qu'il avoit trouvé plus de charmes dans ce négligé aimable, que dans toutes les parures qui accompagnent la fortune. Il me demanda la permiſſion de lui porter dès le lendemain tous les joyaux de ſa mère, & de la voir tous les jours à la grille. Je ne la lui refuſai point; mais le conjurant par le déſir même que j'avois de lui être utile, de me laiſſer ménager ſes eſpérances & les miennes, j'obtins de lui à mon tour que ſes déſirs impatiens ſeroient réglés par mes conſeils. Notre demeure étant dans la même maiſon, il nous ſera aiſé, lui dis-je, de nous communiquer nos idées & nos réſolutions.

En effet, mon unique vue, en me logeant avec lui, avoit été de pénétrer plus facilement les ſiennes. J'appréhendois tout d'un eſprit ſi entreprenant ; & ſi Roſe devoit quelque jour être à lui, j'étois réſolu que ce fût du moins par des voies qui lui fiſſent trouver autant d'honneur que d'avantage dans cette alliance. Il me tardoit de voir Georges, & de ſavoir de lui-

même comment il avoit pu consentir au projet de l'enlèvement. Je n'accusois point Linch de m'en avoir imposé; mais je ne pouvois soupçonner Georges non plus d'avoir sacrifié légèrement l'honneur & le repos de sa sœur. Ces doutes ne pouvoient être éclaircis qu'à la Bastille. Je me hâtai d'y aller avant la fin du jour; & promettant à Linch de le rejoindre à l'heure du souper, je le quittai sous un autre prétexte.

Georges ne s'attendoit point à ma visite; je le connoissois trop bien pour ne pas m'appercevoir qu'il en ressentit une vive émotion. Cependant, par une fausse affectation de fermeté, que je feignis de ne pas remarquer, il me reçut de l'air du monde le plus libre; & lorsque je commençai à lui parler, en gémissant, de l'intérêt que j'avois pris à son malheur, il me répondit avec un sourire, qu'il ne falloit pas donner ce nom aux suites d'une affaire d'honneur qui avoit tourné si glorieusement pour son frère & pour lui. Je n'étois pas venu pour combattre de si misérables préjugés. J'accorde, lui dis-je, qu'un accident dont vous n'avez pu vous défendre, doit paroître excusable aux yeux du public; mais en est-il moins vrai qu'il vous a fait renfermer à la Bastille, & qu'il sera pour longtems un obstacle invincible à votre fortune?

Je

Je ne parle point de Patrice, qui vient d'époufer la fille unique de Fincer..... Il m'interrompit avec furprife, pour me demander l'explication de cette nouvelle. Je la lui donnai en peu de mots. Oui, repris-je, la faveur du ciel lui a procuré dans l'efpace de quelques femaines un établiffement qui ne lui laiffe rien à défirer. Mais que ferons-nous de votre fœur, dont vous vous imaginez bien que le fort n'eft pas fi heureux? Je n'allai pas plus loin; & fort fatisfait qu'il m'eût donné le tems de lui faire une peinture abrégée de la fituation de notre famille, je crus qu'en lui laiffant la liberté de parler, il fe porteroit de lui-même à me déclarer fes véritables fentimens. J'attendis donc fa réponfe en filence, tandis qu'il paroiffoit fe livrer à mille réflexions fombres, dont tout l'effort qu'il faifoit pour me les déguifer, ne m'empêchoit point de lire une partie fur fon vifage.

Enfin, jetant les yeux fur moi: je félicite Patrice, me dit-il d'un ton forcé, d'avoir plu à la fille de Fincer, & je crois fa fortune mieux établie avec elle, qu'elle ne l'auroit jamais été fuivant fes premières vues. A l'égard de Rofe, reprit-il, je ne fais fi vous avez vu milord Linch, & s'il vous a parlé du penchant qu'i a repris pour elle. En me faifant cette queftion,

je remarquai qu'il s'efforçoit de découvrir ma pensée dans mes yeux. Je l'ai vu, lui dis-je simplement ; & je n'ajoutai rien qui pût l'éclaircir. Il s'apperçut fort bien lui-même que la moitié de mes sentimens demeuroit cachée au fond de mon cœur. Si vous l'avez vu, répliqua-t-il en prenant un ton plus ferme, il vous a communiqué son dessein ; & puisque vous faites difficulté de m'en parler, je conclus que vous ne l'avez point approuvé. Il m'a révolté moi-même, continua-t-il ; & je l'aurois rejeté avec indignation, si deux motifs d'une force égale ne m'avoient obligé d'y consentir. Linch n'est venu me le proposer qu'après m'avoir fait avertir par un inconnu, de l'extrémité déplorable où ma sœur étoit réduite, & du refus qu'elle faisoit de recevoir les secours qui lui étoient offerts. J'avoue qu'étant moi-même hors d'état de l'aider, ignorant jusqu'au lieu de sa retraite, sachant Patrice en Irlande, & doutant que d'un revenu aussi médiocre que le vôtre, il pût jamais tirer de quoi réparer nos pertes, j'ai cru toutes sortes de moyens légitimes pour sauver la malheureuse Rose & l'honneur de notre famille. Encore Linch a-t-il dû vous dire à quelles conditions. J'ai voulu qu'il obtînt votre aveu & celui de Patrice : j'ai exigé qu'il entreprît le voyage d'Irlande pour vous le de-

mander : j'ai refusé de m'exprimer clairement dans le billet qu'il m'a arraché : en un mot, j'ai fait le tyran ; & le consentement même que je n'ai accordé qu'à la nécessité, m'a coûté des larmes. Mais ce motif, qui suffit seul pour me purger aux yeux des gens d'honneur, fut extrêmement fortifié par les réflexions que je fis sur un billet que le hasard avoit fait ici tomber entre mes mains. Je l'avois trouvé dans un des livres que Patrice m'envoyoit pour dissiper mon ennui. Il étoit de des Pesses, qui le remercioit ardemment du prix qu'il promettoit à ses services, & qui lui protestoit, qu'avec cet aiguillon & celui de l'amitié, il étoit capable de tout entreprendre. La nature du service & de la récompense y étoit si clairement exprimée, que je ne pus m'y tromper. Votre départ & ma captivité sembloient donner à Patrice un empire absolu sur Rose. Je ne doutai point que son dessein ne fût d'en user pour la faire servir à son propre bonheur ; & dans le désordre de nos affaires, peut-être ne condamnai-je point un traité qui devoit tout à la fois les établir tous deux. J'en parlai même à Patrice, sans lui confesser comment j'étois informé de son projet, & je ne lui fis point d'autre objection que la répugnance de Rose, qui me paroissoit difficile à vaincre. Mais si son mauvais sort la con-

damnoit à se faire quelque violence, je ne balançai point ensuite à souhaiter que ce fût en faveur de milord Linch. En supposant de l'égalité de ce côté-là, la naissance & les richesses mêmes lui donnoient tant d'avantage sur son rival, que ma sœur ne pouvoit manquer de sentir cette différence ; & malgré toute sa froideur, que Linch m'avoit avouée lui-même, j'étois persuadé que ce seroit du moins une raison de plus pour la consoler de la nécessité d'être à lui. Et comptez-vous pour rien, ajouta Georges, l'obligation où j'étois de ménager Linch ? Ne pouvoit-il pas exécuter malgré moi ce qu'il faisoit dépendre de mon consentement ? J'avoue que sa générosité fut encore un motif dont je fus touché. Un homme capable de surmonter ses désirs, à la veille d'une entreprise qui lui assuroit la possession de ce qu'il aime, me parut digne de ma sœur, & propre à faire quelque jour son bonheur. Les dégoûts qui naissent du caprice ou du tempérament, cèdent tôt ou tard à la raison ; & le cœur de Rose n'étant prévenu d'aucune autre inclination, je ne doutai pas qu'après avoir épousé Linch, elle ne trouvât bientôt de la douceur dans son devoir.

Ce soin de se justifier, me fit du moins connoître que Georges faisoit encore quelque cas

de mon estime. Je trouvai de la vraisemblance dans ses excuses ; & n'y voulant rien mêler qui troublât des commencemens si favorables, je continuai de l'entretenir des services que j'étois résolu de rendre à Linch, & de la situation de ses propres affaires. Il ne voyoit point d'autre jour à se procurer la liberté que par les voies dont Patrice m'avoit rendu compte à Dublin. C'étoit se flatter d'une espérance bien incertaine & bien éloignée ; mais ses amis ne cessant point de s'employer pour lui, il ne se regardoit pas du moins comme un homme abandonné. Monsieur le duc de .... soit par un sentiment d'estime pour sa personne & pour notre nom, soit par le mouvement de la passion qu'il conservoit toujours pour Rose, ne s'étoit point relâché de son zèle. Le roi Jacques avoit fait lui-même des sollicitations fort ardentes à la cour, & l'on s'étoit assez expliqué pour faire comprendre qu'on ne seroit pas toujours inflexible.

Je me retirai plus satisfait de ma visite que je n'avois osé l'espérer, & ravi sur-tout d'avoir évité dans une première entrevue toutes les discussions qui pouvoient renouveler nos derniers démêlés. J'avois d'autres projets sur Georges ; mais toute mon ardeur présente se rapportant à ma sœur, je ne m'étois hâté de le voir

que pour me procurer les éclairciſſemens dont je voulois faire uſage avec elle. Il étoit trop tard pour retourner au couvent : ainſi remettant cette penſée au lendemain, je m'arrêtai à celle de rejoindre Linch que je croyois dans l'impatience de me revoir.

Elle étoit vive en effet ; mais je ne m'en ſerois jamais imaginé la cauſe. Linch m'attendoit avec tous les tranſports de la fureur ; & je ne fus peut-être redevable qu'à ma profeſſion d'un reſte de ménagement qu'il garda encore à mon arrivée. Ses yeux étoient étincelans ; & dans la confuſion de mille reproches qu'il auroit voulu me faire à la fois, il ne trouvoit point de termes pour s'exprimer. J'eus pitié de ſon trouble ; & ne me défiant point encore de la part que j'y avois, je m'approchai de lui pour ſavoir ce qui l'agitoit. Il me repouſſa bruſquement. Traître, me dit-il, votre habit vous met à couvert de mon reſſentiment ; mais j'aurai la ſatisfaction de publier votre lâcheté & votre perfidie. La ſurpriſe où me jeta cet outrage, lui auroit fait ouvrir les yeux tout d'un coup ſur ſon injuſtice, s'il eût été capable d'un moment de réflexion ; mais continuant de me traiter avec le dernier emportement, ce ne fut qu'à la longue & après quantité de diſcours interrompus, que je crus l'entendre. En revenant

du couvent de Rose, il avoit appris du laquais qu'il avoit chargé de me suivre, & devant lequel je m'étois entretenu sans précaution avec le valet de des Pesses, qu'on avoit eu pour un autre des complaisances & des facilités qu'on n'avoit pas pour lui. La manière tendre & familière dont j'avois demandé des nouvelles de cet ancien ami, & la reconnoissance que j'avois marquée pour son zèle, avoit passé dans l'esprit de Linch pour une préférence que je donnois à son rival. Il ne connoissoit des Pesses que de nom ; mais dans l'ancienne liaison qu'il avoit eue avec Georges, il n'avoit pu ignorer nos premiers projets d'établissement pour ma sœur. Il savoit même que des Pesses avoit été autorisé de mon suffrage ; & conciliant toutes ces idées avec le récit de son laquais & le témoignage même de ses yeux, il s'étoit persuadé que mon dessein étoit de le tromper. Tout le reste de ma conduite avoit été expliqué suivant cette prévention. Les civilités qu'il avoit reçues de moi à Dublin, les espérances que je lui avois données sur la route, la chaleur même avec laquelle j'avois pris ses intérêts à Paris, passèrent pour autant d'artifices par lesquels j'avois cherché à rompre ses vues, & à m'assurer le tems de mettre Rose hors de ses atteintes. Dans un naturel aussi impétueux que le sien,

la jalousie & la honte s'étoient converties en rage. Il ne parloit que de vengeance, & des Pesses devoit être sa première victime.

Cependant la douceur avec laquelle je m'efforçai de l'appaiser, & les sermens dont j'accompagnai mes protestations de droiture, commençoient à faire quelqu'impression sur lui ; mais m'ayant proposé d'engager donc ma parole, que des Pesses lui seroit absolument sacrifié, ma réponse ralluma toute sa fureur. Il y auroit de l'injustice, lui dis-je, à disposer du cœur de Rose sans lui donner quelque connoissance de ce traité. Ce que je vous promets sans restriction, ajoutai-je, c'est d'applaudir à son choix, s'il se déclare pour vous, & de continuer, comme j'ai fait jusqu'à présent, à vous servir de bonne foi. Il crut voir dans le tour de ces paroles un nouveau déguisement qui renouvela tous ses transports. Ce fut dans cette violente agitation, que n'étant plus le maître de son propre secret, il me déclara d'un air moqueur, qu'il me feroit repentir quelque jour de l'avoir trahi, & que les mesures qu'il avoit prises étoient moins sujettes à le tromper que moi. Cette menace me frappa moins que l'obstination qu'il eut à se renfermer dans une chambre voisine, dont toutes mes instances ne purent me faire ouvrir l'entrée. Je continuai quelque

tems d'employer les civilités & les prières. Enfin, piqué à mon tour d'un procédé si brusque, je pris le parti de me retirer.

Sa menace, qui ne m'avoit pas plus étonné d'abord que les autres circonstances d'une scène si chagrinante, me revint aussitôt à l'esprit sous d'autres couleurs. Que devois-je entendre par ces mesures sur lesquelles il faisoit plus de fond que sur moi ? N'avois-je pas tout à craindre d'un homme si violent ? & celui qui avoit été capable de vouloir enlever ma sœur, ne l'étoit-il pas de renouveler un projet auquel il n'auroit pas renoncé, après tout, s'il n'eût compté de réussir par une autre voie ? Il ne se trompoit pas sans doute, lorsqu'il m'accusoit d'avoir ménagé ses emportemens, pour me donner le tems de dérober Rose à ses entreprises ; mais s'attendoit-il qu'en faisant avec lui le voyage de France, je dusse la lui remettre entre les mains malgré elle, ou me joindre à lui peut-être pour favoriser autrement ses violences ? Quand sa jalousie auroit pu s'alarmer de la considération que j'avois marquée imprudemment pour des Pesses, ne devoit-il pas être satisfait de mes explications, & me croire sincère, du moins lorsque je faisois tout dépendre du choix de ma sœur ? Ce n'est point un honnête homme, disois-je, qui veut devoir ses droits sur le cœur

d'une femme à la force ou à l'artifice. D'ailleurs quel caractère ! quelle brutalité ! quelle bizarrerie ! Forcerai-je une fille, de la douceur de Rose, à recevoir un mari si emporté ! Il l'enlèvera, mais qu'ai-je à craindre ? N'est-elle pas à couvert de toutes ses entreprises ? Et ne puis-je pas les prévenir encore mieux, en la faisant partir incessamment pour l'Irlande, où son frère est en état de la défendre ? Il ne la verra plus, ajoutai-je ; je reprends demain avec elle le chemin de Killerine.

Cette résolution, à laquelle je me crus arrêté d'une manière inébranlable, me fit penser dès mon réveil aux préparatifs de notre départ. Mais j'appris pour première nouvelle, que Linch, plus actif que moi, étoit sorti de la maison à la pointe du jour, & qu'il avoit fait emporter tous ses équipages avec lui. Quoique la retraite de ma sœur ne me parût point exposée à ses insultes, j'abandonnai tout autre soin pour m'y rendre. Il pouvoit s'être proposé de la voir avant moi, & de lui inspirer quelqu'idée qui me fît trouver de la résistance à l'exécution des miennes. D'ailleurs, cette démarche précipitée confirmant tous mes soupçons, je ne croyois pas pouvoir m'éloigner trop tôt de Paris, & je voulois disposer Rose à prendre la poste avec moi dès le même jour.

Il étoit environ neuf heures du matin. J'arrive au couvent l'esprit plein du nouveau voyage que j'allois entreprendre ; car étant fixé à ce dessein, il importoit si peu que je pénétrasse plus loin dans les affaires de Rose, que j'avois pris le parti de ne plus m'en occuper. Elle vint à la grille. Je lui trouvai un air de satisfaction qu'elle n'avoit point la veille. Sans perdre le tems à des questions inutiles, je lui dis que m'étant apperçu qu'elle n'avoit point de goût pour milord Linch, & mille raisons me faisant craindre quelle ne fût point en sûreté à Paris, tant qu'elle refuseroit de l'épouser, j'étois résolu de la conduire en Irlande, où elle meneroit une vie plus agréable auprès de Patrice. Le changement de son visage me fit juger tout d'un coup que cette proposition la chagrinoit. Cependant n'osant la combattre de front, elle prit occasion du nom de Patrice pour me faire un reproche de ne lui avoir point encore appris de ses nouvelles. Il étoit vrai que dans le peu de tems que j'avois passé la veille avec elle, & troublé par l'arrivée imprévue de Linch, je ne lui avois point parlé de son frère. Je me hâtai de lui dire que je l'avois laissé dans une ardeur extrême de la revoir, & qu'elle le trouveroit heureusement marié avec la fille de Fincer. Ce fut ici que les sentimens de Rose ne

purent ſe déguiſer. Elle me regarda avec une vive émotion. Marié, me dit-elle, ne me trompez-vous pas ? Je lui racontai quelques circonſtances qui ne lui permirent plus d'en douter ; mais ce que je croyois propre à lui inſpirer de la joie, ne lui cauſa qu'une vive douleur, dont elle n'eut pas même la force de retenir les marques. Hélas ! me dit-elle, voilà donc le fond que nous avons à faire ſur les ſermens des hommes ! Non, ajouta-t-elle, je n'aurois pas cru Patrice capable de cette perfidie.

Un dépit ſi vif, excité par l'intérêt d'autrui, m'apprit quelle ſeroit la délicateſſe de Roſe pour les ſiens. Je me rappelai la liaiſon que Patrice lui avoit fait former avec mademoiſelle de L.... ; mais une connoiſſance de quelques momens n'ayant pu faire naître une amitié aſſez forte pour lui cauſer le trouble où je la voyois, je conclus que ce qui paroiſſoit un témoignage de compaſſion pour le ſort d'un autre, en étoit un d'inquiétude qui lui échappoit pour le ſien. Ma curioſité me fit oublier que je ne devois l'entretenir que de notre voyage. Eh ! pourquoi, lui dis-je, condamnez-vous Patrice de s'être rendu aux offres d'une femme aimable, aux inſtances de ſes amis, & à la néceſſité même de nos affaires, qui lui a fait une loi de ce qui méritoit d'être recherché avec tous ſes déſirs ?

Vous qui lui en faites un reproche, ſavez-vous que vous avez contribué plus que tout le reſte au vertueux effort qu'il a fait ſur lui-même, & que je ne ſerois pas ici avec les ſecours que je vous apporte, ſi ſa tendreſſe pour vous ne lui avoit fait prendre cette unique voie de vous ſecourir ? Que me dites-vous, interrompit-elle avec une nouvelle agitation ? Ah ! je comprends qu'il s'eſt rendu malheureux ! Je le connois. Il eſt impoſſible qu'avec une paſſion telle qu'il la reſſentoit à ſon départ, il ait pu renoncer volontairement au penchant de ſon cœur. Que je ſuis à plaindre ! Il me reprochera quelque jour ſon malheur ; & n'eſt-ce pas moi ſeule auſſi qu'il doit en accuſer ?

La chaleur avec laquelle elle s'exprimoit, me cauſa un étonnement dont j'avois peine à revenir. Je ne l'aurois pas crue capable de ce tranſport. Toutes ſes idées ne s'accordoient pas non plus avec les miennes. Je l'arrêtai par un regard ferme & ſévère : quoi donc, lui dis-je d'un ton qui ne l'étoit pas moins, l'eſprit d'égarement & de corruption s'eſt-il emparé de toute ma famille ? Que veulent dire ces maximes inſenſées, qui repréſentent une frivole paſſion comme un obſtacle invincible, & le malheur comme inſéparable de la vertu ? Eſt-ce vous, Roſe, qui vous êtes laiſſée ſéduire par

de si condamnables principes ? Voilà donc le progrès que vous avez fait dans les voies de la religion, depuis que vous êtes éloignée de mes yeux ? Elle parut plus affligée qu'abattue de ce reproche. Ah ! mon frère, me dit-elle avec douceur, vous ne vous imagineriez jamais ce qu'il en coûte à un cœur tendre qui est réduit à combattre ses plus chères inclinations. Non, repris-je impatiemment ; mais vous qui paroissez le savoir, où l'avez-vous appris ? Cette question la rendit muette. J'eus pitié de son embarras ; & n'espérant point qu'elle se portât d'elle-même à me confier les secrets de son cœur, j'aurois repris la résolution dans laquelle j'étois venu de ne pas la presser avant notre départ, si le hasard ne m'eût offert une occasion que je ne désirois pas. On lui remit en ma présence une lettre, dont on lui dit qu'on attendoit la réponse. Sa rougeur la trahit. Elle paroissoit balancer quel ordre elle devoit donner au porteur. Son silence ne finissoit point. Enfin, je la délivrai d'un si cruel embarras, en disant moi-même à ce garçon qu'il pouvoit attendre à la porte du parloir.

C'étoit sortir d'un trouble pour retomber dans un autre. Sa confusion paroissant augmenter lorsqu'elle se retrouva seule avec moi, je n'eus pas la dureté de prolonger trop longtems cette

ſcène. Je pris un air plus doux pour la ſoulager. J'obſerve avec joie, ma chère Roſe, que votre cœur ne connoît pas encore l'artifice. Mais ſeriez-vous ſi déconcertée, ſi vous n'aviez rien à vous reprocher? Ah! non, interrompit-elle; le ciel qui eſt témoin de tous mes ſentimens, ſait que je ne me ſuis rien permis qui l'offenſe. Levons le voile, repris-je; Patrice qui connoît la tendreſſe de mon affection, n'a pas jugé qu'en faiſant le voyage de France, je duſſe ignorer ce que vous lui avez confié. J'ai appris de ſa bouche tout ce qui s'eſt paſſé avant ſon départ. Vous feroit-il arrivé depuis ce tems-là quelque choſe que vous ayez honte de me communiquer?

Ce doute, que je témoignai exprès pour l'exciter, produiſit tout l'effet que j'en avois attendu. Si Patrice vous a fait un récit ſincère, ſe hâta-t-elle de répliquer, vous n'avez rien appris qui ſoit propre à me cauſer de la honte, & je me garderai bien de m'expoſer jamais à ce reproche. Mais je confeſſe, ajouta-t-elle en rougiſſant de nouveau, que je n'ai pu me défendre de quelque eſtime pour un homme qui me paroît digne de ce ſentiment. Liſez la lettre que je reçus hier de lui, continua-t-elle en la tirant de ſon ſein. Je ne ferai pas plus de difficulté de vous laiſſer lire celle que je viens de recevoir, & je veux

que vous l'ouvriez vous-même ; mais vous ne me ſoupçonnerez pas du moindre déguiſement, lorſque je vous fais commencer par la première. Recevoir des lettres, murmurai-je en la prenant, les lire, les garder ſi ſoigneuſement, c'eſt avoir déjà fait beaucoup de chemin. Je ne laiſſai pas de commencer cette curieuſe lecture. On la prioit de juger des peines d'un trop long ſilence, par la force d'une paſſion qui n'avoit jamais eu d'exemple. On faiſoit valoir tout ce qu'on avoit pris ſur ſoi-même pour ne pas la troubler par des lettres, dans un tems où le parti qu'elle avoit pris de ne voir perſonne, avoit fait craindre de bleſſer quelque bienſéance, ou d'alarmer ſa ſageſſe ; mais incapable auſſi de la perdre de vue un ſeul moment, on confeſſoit qu'on n'avoit pas laiſſé paſſer de jour ſans s'informer de tout ce qui intéreſſoit ſa ſanté & ſon repos, & que pour rendre ſa retraite plus ſûre & plus tranquille, on avoit pris avec ſon hôte des meſures qui paroiſſoient avoir heureuſement réuſſi. Voilà, ſans doute interrompis-je, le parent, le cuiſinier, & tout ce que je me perſuade aiſément que vous avez pu ignorer. Mais liſons, ajoutai-je en m'appercevant qu'elle étoit flattée de cette remarque. Apprenant, lui diſoit-on, que j'étois arrivé à Paris, & que je l'avois engagée à retourner au couvent, on s'imaginoit bien que le dérangement de

de notre fortune pouvoit avoir eu part à cette résolution ; & déformais qu'étant avec elle, ma préfence arrêteroit les mauvaifes interprétations ; & on la prioit de m'engager à prendre la maifon qu'on lui avoit propofée mal-à-propos dans un autre tems, où l'on confeffoit que fa fageffe avoit dû la lui faire refufer. On promettoit que nous y ferions dans l'abondance de tout ce qui eft convenable à d'honnêtes gens, & que la main d'où nous viendroit cette libéralité ne feroit jamais connue du public. Enfin l'on demandoit deux mots de réponfe, qui devoient être fuivis, au même moment, de l'exécution de toutes ces offres.

Je ne puis difconvenir, dis-je à Rofe, que ce procédé ne foit d'un galant homme, & d'un amant libéral & refpectueux. Vous êtes parvenue fans doute à le connoître depuis le départ de Patrice ? Non, me dit-elle. Sans répondre à toutes fes lettres, je lui ai fait dire mille fois par ceux de qui je les recevois, que je ne pouvois fouffrir honorablement les foins d'un inconnu ; & c'étoit la feule efpérance d'y voir enfin fon nom, qui me les faifoit ouvrir. Il m'a preffée de confentir à fes vifites : j'aurois pu tirer fon fecret de lui-même, ou le faire tirer adroitement de fes gens ; mais les loix que je me fuis impofées, m'ont toujours retenue.

J'avoue qu'une aventure si étrange ne me causant pas moins d'étonnement que d'inquiétude, j'étois embarrassé moi-même à lui donner les conseils qu'elle sembloit me demander. Je penchai un moment à rompre tout d'un coup cet entretien, & à faire valoir brusquement mon autorité, pour lui faire reprendre sur le champ la route d'Irlande. Mais je commençois à craindre avec raison d'y trouver de la résistance. D'ailleurs je ne dissimulerai pas que, soit par un mouvement de tendresse naturelle qui me faisoit souhaiter que son cœur fût satisfait, soit par l'idée que son inclination & son estime me faisoient prendre de son amant, je me sentois si bien disposé pour cet inconnu, que j'aurois désiré du moins de le voir & d'approfondir la vérité de ses sentimens. Enfin, n'osant m'arrêter à rien sans de nouvelles lumières, je demandai en grace à ma sœur, de me raconter toute la suite de cette intrigue depuis son origine. Je reconnois, lui dis-je, que lorsque la bienséance & les égards raisonnables de l'intérêt s'accordent avec l'inclination du cœur, un penchant de cette nature peut mériter quelque indulgence. Mais ce n'est pas vous qu'il en faut croire. On s'aveugle trop aisément sur ses propres désirs. Si vous me connoissez de la tendresse pour ma famille, de la discrétion, du zèle pour vos vrais intérêts, ne

craignez point de me répéter ce que vous avez découvert à Patrice, & laissez-moi juger sans prévention de tout ce que la vôtre a pu vous déguiser.

Elle me recommença son histoire, depuis nos premiers différends. Je lui trouvai jusques dans les moindres détails, cet air de franchise que l'artifice ne sauroit contrefaire. La naissance de son inclination, sa durée & ses progrès, son aversion pour le duc..., son indifférence pour des Pesses, son dégoût pour Linch; tout fut expliqué avec la même candeur. Je l'arrêtois quelquefois, pour l'interroger sur une circonstance obscure, ou plus importante qu'elle ne paroissoit se le figurer, elle me satisfaisoit aussitôt par une réponse simple & ingénue. Heureux naturel! disois-je intérieurement; & quel seroit le crime de celui qui raviroit un cœur si honnête à la vertu! Enfin, lorsqu'elle fut arrivée au voyage de Patrice, & qu'elle sembloit vouloir passer sur tout ce qu'elle m'avoit marqué dans sa lettre, je lui demandai si elle n'avoit rien su du démêlé de son frère avec un émissaire de son inconnu; & ce qu'elle avoit pensé de cette aventure. Vous me rappelez, reprit-elle, une des plus tristes circonstances de ma vie. Je ne fus informée de cet accident, que plusieurs jours après le départ de mon frère.

L'inconnu, puifque vous lui donnez ce nom, laiffa paffer tout cet intervalle fans renouveler fes attentions ordinaires. Je ne vous dirai pas que je fus infenfible à cette apparence de froideur ou d'oubli ; mais j'étois troublée d'une inquiètude encore plus cruelle. Après la confidence que j'avois faite à Patrice, je me figurai qu'avec quelque précaution qu'il m'eût caché fon reffentiment, il en avoit affez conçu pour fe porter à quelque réfolution violente, dont le filence de l'inconnu pouvoit être l'effet. Je fus longtems incertaine & tremblante dans cette idée, jufqu'à ce que je reçus une de fes lettres, où il me faifoit naturellement le récit de ce qui étoit arrivé à la mienne. La même raifon, me difoit-il, qui ne lui permettoit point encore de s'ouvrir à moi, l'avoit empéché de rechercher la connoiffance de Patrice, malgré le penchant qu'il fe fentoit à l'aimer. Elle l'avoit forcé auffi de tenir fes fentimens renfermés, auffi longtems qu'il pouvoit craindre de les trahir par quelque indifcrétion ; mais je n'en devois être que plus fûre de leur innocence, ajoutoit-il, lorfqu'il me faifoit librement des aveux de cette nature. Ce fut alors néanmoins que je refufai abfolument de lui répondre. J'avois peine à concevoir qu'il eût pu négliger une fi heureufe occafion de faire approuver fes fentimens à mon

frère; & j'augurai mal de toutes ces raisons mystérieuses qu'il n'avoit osé confier à un honnête homme. Cependant, ajouta Rose, mais d'une voix moins ferme & en baissant les yeux, sa constance, son désintéressement, le renouvellement continuel de ses sermens & de ses plaintes, ma foiblesse, si vous le voulez, me firent renaître insensiblement d'autres idées.

L'attention extrême avec laquelle je l'écoutois, me fit saisir le changement qui s'étoit fait sur son visage ; & voyant qu'elle continuoit d'hésiter, je ne doutai pas qu'elle n'eût sur le bord des lèvres quelque circonstance dont l'aveu lui coûtoit. Votre confiance me charme, lui dis-je aussitôt pour l'encourager. Continuez, ma chère Rose, ne me déguisez rien. Hélas, reprit-elle, dois-je vous le confesser ! & que penserez-vous de ma conduite, si vous me rendez assez de justice pour vous fier du moins à mes sentimens? Quand la dureté de l'abbesse, que je n'attribue, pour vous découvrir mes soupçons, qu'aux pratiques secrètes & aux malheureuses vues de M. le duc...., m'eut forcée de penser au misérable asyle où vous m'avez trouvée, au milieu de mes peines & dans l'amertume de mon cœur, je ne pus me refuser la consolation d'apprendre une partie de mon dessein à cet inconnu, dont j'ignore encore quel jugement vous portez. J'a-

vois reçu une de ses lettres, où les témoignages de son amour étoient renouvelés dans les termes les plus tendres. Je pris la plume en tremblant; & suivant le mouvement de mon cœur, je lui écrivis que des raisons pressantes m'obligeoient de changer de situation jusqu'au retour de mon frère; que je croyois devoir cet avis à son attachement, pour lui épargner des recherches inutiles; qu'étant résolue de ne souffrir dans cet intervalle, ni la vue, ni les lettres de personne, il devoit s'attendre que je serois encore plus inflexible pour lui; que je lui permettois néanmoins d'expliquer cette distinction à son avantage; que je ne lui défendois pas même de s'informer secrètement de la conduite que j'allois tenir, parce que j'étois bien-aise de conserver son estime; que si étant tel qu'il s'efforçoit de me le persuader, il s'ouvroit tôt ou tard à mes frères, il trouveroit mon cœur déclaré pour lui; mais qu'après cet aveu, auquel je voulois bien ajouter la promesse qu'il me demandoit si instamment de ne m'engager à personne, il devoit faire autant de fond sur ma bonne foi que j'en faisois sur la sienne, & se contenir dans des bornes qui serviroient de règle à la durée de mes sentimens. Je ne sais, continua t-elle avec un regard timide, si vous ne condamnez pas cette lettre. Je quittai le couvent un quart-

d'heure après l'avoir écrite. Il a obſervé ſi fidèlement mes ordres, que j'ai douté quelquefois s'il continuoit de m'aimer, ou s'il avoit découvert ma retraite. Mais ſa lettre que je reçus hier au moment que je vous quittai, vous fait voir qu'il eſt toujours le même; & je n'ai pas de peine à croire que c'eſt lui qui a trompé mon hôte ſous le nom d'un parent de notre famille. C'eſt lui, j'en ſuis ſûre, ajouta-t-elle; car tous mes autres perſécuteurs ne ſont point capables de tant de déſintéreſſement & de diſcrétion.

Elle vouloit continuer à m'apprendre ce qu'elle avoit eu à ſouffrir de monſieur le duc de ... & de ſes autres amans; mais trouvant ce détail inutile à toutes les idées qui m'occupoient, je l'interrompis. La force de ſon inclination avoit tellement éclaté dans toutes les circonſtances de ſon récit, que je ne penſai point à lui repréſenter qu'une fille doit être en garde contre les foibleſſes de ſon cœur. Il étoit décidé qu'elle aimoit paſſionnément ſon inconnu. Cependant ſa lettre m'avoit laiſſé un trouble & un mécontentement que je voulus lui faire ſentir. Je lui coupai la parole lorſqu'elle paroiſſoit s'applaudir d'être comme échappée à mes reproches. Arrêtez, arrêtez, lui dis-je triſtement; & ſi je loue votre ſincérité, ne vous

imaginez point que j'approuve vos fautes. Cette lettre eſt une témérité que je ne puis vous pardonner. Avez-vous compris à quoi vous vous engagiez ? Une fille de votre âge promet-elle ſa foi & ſa main au haſard ? Donne-t-elle ainſi l'excluſion à tout ce que la ſageſſe & l'honneur peuvent lui propoſer par la bouche de ſes parens? Eh, queſeroit-ce ſi vous veniez à découvrir dans votre inconnu un homme indigne de vous ? en un mot quel a pu être le ſens de votre promeſſe ? De vous révolter apparemment contre toutes les propoſitions d'établiſſement que vous recevriez de vos frères, & de vous livrer quelque jour malgré eux aux empreſſemens d'un homme dont vous ne connoiſſez la bonne foi que ſur ſon propre témoignage ? Mais liſons ſa ſeconde lettre, repris-je avec plus de chaleur, & dévoilons à toutes ſortes de prix un myſtère qui commence ſérieuſement à m'alarmer. J'avois pris cette lettre qu'une curioſité plus preſſante ne m'avoit pas encore permis d'ouvrir. Elle contenoit, comme la première, de vives proteſtations de tendreſſe, avec des marques d'impatience pour la réponſe qu'on attendoit. Mais on ajoutoit que ſi je faiſois quelque difficulté de me fier aux offres d'un inconnu, on m'offroit de me faire compter à mon choix, ou douze

mille francs pour chaque année, à commencer de ce même jour, ou mille francs au commencement de chaque mois, sans autre condition que de m'engager à ne pas disposer de ma sœur, jusqu'au moment où l'on se promettoit de la rendre plus riche & plus heureuse.

C'en est trop, m'écriai-je avec une espèce d'indignation; des secrets qu'on rougit d'avouer, me sont suspects; & des libéralités qui mènent à un but si incertain, ne peuvent partir d'une source sans reproche. Je me levai dans le même mouvement; & faisant entrer le messager qui attendoit toujours à la porte, je lui dis, sans consulter Rose : retournez à votre maître; rapportez lui que vous avez trouvé avec mademoiselle de... le doyen de Killerine, son frère aîné & son tuteur. Puisqu'il vous a mis dans le secret de ses affaires, chargez-vous de lui dire que je suis homme de qualité, prêtre, & honnête homme. S'il me juge digne de sa confiance sous l'un ou l'autre de ces titres, je suis prêt à l'entendre, dans quelque lieu qu'il lui plaise de m'indiquer. S'il me la refuse, déclarez-lui que je pars demain pour l'Irlande avec ma sœur. J'attens ici sa réponse.

Rose, vers laquelle je me tournai aussitôt, sembloit regretter que je n'eusse pas permis au-

meſſager de répliquer ; & que n'ayant pas elle-même ouvert la bouche, il pût rapporter à ſon maître qu'elle paroiſſoit avoir eu part à une commiſſion ſi dure. Elle me confeſſa néanmoins qu'elle étoit ravie au fond du cœur de ſe voir ſi proche de l'éclairciſſement qu'elle avoit toujours déſiré. Elle ſe flattoit que ſon amant conſentiroit à tout, plutôt que de la perdre ; & n'ayant jamais attribué le myſtère de ſa conduite qu'à quelqu'embarras de ſa fortune, ou à quelque conſidération de famille, elle craignoit peu d'approfondir des obſtacles qui n'étoient point capables de la rebuter. Il ſe paſſa plus d'une heure, que j'employai à fortifier ſa vertu contre toutes ſortes d'épreuves. Enfin le meſſager parut à la porte du parloir, avec un carroſſe de remiſe où il me pria de monter. Il avoit un nouveau billet pour Roſe. Les circonſtances m'obligeoient de le lire. C'étoient les plaintes d'un homme embarraſſé, qui mettoit toute ſa confiance, diſoit-il, dans la droiture de ſon cœur & dans la bonté de ſa maîtreſſe. Roſe en fut émue juſqu'à pâlir ; & me voyant prêt à la quitter, elle me conjura les larmes aux yeux, de me ſouvenir de la tendreſſe que j'avois toujours eue pour elle.

Je m'abandonnai au meſſager, dont la phy-

fionomie me paroiſſoit au-deſſus de la condition ſervile. Il me déclara volontairement qu'il avoit ordre de me conduire aux chartreux, ou ſon maître, me dit-il, m'attendoit dans le cloître. Tout lieu m'étoit indifférent. J'emportois un reſte d'émotion qui ne ſe rallentit point ſur la route. En arrivant aux chartreux, mon guide me montra le cloître où j'étois attendu.

J'y trouvai en effet un homme ſeul, qui s'avança vers moi lorſqu'il me vit paroître. Ayant eu le tems de l'obſerver à meſure qu'il s'approchoit, je fus frappé de ſon port & de ſa figure. Il ne portoit pas plus de vingt-ſept ou vingt-huit ans ſur ſon viſage. Sa taille étoit libre & majeſtueuſe; ſa démarche noble; ſa phyſionomie intéreſſante; le teint coloré, l'œil gracieux & ouvert, quoiqu'un peu abattu par quelques traces de triſteſſe. Il étoit mis ſimplement, mais avec le goût & la recherche qui annoncent une perſonne de diſtinction. Je ſouhaitai, malgré mon chagrin, que ce fût l'amant de Roſe, & que ſon caractère répondît à de ſi belles apparences.

C'étoit lui-même. L'air reſpectueux dont il m'aborda, me le fit connoître autant que ſes premières ouvertures. Si je parle au doyen de Killerine, me dit-il, je ſuis devant mon juge, & je dois chercher à me le rendre favorable. Je lui répondis d'un ton modeſte, que la probité

& l'honneur étant mes règles, nous ne pouvions être fort oppofés de fentimens, s'il les avoit dans le cœur comme je les voyois peints dans toute fa figure. Hélas, répliqua-t-il, vous ne me trouverez jamais foible de ce côté-là ! mais qui m'affure que vous aurez autant de bonté, que je vous promets de droiture ? Cependant vous ne devez point vous attendre, continua-t-il, en fe mettant en marche pour nous promener, que je commence par de longues proteftations de bonne foi, lorfque vous en recevez un témoignage fi clair dans la foumiffion que je marque ici pour vos volontés. Vous triomphez d'une réfolution dans laquelle je m'étois confirmé depuis près d'un an. Que n'auriez-vous pas obtenu par les menaces toute-puiffantes que vous avez employées ? Ecoutez-moi fans m'interrompre, & n'ayez d'indulgence qu'autant que vous me trouverez de fincérité.

Mon nom eft le comte de S.... J'ai vingt mille écus de rente, de la réputation dans le monde, & la jeuneffe que vous me voyez. Je n'étois pas né pour être fi riche. Troifième fils d'une maifon plus noble qu'opulente, la fortune ne m'offroit point d'autre parti que les armes, & je l'ai fuivi dans ma première jeuneffe. Un heureux hiver me valut l'eftime d'une vieille

veuve, à qui ſon mari, qui s'étoit enrichi dans les affaires, avoit laiſſé tout ſon bien. Elle me demanda mon cœur au même prix. Les inſtances de ma famille me firent ſurmonter mes répugnances. Je l'épouſai, & le même contrat par lequel je lui fis le ſacrifice de mes plus belles années, me rendit le maître de tout le bien qu'elle poſſédoit. Mais j'ai tiré peu de ſatisfaction de mes richeſſes. J'avois beſoin d'être heureux par le cœur. J'ai conçu que pour le devenir, il me falloit tôt ou tard une femme jeune & aimable, dont je puiſſe faire le bonheur à mon tour, au prix, s'il le faut, de toute la fortune que je dois à l'amour. J'ai vu votre charmante ſœur. Elle m'a inſpiré tous les ſentimens qui ſont néceſſaires à la douceur de ma vie. J'ai cherché à les lui faire connoître, & à mériter les ſiens. J'ai travaillé à l'attendrir par toutes les voies de la ſincérité & de l'honneur. Je me ſuis efforcé de la toucher par mes plaintes, de la perſuader par mes ſermens; je lui ai offert tout mon bien, à elle & à ſa famille. Je la preſſe actuellement d'en accepter du moins une partie médiocre pour ſon uſage & pour le vôtre. Je ſuis tout à elle, à vous & à tout ce qui vous appartient. Je demande qu'on me croie ſincère; qu'on prenne confiance à mon honneur & à ma tendreſſe, que la belle Roſe accepte

mon cœur, & qu'elle m'engage le fien. Eft-ce violer les droits, ou paffer les bornes ? Cependant elle a rejeté toutes mes offres. Elle n'a voulu rien entendre, ni rien promettre. Elle m'a fait valoir l'autorité de fes frères, à qui elle a toujours exigé que mes fentimens & mes vues fuffent déclarés. J'avoue que cette condition m'a caufé de l'embarras ; mais vous le favez enfin. Jugez entre nous, mon cher doyen, ajouta-t-il en prenant tendrement mes mains, & décidez avec bonté de tout le bonheur de ma vie.

Je le regardois avec étonnement ; & ne voyant dans fon difcours, que ce que le fens naturel des termes paroiffoit m'offrir, j'étois agréablement furpris de trouver fon hiftoire fi courte, & le fond de fes peines fi léger. Voilà un amant bien modefte & bien timide, me difois-je à moi-même ; car avec fa naiffance, fon âge, fa figure, & un bien fi confidérable, comment a-t-il pu craindre de s'ouvrir à Patrice, à moi, & à tous ceux qui fouhaitent le bonheur & l'établiffement de Rofe ? Il n'ignore pas même qu'il en eft aimé ; & cette feule penfée ne devoit-elle pas lui donner plus de hardieffe ? Enfin ne trouvant dans toute cette aventure qu'un fujet de joie, & des raifons d'eftime pour deux amans fi réfervés, je ne balançai point à lui

faire une réponse conforme à mes idées. J'admire votre retenue, lui dis-je, & je félicite ma sœur de vous avoir inspiré des sentimens si tendres. Elle est sans bien ; mais vous ne vous trompez point en lui croyant de la naissance & du mérite. Je conçois qu'un amant riche & généreux peut trouver de la douceur à faire la fortune de ce qu'il aime. Nous nous connoîtrons mieux, ajoutai-je, désormais que nous nous verrons plus librement. N'appréhendez plus d'obstacles ; & comptez qu'une inclination si honorable pour ma sœur, sera approuvée de toute sa famille.

Il baisa ma main dans le transport de sa joie. Le mien étoit presqu'égal. Qui m'empêche, repris-je, que je n'aille dès ce moment vous présenter moi-même à ma sœur ? Oui, me dit-il ardemment ; il suffira que personne ne soit informé de mon nom. Le secret peut demeurer entre nous, & je vous réponds du guide qui vous a conduit ici. Vous l'avez pris pour un domestique ; mais c'est le meilleur de mes amis, qui est dans la confidence du mystère, & qui s'est offert à ce déguisement pour me servir. Ce secret qu'il paroissoit encore désirer, me parut un soin fort inutile. Comme je lui expliquois ma pensée : ô ciel ! interrompit-il en se troublant, ne m'auriez-vous pas entendu ? Quoi

donc ! lui dis-je avec quelques marques d'étonnement. Hélas ! reprit-il, ne vous ai-je pas dit que je ſuis marié, & que ma femme n'eſt pas morte ?

Nous nous étions arrêtés. Un dénouement ſi imprévu me fit baiſſer la tête, pour cacher ma ſurpriſe & ma rougeur. Aſſurément, répondis-je, vous ne m'aviez pas fait comprendre que votre femme fût vivante. Voilà une franchiſe à laquelle je ne m'attendois point ; & que je ne vous aurois pas preſſé d'avoir pour moi, ſi j'euſſe pu m'en défier ; cependant je la loue, & je ferai fidèle à la diſcrétion que je vous ai promiſe. Je conçois à préſent, continuai-je en relevant les yeux pour obſerver ſa contenance, d'où venoit la peine que vous aviez à vous ouvrir à mon frère ; mais je ne démêle pas ſi bien quelles ſont vos vues dans les confidences que vous me faites. Me croiriez-vous capable de favoriſer ? .... N'achevez pas, interrompit-il avec tranſport ; ne joignez pas à la douleur que j'ai de perdre ſitôt mes eſpérances, celle de m'entendre ſoupçonner d'une infamie. Le ciel, dont je ne crains pas d'atteſter la vérité, voit au fond de mon cœur que je n'ai rien à me reprocher. Mais pourquoi m'avez-vous interrompu ? ajouta-t-il en reprenant un ton affectueux. Vous m'aviez promis une

une attention dont vous vous êtes lassé. Je ne faisois qu'entrer dans les explications pour lesquelles vous êtes venu. Ecoutez-moi, & ne me condamnez pas du moins sans m'avoir entendu.

Je me composai assez pour lui accorder toute l'attention qu'il me demandoit. Il est donc vrai, reprit-il, comme je vous l'ai confessé, que je suis engagé dans de malheureuses chaînes; mais je ne les porterai pas jusqu'au tombeau. En gémissant de la rigueur de mon sort, je ne puis m'en plaindre au ciel, qui le fera servir à m'en assurer un plus heureux. Madame de S... est mourante; son âge & ses maladies continuelles ne lui promettent pas six mois de vie. J'ai cru la perdre vingt fois par des accidens qui se renouvellent tous les jours. Sa mort me laissera libre; & quel usage pensez-vous que je ferai aussitôt de ma liberté? J'irai la sacrifier de nouveau aux pieds de votre sœur, mais avec la certitude de trouver mon bonheur à ne vivre que pour elle; je la rendrai maîtresse absolue de ma fortune & de toutes mes affections; elle sera mon idole. Vous, votre famille, tout ce qui vous touche, me tiendra lieu de ce que j'ai de plus cher. Ah! que je serai dédommagé heureusement de la contrainte où j'ai vécu jusqu'aujourd'hui! En attendant le jour marqué

par le ciel, reprit-il plus doucement, & comme s'il fût revenu d'une efpèce de rêverie, quelles loix, quelles maximes d'honneur ou de religion peuvent condamner le foin que je veux prendre de vous & de votre fœur ? Qui m'empêchera de vous traiter comme un frère, & elle comme une perfonne chérie & refpectée, à qui je deftine quelque jour un empire abfolu fur tout ce qui m'appartient ? Ne me fera-t-il pas permis d'employer une partie fuperflue de mes richeffes pour affurer une vie douce & tranquille à celle de qui j'attends tout mon repos? Je ne publierai point mes fervices ; je ne ferai valoir ni mes bienfaits ni mes foins ; je ne demande point d'attentions ni de complaifances ; c'eft moi feul que je veux fatisfaire, en offrant ce que je ferai trop heureux qu'on veuille accepter. Je renoncerai, fi l'on veut, à la voir. Elle fait bien elle-même que c'eft une condition que je me fuis toujours impofée ; j'attendrai le changement de mon fort, pour lui préfenter tout à la fois mon cœur, mon bien, ma perfonne, & le nom de mon époufe. Il me jetoit un regard prefqu'à chaque mot, pour voir quelle impreffion fon difcours faifoit fur moi ; & fe fentant comme encouragé d'un fourire que fon ardeur, jointe au penchant que j'avois réellement pour lui, me fit faire fans

attention : il faut que je vous apprenne, continua-t-il d'un air plus enjoué, jusqu'où je suis capable de porter la discrétion.

Un billet d'importance, où le secret de ma passion étoit contenu, fut arraché un jour avec violence des mains d'un laquais que j'employois à mes commissions. Je me défiai de mon malheur, en voyant ce garçon revenir fort triste. Il me raconta qu'un jeune homme de bonne mine l'avoit surpris dans un lieu écarté, & l'avoit forcé, la pointe de l'épée sur l'estomac, de lui rendre sa lettre. Mais il avoit eu assez de présence d'esprit pour le suivre, & il m'apprit sa demeure. Quoique mon nom n'eût point été commis, je ne pus songer sans fureur qu'un trésor si précieux étoit entre les mains d'un inconnu. Mon ressentiment auroit éclaté sur le champ par quelqu'entreprise violente, si de justes considérations n'eussent combattu mes transports. Un intime ami, mon compagnon d'armes, & le seul confident de mon amour, se présenta heureusement au milieu de mon agitation. Je le chargeai d'éclaircir cette cruelle aventure. Il revint en peu de momens, avec des lumières qui ralentirent ma colère, mais qui augmentèrent mon embarras. C'étoit votre frère qui paroissoit avoir entrepris de se mettre entre votre sœur & moi, & de me couper tout

accès auprès d'elle. Avec quelles alarmes n'examinai-je point ſi j'avois donné lieu à ſes ſoupçons par quelqu'imprudence, & dans quelle contrainte ne tins-je pas mes ſentimens pendant toute la durée de cet orage ? Mais ſur le portrait que mon ami m'avoit fait de votre frère, je ne pus réſiſter à l'envie de le voir. J'en cherchai auſſitôt l'occaſion. La première qui me réuſſit devint pour moi comme une néceſſité d'en chercher d'autres. Je pris pour lui une inclination dont rien ne put me défendre. Il ſembloit que tout ce qui appartenoit à votre ſang, eut le même droit de me toucher le cœur. Je le fis ſuivre pour découvrir ſes liaiſons & ſes habitudes. Je fréquentai les mêmes promenades, & je m'introduiſis dans les mêmes compagnies. Après la vue de ſa ſœur, je ne connoiſſois plus rien qui pût me flatter autant que la ſienne. Cependant toujours retenu par mes craintes, je faiſois violence au penchant qui me faiſoit ſouhaiter de l'entretenir ſeul & de me lier étroitement avec lui. J'évitois même de l'approcher trop, & de m'engager dans quelque converſation que je n'aurois pu ſoutenir ſans embarras. Ainſi je me tins en garde juſqu'à ſon départ, contre les plus doux ſentimens de l'amitié & de l'amour ; faiſant tout à la fois mes plus chères délices de m'y li-

vrer, & toute mon occupation de les combattre.

Il quitta Paris : je n'en demeurai pas moins fidèle à mes principes ; & ſi je me haſardai à renouveler à votre ſœur quelques marques de ma conſtance, elle rendra témoignage au reſpect qui les a toujours accompagnées. Dès ce tems-là, combien n'auroit-elle pas pu s'épargner de peines, ſi elle avoit voulu prêter l'oreille à mes offres ? J'ai ſouffert plus qu'elle de l'étrange ſituation où elle s'eſt réduite, mais j'ai compté mon ſilence entre les preuves de mon amour ; & par un nouveau genre d'obéiſſance & de reſpect, je me ſuis ſoumis au tourment de la voir dans l'indigence, pour la convaincre qu'il n'y a rien d'excepté dans le ſerment que je lui ai fait de lui être dévoué toute ma vie. Si j'ai veillé autour d'elle, comme un avare auprès de ſon tréſor, elle l'a toujours ignoré. Si j'ai réuſſi heureuſement à lui procurer quelques ſecours, j'ai eu la joie de les lui voir accepter ſans les connoître. Enfin, j'ai rempli tous ſes devoirs, je me ſuis aſſujetti à toutes ſes loix ; & quand je vous preſſe de recevoir pour elle & pour vous ce que la fortune me met en état de vous offrir, je penſe bien moins à vous faire une faveur, qu'à remplir une obligation qui tire ſa force des enga-

gemens que je dois prendre un jour, & que j'ai déjà contractés au fond du cœur.

Il s'arrêta pour attendre ma réponse. Je crus remarquer qu'il tiroit quelque confiance du tour plausible qu'il avoit donné à ses raisons. Mais leur longueur m'avoit laissé le tems de prendre le parti auquel je crus devoir m'arrêter. Des objections, qui ne pouvoient être en petit nombre, m'auroient exposé à ne pas voir finir ses répliques. Je réduisis les miennes à un raisonnement fort court : sans vous suivre, lui dis-je, dans le détail où vous êtes entré, il est manifeste que vous ne pouvez prétendre à ma sœur aussi longtems que le ciel vous laissera votre épouse. Il ne l'est pas moins qu'elle se déshonoreroit à vous voir & à vous écouter. L'unique difficulté qui reste entre nous, est de savoir si dans le cas où vous vous supposez, c'est-à-dire, tous les jours au moment de perdre une femme âgée & infirme, vous pouvez jeter les yeux sur celle que vous destinez à remplir sa place, & si les promesses que vous lui faites dans cette vue l'autorisent à recevoir vos bienfaits. Cette question, ajoutai-je, est tout-à-fait nouvelle pour moi; & je vous confesse que j'ai besoin de plus d'un jour pour me mettre en état de la résoudre. Je vous quitte avec la reconnoissance que je dois à vos géné-

reuſes intentions, & je vous demande le tems qui m'eſt néceſſaire pour vous répondre. Il vouloit me retenir, avec diverſes marques d'impatience & de chagrin. Je m'obſtinai à partir, & j'eus ſoin ſeulement de prendre ſon nom & ſa demeure, & je m'engageai à lui porter moi-même un éclairciſſement que je déſirois autant que lui.

Quoique je fuſſe ſatisfait de ma réponſe après l'avoir quitté, je ne demeurois pas moins chargé de deux embarras, dont le moindre étoit capable de me cauſer de nouvelles inquiétudes Je ne regardai pas comme le plus pénible celui de méditer ſur les propoſitions du comte de S..., parce que j'étois le maître du tems, & que dans une ville auſſi éclairée que Paris, je ne pouvois manquer de conſeil ; mais je me repréſentois l'impatience de Roſe, qui m'avoit recommandé ſi tendrement ſes intérêts ; & dans l'irréſolution que j'emportois pour unique fruit de mon voyage, il ne s'offroit rien à mon eſprit qui fût propre à la ſatisfaire. Le carroſſe m'ayant reconduit fort vîte, je me trouvai à la porte de ſon couvent ſans être convenu avec moi-même de ce que j'avois à lui dire. Cependant un moment que je paſſai ſeul avant que de la faire appeler, me ſervit à recueillir mes eſprits. Je crus voir un égal danger à lui ra-

conter la vérité de tout ce que je venois d'apprendre, & à la lui cacher entièrement. Paſſionnée comme elle l'étoit pour ſon amant, je craignois de l'alarmer trop par un ſilence affecté; & j'appréhendois encore plus en lui déclarant qu'elle aimoit un homme qui n'étoit pas libre, de l'expoſer à des combats difficiles qui me laiſſeroient quelque choſe à redouter pour ſa vertu. Qui ſait, diſois-je, ſi tous ces ſentimens de religion & d'honneur, que l'eſpérance a ſoutenus juſqu'aujourd'hui, réſiſteront facilement au déſeſpoir ? Car l'attente de la mort d'autrui eſt un fondement d'eſpérance bien incertain ; & ſi l'amour cauſe tous les tranſports que j'entends dépeindre, j'ai peine à la croire capable de ſe payer d'une conſolation ſi légère. J'ai vaincu le cœur de Patrice ; mais c'étoit par des motifs qui feront toujours une juſte impreſſion ſur le cœur d'un homme ſenſible. J'en juge hardiment par le mien. Connois-je de même celui des femmes ? Et qu'ai-je d'ailleurs à oppoſer à Roſe, que les motifs ordinaires dont on dit que l'amour a ſi ſouvent triomphé ? Ces réflexions me déterminèrent à prendre un tempérament entre les deux extrémités que j'avois d'abord enviſagées.

Elle ne ſe fit pas longtems attendre auſſitôt que je l'eus fait avertir. Je ne voulus pas la laiſſer

un moment suspendue. J'ai vu votre inconnu, lui dis-je, j'ai appris de lui-même son nom, ses affaires, & toutes les raisons qui l'obligent au mystère. Je les ai trouvées justes; mais l'honneur m'impose le silence. Il vous oblige de même à modérer vos sentimens, aussi longtems du moins qu'il sera forcé de renfermer les siens. Je vous plains tous deux, & vous sur-tout, qui aviez peut-être d'autres espérances. Mais vous auriez honte de montrer moins de vertu & de fermeté que lui.

Je me serois applaudi de ce discours, par l'effet que je lui vis produire aussitôt pour la satisfaction de Rose, si la joie même qu'elle ressentit de n'avoir point d'autre obstacle à surmonter que le tems, ne m'eût fait naître un autre scrupule. Mon adresse l'a rendue tranquille, me dis-je à moi-même; mais elle n'en aimera que plus ardemment. Le témoignage même que je rends à la droiture & à la situation de son amant, va lui faire une loi de ne pas se laisser vaincre par ce double mérite. Or, si la raison que j'ai de lui cacher l'état actuel du comte, & la crainte qu'elle ne blesse son devoir en continuant de l'aimer, le blessera-t-elle moins en l'aimant sans connoître cette situation? Alors le crime, dont elle sera peut-être justifiée par son erreur, ne tombera-t-il pas directement sur moi,

qui devrai l'attribuer à l'ambiguité de mes expressions ! Ma délicatesse de conscience fut si alarmée de ce raisonnement, que je me crus obligé de prévenir aussitôt le mal que j'allois causer. J'interrompis quelques marques de joie, que je voyois éclater au travers de sa modestie. Si vous m'avez bien compris, lui dis-je plus nettement, vous regarderez votre mariage comme une chose si obscure & si difficile, que vous vous disposerez de longue main à le voir manquer ; & je prévois même, ajoutai-je, que dans quelques jours l'honneur nous fera une nécessité de retourner promptement en Irlande. Cette réflexion sur notre départ étoit d'autant plus sincère, qu'avec toutes les raisons que j'avois déjà de le souhaiter, je ne croyois pas qu'il pût être différé un moment, si les consultations que je voulois faire sur le cas du comte de S.... ne nous étoient pas favorables. Et pour satisfaire sans rigueur à tous les devoirs, j'avertis Rose que de quelques jours du moins, qui étoient le tems que je devois employer à m'éclaircir, la bienséance ne lui permettoit point de recevoir les lettres de son amant. Quelque ménagement qu'il y eût encore dans tous ces détours, elle pénétra plus loin qu'il n'étoit nécessaire pour lever mes scrupules. Ses yeux se couvrirent de larmes. N'ayant point la har-

dieſſe de me demander d'autres explications, elle tomba dans une profonde rêverie qui me laiſſa lire qnelques momens ſur ſon viſage toutes les agitations de ſon cœur. Ah, me dit-elle enfin, je vois trop clairement mon ſort : je ne ſerai pas plus heureuſe que mon frère. Sa douleur me toucha ſi ſenſiblement, que je demeurai plus d'une heure avec elle, à faire tous mes efforts pour l'adoucir. Mais jugeant de ce qu'elle avoit à craindre par le ſoin même que je prenois de la conſoler, elle ne me donna pas la ſatisfaction de croire, en la quittant, qu'elle fût dans une ſituation plus tranquille.

Cependant le devoir & l'honneur ne pouvant entrer en balance avec les foibleſſes de la nature, je penſai auſſitôt à démêler le point fixe auquel je devois m'attacher. Quoique la droiture de mes intentions fût capable de me donner quelque confiance pour mes propres lumières, je ne crus point que dans une affaire auſſi délicate, il y eût des ſoins exceſſifs, ni des précautions inutiles. Je connoiſſois quelques docteurs, gens ſages & éclairés, dont les déciſions réunies devoient être une loi pour tous les honnêtes gens. Je pris le parti de les voir ſucceſſivement, & de leur propoſer mes doutes. Ils s'accordèrent à me demander quelques jours, pour s'éclaircir eux-mêmes par de nouvelles

études ; & nous convînmes de nous aſſembler après cet eſpace, pour examiner en commun toutes les opinions. De mon côté, je paſſai le tems comme eux à relire tout ce que je crus propre à mon inſtruction, & ſur-tout à conſulter le ciel, dont les inſpirations ſont quelquefois l'unique reſſource d'un cœur droit, dans les queſtions douteuſes de morale. Si je dérobai chaque jour quelques heures à mon travail, ce fut pour ſoutenir Roſe, dont je m'apperçus que la triſteſſe augmentoit continuellement. Elle me parloit peu. Dans l'incertitude où ma ſincérité m'obligeoit de la laiſſer chaque fois qu'elle me voyoit paroître, elle ſembloit d'abord attendre les éclairciſſemens que je lui avois fait eſpérer ; & lorſqu'elle s'appercevoit à mes premiers diſcours que je ne lui apportois que mes conſolations ordinaires, j'avois peine à lui faire rompre un ſilence mélancolique, qui me cauſoit plus d'inquiètude que des larmes & des plaintes. Quoiqu'elle m'eût promis de renvoyer les lettres de ſon amant ſans les ouvrir, & qu'elle ne fût point capable de manquer à cette promeſſe, je remarquai que ce fut un chagrin fort ſenſible pour elle de n'avoir pas eu une ſeule occaſion de l'exécuter. La diſcrétion du comte le retenant dans des bornes encore plus étroites que je ne les lui avois impoſées, il ſe réduiſoit à me faire

demander chaque jour de ſes nouvelles & des miennes. J'eus la fermeté de ne pas même apprendre à la triſte Roſe cette marque d'attention & de conſtance, pour l'accoutumer inſenſiblement à des privations plus douloureuſes, dont je la croyois menacée.

Enfin le jour marqué pour notre conférence étant arrivé, nous nous aſſemblâmes dans le cabinet du plus grave de mes docteurs, au milieu de ſes livres & de ſes papiers qui étoient comme autant de témoins muets de l'uſage qu'on alloit faire de la doctrine qu'on y avoit puiſée. Nous étions ſept, dont le moins âgé l'étoit beaucoup plus que moi. Après avoir commencé par une courte prière, chacun prit ſa place ſuivant le rang de l'âge. Le mien me réduiſoit à la plus baſſe, autant que le reſpect & la déférence que je devois à une aſſemblée dont j'implorois les lumières. On garda le ſilence pendant quelques momens. Enfin l'ancien prenant la parole, me pria d'expoſer le ſujet qui nous avoit aſſemblés, & ſur lequel je demandois le ſentiment de la compagnie. Je me levai, & faiſant une inclination profonde à ma droite & à ma gauche, j'allois ouvrir la bouche pour réduire la queſtion aux termes les plus ſimples, lorſque l'ancien m'interrompant d'un air chagrin, m'avertit que dans toute aſſemblée où l'on reconnoiſſoit un chef,

la première falutation devoit lui être adreffée. Un autre fe tournant auffitôt vers lui, convint qu'en général cette propofition étoit jufte ; mais outre que monfieur le doyen, ajouta-t-il, eft difpenfé, par fa qualité d'étranger, de fe conformer à nos ufages, nous n'avons point prétendu que l'honnêteté avec laquelle nous avons confenti à nous rendre chez vous, fût un acte par lequel nous nous foyons obligés à vous reconnoître ici pour notre chef. Cela eft vrai, interrompit le fuivant. A quel titre, dit un troifième? La prétention eft plaifante, reprit un autre. En un inftant, chacun témoigna ainfi par quelque marque de mécontentement, que l'ancien s'attribuoit un droit que perfonne n'étoit difpofé à lui céder. Quoiqu'un peu déconcerté d'une oppofition fi unanime, il infifta fi ardemment fur fa prétention, & les autres s'échauffèrent fi férieufement à la contefter, que s'étant levés tous enfemble, je vis le moment où l'étonnement & la crainte alloient me faire prendre le parti de me retirer.

Cependant m'étant flatté qu'une première chaleur fe réfroidiroit bientôt entre des gens raifonnables, je me hafardai à leur repréfenter que mon affaire pouvoit être finie avec moins de formalité; & que debout même, comme ils étoient, fans diftinction de droits & de rangs, ils pou-

voient en deux mots me déclarer chacun leur sentiment. Je ne sais si ce fut la honte d'avoir marqué un peu de foiblesse aux yeux d'un étranger ; mais revenant tout d'un coup à eux-mêmes, ils cessèrent de se quereller pour m'entendre. Je renouvelai tranquillement la prière que je leur avois faite, de m'expliquer leur pensée en peu de mots. Hé bien, répondit l'ancien, en se hâtant de prévenir les autres, sans y chercher tant de mystère, l'homme de votre cas est adultère au fond du cœur; & toute femme qui l'écoute participe à son crime. Il nous tourna le dos d'un air irrité après cette décision.

Un autre prit la parole avec plus de douceur : l'opinion de monsieur le docteur, dit-il en souriant vers moi, se ressent un peu du chagrin que notre refus lui a causé. La mienne est, qu'à la veille de perdre sa femme, un homme peut fort innocemment jeter les yeux sur celle qu'il destine à lui succéder, & prendre même des mesures honnêtes pour s'assurer d'avance de son estime & de son consentement. Je suis du même avis, continua le troisième ; mais j'y mets une condition ; c'est qu'il ne se passe rien entr'eux qui blesse la fidélité du premier mariage. Je demande beaucoup plus, interrompit un quatrième, pour embrasser une opinion si dangereuse. Je veux que cet homme & cette femme

n'aient même aucune communication, soit d'amitié, soit de civilité simple, qui puisse faire naître au public le moindre soupçon d'une intelligence scandaleuse. L'ancien, qui avoit le visage tourné vers une fenêtre, & qui ne paroissoit plus prendre part à ce qui se disoit derrière lui, éleva tout d'un coup la voix. Plaisantes décisions! dit-il, en éclatant de rire; ces gens-là n'ont pas une ombre de théologie. Oh! plaisant vous même, reprit celui qui avoit parlé le dernier; je suis prêt à prouver mon sentiment par tous les pères & les conciles de l'église. Je vous en défie, répliqua l'ancien, en se tournant brusquement vers l'assemblée; j'ai ici tous les conciles & tous les pères. Ceux qui avoient été à peu près de la même opinion, s'approchèrent de lui pour lui faire comprendre qu'il avoit tort, & qu'un seul docteur, fût-il l'ancien, & prétendît-il être chef, ne pouvoit l'emporter sur plusieurs docteurs réunis. D'ailleurs, citant divers passages, ils s'efforçoient tous ensemble de lui prouver que le sens naturel étoit celui qu'ils en avoient tiré; & qu'il falloit n'avoir aucune connoissance des langues grecque & latine, pour s'en imaginer un autre. Les langues grecque & latine! s'écria le vieux docteur en furie; c'est donc vous qui prétendez me les apprendre? Et les traitant eux-mêmes d'ignorans, qui avoient besoin tous les jours de

recevoir

recevoir ses leçons, il leur nomma cent traités grecs & latins, sur lesquels il s'offrit de prouver sur le champ qu'ils n'avoient jamais jeté les yeux. Le bruit de cette étrange dispute, qui ne faisoit que s'échauffer par la médiation de ceux qui n'avoient pas parlé & qui vouloient se rendre arbitres de la querelle, avoit déjà attiré tous les domestiques à la porte du cabinet. J'avois heureusement mon chapeau & ma canne entre les mains. Je saisis un moment pour gagner l'escalier; & le descendant sans tourner la tête derrière moi, je m'éloignai promptement de la maison.

Mes réflexions furent courtes sur cette aventure. Après avoir gémi un moment du malheur d'un grand nombre de savans, qui n'emploient leurs lumières qu'à nourrir leur présomption & leur orgueil, je me reprochai de n'avoir pas mieux connu le caractère de ceux que j'avois consultés, & dont l'air grave, & la réputation m'en avoient imposé. Mais malgré le ridicule d'une scène si peu attendue, je conclus du partage de leurs sentimens, que dans une affaire où je pouvois exposer aussi peu ma conscience que l'honneur de Rose, je devois m'arrêter moins que jamais à ma propre décision. Elle auroit peut-être été d'accorder quelque chose à l'inclination & à l'avantage même de Rose, en promettant au comte de ne pas me

hâter trop de dispoſer d'elle, ſans conſentir néanmoins à recevoir les bienfaits d'un homme que je ne croyois pas le maître de diſpoſer arbitrairement de ſon bien. A la rigueur, j'aurois cru pouvoir demeurer quelque tems à Paris, avec le ſoin continuel d'entretenir ma ſœur dans l'incertitude où je m'étois efforcé de la jeter. C'étoit du moins une ſituation de cœur innocente, d'où je concevois toujours que je ne pouvois la faire ſortir ſans l'expoſer à d'autres périls; & le comte paroiſſant ſi ſage, que j'étois bien fondé à me repoſer ſur lui-même de l'innocence de ſes vues, je n'appercevois rien dans toutes ces ſuppoſitions qui pût alarmer abſolument mon honneur ni ma conſcience. Cependant le repos d'une ame chrétienne ne pouvant ſubſiſter avec le moindre doute, je ne me rebutai point du mauvais ſuccès de ma première entrepriſe; & je réſolus de propoſer plutôt le cas à l'aſſemblée de Sorbonne, que de faire dépendre ma ſûreté de mes propres lumières.

Ce fut un nouveau ſoin dont je m'occupai les jours ſuivans. Je dreſſai avec beaucoup de travail, un mémoire où j'inſtruiſois moi-même la queſtion par tous les argumens que je pus tirer de l'autorité, de l'exemple & ſur-tout de l'eſprit du légiſlateur, dans l'établiſſement du mariage. Je l'avois fini; & je ne penſois plus

qu'à me procurer quelque ouverture pour le faire présenter à l'assemblée, lorsqu'un coup des plus imprévus rendit mon ouvrage inutile. Je reçus par le messager ordinaire du comte de S... une lettre de sa main, qui m'apprenoit la mort de sa femme, avec toutes ses circonstances. Il s'exprimoit sur cette perte, du ton d'un honnête homme, qui n'oublie point ce qu'il doit à la reconnoissance, dans le tems même qu'il est occupé d'un autre intérêt. Je conserverai toujours, me disoit-il, ce sentiment pour sa mémoire, comme je l'ai entretenu pendant toute sa vie pour sa personne; mais n'ayant jamais goûté avec elle d'autres douceurs que celles du devoir, il confessoit que la tristesse n'étoit pas ce qu'elle lui laissoit de plus durable en mourant. La bienséance néanmoins dont il étoit résolu de ne pas se relâcher jusqu'à la fin, l'empêchoit d'être lui-même chez moi pour m'annoncer cette nouvelle. Il finissoit en me recommandant ses affaires, sans nommer ma sœur, ni parler d'amour; & j'admirai avec quelle discrétion il avoit su concilier les devoirs de sa position & les intérêts de son amour.

Quoiqu'il ne me fût pas moins difficile de distinguer dans un tel événement jusqu'où la charité m'obligeoit de m'attrister, & à quel degré elle me permettoit de me réjouir, j'a-

voue que mon premier mouvement fut de bénir le ciel, dont la bonté nous avoit tenu cette faveur comme en réserve. Mes réflexions tombant ensuite sur Rose : quelle va être sa joie, dis-je en moi-même, & puis-je me hâter trop de lui annoncer cette nouvelle ? Cependant il me parut, après un peu de délibération, que mon impatience devoit être modérée. J'avois mille choses à éclaircir. Le bien, la condition, le caractère du comte, ne m'étoient connus que par son propre témoignage ; & si les apparences m'avoient porté à le croire sincère, la prudence ne me permettoit point de m'en rapporter au seul dehors. Je lui fis une réponse dont il dût être aussi content que je l'avois été de sa lettre. Dans la visite que je rendis le même jour à ma sœur, je me bornai à relever ses espérances, par des exhortations & des caresses dont je remarquai avec joie qu'elle tiroit elle-même un bon augure.

En la quittant, le hasard me fit rencontrer milord Linch, qui examinoit curieusement la situation du monastère. Je ne l'avois pas vu depuis sa retraite précipitée ; & regrettant médiocrement son amitié, je m'étois seulement fait informer du nouveau quartier qu'il avoit choisi pour demeure. Il s'étoit logé à l'extrémité la plus opposée au mien, où je n'aurois jamais pensé

à l'interrompre. La suite des événemens m'apprit qu'il n'avoit pas eu la même indifférence pour toutes mes démarches, & sa rencontre me le fit soupçonner; mais outre que ses menaces ne m'avoient pas causé des alarmes fort sérieuses, je croyois ma sœur plus à couvert que jamais de ses persécutions par les nouvelles ressources que nous avions dans le zèle & le crédit du comte; & je ne pensai qu'à couper assez brusquement par une autre rue, pour éviter la nécessité de lui parler. Il comprit sans doute que j'avois dessein de le fuir, mais la manière dont il m'avoit traité, me dispensoit d'en user plus civilement. Bien éloigné néanmoins de me défier du fond de ses vues, je m'occupai pendant le reste du jour à prendre les informations qui pouvoient m'assurer de la droiture du comte de S..... La mort de son épouse, qui causoit un certain mouvement dans le voisinage de sa maison, me fit trouver facilement des prétextes. Ce que j'appris de plusieurs personnes d'honneur, & de son curé même, à qui je ne fis pas difficulté de m'adresser, me persuada qu'en parlant de sa naissance & de ses richesses, il m'avoit fait un portrait fort modeste.

Qui n'auroit pas compté sur des espérances si présentes & si bien établies? En me retirant

chez moi, je me propoſois de voir le lendemain mon frère à la Baſtille, & de lui faire l'ouverture du parti honorable qui ſe préſentoit pour Roſe. Ma crainte n'avoit jamais été de le trouver oppoſé à ce projet. Il aimoit ſa ſœur; & ſon ambition ne pouvoit manquer d'être auſſi flattée d'un tel établiſſement que ſa tendreſſe; j'étois ſûr qu'en apprenant les procédés de milord Linch, le conſentement qu'il avoit accordé à ſes ſollicitations, ne lui coûteroit rien à rétracter. Son propre intérêt lui devoit faire ſouhaiter une alliance auſſi puiſſante que celle du comte, & je me promettois déjà que ſa liberté en ſeroit bientôt la ſuite. Ainſi le ciel paroiſſoit commencer de toutes parts à favoriſer la droiture & l'innocence de mes déſirs.

Je rentrai chez moi plein de ces idées. Mais les diſpoſitions de la providence ne ſont-elles pas impénétrables? Un laquais étranger, que je reconnus auſſitôt pour l'avoir vu longtems au ſervice de des Peſſes, ſe préſenta à moi les yeux couverts de larmes. Il plaignit d'abord ſon propre malheur dans les termes les plus touchans; & prononçant pluſieurs fois le nom de ſon maître avec autant de ſoupirs, il m'apprit que ce malheureux jeune homme, avec qui il étoit revenu d'Allemagne le jour d'auparavant, avoit perdu la vie par la main d'un in-

connu. Ses gémiſſemens & ſes pleurs lui coupoient la voix. Je le pris par la main pour le conduire dans mon cabinet. Je le fis aſſeoir près de moi, & ne comprenant rien à mille choſes funeſtes qu'il reprenoit confuſément, je lui demandai l'explication d'un malheur que j'avois peine à me perſuader.

Il me dit enfin avec plus de liaiſon, qu'il étoit chargé de pluſieurs papiers, dont je tirerois des lumières importantes; mais que ſon maître lui ayant ordonné par ſes dernières paroles, de me rendre compte des circonſtances de ſon malheur & de ſes derniers ſentimens, il vouloit commencer par ce récit. Ils étoient arrivés la veille. Le premier ſoin de des Peſſes avoit été de recevoir les informations de ſon valet de chambre, qu'il avoit laiſſé à Paris. Surpris de mon retour, & charmé que la protection du ciel eût préſervé Roſe de mille dangers pendant ſon abſence, il n'avoit d'empreſſement que pour me voir, lorſqu'au moment qu'il ſe diſpoſoit à ſortir, un inconnu avoit demandé à lui parler, & l'avoit pris à l'écart. Après un entretien fort long & fort animé, l'inconnu s'étoit retiré, & des Peſſes, qui ne parloit un moment auparavant que du déſir qu'il avoit de me voir, avoit défendu au contraire à ſes gens de me donner avis de ſon retour juſqu'au len-

demain au ſoir. Il avoit ſoupé fort tranquillement en leur préſence ; & s'étant mis au lit, en renouvelant les mêmes défenſes, rien n'avoit paru troubler ſon ſommeil pendant toute la nuit. Le lendemain il étoit monté à cheval, ſuivi du ſeul laquais qui me faiſoit ce récit ; & ſans lui communiquer ſon deſſein, il avoit gagné le bois de Boulogne, où il lui avoit donné ordre de l'attendre à la porte. Ce qui s'étoit paſſé depuis cet inſtant, n'avoit été vu de perſonne : mais dans moins d'un quart d'heure, le même inconnu qui l'avoit entretenu la veille en particulier avoit paru à cheval ; & ſortant par la même porte, il avoit dit au laquais, après lui avoir demandé s'il n'étoit pas à des Peſſes, de porter promptement du ſecours à ſon maître. Ce fidèle garçon s'étoit mis à courir à bride abattue par la même route ; & quoique ſon trouble ne lui eût pas même permis de s'informer du lieu où il devoit le chercher, ſon cheval qu'il vit attaché au tronc d'un arbre, lui avoit ſervi heureuſement à le découvrir.

Je l'ai trouvé, continua-t-il en redoublant ſes larmes, étendu à terre & noyé dans ſon ſang. Quoi, mort ! interrompis-je, avec une vive alarme pour ſon ſort dans une autre vie. Non reprit-il ; mais déjà ſi épuiſé de forces, qu'à peine il pouvoit ſe remuer ; il m'a reconnu,

Je te remercie de ton zèle, m'a-t-il dit ; mais ſi tu veux me rendre avant ma mort un ſervice auquel je ſois ſenſible, hâte-toi de me faire tranſporter chez monſieur le Doyen de Killerine. Je lui ai fait comprendre qu'il falloit commencer par arrêter ſon ſang qui continuoit de couler à grands flots. Il y a conſenti. Ma cravate, la ſienne, une partie de ma chemiſe & même de mes habits, ont été employées aſſez heureuſement à ce triſte office. J'ai gagné auſſitôt la grande route, pour trouver quelqu'un qui m'aidât à le tranſporter. Quatre paſſans que j'ai arrêtés à force de prières, l'ont porté entre leurs bras juſqu'à la maiſon qui eſt à la porte du bois. En vain l'ai-je preſſé de s'y arrêter. Il s'eſt fait mettre ſur un fauteuil ; & lui-même animant les porteurs par la promeſſe d'une groſſe récompenſe, il leur a fait gagner le faubourg Saint-Honoré, avec ordre d'aller directement chez vous. Mais l'agitation ne pouvant être ſi douce qu'elle n'achevât d'abattre ſes forces, une foibleſſe qui lui eſt ſurvenue à l'entrée du faubourg, nous a contraints d'entrer chez le premier chirurgien. En reprenant un peu ſes eſprits, il a conçu qu'il ne pouvoit aller plus loin ſans abréger le peu de momens qui lui reſtoient à vivre. Il a ſouffert que le chirurgien ait viſité ſes bleſſures. Elles étoient ſi mortelles,

qu'on ne lui a pas promis une heure de vie. Sans s'effrayer de la mort, il m'a ordonné de vous faire prier fur le champ de vous rendre auprès de lui; mais plufieurs meffagers que je vous ai dépêchés fucceffivement ne vous ont point trouvé chez vous. Pendant ce tems-là, mon malheureux maître avoit donné ordre qu'on lui fît venir un confeffeur & les deux notaires les plus voifins. Il eft demeuré quelque tems enfermé avec eux; après quoi m'ayant fait appeler, il a payé libéralement fes porteurs, & c'eft avec moi qu'il a voulu paffer fes derniers momens. Tu m'as toujours fervi fidèlement, m'a-t-il dit d'une voix qui s'affoibliffoit à chaque parole; tu feras récompenfé: mais que ton zèle ne fe relâche pas après ma mort. Je fens qu'elle s'approche. Tu te hâteras de voir le Doyen de Killerine, à qui tu remettras ces papiers. Il fe chargera du foin de mes funérailles. Dis-lui que dans mon malheur j'aurois emporté quelque confolation, fi j'avois pu l'embraffer en mourant. Je lui étois dévoué, à lui, à fa fœur & à fon frère Patrice. Tu ne verras pas aifément fa fœur: mais fi tu la vois, dis-lui que je meurs pour elle. Voilà les dernières paroles de mon cher maître, ajouta le trifte meffager, avec une nouvelle abondance de pleurs. Il s'eft efforcé en vain d'en ajouter d'autres, qu'il

n'a pu prononcer diſtinctement. Je me ſuis apperçu tout d'un coup par ſon ſilence, que ſon ame l'avoit abandonné avec le reſte de ſes forces.

En finiſſant ce récit, il me préſenta le paquet de papiers qui étoit cacheté ſoigneuſement. La profonde conſternation où j'étois, ne m'empêcha point de l'ouvrir ſur le champ, par le déſir d'exécuter du moins avec autant de diligence que de zèle, les dernières volontés d'un ami ſi fidèle & ſi généreux. Le premier écrit qui ſe préſenta, étoit une lettre qui m'étoit adreſſée. Elle étoit ſignée, quoique les deux pages dont elle étoit compoſée fuſſent d'un caractère qui m'étoit inconnu. Il ſe ſervoit, me dit-il, de la main de ſon confeſſeur, pour m'écrire une lettre que je ne devois recevoir qu'après ſa mort. Se remettant ſur ſon laquais de l'explication des circonſtances, il m'avouoit que ſans avoir jamais connu milord Linch, il croyoit mourir de ſa main. C'étoit celle d'un rival, & il n'avoit point appris qu'il en eût d'autre. D'ailleurs, le langage de ſon ennemi lui confirmoit que c'étoit un étranger. Cependant le déſir de la vengeance avoit moins de part à cette confidence, que les juſtes raiſons qu'il croyoit avoir de m'inſpirer quelque crainte pour ma ſœur & pour moi-même, ſur quelques diſcours que le reſſentiment avoit

fait ſortir de la bouche de ſon meurtrier. Autant qu'il en avoit été alarmé pour notre intérêt, autant s'étoit-il cru heureux d'entendre de la bouche même d'un rival, que Roſe lui tenoit compte de l'ardeur & de la conſtance de ſon amour, & qu'elle s'étoit heureuſement déclarée en ſa faveur. C'étoit ſans doute à mon amitié qu'il étoit redevable de ce changement. A quel excès de bonheur la mort l'obligeoit-elle de renoncer ? Mais n'ayant plus devant les yeux qu'un tombeau ouvert & prêt à le recevoir, il me ſupplioit de faire agréer à ma ſœur, les ſeules marques de reconnoiſſance qu'il avoit à lui offrir, & que je trouverois jointes à ſa lettre. Quand le penchant de ſon cœur, ajoutoit-il, ne l'auroit pas porté à ce qu'il faiſoit en ſa faveur, il s'y ſeroit cru obligé pour réparation de la ſeule faute qu'il avoit à ſe reprocher, & dont il vouloit me faire l'aveu en mourant. Quelques éclairciſſemens qu'il avoit reçus de Patrice, lui ayant fait déſeſpérer de toucher le cœur de Roſe, il me confeſſoit qu'en revenant à Paris, la violence d'une paſſion qu'il n'étoit plus capable de vaincre, lui avoit fait former la réſolution de l'enlever ; & qu'il devoit peut-être regarder ſa mort comme le châtiment d'un projet d'autant plus déteſtable, qu'il pouvoit ſe flatter par les confeſſions de ſon rival, d'avoir ob-

tenu d'elle une préférence dont il n'étoit pas digne avec de ſi criminels ſentimens. Les notaires qui avoient le double de l'acte qu'il m'envoyoit, devoient me venir trouver par ſon ordre pour s'expliquer avec moi ſur d'autres circonſtances.

Après une tendre prière qu'il me faiſoit de chérir ſa mémoire, il me parloit en peu de mots du voyage qu'il avoit fait en Irlande à ſon retour d'Allemagne ; & s'accuſant d'imprudence dans quelques nouvelles qu'il avoit portées à Patrice, dont il avoit ignoré l'établiſſement, il me conjuroit de réparer le coup mortel qu'il avoit porté à ſon repos, & peut-être à celui de ſon épouſe. Le ciel me le pardonnera, ajoutoit-il ; car cette malheureuſe erreur n'a pas été volontaire. Il finiſſoit par le dernier adieu.

Quel ſurcroît de trouble & de douleur ne reſſentis-je point après cette lecture ! Chaque ligne avoit été comme une ſource de vapeurs empoiſonnées, qui avoient mis toutes mes idées & tous mes ſentimens dans une confuſion inexprimable. Je voulois recommencer cette fatale lettre, pour trouver quelque jour dans de ſi épaiſſes ténébres ; mais croyant néanmoins que les circonſtances préſentes m'obligeoient de faire tout céder aux devoirs de l'amitié, je continuai d'ouvrir le premier papier qui ſe préſenta. Ma

ſurpriſe & ma confuſion augmentèrent encore, en y reconnoiſſant un acte teſtamentaire, par leqeel des Peſſes faiſoit à ma ſœur une donation abſolue de tout ſon bien. N'ayant point de parens aſſez proches, diſoit-il en forme d'introduction, ni aſſez pauvres pour lui faire préférer les devoirs du ſang à ceux de l'amitié, de la reconnoiſſance & de l'eſtime, il inſtituoit pour ſon héritière univerſelle, &c.

Où ſuis-je ? m'écriai-je. Quel torrent de difficultés & de peines vient fondre ſur moi dans un même jour ! Quelle contradiction dans les coups de la fortune ! Ou plutôt, repris-je en adorant les conſeils d'une providence incompréhenſible, que de ſujets, ô mon dieu, d'admirer la profondeur de vos diſpoſitions ! Mais où votre deſſein eſt-il de nous conduire par des voies ſi ſupérieures à notre vaine prudence ? C'eſt par vous, cher & vertueux ami, continuai-je, c'eſt par vous rendre les devoirs de l'eſtime & de la reconnoiſſance qu'il faut commencer. La nuit eſt trop avancée, dis-je au laquais qui attendoit mes ordres, pour exécuter quelque réſolution avant le jour. Allez-en paſſer le reſte auprès de votre cher maître, & comptez ſur une récompenſe proportionnée à votre attachement. Je le fis accompagner d'un homme de confiance, que je chargeai de régler pour cette

nuit, tout ce que la décence & l'ufage demandoient auprès du mort; & je leur promis d'y etre le lendemain pour faire les chofes avec plus d'ordre.

Je ne revenois pas de ce mélange de mouvemens qui s'étoient fuccédés au fond de mon cœur dans un efpace fi court. Je me retirai feul dans mon cabinet, où mon premier foin fut de conjurer le ciel par une ardente prière, d'accorder à des Peffes dans une meilleure vie, le centuple du bonheur qu'il avoit cru perdre en quittant celle-ci. Ses autres papiers contenoient des éclairciffemens fur différentes parties de fes biens. Mais je revins auffitôt à fa lettre, que je relus avec une nouvelle ardeur. Au milieu de la pitié que chaque mot me renouveloit pour fon fort, combien les avertiffemens obfcurs qui regardoient ma fœur & Patrice, ne me causèrent-ils point d'alarmes ? Une autre inquiétude vint me furprendre à mefure que je pefois fes termes. Il s'étoit perfuadé fur quelques expreffions interprêtées à fon avantage, que Rofe étoit devenue plus fenfible pour lui. C'en étoit affez pour me faire reconnoître milord Linch dans fon meurtrier; mais n'en devois-je pas conclure auffi, que fi cette flatteufe penfée l'avoit porté à fe battre contre un rival furieux, qui avoit comme entrepris de le pu-

nir du bonheur qu'il lui permettoit de s'attribuer, elle avoit été auſſi le principal motif du don qu'il faiſoit à ma ſœur de tout ſon bien? & pouvoit-elle profiter honnêtement de ſon erreur? C'étoit moins un ſcrupule de conſcience que d'honneur ; mais j'avois toujours eu pour principe, que ces deux ſentimens bien entendus ſont liés plus étroitement qu'on ne penſe ; ou du moins que dans tous les cas où ils ne ſont point oppoſés, la loi de l'honneur eſt auſſi indiſpenſable que celle de la conſcience. J'étois dans cette agitation de ſentimens, livré ſucceſſivement à l'un ou à l'autre, & trop dominé encore par mon imagination pour y mettre plus d'ordre, lorſqu'on m'avertit qu'une perſonne inconnue demandoit à me voir. Il étoit plus de neuf heures, & la nuit étoit obſcure. Je balançai quelque tems à recevoir une viſite ſi peu meſurée; mais au moment que j'allois la refuſer, on entra bruſquement dans ma chambre, & cet inconnu dont la hardieſſe me cauſa d'abord quelque épouvante, étoit le comte de S.....

Il portoit une perruque & un habit qui le déguiſoient ; ce qui ne m'empêcha point de le remettre auſſitôt. Après m'avoir prié de faire écarter tout ce qui pouvoit nous entendre, il ſe jeta à mon cou & me tint longtems embraſ-

ſé.

fé. Mon ardeur, me dit-il, cède pendant le jour à la bienféance; mais rien n'eft capable de la modérer lorfqu'elle peut fe fatisfaire avec honneur. Me reconnoiffez-vous, ajouta-t-il dans le même tranfport? Etes-vous réfolu d'accorder quelque chofe à mon cœur? Verrai-je la charmante Rofe? Lui permettez-vous de m'aimer? Elle n'a pas attendu mon confentement, répondis-je en l'embraffant à mon tour, & je la trahis volontiers pour vous apprendre qu'elle auroit eu quelque chofe à fouffrir fi fes inclinations euffent été réprimées trop longtems par fon devoir. Mais que vous êtes ici à propos! continuai-je; dans la peine où je fuis, quel befoin n'avois-je point de la confolation & du confeil d'un honnête homme? En effet, l'opinion que j'avois de cet aimable comte, & le penchant qui me portoit à l'aimer, m'avoient fait regreter, dans mes agitations, de ne pouvoir lui faire l'ouverture d'une partie de mon embarras. Il ne me reftoit pas le moindre doute de la fincérité de fes fentimens. L'intérêt de ma fœur devenoit le fien. Son fecours étoit une reffource fur laquelle j'avois déjà compté. Ne trouvant rien d'ailleurs dans fa vifite qui ne dût porter le nom d'un honnête empreffement, je réfolus de lui ouvrir mon cœur.

Vous verrez Rose, repris-je, après avoir paru rêver un moment; vous la verrez aussitôt que les loix de l'usage vous permettront de faire éclater les sentimens que vous avez pour elle. Votre impatience ne seroit pas juste si elle vous faisoit trouver ce terme trop long. Mais, ajoutai-je avec le même air d'inquiétude, qu'il seroit à désirer pour elle que vous pussiez la voir plutôt! Elle est dans un péril dont je tremble, & je ne serai rassuré qu'en la voyant à vous. Je n'exagérois point mes craintes en les représentant si vivement. La nouvelle attention que j'y faisois pour les expliquer, les augmentoit jusqu'au point que me souvenant d'avoir rencontré milord Linch aux environs du couvent, plein sans doute de la même fureur qui venoit de lui faire tremper ses mains dans le sang, & cherchant à la satisfaire par d'autres entreprises, j'appréhendois que la nuit ne se passât point sans quelque violence éclatante. Pour expliquer mes défiances au comte, je ne pus me dispenser de lui apprendre les anciennes prétentions des deux rivaux qui avoient aspiré inutilement au cœur de Rose, & la malheureuse fin de des Pesses, avec les derniers effets de son amour & de sa générosité. Je ne lui nommai point milord Linch, dont

ma profeſſion ne m'auroit pas permis d'être comme le délateur ; mais peignant cet étrange caractère tel que je le connoiſſois, je lui conſeſſai que nous avions peu de repos à eſpérer, ſi nous ne trouvions le moyen d'écarter un homme ſi dangereux, ou de dérober ma ſœur à ſes pourſuites.

L'inquiétude & l'étonnement du comte s'étoient déclarés pendant tout mon diſcours ; mais ils ne venoient point de la cauſe que je croyois capable de les exciter. Une violence telle que vous paroiſſez la craindre, me dit-il, eſt impoſſible dans nos couvens. Quoiqu'une troupe de femmes timides ne ſoit pas capable de beaucoup de réſiſtance, il faudroit du canon pour forcer leurs murs & leurs grilles ; c'eſt tout ce qu'on pourroit ſe promettre avec la certitude d'être ſecondé au-dedans, & ces intelligences ne peuvent être l'ouvrage d'un jour. Cependant, ajouta-t-il, comme elles pourroient être praticables à la longue, je penſe comme vous qu'il y a des meſures à prendre pour les prévenir. J'ai à quelque diſtance de Paris un château écarté, & défendu par un foſſé fort large, où vous pourriez vous retirer avec votre ſœur juſqu'au moment qu'il vous plaira de marquer pour mon bonheur. Mais, reprit-il avec un ſoupir, en rappelant ce qui l'avoit

beaucoup plus touché que mes craintes, que m'avez-vous appris, & que n'ai-je point à craindre de ce riche héritage, qui va plus occuper Rose que le soin de répondre à ma tendresse? De combien d'avantages suis-je privé tout à la fois? Je ne serai donc pas le seul à qui elle devra le changement de sa fortune : je ne serai pas le premier qui lui aura fait une condition douce & heureuse : elle aura reçu d'un autre, des bienfaits qui l'obligeront à partager sa reconnoissance, & qui me déroberont quelque chose des sentimens de son cœur. Heureux rival! j'envie cette mort qui lui assure des droits que je vais perdre. Là-dessus il me proposa de garder pour mes frères ou pour moi-même l'héritage de des Pesses, & de cacher même à ma sœur la disposition qui étoit faite en sa faveur. Je m'en défendis, en lui représentant que ce seroit nous rendre coupables d'un vol manifeste. Restituez donc ce bien, me dit-il, aux légitimes héritiers, à qui le mort ne l'a peut-être pas ravi sans injustice. Je n'ai pas examiné, répondis-je, si des Pesses ne s'est écarté d'aucune loi; mais cette discussion m'appartient moins qu'à ma sœur; & le droit de jouir, ou l'obligation de restituer, tombe uniquement sur elle.

J'avois regardé d'abord ces deux propositions

comme un badinage ; & malgré les circonstances qui ne me portoient point à la joie, je n'avois pas prétendu répondre plus sérieusement. Mais il m'ouvrit aussitôt un troisième expédient, sur lequel il insista avec tant de chaleur, que je n'eus pas peu d'embarras à me défendre. Remettez-moi l'acte de donation, me dit-il, & que ce secret demeure entre nous. Je la ferai valoir au nom de votre sœur, & je me mettrai en possession de tout ce qu'on lui a laissé. Elle l'ignorera longtems ; & mon dessein étant de lui remettre moi-même tout ce que je possede, je n'aurai rien qui s'oppose dans son cœur à cette tendresse sans réserve que je veux mériter par la mienne. En vain combattis-je encore ce caprice par toutes sortes de raisons ; il fallut entrer dans une partie des siennes, en lui promettant du moins de n'apprendre à Rose qu'après son mariage, les obligations extraordinaires qu'elle avoit à des Pesses. Ainsi par un sort des plus bizarres, avec les deux avantages les plus flatteurs qu'elle pût désirer, celui de se trouver riche tout d'un coup, & d'être à la veille d'épouser un amant chéri, elle étoit condamnée à les ignorer.

Cependant le comte m'ayant renouvelé l'offre de son château, je ne crus point que la bienséance eût la même force que je lui avois trou-

vée dans d'autre tems pour me faire rejeter les mêmes propoſitions ; & je n'avois pas deſſein, en les apprenant à ma ſœur, de lui cacher plus longtems le ſuccès de ſes tendres ſentimens. L'ardeur du comte, qui faiſoit déjà le calcul du tems & des jours, m'accoutuma dans peu de momens à parler de leur mariage, comme s'il n'y eût manqué que la célébration. Je ne condamnai que le déſir qu'il marqua de nous conduire lui-même à ſa terre. Non, lui dis-je, il ſuffira que vous nous donniez pour guide un domeſtique fidèle. Je lui demandai deux jours pour rendre les derniers devoirs à des Peſſes, & pour d'autres arrangemens que je voulois prendre à Paris. Enfin, la longueur de cet entretien le faiſant penſer à ſe retirer, nous nous embraſſâmes avec toute la tendreſſe dont nous venions de cimenter les nœuds; & s'il emporta la ſatisfaction de croire ſon bonheur hors d'atteinte, il me laiſſa celle de m'applaudir plus que jamais de la fortune de Roſe, qui me paroiſſoit ſûrement établie.

Il me reſtoit aſſez d'autres inquiétudes, pour ne pas compter ſur un ſommeil fort tranquille: ainſi je ne cherchai pas plus loin la cauſe d'une inſomnie cruelle dont je fus agité pendant toute la nuit. Cependant je n'ai pu me rappeler dans la ſuite ce trouble extraordinaire de mon ſang

& de tous mes esprits, sans m'imaginer que le ciel avoit voulu m'avertir par une espèce de châtiment sensible, que je prenois trop de confiance aux mesures de la prudence humaine, & que je touchois à des circonstances bien différentes de celles dont je croyois m'être assuré. Mais les embarras qui me tinrent occupé les deux jours suivans, ne m'ayant point permis de tourner mes réflexions de ce côté-là, j'allai donner directement dans le précipice que je croyois éviter.

Dès le matin je me rendis auprès du corps de des Pesses, que je trouvai déjà disposé à recevoir les honneurs de la sépulture. Son malheur ayant passé, par le soin qu'il eut lui-même d'en parler d'une manière équivoque, pour une aventure imprévue, qui avoit moins fait naître le soupçon d'un duel, que d'un assassinat, on n'avoit point fait de recherches qui m'eussent obligé de prendre d'autres précautions; c'étoit par le conseil de son confesseur & des deux notaires qui l'avoient assisté, qu'on l'avoit laissé dans la paroisse où il étoit mort, plutôt que de le transporter dans celle où il avoit son logement. Ils avoient craint que le bruit & l'éclat ne fissent naître plus de curiosité. J'entrai dans les mêmes vues pour le lieu de son enterrement. Le riche présent qu'il avoit

fait à ma sœur, eut moins de part aux honneurs que je lui fis rendre, qu'un sentiment d'estime & d'amitié, indépendant de l'intérêt, & que j'avois toujours cru devoir à sa personne autant qu'à ses services.

Les notaires me rendirent compte de ce qu'ils avoient exécuté la veille par ses ordres. Ils avoient fait mettre le scellé au nom de ma sœur, sur tout ce qui lui appartenoit à Paris; & ils me proposèrent de l'aller lever sur le champ, pour mettre à couvert chez moi, non-seulement ses papiers & ses meubles, mais quelques sommes considérables qu'ils avoient trouvées dans son cabinet. Cette démarches semblant demander la participation de Rose, ce fut une difficulté sur laquelle j'eus de la peine à me déterminer. Outre la promesse que j'avois faite au comte de S......, j'avois toujours mes scrupules d'honneur, que j'étois résolu d'éclaircir avant que de faire valoir les droits de ma sœur. Je remis les notaires au lendemain, dans l'espérance que les conseils de Georges, à qui je voulois rendre ma visite avant la fin du jour, & que je connoissois plus propre à décider une question d'honneur qu'un point de religion & de conscience, serviroient à fixer mes incertitudes. Je lui devois aussi la communication du mariage de Rose; & ne m'étant fait violence

depuis plus de quinze jours pour me priver de le voir, que dans le ſeul deſſein de me délivrer de tous mes doutes avant que de l'informer d'une ſi heureuſe nouvelle, je me flattois de la faire ſervir à rétablir l'union & la paix dans notre famille.

Mais ce ſoin me parut encore moins preſſant que celui de préparer Roſe à changer de demeure, & de lui donner tous les éclairciſſemens que ſon cœur attendoit pour être heureux. Il y auroit eu de la dureté à la tenir trop longtems dans une ignorance qui pouvoit m'être reprochée, non-ſeulement par elle-même, mais par ſon amant, à qui je ne devois pas dérober des ſentimens dont il étoit ſi jaloux. Il ne ſe défioit pas que ma lenteur eût ſi mal répondue à ſon impatience ; & la manière dont je m'étois expliqué la nuit précédente, n'avoit pu lui faire naître ce ſoupçon. Je m'étois apperçu au contraire, que la modération de ſes déſirs venoit de la perſuaſion où il étoit que ma ſœur connoiſſant toute ſon ardeur & l'heureux changement de ſa ſituation, elle lui tenoit compte du ſacrifice qu'il faiſoit à la bienſéance. C'eût été les tromper tous deux, que de les priver ſans raiſon d'une ſatisfaction ſi innocente. Je me rendis au couvent de Roſe pour me ſatisfaire moi-même, en contribuant de tout mon pou-

voir au bonheur de deux amans ſans reproche.

Par quelles lumières aurois-je pu prévoir que j'allois leur cauſer plus de mal, que je ne penſois à leur procurer de plaiſir ? C'eſt ici que ſans ſuivre l'ordre de mes connoiſſances, je dois dévoiler tout d'un coup ce qui fut longtems caché pour moi-même ; une horrible trahiſon qui répandroit trop d'obſcurité dans la plus intéreſſante partie de cette hiſtoire, ſi je remettois à l'expliquer lorſque la pitié du ciel me la fit pénétrer, c'eſt-à-dire, après les triſtes effets qu'elle produiſit. Ceux qui auroient perdu de vue milord Linch, ou qui s'imagineroient que la terreur de ſon crime devoit lui faire abandonner Paris, auroient pris une idée trop favorable de ce furieux irlandois. Raſſuré par ſa hardieſſe & ſon obſtination, plutôt que par des meſures ſur leſquelles il devoit peu compter, il s'étoit contenté de changer de logement; & il ne penſoit qu'aux moyens de recueillir le fruit de ſon aveugle cruauté. Toutes ſortes de raiſons lui ôtant la penſée de ſe préſenter à moi, ma rencontre l'avoit embarraſſé la veille; & j'avois ſatisfait ſes déſirs autant que les miens, en prenant une autre rue pour l'éviter. Mais l'occaſion qu'il avoit eue de me voir ſortir du couvent, où il s'imagina bien que j'allois tous les jours, & le ſouvenir qu'il avoit conſervé de

la ſituation du parloir, depuis qu'il y avoit conduit Roſe avec moi, lui firent naître une idée dont l'exécution ne lui fut que trop facile. En attendant qu'il trouvât des facilités pour ſes autres deſſeins, il réſolut d'approfondir les nôtres, en ſe procurant le moyen d'entendre nos entretiens. Une ſomme lui ſervit à corrompre les domeſtiques extérieurs du couvent; & ſous les prétextes qu'il lui plut d'employer, il obtint d'eux la liberté de ſe cacher le lendemain dans le parloir, vers le tems que les uſages du cloître m'obligeoient de prendre ordinairement pour mes viſites. Un paravent qui étoit à quelques pas de la grille, favoriſoit ſon artifice. Il étoit derrière lorſque j'arrivai; & dans une ſituation ſi commode, il ne pouvoit lui échapper un ſeul mot de nos diſcours.

Le cœur plein de tout ce que je venois apprendre à ma ſœur, & ſans défiance dans un lieu que j'avois pris pour le ſanctuaire du ſecret, je ne pus manquer de mettre beaucoup de tendreſſe & d'ardeur dans mes expreſſions. Je n'attendis point que Roſe cherchât dans mes yeux ce qu'elle devoit eſpérer de mes dernières promeſſes. Si tout ce que vous avez déſiré, lui dis-je, vous ſuffit pour être heureuſe, il ne doit rien manquer à votre ſatiſfaction. Les obſtacles ceſſent; vous êtes libre

d'aimer, sûre de plaire, & je ne demande plus d'autre modération dans vos ſentimens que celle qui doit les ſoumettre au ciel, de qui vous recevez tout à la fois tant de faveurs. Ne m'interrompez pas, repris-je, en voyant que ſa joie cherchoit à s'exprimer. Je vous annonce un bonheur dont je ſuis ſurpris moi-même, & qui mérite bien d'être expliqué. Votre inconnu ſe nomme le comte de S..... ſa naiſſance eſt diſtinguée, ſon bien conſidérable, & ſes ſentimens tels que ſa conduite vous les a fait connoître. Il brûle de vous voir à lui; & votre mariage ſeroit célébré demain, ſi des raiſons, que nous devons approuver, ne le forçoient encore à quelque retardement. Je continuai d'ajouter tous les témoignages que je croyois devoir au mérite & à l'empreſſement du comte; & loin de condamner le déſordre modeſte où chaque mot paroiſſoit jeter Roſe, je la louai d'être ſenſible à l'inclination d'un homme ſi aimable & ſi vertueux.

C'étoit ma propre reconnoiſſance qui conduiſoit ma langue. Si l'on ſe repréſente le ton d'un diſcours animé par un motif ſi tendre, & celui des réponſes de Roſe, qui m'ouvrit auſſitôt ſon cœur avec la confiance qu'on a pour un frère dans lequel on trouve un ami & un confident, on concevra ſans peine que non-

ſeulement il ne put échapper à milord Linch une ſeule de nos expreſſions ; mais que dans le cours d'un entretien ſi animé, les juſtes plaintes que nous fîmes de ſa barbarie, furent recommencées plus d'une fois avec autant d'amertume que de chaleur. Il dévora tout. Sa curioſité, plus forte que ſon reſſentiment, s'enflammoit à meſure que je communiquois mes réſolutions à ma ſœur. Elle fut enfin remplie par l'explication du projet que j'avois formé avec le comte. Il n'en perdit pas une circonſtance, & les moyens par leſquels je m'étois flatté d'éviter ſes perſécutions, devinrent ainſi comme le plan ſur lequel il forma ſes propres deſſeins. J'avertis Roſe de ſe tenir prête à partir le lendemain au ſoir dans un carroſſe de ſon amant. Avec les précautions que j'ai priſes, lui dis-je, n'appréhendez plus rien de votre perſécuteur. Il ignorera juſqu'à la route qui va nous éloigner de lui ; & ſur la peinture que le comte m'a faite de ſa maiſon de campagne, je vous y promets autant de tranquillité que d'agrémens. Le furieux Linch ira vous chercher ſans doute en Irlande ; mais il me rendra grace un jour de ſon erreur, ſi elle ſert à le ſauver ici du ſupplice. Vous ne me verrez, ajoutai-je, que demain vers la fin du jour. Ne vous ouvrez à perſonne, & diſpoſez ſeulement vos com-

pagnes à vous voir partir ſans ſurpriſe. Je laiſſai Roſe ſi ſatisfaite de cet entretien, que j'emportai moi-même une vive impreſſion de ſa joie, & toutes mes occupations s'en reſſentirent juſqu'à l'heure où je lui avois promis de la rejoindre.

Fin du premier volume.



